

George
Orwell

Une fille de pasteur



Le
Livre
de
Poche

GEORGE ORWELL

Une fille de pasteur

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR SILVAIN CHUPIN

SERPENT À PLUMES

Titre original :

A CLERGYMAN'S DAUGHTER

Publié par Gollanez, 1935.

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre.

© The Estate of the late Sonia Brownell Orwell.

© Éditions du Rocher, 2007, pour la traduction française

ISBN : 978-2-253-12266-1 – 1^{re} publication LGF

PREMIÈRE PARTIE

Lorsque le réveil retentit sur la commode telle une épouvantable petite bombe de bronze, Dorothy, arrachée des profondeurs d'un rêve complexe et troublant, sursauta et se redressa en regardant les ténèbres dans un état d'épuisement extrême.

Les vociférations irritantes, féminines du réveil continuaient et pouvaient durer cinq minutes si on n'y mettait pas fin. Dorothy se sentait endolorie de la tête aux pieds et, sous le coup d'une complaisance envers elle-même insidieuse et méprisante, qui la prenait en général au moment de se lever, elle s'enfouit la tête sous la couverture pour tenter de chasser ce tintamarre de ses oreilles. Elle luttait pourtant contre le sommeil et, selon son habitude, s'exhortait sans ménagement à la deuxième personne du pluriel. Allez, Dorothy, levez-vous ! Pas de roupillon, je vous prie ! Proverbes, VI, 9. Puis, s'avisant que le bruit allait réveiller son père s'il ne cessait pas sur-le-champ, elle bondit du lit, saisit le réveil et arrêta la sonnerie. Elle l'avait posé sur la commode précisément afin d'être obligée de se lever pour le faire taire. Toujours dans le noir, elle s'agenouilla alors au pied du lit et récita un Pater, mais assez distraitement, car elle avait froid aux pieds.

Il était cinq heures trente précises, et il faisait frisquet pour un matin d'août. Dorothy (elle s'appelait Dorothy Hare et était la fille unique du révérend Charles Hare, pasteur de Saint-Athelstan, à Knype Hill, Suffolk) passa son vieux peignoir de pilou et descendit à tâtons l'escalier. Il y flottait cette odeur de poussière, de plâtre humide des matins frileux, mêlée à celle des limandes frites du souper de la veille. Sur le palier à l'étage, elle entendit de chaque côté du corridor les ronflements alternés d'antienne de son père et d'Ellen, la bonne à tout faire. Précautionneusement – la table de la cuisine avait la fâcheuse habitude de surgir des ténèbres pour venir vous heurter la hanche –, Dorothy tâtonna dans la cuisine, alluma la bougie sur la tablette de la cheminée, s'agenouilla et, toujours accablée de sommeil, retira les cendres du foyer.

Dans la cuisine, le feu était un « animal » à allumer. N'étant pas droite, la cheminée était perpétuellement à demi obstruée, et, pour prendre, le feu attendait qu'on lui administre une rasade de pétrole, comme un ivrogne avale sa gorgée de gin matinale. Après avoir posé sur le feu la bouilloire destinée au rasage de son père, Dorothy monta à l'étage et se fit couler un bain. Ellen ronflait toujours, avec de lourdes respirations juvéniles. Une fois debout, c'était une bonne servante, très travailleuse, mais elle faisait partie de ces jeunes femmes que le diable et tous ses anges ne seraient pas parvenus à faire lever avant sept heures le matin.

Dorothy remplit la baignoire le plus doucement possible – le débit de l'eau réveillait son père si elle ouvrait trop grand le robinet – et contempla un moment

le volume d'eau clair et peu ragoûtant. Elle avait la chair de poule sur tout le corps. Comme elle détestait les bains froids, elle s'était mise en devoir de ne les prendre qu'ainsi d'avril à novembre. Ayant plongé dans l'eau une main hésitante – c'était terriblement froid –, elle s'avança en s'encourageant à sa manière coutumière : « Allez, Dorothy ! Vous y allez ! Ne vous dégonflez pas, s'il vous plaît ! » Puis elle entra résolument dans la baignoire et s'y assit, laissant la ceinture d'eau glaciale envelopper son corps et l'immerger entièrement, à l'exception des cheveux, qu'elle avait entortillés derrière sa tête. Elle refit surface l'instant d'après, haletante et frétilante, et, lorsqu'elle eut repris son souffle, se souvint du « mémo », qu'elle avait apporté pour le lire, dans la poche de son peignoir. Tendait la main pour l'atteindre, elle se pencha en travers de la baignoire, la moitié du corps dans l'eau glaciale, et le parcourut à la lumière de la bougie posée sur la chaise :

7 h : C.

Bébé Mme T. ? Faire visite.

Petit déjeuner. Bacon. *Dois* demander argent à Père. (P)

Demander à Ellen quels produits cuisine fortifiant de Père. N.B. se renseigner tissu rideaux chez Solepipe.

Passer chez Mme P. coupure du Daily M. thé à l'angélique bon pour rhumatisme coricide de Mme L.

Midi : Répétition Charles I. N.B. commander 1/2 livre colle 1 pot peinture aluminium.

Dîner [barré] Déjeuner ?...

Tournée Bul. de la paroisse. N.B. Mme F doit 3/6 pence.

16 h 30 : Thé U. des mères ne pas oublier 2,5 mètres tissu fenêtres.

Fleurs pour l'église. N.B. 1 boîte Cuivro.

Souper. Oeufs brouillés.

taper sermon Père nouveau ruban machine à écrire ?

N.B. biner entre les petits pois liserons abominables.

Dorothy sortit de la baignoire et se séchait avec une serviette de bain à peine plus grande qu'une serviette de table – on n'avait jamais les moyens de s'en offrir de taille décente, au presbytère –, quand ses cheveux se détachèrent et tombèrent sur ses clavicules en deux lourdes tresses. C'était une chevelure abondante et belle, d'une couleur extrêmement claire ; et peut-être en était-elle redevable à son père, qui lui avait interdit de les couper court, car c'était son unique véritable beauté. Au demeurant, une jeune femme de taille moyenne, plutôt mince, mais robuste et

bien faite. Sa figure était son point faible : d'un genre quelconque, fine, blonde, avec des yeux clairs et le nez un tantinet trop long. De plus près on pouvait distinguer des pattes-d'oie autour de ses yeux, et au repos sa bouche avait une expression de lassitude. Ce n'était pas encore exactement une figure de vieille fille, mais elle ne manquerait pas de le devenir d'ici à quelques années. Malgré cela, les étrangers lui donnaient généralement plusieurs années de moins que son âge réel (elle n'avait pas tout à fait vingt-huit ans) en raison de l'expression de gravité quasi enfantine de ses yeux. Son avant-bras gauche était moucheté de minuscules marques rouges, comme des piqûres d'insectes.

Dorothy remit sa chemise de nuit et se brossa les dents. (À l'eau claire, bien sûr ; mieux vaut ne pas utiliser de dentifrice avant la C. On jeûne ou on ne jeûne pas, après tout. Les C. R. [1] sont dans le vrai sur ce point.) Mais, alors qu'elle s'appliquait à cette tâche, elle eut soudain une défaillance et s'interrompit. Elle reposa sa brosse à dents. Une angoisse mortelle, une véritable douleur physique, lui avait traversé les entrailles.

Elle venait de se rappeler – par un de ces chocs ignobles qui vous font ressouvenir d'une chose déplaisante dès le saut du lit – la facture de chez Cargill, le boucher, laquelle courait depuis sept mois. Cette épouvantable facture – dix-neuf ou même vingt livres, qu'elle n'avait presque aucun espoir de régler – était un des grands tourments de sa vie. À toute heure du jour et de la nuit elle se tenait tapie dans un recoin de sa conscience, prête à lui sauter dessus pour la mettre au supplice. Avec elle remontait une série d'autres factures, moindres certes, mais dont le montant total devait s'élever à une somme qu'elle n'osait même pas imaginer. Presque inconsciemment elle se mit à prier : « Mon Dieu, je Vous en prie, empêchez Cargill d'envoyer sa facture aujourd'hui encore ! » Mais elle s'avisa aussitôt du caractère basement matériel et blasphématoire de cette prière et en demanda pardon. Alors elle remit son peignoir et se précipita dans la cuisine avec l'espoir de s'ôter la facture de la tête.

Le feu s'était éteint, comme d'habitude. Dorothy le ralluma en se souillant les mains au poussier, puis administra une nouvelle dose de pétrole et attendit avec impatience que l'eau bouille. Son père voulait son eau chaude pour six heures et quart. Avec juste sept minutes de retard, Dorothy emporta le broc à l'étage et frappa à sa porte.

« Entre, entre ! » fit-il d'une voix sourde où perçait de l'humeur.

Garnie de lourds rideaux, la chambre était mal aérée, emplie d'une odeur masculine. Le pasteur avait allumé la bougie sur sa table de nuit et, étendu sur le flanc, regardait sa montre en or, qu'il venait de prendre sous son oreiller. Ses cheveux étaient blancs et drus comme du duvet de chardon. Par-dessus son épaule, ses yeux sombres et brillants jetèrent un regard irrité sur Dorothy.

« Bonjour, Père.

— Je souhaite, Dorothy, dit-il en mangeant ses mots – sa voix semblait toujours

assourdie et sénile tant qu'il n'avait pas mis son dentier –, que tu fasses en sorte qu'Ellen se lève le matin. Sinon, tâche d'être toi-même un peu plus ponctuelle.

– Je suis vraiment désolée, Père. Le feu s'est encore éteint dans la cuisine.

– Bien. Pose ça sur la coiffeuse. Pose-le et tire les rideaux. »

Il faisait jour à présent, mais la matinée était nuageuse et triste. Dorothy retourna en hâte dans sa chambre et s'habilla dans un éclair, avec cette rapidité dont elle ressentait l'impérieuse nécessité six matins sur sept. Le seul miroir dont elle disposait dans sa chambre était carré et minuscule, mais elle ne s'en servait même pas. En l'espace d'à peu près trois minutes, elle suspendit sans façon sa croix d'or autour de son cou – une croix d'or pur, surtout pas un crucifix ! –, roula ses cheveux en chignon, y planta plutôt sommairement plusieurs épingles à cheveux et enfila à la six-quatre-deux ses vêtements (un tricot gris, une veste et une jupe de tweed irlandais élimées, des bas pas vraiment assortis à l'ensemble et des chaussures marron très usées). Elle avait dû « faire » la salle à manger et les préparatifs de son père pour l'église, sans oublier les prières qu'elle disait avant de se présenter à la communion, ce qui ne lui avait pas pris moins de vingt minutes.

Quand, sa bicyclette à la main, elle dépassa la grille d'entrée, le ciel matinal était toujours couvert, et l'herbe trempée d'une abondante rosée. À travers le brouillard qui enveloppait le coteau, l'église Saint-Athelstan apparaissait indistincte, tel un sphinx de plomb, sa cloche bourdonnant lugubrement : dong ! dong ! dong ! Une seule cloche était alors en état de fonctionnement ; les sept autres avaient été retirées de leur cage et gisaient en silence depuis trois ans sur le sol du clocher, qu'elles faisaient lentement éclater sous leur poids. Au loin, sous les nappes de brume, on pouvait entendre le vacarme révoltant de la cloche de l'église des C. R. – une petite chose au rabais, méchante et métallique, que le pasteur de Saint-Athelstan comparait à une cloche-muffin.

Dorothy enfourcha sa bicyclette et grimpa promptement, penchée sur le guidon, au sommet de la colline. L'arête de son nez fin rosissait dans le froid matinal. Un chevalier gambette croula dans le ciel, invisible contre les nuages. Aux premières heures du jour, mon chant s'élève à Toi ! Dorothy posa sa bicyclette contre le porche du cimetière et, considérant ses mains encore noires de poussier, s'accroupit pour les essuyer dans les longues herbes humides qui poussaient entre les tombes. Puis, la cloche ayant cessé de sonner, elle se releva d'un bond et entra précipitamment dans l'église où Progett, le bedeau, portant une soutane en loques et d'immenses croquenots d'ouvrier, remontait pesamment l'allée jusqu'à sa place à l'autel latéral.

L'église était froide et sentait le cierge et la poussière sans âge. C'était une grande église – beaucoup trop grande pour le nombre de ses fidèles –, qui tombait en ruine et était plus qu'à moitié vide. Les trois étroits îlots de bancs d'église occupaient à peine la moitié arrière de la nef, et au-delà s'étendait un terrain vague de pierres nues, sur lesquelles quelques inscriptions érodées indiquaient l'emplacement de tombes anciennes. Le plafond au-dessus du chœur s'affaissait à

vue d'oeil ; près du tronc « Dépenses de l'église », deux fragments de poutre rongée témoignaient en silence que la responsabilité en incombait à cet ennemi mortel de la chrétienté : la vrillette. La lumière filtrait, pâle, par des vitraux aux verres anémiques. Par l'entrée sud, on apercevait un cyprès ébouriffé et les branches d'un tilleul, oscillant mollement, grisâtres, dans l'air sans soleil.

Comme toujours, une seule autre communiant était présente – la vieille Mlle Mayfill, du Manoir. La communion attirait une assistance si peu nombreuse que le pasteur ne pouvait même pas faire appel à un enfant de chœur pour l'assister, sauf le dimanche matin, où ils aimaient parader en soutane et surplis devant les fidèles. Dorothy alla se placer dans une rangée derrière Mlle Mayfill et, en pénitence de quelque péché de la veille, repoussa le coussin pour s'agenouiller à même la pierre. L'office commençait. Le pasteur, en soutane et court surplis de lin, disait les prières d'une voix rapide, experte, suffisamment audible maintenant qu'il avait mis son dentier, et curieusement dénuée d'aménité. Sur son visage maussade, vieux et pâle comme une pièce d'argent, pointait une expression de distance, presque de dédain. « Voici un sacrement solide, semblait-il dire, et mon devoir est de vous l'administrer. Mais souvenez-vous que je suis votre prêtre, pas votre ami. Comme être humain, je ne vous aime pas et je vous méprise. » Progett, le bedeau, quarante ans, cheveux frisés grisonnants, figure rougeaude et tourmentée, se tenait patiemment à proximité, n'y comprenant goutte mais révérencieux, et tripotait la petite cloche de communion qui disparaissait dans ses énormes mains rouges.

Dorothy pressa ses doigts contre ses yeux. Elle ne réussissait pas à se concentrer, car, à vrai dire, la facture de Cargill la perturbait encore par intermittence. Les prières, qu'elle savait par coeur, lui entraient par une oreille et lui sortaient par l'autre. Elle leva un instant les yeux, mais ils s'égarèrent immédiatement. Ils se posèrent d'abord en hauteur, sur les anges décapités du plafond, dont les cous portaient la trace des scies des soldats puritains, puis revinrent plus bas sur le chapeau noir – presque un « pâté-en-croûte [2] » – et les tremblantes boucles d'oreilles de jais de Mlle Mayfill. Elle portait un long pardessus noir, sentant le moisi, avec un petit col d'astrakan d'aspect grasseyé, dont, aussi loin que Dorothy pût remonter dans sa mémoire, elle n'avait jamais changé. Ce pardessus était d'une étoffe très particulière, comme de la soie moirée, en plus grossière, avec de petits ruisseaux de passepoils noirs se promenant sur toute la surface sans dessiner aucun motif reconnaissable. Peut-être même s'agissait-il de cette étoffe légendaire et proverbiale : le bombasin noir. Mlle Mayfill était très vieille, si vieille que tout le monde ne se souvenait d'elle que comme d'une vieille femme. Un parfum léger s'exhalait d'elle – une odeur éthérée, mélange d'eau de Cologne, de boules de naphthaline et d'une touche de gin.

Dorothy tira du revers de son manteau une longue épingle à tête de verre et, dissimulée dans le dos de Mlle Mayfill, en piqua furtivement la pointe dans son avant-bras. Sa chair frissonna craintivement. Elle s'était fixé pour règle, quand elle se surprenait à ne pas suivre les prières, de se piquer le bras jusqu'au sang. C'était

le moyen qu'elle avait choisi pour se discipliner, son rempart contre l'irrévérence et les pensées sacrilèges.

L'épingle en position, elle parvint quelque temps à prier avec plus de recueillement. Son père avait posé un oeil sombre et désapprouvateur sur Mlle Mayfill, qui se signait à intervalles réguliers – pratique qu'il réprouvait. Un étourneau gazouillait au-dehors. Dorothy eut un choc en découvrant qu'elle contemplait vaniteusement les plis du surplis paternel, qu'elle avait cousu de ses propres mains deux ans plus tôt. Elle serra les dents et renfonça l'épingle un petit peu plus profondément dans sa chair.

Les deux femmes étaient toujours agenouillées. C'était maintenant la confession en commun. Dorothy reprit le contrôle de ses yeux – ils s'étaient encore égarés, hélas ! sur les vitraux à droite, cette fois, vitraux conçus par sir Warde Tooke, A.R.A. [3], en 1851, et qui représentaient saint Athelstan accueilli aux portes du paradis par Gabriel et une légion d'anges tous remarquablement semblables les uns aux autres, ainsi que par le prince consort – et elle appliqua la pointe de l'épingle à un autre endroit de son bras. Elle commença à méditer consciencieusement sur le sens de chaque mot de la prière et réussit ainsi à ramener son esprit à une attention plus grande. Mais elle dut tout de même recourir une nouvelle fois à l'épingle quand Progett fit tinter la cloche au milieu de « donc, avec les anges et les archanges » – étant saisie à ce passage, comme toujours, d'une terrible envie d'éclater de rire. La raison tenait à une histoire que son père lui avait racontée un jour, comme quoi, quand il était jeune garçon et qu'il assistait le prêtre à l'autel, la cloche de communion avait une bélière à vis, laquelle avait fini par se détacher au moment où le prêtre disait : « donc, avec les anges et les archanges, et avec toute l'assemblée du paradis, nous louons et magnifions Ton nom de gloire, toujours Te glorifiant », et alors il s'était écrié : « Revisse-la, espèce de petit imbécile, mais revisse-la donc ! »

Quand le pasteur eut terminé la consécration, Mlle Mayfill essaya de se lever avec beaucoup de difficultés et de lenteur, comme un pantin de bois désarticulé rassemblant un à un ses morceaux, en lâchant à chaque mouvement une puissante bouffée de naphthaline. Cela craquait extraordinairement – c'était sans doute son corset, mais on eût dit le grincement d'os frottant les uns contre les autres. On aurait pu imaginer que le pardessus noir ne contenait qu'un squelette desséché.

Debout, Dorothy resta immobile un peu plus longtemps. Mlle Mayfill se traînait vers l'autel d'un pas lent et mal assuré. Elle pouvait à peine marcher, mais s'offusquait amèrement si on lui offrait de l'aide. Dans son visage antique, exsangue, la bouche était étonnamment grande, flasque et humide. La lèvre inférieure, devenue pendante avec l'âge, dégoulinait de salive et laissait à nu la gencive et une rangée de fausses dents jaunes comme les touches d'un vieux piano, tandis que la supérieure portait une frange de moustache sombre et brillante. C'était une bouche peu ragoûtante ; pas le genre que l'on aurait aimé voir boire dans sa tasse. Soudain, comme inspirée par le diable en personne, une

prière glissa spontanément des lèvres de Dorothy : « Mon Dieu, ne m'obligez pas à prendre le calice à la suite de Mlle Mayfill ! »

Aussitôt saisie d'horreur en s'avisant de ce qu'elle venait de dire, elle regretta de ne s'être pas tranché net la langue au lieu de proférer ce blasphème mortel sur les marches mêmes de l'autel. Elle tira de nouveau l'épingle de son revers et la ficha si violemment dans son bras qu'elle eut le plus grand mal à réprimer un cri de douleur. Puis elle avança jusqu'à l'autel et s'agenouilla humblement à la gauche de Mlle Mayfill, de telle sorte qu'elle fut certaine de prendre le calice après elle.

Agenouillée, la tête baissée et les mains enserrant ses genoux, elle s'empressa de prier pour implorer pardon avant que son père arrive à sa hauteur avec l'hostie. Mais le fil de ses pensées était rompu. Sa tentative lui apparut brusquement dans toute sa vanité ; ses lèvres bougeaient mais son cœur n'y était pas et ses prières étaient privées de sens. Elle entendait Progett traîner les pieds et la voix basse et claire de son père murmurant : « Prenez et mangez. » Elle voyait la bande usée de tapis rouge entre ses genoux, elle sentait la poussière, l'eau de Cologne et la naphthaline, mais quant au Corps et au Sang du Christ, au motif de sa présence ici, elle était comme privée de la faculté d'y penser. Un vide terrible occupait son esprit. Il lui semblait qu'elle était véritablement *incapable* d'y penser. Elle luttait, rassemblait ses pensées, marmonnait mécaniquement les premiers mots d'une prière, mais ils étaient vains, dépourvus de sens – des mots comme des coquilles vides. Devant elle, son père tenait l'hostie dans sa vieille et belle main. Il la tenait entre doigt et pouce, méticuleusement, avec dégoût eût-on dit, comme il l'aurait fait d'une cuillère de sirop. Son oeil était posé sur Mlle Mayfill, qui était pliée en deux comme un engin de chantier géométrique, et se signait d'une manière si élaborée que l'on aurait pu croire qu'elle dessinait une série de brandebourgs sur le devant de son manteau. Dorothy hésita plusieurs secondes à recevoir l'hostie. Elle n'osait pas la recevoir. Il valait mieux, mille fois mieux, redescendre de l'autel plutôt que d'accepter le sacrement avec un tel chaos dans le cœur !

Alors, du coin de l'oeil, elle jeta un regard dans l'ouverture de l'entrée sud. Pendant un instant, un rayon de soleil troua les nuages. Il frappa les feuilles du tilleul, dont quelques-unes miroitèrent dans l'axe de l'entrée, d'un vert éphémère incomparable, plus dense que le jade, l'émeraude ou les eaux de l'Atlantique. C'était comme si un joyau d'une splendeur inimaginable avait lancé un éclair, emplissant la porte d'une lumière verte, pour disparaître aussitôt. Un flot de joie inonda le cœur de Dorothy. L'éclair de lumière avait ranimé en elle, selon un processus qui dépassait l'entendement, sa tranquillité d'esprit, son amour de Dieu, sa capacité d'adoration. D'une manière inexplicable, grâce au vert des feuilles, il était encore possible de prier. Ô toutes les choses vertes de la Terre, que le Seigneur vous remercie ! Elle se mit à prier avec ferveur, le cœur plein de joie et de gratitude. L'hostie fondit sur sa langue. Elle prit le calice des mains de son père et y but sans aversion, avec même, dans cet acte d'humiliation de soi, une joie supplémentaire – l'empreinte humide des lèvres de Mlle Mayfill sur le rebord d'argent.

L'église Saint-Athelstan était située à l'endroit le plus élevé de Knype Hill, et du clocher, si on décidait d'y monter, on avait une vue de la campagne environnante sur près de quinze kilomètres. Non que ça n'en valût pas la peine, mais c'était simplement le paysage étale, peu vallonné de l'East Anglia, d'une tristesse insupportable en été, mais qui était rachetée en hiver par le motif récurrent des ormes en éventail et dénudés sous le ciel de plomb.

En contrebas s'étendait la ville, avec sa grand-rue qui la divisait d'est en ouest en deux parts égales. Du côté sud, la partie ancienne, agricole et respectable. Du côté nord, les bâtiments de la raffinerie de betteraves à sucre Blifil-Gordon, autour desquels, et y menant, s'alignaient pêle-mêle d'ignobles maisonnettes de brique jaune, habitées pour la plupart par les employés de l'usine. Ceux-ci, qui constituaient plus de la moitié des deux mille habitants de la ville, étaient des « nouveaux venus », des citadins, et incroyants tous autant qu'ils étaient. Les deux pivots, ou foyers, autour desquels s'organisait la vie sociale locale étaient, d'une part, le Knype Hill Conservative Club (pleinement patenté), avec son bow-window qui laissait entrevoir, à toute heure après l'ouverture du bar, les bajoues roses de l'élite de la ville, comme des poissons rouges joufflus à travers le verre d'un aquarium, et, d'autre part, un peu plus bas dans la grand-rue, Ye Olde Tea Shoppe, le rendez-vous le plus apprécié des dames de Knype Hill. Ne pas se trouver, chaque matin entre dix et onze heures, à Ye Olde Tea Shoppe pour prendre son « café du matin » et passer une demi-heure ou plus au milieu de l'agréable gazouillis des femmes de la bonne société (« Ma chère, il avait *neuf* piques contre son as et sa reine, et voilà qu'il a joué sans atout ! Comment, ma chère, ne me dites pas que vous allez *encore* me payer mon café ? Oh ! mais, ma chère, vous êtes simplement *trop* gentille ! Puisque c'est ainsi, *j'insiste* absolument pour vous offrir les vôtres demain. Et regardez-moi comme il se tient droit, ce cher petit Toto, comme un vrai petit homme si *intelligent* avec son petit museau noir qui frétille, et il va, le mignon petit canard, oui il va, il va, il va, et sa maman va lui donner un morceau de sucre, elle va, oui elle va. Toto, *là-bas* !»), c'était se voir irrémédiablement exclu de la société de Knype Hill. Le pasteur, avec son acidité coutumière, les surnommait « la brigade du café ». À proximité de la colonie de villas tape-à-l'oeil qu'habitait la brigade, mais séparé d'elles par leurs vastes terrains, se trouvait le Manoir, la demeure de Mlle Mayfill. C'était une étrange imitation de château en brique rouge sombre, à mâchicoulis – une « folie », construite vers 1870 –, et dissimulée fort à propos par d'épais bosquets.

Le presbytère se trouvait à flanc de coteau, la façade tournée vers l'église et le dos sur la grand-rue. C'était une bâtisse de mauvaise époque, d'une grandeur peu commode, et confrontée chroniquement à l'écaillage de son plâtre jaune. Sur

un côté, un précédent pasteur avait ajouté une vaste serre que Dorothy utilisait comme atelier, mais qui nécessitait constamment des réparations. Devant, le jardin était étouffé par des sapins ébouriffés et un grand frêne envahissant qui couvrait de son ombre les pièces de la façade et empêchait toute fleur de pousser. Il y avait un grand jardin potager à l'arrière. Progett s'occupait des gros travaux de bêchage en hiver et à l'automne, tandis que Dorothy semait, plantait et désherbait dans les rares moments libres dont elle disposait ; en dépit de quoi l'aspect ordinaire du potager était celui d'une jungle de mauvaises herbes impénétrable.

Dorothy sauta de sa bicyclette devant le portail, sur lequel une personne trop zélée avait collé une affiche portant l'inscription : « Votez pour Blifil-Gordon et de bons salaires ! » (On était en période d'élections partielles, et M. Blifil-Gordon y participait sous les couleurs conservatrices.) En ouvrant la porte d'entrée, Dorothy découvrit deux lettres sur le vieux paillason en fibres de coco. La première provenait du doyen rural, et l'autre était une vilaine enveloppe, toute plate, de chez Catkin & Palm, les tailleurs de vêtements cléricaux de son père. Une facture, indubitablement. Le pasteur avait, selon sa vieille habitude, ramassé les lettres qui l'intéressaient et laissé les autres. Dorothy se pencha pour les prendre, quand elle vit – ce qui la frappa de consternation – une enveloppe non affranchie dépassant de la trappe à lettres.

C'était une facture – sans aucun doute, c'était une facture ! Qui plus est, dès qu'elle eut posé les yeux dessus, elle « sut » qu'il s'agissait de cette affreuse facture de chez Cargill, le boucher. Une sensation de serrement lui traversa les entrailles. Pendant un instant, elle se mit à prier pour que ce ne fût pas cela – peut-être n'était-ce que la facture de trois livres et neuf shillings de chez Solepipe, le drapier, ou celle d'International, du boulanger, du laitier – tout sauf la facture de chez Cargill. Puis, se reprenant, elle prit l'enveloppe et l'ouvrit d'un geste compulsif.

« Suivant notre compte : 21 livres 7 shillings 9 pence. » C'était écrit de la main anodine du comptable de M. Cargill. Mais, au-dessous, d'une écriture épaisse et accusatrice, on avait ajouté et souligné lourdement : « Souhaite attirer votre attention sur le fait que cette facture est due *depuis très longtemps*. Un règlement *le plus tôt possible* serait apprécié. S. Cargill. »

Dorothy, ayant légèrement blêmi, sut qu'elle ne prendrait pas de petit déjeuner. Elle fourra la facture dans sa poche et entra dans la salle à manger. C'était une petite pièce sombre, qui avait grand besoin qu'on la retapisse et qui, comme toutes les autres pièces du presbytère, avait l'air d'avoir été meublée avec les rebuts d'un magasin d'antiquités. Les meubles étaient « bons » mais délabrés au-delà de toute réparation possible, et les chaises étaient si vermoulues que, pour s'y asseoir sans danger, il fallait absolument connaître leurs petites particularités individuelles. De vieilles gravures sur acier sombres et défigurées étaient accrochées aux murs, dont une – un portrait de Charles I^{er} d'après Van Dyck – aurait sans doute eu quelque valeur si l'humidité ne l'avait pas endommagée.

Devant l'âtre, le pasteur se réchauffait à un feu imaginaire et lisait une lettre qu'il avait sortie d'une longue enveloppe bleue. Il portait encore sa soutane noire de soie moirée, qui mettait si bien en valeur son épaisse chevelure blanche et son beau visage pâle et assez peu aimable. Il reposa la lettre comme Dorothy entra et prit sa montre d'or, qu'il scruta d'un regard lourd de sens.

« Je dois être un peu en retard, Père.

En effet, Dorothy, tu es *un peu en retard*, dit le pasteur, répétant ses mots en y mettant un accent délicat mais marqué. De douze minutes, pour être précis. Dorothy, est-ce que tu ne crois pas que lorsque je dois me lever à six heures et quart pour célébrer la communion, et que je reviens épuisé et affamé, il serait préférable que tu réussisses à te présenter au petit déjeuner sans être *un peu en retard* ? »

À l'évidence, le pasteur était d'une humeur que Dorothy appelait, par euphémisme, « désagréable ». Il parlait de cette voix lasse et distinguée, qui n'est jamais tout à fait en colère mais est néanmoins très loin de la bonne humeur – une de ces voix qui semblent sans cesse vous dire : « Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu en fais toute une histoire ! » Il semblait souffrir perpétuellement de l'impression de bêtise et d'ennui que suscitaient les autres chez lui.

« Pardon, Père ! J'ai dû aller chez Mme Tawney pour voir comment elle allait. (Mme Tawney était la "Mme T." de son "mémo".) Son bébé est né cette nuit, et vous savez qu'elle m'a promis qu'elle viendrait à l'église quand il serait né. Mais, évidemment, elle ne le fera pas si elle croit que nous ne nous intéressons pas à elle. Vous savez comment sont ces femmes – on dirait qu'elles détestent aller à l'église. Si je ne les amadouais pas, elles ne viendraient jamais. »

Le pasteur ne grommela pas vraiment, mais émit un petit bruit de mécontentement tandis qu'il se dirigeait vers la table du petit déjeuner. Cette manifestation voulait dire, d'abord, que c'était le devoir de Mme Tawney de venir à l'église sans que l'on ait à l'amadouer : ensuite, que Dorothy avait bien d'autres choses à faire que de perdre son temps en rendant visite à toute la racaille de la ville, surtout avant le petit déjeuner. Mme Tawney, qui était la femme d'un ouvrier, vivait *in partibus infidelium* au nord de la grand-rue. Le pasteur posa une main sur le dos de sa chaise et, sans parler, lança à Dorothy un regard qui signifiait : « Tu es prête *maintenant* ? Ou bien y a-t-il *encore* autre chose ? »

« Je pense que tout est là, Père, dit Dorothy. Peut-être si vous voulez dire le *bénédicté*...

– *Benedictus benedicat* », dit le pasteur en soulevant le vieux couvre-plat d'argent du plateau du petit déjeuner. Ce couvre-plat d'argent, comme la cuillère à confiture plaquée argent, appartenait à la famille ; les couteaux et les fourchettes, ainsi que l'essentiel de la vaisselle, venaient de Woolworth. « Encore du bacon, à ce que je vois, ajouta-t-il en jetant un oeil aux fines tranches gondolées sur les carrés de pain frit.

— C'est tout ce qu'il nous restait à la maison, malheureusement », dit Dorothy.

Le pasteur saisit sa fourchette entre le pouce et un doigt et, d'un geste très délicat, comme s'il jouait aux jonchets, retourna une des tranches de bacon.

« Je sais, bien sûr, que le bacon au petit déjeuner est une institution anglaise presque aussi ancienne que le gouvernement parlementaire, dit-il. Pourtant, Dorothy, tu ne crois pas qu'on pourrait changer *de temps en temps* ?

— Le bacon est si bon marché en ce moment, répondit-elle comme avec regret. Ce serait pécher que de ne pas en acheter. Il était seulement à cinq pence la livre, et j'en ai même vu à trois pence qui avait l'air très convenable.

— Ah, du danois, non ? Toutes ces sortes d'invasions danoises que nous avons eues dans ce pays ! D'abord par le feu et l'épée, et maintenant avec cet abominable bacon au rabais. Je me demande laquelle a causé le plus de morts ?»

Se sentant un peu mieux après ce trait d'esprit, le pasteur s'assit sur sa chaise et mangea d'un assez bon appétit le bacon méprisé, tandis que Dorothy (elle n'avalait rien ce matin – une pénitence qu'elle s'était donnée la veille pour avoir dit « bon sang ! » et paressé une demi-heure après le déjeuner) méditait sur le meilleur moyen d'engager la conversation.

Elle devait accomplir la chose qu'elle détestait par-dessus tout : lui demander de l'argent. Dans les moments les plus favorables, obtenir de l'argent de son père était quasi impossible, alors ce matin il allait de toute évidence se montrer encore plus « difficile » que d'habitude. « Difficile » était un autre de ses euphémismes. Il a reçu une mauvaise nouvelle, je suppose, se dit-elle avec découragement en regardant l'enveloppe bleue.

De tous ceux qui avaient parlé avec le pasteur ne fût-ce que dix minutes, personne probablement n'aurait nié qu'il était un homme du genre « difficile ». Le secret de sa mauvaise humeur presque invétérée résidait dans le fait qu'il était en réalité un anachronisme vivant. Il n'aurait jamais dû naître dans le monde moderne ; tout le dégoûtait et l'exaspérait. Deux siècles plus tôt, heureux dilettante composant des poèmes ou collectionnant les fossiles pendant que des vicaires à quarante livres l'an géraient ses paroisses, il se serait senti très bien chez lui. Même aujourd'hui, s'il avait été plus riche, il aurait peut-être réussi à se consoler en chassant le xx^e siècle de sa conscience. Mais vivre dans des temps révolus coûte cher ; on ne peut le faire à moins de deux mille livres par an. Contraint, en raison de sa pauvreté, de vivre à l'époque de Lénine et du *Daily Mail*, le pasteur était dans un état d'exaspération chronique qui se déversait, tout naturellement, sur la personne la plus proche de lui – c'est-à-dire, en général, Dorothy.

Né en 1871, ce fils cadet du fils cadet d'un baronnet était entré dans l'Église pour la raison désuète que l'Église est la destination traditionnelle des derniers-nés. Sa première cure avait été une paroisse vaste et sordide dans l'Est londonien – un sale endroit, mal famé, auquel il ne repensait qu'avec répugnance. Déjà à cette

époque, les classes inférieures (comme il mettait un point d'honneur à les appeler) échappaient franchement à tout contrôle. Les choses s'étaient un peu mieux passées lorsqu'il était devenu vicaire en charge d'un lieu isolé du Kent (c'est là que Dorothy était née), où les villageois décemment opprimés touchaient encore leur chapeau pour saluer le pasteur. Mais il s'était marié à cette époque, et son mariage avait été terriblement malheureux ; en outre, comme les hommes d'Église ne doivent pas se quereller avec leur épouse, son malheur était resté sous le boisseau et avait donc été dix fois plus pénible. Il était arrivé à Knype Hill en 1908, à l'âge de trente-sept ans et avec un caractère irrémédiablement aigri – un caractère qui avait fini par lui aliéner chaque homme, chaque femme et chaque enfant de sa paroisse.

Il n'était pourtant pas un mauvais prêtre, sur le simple plan de son office. Il faisait preuve d'une exactitude scrupuleuse dans ses devoirs purement cléricaux – peut-être même un petit peu trop scrupuleuse pour une paroisse évangélique de l'East Anglia. Il accomplissait ses services avec un goût parfait, prêchait des sermons admirables et se levait très tôt chaque mercredi et vendredi pour célébrer la communion. Mais jamais ne lui était vraiment venue l'idée qu'un prêtre puisse avoir d'autres missions en dehors des quatre murs de son église. N'ayant pas les moyens d'employer un vicaire, il laissait toute la sale besogne de la paroisse à sa femme, puis après la mort de celle-ci (en 1921) à Dorothy. Les gens avaient coutume de dire, ce qui était à la fois méprisant et faux, qu'il aurait laissé Dorothy prêcher à sa place s'il en avait eu la possibilité. Les « classes inférieures » avaient saisi dès le départ quelle était son attitude envers elles et – selon leur habitude – elles lui auraient probablement léché les bottes s'il avait été riche ; mais, sa situation étant ce qu'elle était, elles se contentaient de le détester. Lui-même se souciait peu qu'on le déteste ou non, pour la simple raison qu'il ignorait pour une large part leur existence. Toutefois, il ne s'y était pas mieux pris avec les classes supérieures. Il s'était querellé avec tous les membres de la noblesse du comté l'un après l'autre, et en tant que petit-fils d'un baronnet il n'avait que dédain pour les petits notables de la ville et ne se privait pas de le leur montrer. En vingt-trois ans, il était parvenu à faire chuter le nombre de fidèles de Saint-Athelstan de six cents personnes à probablement moins de deux cents.

Les raisons d'ordre personnel n'étaient pas les seules. Ce haut anglicanisme démodé auquel le pasteur s'agrippait obstinément était aussi bien propre à agacer unanimement les différents groupes qui constituaient la paroisse. De nos jours, un pasteur qui veut conserver ses fidèles n'a que deux options s'offrant à lui. Celle d'un anglo-catholicisme pur et simple – ou plutôt pur et pas simple ; ou alors il doit se montrer d'une modernité audacieuse, large d'esprit et prêcher des sermons réconfortants démontrant que l'enfer n'existe pas et que toutes les bonnes religions sont égales. Le pasteur ne suivait ni l'une ni l'autre de ces options. D'une part, il avait le plus profond mépris pour le mouvement anglo-catholique. Il lui était passé au-dessus de la tête en le laissant absolument indemne ; il l'appelait la « fièvre romaine ». D'autre part, il était trop « haut » pour les membres les plus

anciens parmi ses ouailles.

De temps en temps, il les rendait presque fous de terreur en employant le mot fatal de « catholique », non seulement à sa place sanctifiée dans le Credo, mais aussi lorsqu'il était en chaire. Naturellement, les fidèles diminuèrent d'année en année, et ce furent « les meilleurs d'entre eux » qui partirent les premiers. Lord Pockthome de Pockthome Court, à qui appartenait un cinquième du comté, M. Leavis, le maroquinier retraité, sir Edward Huson de Crabtree Hall, et d'autres petits notables qui possédaient une automobile, désertèrent Saint-Athelstan l'un après l'autre. Le dimanche matin, la plupart d'entre eux se rendaient en automobile à Millborough, à huit kilomètres de là. Millborough était une ville de cinq mille habitants qui offrait le choix entre deux églises, Saint-Edmund et Saint-Wedekind. La première était l'église moderniste – « Jérusalem », le texte de Blake, inscrit en doré au-dessus de l'autel et le vin de communion dans des verres à liqueur –, tandis que la seconde était l'anglo-catholique et dans un état de guérilla permanente avec l'évêque. Mais M. Cameron, le secrétaire du Knype Hill Conservative Club, s'était converti au catholicisme romain et ses enfants étaient au cœur du mouvement littéraire catholique. On disait qu'ils possédaient un perroquet auquel ils apprenaient à dire « *Extra ecclesiam nulla malus* ». Par conséquent, Saint-Athelstan avait perdu tous ses fidèles de qualité, à l'exception de Mlle Mayfill, du Manoir. Celle-ci, selon ses propres dires, avait légué la majeure partie de son argent à l'église ; en fait, on ne l'avait jamais vue déposer plus d'une pièce de six pence dans le sac de quête, et elle semblait capable de vivre éternellement.

Les dix premières minutes du petit déjeuner passèrent dans un silence complet. Dorothy essayait de prendre son courage à deux mains pour parler – il lui fallait évidemment commencer par une sorte de conversation avant d'aborder la question de l'argent –, mais son père n'était pas le genre d'homme avec qui l'on pouvait bavarder. Il tombait parfois dans de tels abysses d'abstraction que l'on avait alors toutes les peines du monde à se faire entendre de lui ; d'autres fois, il était très attentif, écoutait soigneusement ce qu'on lui disait, avant de faire remarquer, d'un air plutôt las, que cela allait sans dire. Les platitudes – sur le temps, ou ce genre de choses – le rendaient généralement sarcastique. Cependant, Dorothy décida de commencer par le temps.

« Quelle drôle de journée, vous ne trouvez pas ? dit-elle, consciente à l'instant où elle la prononçait de l'inanité de sa réflexion.

– Drôle en *quoi* ? s'enquit le pasteur.

– Eh bien, je veux dire, il y avait du brouillard et il faisait si froid ce matin, et maintenant le soleil s'est levé et il fait très beau.

– Peux-tu me dire ce qu'il y a de particulièrement drôle là-dedans ?»

C'était mal parti, à l'évidence. Il avait dû recevoir de mauvaises nouvelles, pensa-t-elle. Elle essaya de nouveau.

« Père, j'aurais aimé que vous veniez avec moi à un moment ou un autre pour voir le jardin de derrière. Les haricots grimpants sont si magnifiques ! Les cosses vont bien faire trente centimètres de long. Évidemment, je vais garder les meilleures pour la fête des moissons. J'ai pensé que ce serait tellement joli de décorer la chaire avec des guirlandes de haricots grimpants et quelques tomates qui pendraient au milieu. »

C'était un faux pas. Le pasteur leva les yeux de son assiette avec une expression de profond dégoût.

« Ma chère Dorothy, dit-il brusquement, est-ce qu'il est vraiment nécessaire de commencer déjà à m'embêter avec la fête des moissons ?

— Pardon, Père ! fit Dorothy, déconcertée. Je ne voulais pas vous embêter. Je pensais seulement...

— Crois-tu, continua le pasteur, que j'éprouve le moindre plaisir à dire mon sermon au milieu de guirlandes de haricots grimpants ? Je ne suis pas un marchand de fruits et légumes. Ça me gâche mon petit déjeuner de penser à ça. Quand cette malheureuse histoire doit-elle avoir lieu ?

— Le 16 septembre, Père.

— C'est donc dans près d'un mois. Pour l'amour de Dieu, ne m'en reparle pas avant un petit moment ! J'imagine que nous sommes *obligés* de nous ridiculiser dans cette affaire pour flatter la vanité de tous les jardiniers amateurs de la paroisse. Mais n'y pensons pas davantage qu'il n'est nécessaire. »

Le pasteur, comme Dorothy aurait dû s'en souvenir, avait une parfaite horreur des fêtes des moissons. Il avait même perdu un précieux paroissien – M. Toagis, un maraîcher retraité au caractère bourru – à cause du dégoût que provoquait chez lui la vue de son église déguisée, comme il le disait, en étalage de marchand des quatre saisons. M. Toagis, *anima naturaliter dissidenta*, était resté « fidèle » à l'église uniquement en raison du privilège qu'il avait obtenu, lors de la fête des moissons, de décorer l'autel d'une espèce de Stonehenge en courges géantes. L'été dernier, il avait réussi à faire pousser un parfait monstre de citrouille, une chose d'un rouge flamboyant et si énorme qu'il avait fallu deux hommes pour la soulever. Ce monstre avait été placé dans le chœur, où il avait fait paraître minuscule l'autel et étouffé toute la couleur de la fenêtre est. Où que l'on se trouve dans l'église, la citrouille vous sautait littéralement aux yeux. M. Toagis était aux anges. Il traînait dans l'église toute la journée, incapable de quitter sa citrouille bien-aimée, au point de faire venir ses amis à tour de rôle pour l'admirer. À l'expression de son visage, on eût dit qu'il citait Wordsworth à propos de Westminster Bridge :

La Terre n'a rien de plus beau à montrer :

Aveugle serait l'âme qui pourrait passer sans la voir,

Cette vision si émouvante dans sa majesté !

Après cela, Dorothy avait même eu l'espoir de le faire assister à la communion. Mais lorsqu'il vit la citrouille, le pasteur piqua une grosse colère et ordonna que l'on enlève sans délai « cette chose révoltante ». M. Toagis rejoignit immédiatement les rangs « non conformistes », si bien que lui et ses héritiers furent définitivement perdus pour l'église.

Dorothy décida de faire un dernier essai pour orienter la conversation.

« Nous sommes en train de nous mettre aux costumes pour *Charles I^{er}*. (Les enfants de l'école confessionnelle répétaient une pièce de théâtre intitulée *Charles I^{er}*, afin de rassembler des fonds pour l'orgue.) Mais j'aurais préféré que nous choissions quelque chose d'un peu plus facile. L'armure est si compliquée à faire, et je crains que ce ne soit encore plus difficile pour les bottes de cheval. La prochaine fois, je crois que nous devons vraiment faire une pièce grecque ou romaine. Quelque chose où l'on ne portera que des toges. »

Cela ne provoqua chez le pasteur qu'un nouveau grognement sourd. Comparés aux fêtes des moissons, il ne voyait pas d'un aussi mauvais oeil les pièces de théâtre d'écoliers, les spectacles, les ventes en vrac ou autres et les concerts de charité, mais il ne faisait pas semblant de s'y intéresser. C'étaient des maux nécessaires, avait-il coutume de dire. À cet instant, Ellen, la servante, poussa la porte et, une grande main squameuse tenant son tablier de grosse toile contre son ventre, entra maladroitement dans la pièce. C'était une grande fille voûtée, avec des cheveux d'un châtain terne, une voix plaintive et une mauvaise mine ; elle souffrait d'eczéma chronique. Ses yeux se dirigèrent avec appréhension vers le pasteur, mais c'est à Dorothy qu'elle s'adressa, car elle avait trop peur du pasteur pour lui parler directement.

« S'il vous plaît, mademoiselle..., commença-t-elle.

— Oui, Ellen ?

— S'il vous plaît, mademoiselle, reprit-elle d'un ton plaintif, M. Porter est dans la cuisine, et il demande : est-ce que le pasteur pourrait venir chez lui pour baptiser le bébé de Mme Porter ? Parce qu'ils pensent pas qu'il va passer la journée, et qu'il est pas encore baptisé, mademoiselle. »

Dorothy se leva. « Assieds-toi, intervint aussitôt le pasteur, la bouche pleine.

— Selon eux, quel est le problème avec le bébé ? demanda Dorothy.

— Eh bien, mademoiselle, il devient tout noir. Et il a eu une grosse diarrhée. »

Le pasteur se vida la bouche non sans faire un effort. « Est-on obligé de me donner ces détails dégoûtants pendant que je prends mon petit déjeuner ? s'écria-t-il, puis se tournant vers Ellen : Renvoyez Porter à ses occupations et dites-lui que je serai chez lui à midi. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi les classes

inférieures choisissent toujours l'heure des repas pour venir importuner les gens », ajouta-t-il en lançant un nouveau regard irrité à Dorothy tandis qu'elle se rasseyait.

M. Porter était ouvrier – maçon, pour être précis. L'opinion du pasteur sur le baptême était tout à fait sensée. Si cela avait eu un caractère de nécessité urgente, il aurait parcouru trente kilomètres à pied dans la neige pour baptiser un bébé mourant. Mais il n'aimait pas voir Dorothy proposer de quitter la table du petit déjeuner à la simple demande d'un petit maçon.

La conversation ne reprit pas à la table. L'accablement de Dorothy allait croissant. Elle devait lui demander de l'argent, pourtant il était parfaitement évident que cette requête était condamnée à l'échec. Son petit déjeuner terminé, le pasteur se leva de table et commença à bourrer sa pipe avec le pot à tabac sur la tablette de la cheminée. Dorothy murmura une brève prière pour se donner du courage et se pinça. Allez-y, Dorothy ! Finissez-en avec ça ! Et ne vous dégonflez pas !

« Père..., dit-elle en parvenant à maîtriser sa voix.

— Oui ? fit le pasteur, s'arrêtant une allumette à la main.

— Père, il y a quelque chose que je veux vous demander. Quelque chose d'important. »

L'expression sur le visage du pasteur changea. Il avait deviné instantanément ce qu'elle allait lui dire et, d'une manière assez étonnante, il avait en cet instant un air moins irascible qu'avant. Un calme de marbre avait envahi son visage. Il ressemblait assez à un sphinx exceptionnellement distant et peu coopératif.

« Écoute, ma chère Dorothy, je sais très bien ce que tu vas me dire. Tu vas encore me demander de l'argent, n'est-ce pas ?

— Oui, Père. Parce que...

— Bon, je ferai tout aussi bien de t'épargner cette peine. Je n'ai pas d'argent – absolument rien avant le prochain terme. Je t'ai donné ta part, et je ne peux pas te donner un demi-penny de plus. Il est tout à fait inutile de m'ennuyer avec ça maintenant.

— Mais, Père... »

Dorothy se sentit encore plus accablée. Le pire de tout, quand elle lui réclamait de l'argent, c'était ce calme terrible et cette attitude si distante qu'il affichait. Il n'était jamais aussi imperturbable que lorsqu'on lui rappelait qu'il était endetté jusqu'au cou. Apparemment, il ne pouvait pas comprendre que des commerçants veuillent être payés de temps en temps et qu'aucune maison ne puisse perdurer sans une réserve d'argent suffisante. Il accordait à Dorothy dix-huit livres par mois pour faire face aux dépenses de la maison, y compris le salaire d'Ellen, et dans le même temps il « faisait le difficile » pour la nourriture et relevait immédiatement toute baisse de sa qualité. Le résultat, bien sûr, c'était qu'ils

étaient perpétuellement endettés. Mais le pasteur n'y prêtait pas la moindre attention – en fait, c'est à peine s'il en était conscient. Lorsqu'il perdait de l'argent dans un investissement, il tombait dans une agitation profonde ; mais une dette envers un simple commerçant... autant dire que c'était le genre de chose dont il ne voulait tout bonnement pas encombrer son esprit.

Un paisible panache de fumée flottait au-dessus de la pipe du pasteur. Il considérait d'un oeil méditatif la gravure sur acier de Charles I^{er}, ayant probablement déjà oublié ce que lui demandait Dorothy. Le voyant si peu concerné, celle-ci eut un pincement de désespoir qui lui redonna du courage.

« Père, dit-elle d'un ton plus sec, écoutez-moi, je vous en prie ! Il *faut* que vous me donniez bientôt de l'argent ! Il le *faut* ! Nous ne pouvons plus continuer comme ça. Nous devons de l'argent à presque tous les commerçants de la ville. C'est au point que certains matins j'ose à peine descendre dans la rue et penser à toutes les factures que nous devons. Savez-vous que nous devons à Cargill près de vingt-deux livres ?

– Comment est-ce possible ? dit le pasteur entre deux bouffées de fumée.

– Mais les factures s'accumulent depuis plus de sept mois ! Il m'a envoyé la note plein de fois. Nous *devons* la payer ! C'est si injuste de lui faire attendre son argent de cette façon !

– Balivernes, ma chère enfant ! Ces gens espèrent qu'on leur fasse attendre leur argent. Ils aiment ça. Cela leur rapporte davantage à la fin. Dieu sait combien je dois à Catkin & Palm – c'est tout juste si je devrais me soucier de le savoir. Ils me relancent sans cesse. Et pourtant, tu ne m'entends pas m'en plaindre, pas vrai ?

– Mais, Père, je ne peux pas regarder les choses comme vous, je ne peux pas ! C'est si horrible d'avoir toujours des dettes ! Même si ce n'est pas mal en réalité, c'est si *détestable*. J'ai tellement honte ! Quand je vais dans la boutique de Cargill pour commander le rôti, il me parle si sèchement et il me fait attendre après les autres clients, tout ça parce que notre facture ne cesse pas de grimper. Pourtant, je n'ose pas aller commander ailleurs. Je crois qu'il nous ferait arrêter si je faisais ça. »

Le pasteur fronça les sourcils. « Comment ! Tu veux dire que ce type s'est montré impertinent avec toi ?

– Je n'ai pas dit qu'il avait été impertinent, Père. Mais vous ne pouvez pas lui reprocher de se mettre en colère quand sa facture n'est pas réglée.

– Bien sûr que je peux le lui reprocher ! C'est tout simplement abominable comment les gens se permettent d'agir de nos jours – abominable ! Voilà où nous en sommes, tu vois. C'est le genre de choses auxquelles on s'expose dans ce siècle délicieux. C'est la démocratie... le *progrès*, comme ils aiment à l'appeler. Désormais, tu ne passeras plus de commande à ce type. Dis-lui immédiatement que tu prends un compte ailleurs. C'est la seule manière de se comporter avec ces

gens-là.

— Mais, Père, cela ne règle rien. Sincèrement, vous ne croyez pas que nous devons le payer ? Nous pouvons certainement trouver l'argent d'une manière ou d'une autre ? Ne pouvez-vous pas vendre quelques actions, ou quelque chose d'autre ?

— Ma chère enfant, ne me parle pas de vendre des actions ! Je viens de recevoir les nouvelles les plus déplaisantes de mon courtier. Il me dit que mes actions Sumatra Tin ont chuté de sept shillings quatre pence à six shillings un penny. Ce qui signifie une perte de près de soixante livres. Je vais lui dire de tout vendre immédiatement avant que ça ne baisse encore.

— Alors, si vous vendez, vous allez avoir un peu d'argent disponible, non ? Ne croyez-vous pas qu'il serait préférable de rembourser nos dettes une bonne fois pour toutes ?

— Balivernes, balivernes, dit le pasteur d'un ton encore plus calme, en reprenant sa pipe en bouche. Tu ne connais absolument rien à ces affaires. Je dois réinvestir sur-le-champ dans quelque chose de plus prometteur – c'est le seul moyen de récupérer mon argent. »

Un pouce dans la ceinture de sa soutane, il fronça distraitement les sourcils en direction de la gravure sur acier. Son courtier lui avait conseillé United Celanese. Là – dans Sumatra Tin, United Celanese et d'innombrables autres entreprises lointaines et mal identifiées – résidait la cause centrale des soucis d'argent du pasteur. Il était un joueur invétéré. Non, bien sûr, qu'il conçût que ce fût du jeu ; c'était simplement la quête d'un « bon investissement » de toute une vie. À l'époque où il était devenu adulte, il avait reçu, en héritage quatre mille livres, qui s'étaient réduits graduellement, grâce à ses « investissements », à douze cents. Et le pire, c'était qu'il parvenait chaque année à prélever sur ses revenus misérables quinze autres livres qui s'évanouissaient par le même chemin. C'est une chose bien curieuse que l'appât du « bon investissement » semble hanter les hommes d'Église d'une manière plus persistante que n'importe quelle autre catégorie d'hommes. Peut-être est-ce l'équivalent moderne des démons qui, sous une apparence féminine, avaient coutume de hanter les anachorètes de l'âge des ténèbres.

« Je vais acheter cinq cents United Celanese », dit finalement le pasteur.

Dorothy commença à perdre tout espoir. Voilà que son père réfléchissait à ses « investissements » (elle ignorait tout de ces « investissements », sauf qu'ils se révélaient mauvais avec une régularité phénoménale), et le problème des dettes auprès des commerçants lui serait bientôt complètement sorti de l'esprit. Elle fit un dernier effort.

« Père, réglons cette question, je vous en prie. Pensez-vous être en mesure de me donner de l'argent supplémentaire prochainement ? Pas ces jours-ci, peut-être – mais dans un mois ou deux ?

— Non, ma chère, je ne crois pas. Vers Noël, peut-être – même alors c'est très improbable. Mais pour l'instant, certainement pas. Je n'ai pas un demi-penny à te donner.

— Mais, Père, c'est si horrible de sentir qu'on ne peut pas payer nos dettes ! C'est déshonorant pour nous ! La dernière fois que M. Welwyn-Foster était ici (M. Welwyn-Foster était le doyen rural), Mme Welwyn-Foster est allée partout en ville pour poser à tout le monde les questions les plus personnelles sur nous : à quoi nous passions notre temps, combien d'argent nous avons, combien de tonnes de charbon nous utilisions par an, et plein d'autres choses. Elle essaie tout le temps de mettre son nez dans nos affaires. Imaginez qu'elle ait découvert que nous étions très endettés !

— Ce sont nos affaires, non ? Je ne vois pas en quoi cela regarde Mme Welwyn-Foster ou n'importe qui d'autre.

— Mais elle le répéterait partout – et elle en rajouterait aussi ! Vous la connaissez. Dans toutes les paroisses, elle cherche à découvrir quelque chose de compromettant pour le pasteur, et puis elle le répète dans tous les détails à l'évêque. Je ne veux pas manquer de charité à son égard, mais vraiment elle... »

S'avisant qu'elle *voulait* manquer de charité, Dorothy se tut.

« C'est une femme détestable, dit le pasteur d'une voix égale. Et alors ? A-t-on jamais entendu parler d'une femme de doyen rural qui ne soit pas détestable ?

— Mais, Père, je pense que je n'arrive pas à vous faire voir combien les choses sont graves ! Nous n'avons tout simplement plus rien pour vivre le mois prochain. Je ne sais même pas où trouver la viande du dîner d'aujourd'hui.

— Le déjeuner, Dorothy, le déjeuner ! fit le pasteur avec une pointe d'irritation. J'espère bien que tu vas perdre cette sale habitude des classes inférieures d'appeler *dîner* le repas de la mi-journée !

— Du déjeuner, alors. Où allons-nous trouver de la viande ? Je n'ose pas demander un autre rôti à Cargill.

— Va chez l'autre boucher – comment s'appelle-t-il ? Salter – et ne te préoccupe pas de Cargill. Il sait qu'il sera payé tôt ou tard. Bonté divine, tant d'histoires pour si peu de chose ! Est-ce que tout un chacun ne doit pas de l'argent à ses commerçants ? Je me souviens très bien... (Le pasteur se redressa un peu et, replaçant sa pipe dans sa bouche, regarda au loin ; sa voix devint nostalgique et sensiblement plus agréable.) Je me souviens très bien que, lorsque j'étais à Oxford, mon père n'avait toujours pas payé certaines de ses factures d'Oxford, qui remontaient à trente ans. Tom (Tom était le cousin du pasteur, le baronnet) devait sept mille livres avant de toucher son héritage. C'est lui-même qui me l'a raconté. »

À cet instant, le dernier espoir de Dorothy s'évanouit. Quand son père commençait à parler de son cousin Tom et d'événements qui s'étaient produits

« lorsque j'étais à Oxford », il n'y avait plus rien à en tirer. Cela signifiait qu'il avait glissé dans un âge d'or imaginaire où une chose aussi vulgaire qu'une facture de boucher n'existait tout bonnement pas. Durant de longues périodes, il semblait en fait oublier qu'il était un simple pasteur de campagne sans le sou – qu'il n'était pas un jeune homme de famille avec des biens et des droits de succession à son profit. L'attitude aristocratique et dispendieuse était celle qu'il adoptait le plus naturellement en toutes circonstances. Et, bien sûr, tandis qu'il vivait, d'une manière commode, dans le monde de son imagination, c'était à Dorothy que revenait la charge d'affronter les commerçants et de faire durer le gigot du dimanche au mercredi. Mais elle savait qu'il était parfaitement inutile de se disputer plus longtemps avec lui. Le seul résultat qu'elle obtiendrait serait de le mettre en colère. Elle se leva de table et commença à entasser les choses du petit déjeuner sur le plateau.

« Père, vous êtes absolument certain que vous ne pouvez pas me donner d'argent ? » dit-elle une dernière fois devant la porte, le plateau sur les bras.

Le pasteur, le regard perdu au milieu de rassurantes volutes de fumée, ne l'entendit pas. Il pensait, peut-être, au temps béni d'Oxford. Dorothy quitta la pièce si affligée qu'elle en avait presque les larmes aux yeux. La misérable question des dettes était une fois de plus escamotée, comme elle l'avait été des milliers de fois auparavant, sans aucune perspective de solution.

Sur sa vieille bicyclette avec un panier en vannerie sur le guidon, Dorothy descendit la colline en roue libre, tout en faisant du calcul mental avec trois livres dix-neuf shillings et quatre pence – tout l'argent qui lui restait jusqu'au terme suivant.

Elle avait parcouru la liste des choses dont elle avait besoin pour la cuisine. Mais, en fait, de quoi n'avait-elle pas besoin dans la cuisine ? Thé, café, savon, allumettes, bougies, sucre, lentilles, bois de chauffage, soude, huile de lampe, cirage, margarine, levure chimique – il y avait apparemment peu d'articles qui ne manquaient pas. Et à chaque instant un nouvel article qu'elle avait oublié surgissait et la consternait. La facture de la blanchisserie, par exemple, et aussi le charbon qui commençait à manquer, sans oublier le problème du poisson pour vendredi. Le pasteur était « difficile » pour le poisson. En gros, il ne mangeait que les espèces les plus chères ; la morue, le merlan, les sprats, la raie, les harengs fumés ou non, il refusait d'y toucher.

Pour l'heure, elle avait dû régler la question de la viande du dîner – déjeuner – du jour. (Dorothy avait soin d'obéir à son père et appelait ce repas le *déjeuner*, quand elle s'en souvenait. Par ailleurs, on ne pouvait honnêtement pas appeler le repas du soir autrement que « souper », et donc il n'y avait pas de « dîner » au presbytère.) Le mieux est de faire une omelette pour le déjeuner, décida Dorothy. Elle n'osait pas retourner chez Cargill. Cependant, bien sûr, s'ils mangeaient une omelette au déjeuner et des oeufs brouillés au souper, son père se montrerait sûrement sarcastique. La dernière fois qu'ils avaient mangé deux fois des oeufs dans la même journée, il s'était enquis froidement : « As-tu ouvert un élevage de volailles, Dorothy ? » Et peut-être aurait-elle demain pour deux livres de saucisses à l'International, ce qui écarterait pour un jour de plus la question de la viande.

Encore trente-neuf jours, avec seulement trois livres dix-neuf shillings et quatre pence : cette menace pesa sur l'imagination de Dorothy et lui envoya une vague de complaisance envers elle-même qu'elle reconnut instantanément. Allons, Dorothy ! Ne pleurnichez pas, je vous en prie ! Tout s'arrange d'une manière ou d'une autre si vous croyez en Dieu. Matthieu, VI, 25. Le Seigneur y pourvoira. Vraiment ? Dorothy ôta sa main droite du guidon et chercha l'aiguille à tête de verre, mais la pensée blasphématoire s'évanouit. À cet instant, elle aperçut la figure rouge et lugubre de Progett, qui la hélait respectueusement mais d'une façon pressante du bas-côté de la route.

Dorothy s'arrêta et descendit de sa bicyclette.

« Pardon, mad'moiselle, dit Progett. J'voulais vous parler, mad'moiselle... *en particulier.* »

Dorothy soupira intérieurement. Quand Progett voulait vous parler *en particulier*, on pouvait être tout à fait certain de ce dont il s'agissait : une nouvelle alarmante concernant l'état de l'église. Progett était un homme pessimiste et consciencieux, ainsi qu'un pratiquant très fidèle, à sa façon. Trop faible d'esprit pour avoir des croyances religieuses d'aucune sorte, il montrait sa piété par un souci intense de l'état des bâtiments de l'église. Il avait décidé de longue date que l'Église du Christ signifiait, en fait, les murs, la toiture et le clocher de Saint-Athelstan, à Knype Hill, et il fouinait autour de l'église à toute heure de la journée, relevant d'un air sombre une pierre fissurée ici, une poutre vermoulue là – et ensuite, bien sûr, il venait harceler Dorothy à propos de réparations qui auraient coûté une somme d'argent impossible.

« Qu'y a-t-il, Progett ? demanda Dorothy.

– Eh bien, mad'moiselle, c'est les... » Là, un son bizarre, défectueux, pas vraiment un mot, mais plutôt le fantôme d'un mot, qui s'était presque articulé sur les lèvres de Progett. Il semblait commencer par un *c*. Progett était un de ces hommes qui sont toujours sur le point de jurer, mais qui ravalent leur juron juste à l'instant où il s'échappe d'entre leurs dents. « C'est les *cloches*, mad'moiselle, dit-il avec un effort pour se débarrasser du *c*. Les cloches là-haut dans le clocher. Y a des fissures partout sur le sol du clocher au point qu'ça vous donne le frisson rien qu'à les regarder. Elles nous seront tombées d'ssus avant que nous ayons le temps d'y comprendre quelque chose. J'suis allé dans le clocher c'matin et, croyez-moi, j'suis redescendu plus vite que j'étais monté, quand j'ai vu comment qu'le sol souffrait sous elles. »

Progett venait se lamenter de l'état des cloches au moins tous les quinze jours. Cela faisait à présent trois ans qu'elles reposaient sur le sol du clocher, parce que le prix qu'aurait coûté leur remise en place ou leur enlèvement était estimé à vingt-cinq livres, une somme qui aurait tout aussi bien pu s'élever à vingt-cinq mille livres vu les chances qu'ils avaient de la payer. Elles étaient réellement presque aussi dangereuses que Progett le prétendait. Il était tout à fait certain que, sinon cette année ou l'année prochaine, en tout cas dans un futur proche, elles finiraient par passer à travers le sol du clocher et par tomber dans le porche de l'église. Et, comme Progett le pointait avec justesse, cela se produirait probablement un dimanche matin à l'instant même où l'assemblée des fidèles entrerait.

Dorothy soupira de nouveau. Ces misérables cloches ne quittaient jamais longtemps son esprit ; à certains moments, la pensée de leur chute s'immisçait même dans ses rêves. Il y avait toujours un problème quelque part dans l'église. Si ce n'était pas le clocher, alors c'était la toiture ou les murs ; ou un banc dont le charpentier réclamait dix shillings pour le réparer ; ou bien ils avaient besoin de sept livres de cantiques à un shilling six pence l'unité, ou encore le tuyau du poêle qui était obstrué – et la facture du ramoneur s'élevait à une demi-couronne –, une vitre brisée ou les soutanes des enfants de chœur en lambeaux. Il n'y avait jamais

assez d'argent pour rien. Le nouvel orgue que le pasteur avait tenu à acheter cinq ans plus tôt – l'ancien, disait-il, lui faisait penser à une vache asthmatique – était un fardeau sous lequel le fonds « Dépenses de l'église » n'avait jamais cessé de crouler depuis.

« Je ne sais pas *quoi* faire, dit finalement Dorothy ; vraiment pas. C'est simple, nous n'avons pas du tout d'argent. Et même si nous tirons quelque chose de la pièce de théâtre des écoliers, tout devra aller pour l'orgue. Les vendeurs deviennent vraiment méchants à propos de leur facture. Avez-vous parlé à mon père ?

— Oui, mad'moiselle. Ça lui est bien égal. Il dit : “Le clocher a tenu cinq cents ans, alors il tiendra bien encore quelques années.” »

Cela concordait bien avec ce qui s'était passé plus tôt. Le fait que l'église était de toute évidence en train de s'effondrer sur sa tête le laissait froid ; il ne s'y intéressait simplement pas, tout comme il n'accordait aucune attention à tout ce dont il ne souhaitait pas s'embarrasser.

« Eh bien, je ne sais pas *quoi* faire, répéta Dorothy. Évidemment, il y a la vente en vrac la semaine qui suit la semaine prochaine. Je compte sur Mlle Mayfill pour nous donner une chose vraiment *jolie* pour cette vente. Je sais qu'elle pourrait se le permettre. Elle a de telles quantités de meubles et de choses dont elle ne se sert jamais. Quand je suis allée chez elle l'autre jour, j'ai vu un magnifique service à thé chinois Lowestoft qui était rangé dans un placard, et elle m'a dit qu'il n'avait pas servi depuis plus de vingt ans. Imaginez seulement qu'elle nous le donne ! Cela pourrait nous rapporter beaucoup d'argent. Tout ce que nous avons à faire, c'est prier que la vente en vrac aura du succès, Progett. Prier pour que cela nous rapporte au moins cinq livres. Je suis certaine que nous aurons cet argent si nous prions vraiment et avec sincérité pour cela.

— Oui, mad'moiselle », dit respectueusement Progett, puis il détourna les yeux vers le lointain.

À cet instant, un klaxon retentit et une énorme automobile d'un bleu étincelant approcha très lentement, descendant la route en direction de la grand-rue. Par une des fenêtres, M. Blifil-Gordon, le propriétaire de la raffinerie de betteraves à sucre, passait une tête noire et lisse qui jurait remarquablement avec son costume en tweed Harris couleur sable. Comme il dépassait Dorothy, au lieu de l'ignorer comme d'habitude, il lui lança un sourire si chaleureux qu'on l'eût presque dit amoureux. Avec lui se trouvaient son fils aîné Ralph – ou Walph, comme le prononçaient lui-même et le reste de la famille –, jeune homme efféminé de vingt ans qui s'adonnait à l'écriture de poèmes en vers libre sous-éliotien, ainsi que les deux filles de lord Pockthome. Tous souriaient, même les deux filles de lord Pockthome. Dorothy était stupéfaite, car il y avait plusieurs années qu'aucune de ces personnes n'avait daigné la reconnaître dans la rue.

« M. Blifil-Gordon est bien disposé ce matin, dit-elle.

— Oui, mad'moiselle. Pour sûr qu'il l'est. C'est qu'il y a les élections qui arrivent la semaine prochaine, voilà pourquoi. Tout sucre et miel qu'ils sont jusqu'à ce qu'ils se soient assurés qu'on votera pour eux : après, ils ont oublié votre visage le jour qui suit.

— Ah, les élections !» dit vaguement Dorothy. Les élections parlementaires étaient une chose si éloignée de son train-train quotidien de travail à la paroisse qu'elle les ignorait presque ; à peine, en fait, connaissait-elle la différence entre libéral et conservateur ou socialiste et communiste. « Bon, Proggett », dit-elle, oubliant immédiatement les élections au bénéfice de quelque chose de plus important, « je parlerai à Père pour lui dire combien la situation est grave concernant les cloches. Je pense que peut-être le mieux que nous pourrons faire ce sera de lever une souscription spéciale, uniquement pour les cloches. On ne peut pas savoir, nous pourrions avoir cinq livres. Ou même dix livres ! Si j'allais voir Mlle Mayfill pour lui demander de lancer la souscription avec cinq livres, vous ne croyez pas qu'elle nous les donnerait ?

— Croyez-moi, mad'moiselle, faites en sorte que Mlle Mayfill ignore tout de cette histoire. Ça la ferait mourir de peur. Si elle croit que le clocher n'est pas sûr, on n'arrivera plus à la faire entrer dans l'église.

— Oh, mon Dieu ! Je ne le crois pas.

— Si, mad'moiselle. On ne pourrait plus rien tirer d'elle ; la vieille... »

Un *c* fantomatique flotta une nouvelle fois entre les lèvres de Proggett. L'esprit un peu plus apaisé depuis qu'il avait fait son rapport bimensuel sur les cloches, il toucha sa casquette et s'en alla, tandis que Dorothy partait à bicyclette vers la grand-rue, avec en tête les problèmes jumeaux des dettes auprès des commerçants et des dépenses de l'église se poursuivant l'un l'autre comme les refrains jumeaux d'une villanelle.

Le soleil encore pâle, qui jouait maintenant à cache-cache, comme au printemps, parmi des îlots laineux de nuages, envoya un rayon oblique sur la grand-rue, dorant les façades du côté nord. C'était une rue traditionnelle, endormie, une de celles qui semblent si idéalement paisibles lors d'une visite occasionnelle, mais donnent une impression très différente lorsqu'on y vit et qu'on a un ennemi ou un créancier derrière chaque fenêtre. Les seuls bâtiments qui juraient vraiment étaient Ye Olde Tea Shoppe (façade de plâtre avec de fausses poutres clouées dessus, fenêtres verre de bouteille et un affreux toit ondulé semblable à celui d'un temple chinois) et le nouveau bureau de poste à piliers doriques. Au bout d'environ deux mètres, la grand-rue bifurquait, formant une minuscule place de marché décorée d'une pompe, aujourd'hui hors d'usage, et de deux piloris vermoulus. De l'autre côté de la pompe se trouvaient le Dog and Bottle, l'auberge principale de la ville, ainsi que le Knype Hill Conservative Club. À l'extrémité, dominant la rue, se dressait la boutique de Cargill si redoutée.

Dorothy arriva à l'angle dans un terrible vacarme de hourras, auxquels se

mêlaient les accords de *Rule Britannia* joués au trombone. La rue habituellement assoupie était noire de monde, et des gens se pressaient encore venant des rues transversales. À l'évidence, une sorte de cortège triomphal était en train de se dérouler. Au beau milieu de la rue, du toit du Dog and Bottle à celui du Conservative Club, était suspendue une corde avec un nombre incalculable de banderoles bleues et, au centre, une énorme bannière sur laquelle était inscrit « Blifil-Gordon et l'Empire ! ». À proximité, entre les files de gens, l'automobile de Blifil-Gordon avançait au pas, tandis que ce dernier souriait abondamment d'un côté puis de l'autre. Devant l'automobile marchait un détachement de Buffaloes, mené par un petit homme à l'air sérieux qui jouait du trombone ; le détachement transportait une autre bannière, sur laquelle on pouvait lire :

Qui sauvera la Grande-Bretagne des Rouges ?

BLIFIL-GORDON !

Qui remettra de la Bière dans vos Chopes ?

BLIFIL-GORDON !

Blifil-Gordon pour toujours !

Un énorme Union Jack flottait à la fenêtre du Conservative Club, au-dessus duquel six faces écarlates rayonnaient d'enthousiasme.

Dorothy pédala doucement le long de la rue, trop agitée à la perspective de passer devant la boutique de Cargill (elle était obligée de le faire pour aller chez Solepipe) pour prêter beaucoup d'attention au cortège. L'automobile de Blifil-Gordon s'était arrêtée depuis un moment au niveau de Ye Olde Tea Shoppe. Devant, la brigade du café ! La moitié des dames de la ville semblaient se précipiter, un petit chien ou un panier à provisions au bras, afin de s'attrouper autour de l'automobile comme des bacchantes autour du char du dieu des vignes. Après tout, les élections sont pratiquement le seul moment où l'on peut avoir la chance d'échanger des sourires avec la noblesse terrienne. On entendait des voix féminines crier avec ardeur : « Bonne chance, monsieur Blifil-Gordon ! *Cher* monsieur Blifil-Gordon ! Nous espérons *de tout coeur* que vous serez élu, monsieur Blifil-Gordon ! » La prodigalité en sourires de M. Blifil-Gordon était inépuisable, mais soigneusement graduée. À la populace, il accordait un sourire général, vague, qui ne s'arrêtait pas sur les individus ; aux dames du café et aux six patriotes écarlates du Conservative Club, il en donnait un à chacun ; et aux plus favorisés d'entre eux, le jeune Walph adressait parfois un signe de la main accompagné d'un bref et sonore « Chalut ! ».

Le coeur de Dorothy se serra. Elle avait vu que M. Cargill, comme tous les autres commerçants, se tenait sur le pas de sa porte. C'était un homme grand, à l'air méchant, en tablier à rayures bleues, avec une figure maigre et éraflée aussi rouge

que les rôtis qu'il laissait un peu trop exposés dans sa devanture. Dorothy était tellement fascinée par cette silhouette sinistre qu'elle ne regardait pas où elle allait et qu'elle heurta un gros homme imposant qui faisait un pas en arrière pour descendre du trottoir.

Celui-ci se retourna. « Mon Dieu ! Dorothy ! s'écria-t-il.

— Comment, monsieur Warburton ! Quelle surprise ! Vous savez, je sentais que j'allais justement tomber sur vous aujourd'hui.

— Pourquoi, vous avez croisé un chat noir ? dit M. Warburton, avec sa grosse tête rose d'éternel optimiste toute rayonnante. Et comment allez-vous ? Mais, sapristi, pourquoi le demander ? Vous êtes plus séduisante que jamais. »

Il pinça le coude de Dorothy – elle s'était changée après le petit déjeuner et avait enfilé une robe vichy sans manches. Elle recula précipitamment pour se mettre hors de portée – elle détestait qu'on la pince ou qu'on la « tripote » – et dit sur un ton plutôt sévère :

« Ne me pincez pas le coude, *s'il vous plaît*. Je n'aime pas ça.

— Ma chère Dorothy, qui pourrait résister à des coudes comme les vôtres ? C'est le genre de coudes qu'on ne peut pas s'empêcher de pincer. Par réflexe, si vous voyez ce que je veux dire.

— Quand êtes-vous revenu à Knype Hill ? demanda Dorothy, qui avait placé sa bicyclette entre M. Warburton et elle. Il y a plus de deux mois que je ne vous ai vu.

— Je suis arrivé avant-hier. Mais je ne reste pas longtemps. Je repars demain. J'emmène les gamins en Bretagne. Les *bâtards*, vous savez. »

M. Warburton prononça le mot « bâtards » – ce qui, de gêne, fit détourner les yeux à Dorothy – avec une pointe de fierté naïve. Lui et ses « bâtards » (il en avait trois) étaient un des grands scandales de Knype Hill. Il avait une fortune personnelle, se disait peintre – il produisait cinq ou six paysages médiocres par an – et était arrivé à Knype Hill deux ans auparavant, où il avait acheté une des maisons de campagne récemment construites derrière le presbytère. Là, au grand jour, il avait vécu – ou plutôt séjourné périodiquement – en concubinage avec une femme qu'il appelait sa gouvernante. Quatre mois plus tôt, cette femme – une étrangère, espagnole à ce qu'on disait – avait causé un nouveau scandale – pire que le précédent – en l'abandonnant brutalement, et ses trois enfants étaient à présent placés à Londres, chez quelques parents d'une patience à toute épreuve. D'apparence, c'était un bel homme, imposant bien qu'entièrement chauve (il se donnait beaucoup de mal pour le dissimuler), et qui prenait des airs désinvoltes afin de laisser l'impression que son ventre assez considérable n'était qu'une sorte d'annexe de sa poitrine. Il avait quarante-huit ans et en avouait quarante-quatre. En ville, les gens disaient qu'il était un « vieux coquin fini » ; les jeunes filles avaient peur de lui, non sans raison.

Dans une attitude pseudo-paternelle, M. Warburton avait posé une main sur

l'épaule de Dorothy et l'escortait à travers la foule, parlant tout du long sans presque jamais faire de pause. L'automobile de Blifil-Gordon, ayant fait le tour de la pompe, s'éloignait à présent, toujours accompagnée de sa troupe de bacchantes cinquantenaires. Son attention attirée par cette scène, il s'arrêta de parler pour l'observer.

« Qu'est-ce que signifient ces singeries répugnantes ? demanda-t-il.

— Oh, ils... comment appelle-t-on cela ?... ils font campagne pour les élections. Afin qu'on vote pour eux, je suppose.

— Afin qu'on vote pour eux ! Bon Dieu ! » murmura M. Warburton tout en regardant le défilé triomphal. Il leva sa grande canne à tête d'argent qu'il avait toujours avec lui et la pointa, d'une manière plutôt éloquente, d'abord vers une silhouette du cortège, puis vers une autre. « Regardez-moi ça ! Mais regardez-moi ça ! Regardez ces mégères serviles, et ce balourd semi-débile qui nous fait des grimaces comme un singe devant un sac de cacahouètes. Avez-vous jamais vu spectacle plus répugnant ?

— Faites attention ! murmura Dorothy. On va sûrement vous entendre.

— Très bien ! dit M. Warburton, forçant aussitôt la voix. Dire que cette crapule de basse extraction a le culot de croire que la vue de ses fausses dents nous fait plaisir ! Et ce costume dont il s'est accoutré est en lui-même une injure. Y a-t-il un candidat socialiste ? Si oui, c'est à coup sûr pour lui que je voterai. »

Plusieurs personnes sur le trottoir se retournèrent et les dévisagèrent. Dorothy reconnut le petit M. Twiss, le quincaillier, un vieil homme basané et ratatiné qui les scrutait avec une malveillance voilée tout près des paniers de jonc qui pendaient devant son seuil. Il avait saisi le mot « socialiste » et enregistrait mentalement que M. Warburton était socialiste et Dorothy l'amie des socialistes.

« Je dois vraiment y aller, dit en hâte Dorothy, qui sentait qu'il valait mieux partir avant que M. Warburton dise autre chose d'encore moins délicat. Je n'ai jamais eu autant de courses à faire. Je vous dis donc au revoir pour cette fois.

— Oh, non, c'est hors de question ! s'écria gaiement M. Warburton. Tout à fait hors de question ! Je viens avec vous ! »

Tandis qu'elle poussait sa bicyclette vers le bas de la rue, il marchait à côté d'elle, sans cesser de parler, sa vaste poitrine bien bombée et sa canne sous le bras. On avait du mal à se débarrasser de lui et, bien qu'elle le comptât au nombre de ses amis, Dorothy souhaitait parfois – car il était le scandale de la ville et elle la fille du pasteur – qu'il ne choisisse pas toujours les lieux les plus publics pour lui adresser la parole. En cet instant, toutefois, elle lui était plutôt reconnaissante de lui tenir compagnie, ce qui simplifiait d'une manière appréciable son passage devant chez Cargill – car ce dernier se tenait toujours sur le seuil de sa boutique et la suivait d'un regard oblique éloquent.

« C'était une chance de vous rencontrer ce matin, poursuivit M. Warburton. En

fait, je vous cherchais. Qui croyez-vous que je reçoive à dîner ce soir ? Bewley... Ronald Bewley. Vous avez entendu parler de lui, évidemment ?

— Ronald Bewley ? Non, je ne crois pas. Qui est-ce ?

— Comment, zut alors ! Ronald Bewley, le romancier. L'auteur de *Mares à poissons et concubines*. Vous avez certainement lu ce roman, non ?

— Non, je regrette. En fait, je n'en ai jamais entendu parler.

— Allons, ma chère Dorothy ! Vous vous laissez aller. Vous auriez dû lire *Mares à poissons et concubines*. C'est du croustillant, je vous promets... de la vraie pornographie de luxe. Exactement le genre de chose dont on a besoin pour s'ôter de la bouche le goût des éclairées.

— Je voudrais que vous cessiez de dire des choses pareilles ! dit Dorothy, détournant les yeux avec embarras, puis les ramenant aussitôt parce qu'elle avait croisé le regard de Cargill. Où M. Bewley vit-il ? ajouta-t-elle. Pas ici, certainement, n'est-ce pas ?

— Non. Il arrivera d'Ipswich pour dîner et il restera peut-être pour la nuit. C'est pour cela que je vous cherchais. Je pensais que vous aimeriez peut-être le rencontrer. Que pensez-vous de venir dîner ce soir ?

— Je ne peux absolument pas venir dîner, dit Dorothy. Je dois m'occuper du souper de Père, et j'ai mille autres choses à faire. Je ne serai pas libre avant huit heures, au mieux.

— Bon, joignez-vous à nous après dîner alors. J'aimerais que vous fassiez la connaissance de Bewley. C'est un homme intéressant – très au fait du scandale de Bloomsbury, et de toutes ces choses. Cela vous amusera. Et ce sera bon pour vous de vous échapper du poulailler de l'église pendant quelques heures. »

Dorothy hésitait. Elle était tentée. À dire la vérité, elle prenait un plaisir extrême aux visites occasionnelles qu'elle faisait à M. Warburton. Mais, bien sûr, celles-ci étaient *très* occasionnelles – une fois tous les trois ou quatre mois pour les plus rapprochées ; il était si évident qu'il n'était *pas convenable* de fréquenter trop librement un homme comme lui. Et même lorsqu'elle se rendait chez lui, elle prenait soin de s'assurer préalablement qu'il y avait au moins un autre visiteur présent.

Deux ans auparavant, quand M. Warburton était arrivé à Knype Hill (à cette époque, il se faisait passer pour un veuf avec deux enfants ; peu après, cependant, la gouvernante avait soudain donné naissance à un troisième enfant au milieu de la nuit), Dorothy avait fait sa connaissance à un thé et était ensuite allée lui rendre visite. M. Warburton lui avait préparé un thé délicieux, parlé de livres d'une manière amusante, puis, aussitôt après le thé, s'était assis à côté d'elle dans le sofa et mis à lui faire la cour avec empressement, de façon outrancière et même brutale. Ç'avait été quasiment une agression. Dorothy faillit en devenir folle de peur, mais pas au point cependant de ne pas le repousser. Elle lui échappa et

trouva refuge de l'autre côté du sofa, blême, tremblante et au bord des larmes. M. Warburton, pour sa part, n'éprouvait pas la moindre honte et semblait même plutôt amusé.

« Oh, comment avez-vous pu, comment avez-vous pu ? sanglota-t-elle.

— Mais il semble que je n'ai pas pu, dit-il.

— Oh, mais comment avez-vous pu être aussi brutal ?

— Ah, ça ? Très facilement, mon enfant, très facilement. Vous le comprendrez quand vous aurez mon âge. »

En dépit de ce mauvais départ, une sorte d'amitié s'était nouée entre eux, tant et si bien qu'on s'était mis à « parler » de Dorothy à propos de ses liens avec M. Warburton. Il ne fallait pas grand-chose pour qu'on « parle » de quelqu'un à Knype Hill. Elle ne le voyait qu'à intervalles éloignés et prenait le plus grand soin de ne jamais rester seule avec lui ; malgré cela, il trouvait des occasions de lui conter fleurette. Mais il le faisait alors à la manière d'un gentilhomme ; le précédent désagréable ne s'était jamais reproduit. Ensuite, quand elle lui eut pardonné, M. Warburton lui avait expliqué qu'il « tentait toujours sa chance » avec toutes les femmes présentables qu'il rencontrait.

« Est-ce que vous ne vous êtes pas fait souvent rabrouer ? n'avait pu s'empêcher de lui demander Dorothy.

— Oh, bien entendu. Mais j'ai connu pas mal de succès aussi, vous savez. »

Les gens se demandaient parfois comment une fille comme Dorothy pouvait s'entendre, même occasionnellement, avec un homme tel que M. Warburton ; mais l'emprise qu'il avait sur elle était celle que le blasphémateur, celui qui vit dans le péché, a toujours sur le pieux. C'est un fait – il suffit de regarder autour de soi pour le constater – que le pieux et l'immoral vont naturellement ensemble. En littérature, les meilleures scènes de bordel ont été écrites, sans exception, par de pieux croyants ou de pieux incroyants. Et, bien sûr, Dorothy, qui était née au xx^e siècle, se faisait un devoir d'écouter le plus calmement possible les blasphèmes de M. Warburton ; c'est une erreur fatale de flatter le mal en laissant voir qu'il nous choque. En outre, elle s'était sincèrement prise d'affection pour lui. Il la taquinait et la désespérait, pourtant elle recevait de lui, sans en être pleinement consciente, une espèce de sympathie et de compréhension qu'elle n'obtenait nulle part ailleurs. Malgré tous ses vices, il était très sympathique, et l'éclat miteux de sa conversation – Oscar Wilde dilué plusieurs fois –, qu'elle était trop inexpérimentée pour juger à sa juste valeur, la fascinait autant qu'il la choquait. Peut-être, en l'occurrence, la perspective de faire la connaissance du célèbre M. Bewley produisait-elle aussi son effet sur elle ; même si, assurément, *Mares à poissons et concubines* avait tout l'air d'être le genre de livre que non seulement elle ne lisait pas, mais dont la lecture l'aurait contrainte à s'infliger de lourdes pénitences. À Londres, cela va sans dire, on voit cinquante écrivains rien qu'en traversant la rue ; mais les choses semblaient différentes dans des endroits comme

Knype Hill.

« Vous êtes *certain* que M. Bewley vient ? dit-elle.

— Tout à fait certain. Et sa femme vient aussi, je crois. Chaperonnage complet. Pas d'histoire à la Tarquin et Lucrece ce soir.

— Très bien, dit finalement Dorothy ; merci beaucoup. Je viendrai... vers huit heures et demie, je pense.

— Bon. Si vous réussissez à venir pendant qu'il fait encore jour, ce sera tant mieux. Souvenez-vous que Mme Semprill est ma voisine d'à côté. Nous pouvons compter sur elle pour être sur le qui-vive à tout instant après le coucher du soleil. »

Mme Semprill était la colporteuse de ragots de la ville. Ayant obtenu ce qu'il voulait (il harcelait constamment Dorothy pour qu'elle vienne chez lui plus souvent), M. Warburton la salua et la laissa faire le reste de ses courses.

Une fois dans la semi-obscurité de la boutique de Solepipe, elle quittait à peine le comptoir avec deux mètres et demi de tissu à rideaux, quand une voix basse et triste parvint à ses oreilles. C'était Mme Semprill, une femme svelte de quarante ans, à la longue figure cireuse et distinguée qui, avec ses cheveux noir brillant et son air de constante mélancolie, lui donnait quelque chose d'un portrait de Van Dyck. Retranchée derrière une pile de cretonnes près de la fenêtre, elle avait observé la conversation de Dorothy avec M. Warburton. Dès lors qu'on faisait quelque chose dont on ne souhaitait pas particulièrement que Mme Semprill soit le témoin, on pouvait être sûr qu'elle se trouvait dans les parages. Elle semblait avoir le pouvoir de se matérialiser comme un djinn arabe partout où elle était indésirable. Aucune indiscretion, aussi petite fût-elle, n'échappait à sa vigilance. M. Warburton avait coutume de dire qu'elle était comme les quatre bêtes de l'Apocalypse : « Elles sont pleines d'yeux, vous vous rappelez, et elles ne se reposent ni la nuit ni le jour. »

« Dorothy *chérie*, murmura Mme Semprill de la voix affligée et affectueuse d'une personne annonçant une mauvaise nouvelle aussi gentiment que possible. Je souhaitais *tellement* vous parler. J'ai une chose si *affreuse* à vous dire – quelque chose qui va vraiment vous *horrifier* !

— De quoi s'agit-il ? » dit Dorothy avec résignation, sachant bien à quoi s'attendre – car Mme Semprill n'avait qu'un seul sujet de conversation.

Elles sortirent de la boutique et se mirent à descendre la rue, Dorothy poussant sa bicyclette tandis que Mme Semprill minaudait à côté d'elle d'un délicat pas d'oiseau et approchait sa bouche de plus en plus près de l'oreille de Dorothy à mesure que ses remarques devenaient plus intimes.

« Avez-vous déjà remarqué cette fille qui s'assied au bout du banc le plus proche de l'orgue à l'église ? commença-t-elle. Une plutôt *jolie* fille, rousse. J'ignore comment elle s'appelle », ajouta-t-elle.

Mme Semprill connaissait le nom de famille et tous les prénoms de chaque homme, femme et enfant de Knype Hill.

« Molly Freeman, dit Dorothy. C'est la nièce de Freeman, le marchand de fruits et légumes.

— Ah, Molly Freeman ? Est-ce son nom ? Je me suis souvent demandé. Bon... »

La délicate bouche rouge se rapprocha, et la voix affligée prit une tonalité plus basse de murmure consterné. Mme Semprill se mit à déverser incontinent un récit purulent impliquant Molly Freeman et six jeunes hommes qui travaillaient à la raffinerie de betteraves à sucre. Au bout de quelques instants, l'histoire devint si extravagante que Dorothy, toute rouge, écarta brusquement son oreille des lèvres de Mme Semprill. Elle arrêta sa bicyclette.

« Je ne veux pas entendre parler de choses pareilles ! dit-elle abruptement. Je sais que Molly Freeman ne peut pas agir ainsi. Ça *ne peut pas* être vrai ! C'est une fille si gentille et si douce – c'était une de mes meilleures éclaireuses, et elle a toujours été si bonne pour m'aider dans les ventes de charité et tout. Je suis absolument certaine qu'elle ne ferait pas les choses que vous dites.

— Mais, Dorothy *chérie* ! Comme je vous le disais, je l'ai vue de mes propres yeux...

— Ça m'est égal ! Ce n'est pas honnête de dire ce genre de choses sur les gens. Et même si c'était vrai, ce ne serait pas bien de les répéter. Il y a bien assez de mal dans le monde sans aller en chercher encore davantage.

— En *chercher* ! soupira Mme Semprill. Mais, ma chère Dorothy, comme si on voulait ou avait jamais *besoin* de regarder ! Le problème, c'est qu'on ne peut pas *s'empêcher* de voir toutes les atrocités qui se passent dans cette ville. »

Mme Semprill était toujours sincèrement étonnée quand on l'accusait de *chercher* des sujets de scandale. Rien, protestait-elle, ne la faisait plus souffrir que le spectacle de l'horreur humaine ; mais cela s'imposait constamment à ses yeux réticents, et seul un strict sens du devoir la poussait à rendre cela public. Les remarques de Dorothy, loin de la réduire au silence, élargirent son propos sur la corruption générale de Knype Hill, dont l'inconduite de Molly Freeman n'était qu'un exemple parmi d'autres. Ainsi, partant de Molly Freeman et ses six jeunes hommes, elle poursuivit avec le docteur Gaythome, le médecin du travail de la ville, qui avait mis enceintes deux infirmières du Cottage Hospital, puis avec Mme Corn, la femme du secrétaire de la mairie, qui avait été retrouvée dans un champ ivre morte à l'eau de Cologne, et ensuite avec le vicaire de Saint-Wedekind, à Millborough, qui s'était impliqué dans un grave scandale avec un enfant de chœur ; et ainsi de suite, une chose en amenant une autre. Car, si on lui prêtait l'oreille suffisamment longtemps, il n'y avait presque pas une âme en ville ou dans la campagne environnante à propos de laquelle elle n'avait pas à divulguer quelque secret gratiné.

On remarquait que ses histoires n'étaient pas seulement sales et diffamatoires, elles comportaient presque toujours une monstrueuse nuance de perversion. Comparée aux langues de vipère ordinaires d'une ville de campagne, elle ajoutait Freud à Boccace. À l'écouter parler, on avait l'impression que Knype Hill avec ses deux mille habitants possédait plus de raffinements dans le mal que Sodome, Gomorrhe et Buenos Aires réunies. En effet, quand on réfléchissait aux vies menées par les habitants de cette « ville de la plaine » d'aujourd'hui – du directeur, bigame, de la banque locale dilapidant l'argent de ses clients pour les enfants de son second mariage, à la serveuse du Dog and Bottle qui servait dans la salle avec pour tout vêtement des pantoufles en satin à talons hauts, et de la vieille Mlle Channon, le professeur de musique, avec sa bouteille de gin cachée et ses lettres anonymes, à Maggie White, la fille du boulanger, qui avait eu trois enfants de son propre frère –, quand on considérait ces gens, tous ces gens, jeunes et vieux, riches et pauvres, se vautrant dans des vices babyloniens et monstrueux, on se demandait pourquoi le feu ne tombait pas du Ciel pour consumer sur-le-champ la cité. Mais, si on l'écoutait un peu plus longtemps, le catalogue des obscénités devenait d'abord monotone, puis d'un ennui insupportable. Car, dans une ville où *tout le monde* est ou bigame, ou pédéraste, ou bien drogué, le pire scandale perdait de son sel. En fait, Mme Semprill était même pire qu'une calomnatrice ; c'était une raseuse.

Quant au crédit qu'on accordait à ses histoires, il était variable. Il se disait parfois qu'elle était une vieille mégère mal embouchée et que tout ce qu'elle racontait n'était que mensonges ; d'autres fois, une de ses accusations faisait mouche, et la malheureuse personne incriminée avait alors besoin de plusieurs mois, voire d'années pour la faire oublier. Elle avait certainement joué un rôle déterminant dans la rupture d'au moins cinq ou six fiançailles et provoqué un nombre incalculable de disputes entre époux.

Et pendant ce temps-là Dorothy faisait de vains efforts pour se débarrasser de Mme Semprill. Tout en poussant sa bicyclette, elle avait tracé doucement son chemin dans la rue jusqu'au trottoir de droite ; mais Mme Semprill l'avait suivie en chuchotant sans cesse. Avant d'arriver au bout de la grand-rue, elle finit par trouver assez de fermeté pour lui échapper. Elle s'arrêta et posa le pied droit sur la pédale de sa bicyclette.

« Je ne peux vraiment pas rester plus longtemps, dit-elle. J'ai mille choses à faire et je suis déjà en retard.

— Oh, mais ma chère Dorothy ! Il y a autre chose que je *dois* absolument vous dire – quelque chose de la plus grande importance !

— Je suis désolée... Je suis tellement pressée. Une autre fois, peut-être.

— C'est à propos de cet *horrible* M. Warburton, dit précipitamment Mme Semprill, de crainte que Dorothy ne s'échappe sans l'écouter. Il revient juste de Londres, et savez-vous... c'est ce que je tenais tout particulièrement à vous dire... savez-vous qu'en fait, il... »

Là, Dorothy comprit qu'elle devait se défilier tout de suite, à n'importe quel prix. Elle ne voyait rien de plus gênant que de devoir parler de M. Warburton avec Mme Semprill. Elle enfourcha sa bicyclette et, avec seulement un très bref « Désolée, je ne peux vraiment pas rester ! », elle s'éloigna rapidement.

« Ce que je voulais vous dire... il s'est trouvé une nouvelle femme ! » lui cria Mme Semprill, oubliant même de chuchoter dans son empressement à faire circuler ce potin croustillant.

Mais Dorothy tourna rapidement à l'angle de la rue, sans regarder derrière elle et en faisant semblant de n'avoir pas entendu. Un acte pas très avisé, car cela ne payait pas d'écourter trop vite la conversation avec Mme Semprill. Toute réticence à écouter ses ragots était prise pour un signe de dépravation et aboutissait à la révélation de nouveaux ragots sur soi-même, pires que les précédents, dès l'instant où on l'avait quittée.

Sur le chemin de la maison, Dorothy eut des pensées peu charitables envers Mme Semprill, aussi se pinça-t-elle comme il se devait. Il y avait une autre chose plus embarrassante, et à laquelle elle n'avait pas pensé jusque-là : le fait que Mme Semprill serait certainement au courant de sa visite chez M. Warburton ce soir, et qu'elle l'amplifierait sans doute pour en faire un scandale dès demain. Un mauvais pressentiment lui traversa vaguement l'esprit tandis qu'elle sautait de sa bicyclette devant le presbytère, là où Jack le Bêta, l'idiot de la ville, un crétin intégral au visage triangulaire rouge comme une tomate, traînait, fustigeant d'un air ahuri le montant de la grille avec une baguette de coudrier.

Il était un peu plus de onze heures. Le jour, qui avait pris jusque-là des airs d'avril, telle une veuve blette mais pleine d'espoir jouant à l'adolescente, se rappelait à présent qu'on était en août et recouvrait la raison en étant d'une étouffante chaleur de saison.

Dorothy traversait à bicyclette le hameau de Fennelwick, à un kilomètre et demi de Knype Hill. Ayant livré le coricide à Mme Lewin, elle se rendait chez la vieille Mme Pither afin de lui donner la coupure du *Daily Mail* sur le thé à l'angélique pour les rhumatismes. Le soleil, qui brillait dans un ciel sans nuages, lui chauffait le dos à travers sa robe de vichy, la route poussiéreuse frémissait dans la chaleur, et les prés monotones et brûlants, au-dessus desquels d'innombrables alouettes gazouillaient à tue-tête même à cette époque de l'année, étaient si verts qu'on avait mal aux yeux en les regardant. C'était le genre de journée que les personnes qui n'ont pas à travailler qualifient de « magnifique ».

Dorothy posa sa bicyclette contre le portail de la maisonnette des Pither et prit un mouchoir dans son sac pour s'essuyer les mains, moites à force de tenir le guidon. Dans la lumière crue, elle était blême et avait les traits tirés. Elle faisait son âge, et même un peu plus, à cette heure de la matinée. Au cours de sa journée – qui durait en général dix-sept heures –, elle alternait régulièrement les périodes de fatigue et d'énergie, et le milieu de la matinée, lorsqu'elle accomplissait la première tranche de ses « visites » du jour, était une de ses périodes de fatigue.

Les « visites », à cause des distances qu'elle devait parcourir à bicyclette d'une maison à l'autre, occupaient près de la moitié de la journée de Dorothy. Chaque jour de sa vie, sauf le dimanche, elle faisait de cinq à une dizaine de visites chez les paroissiens. Elle pénétrait dans des intérieurs exigus et s'asseyait dans des fauteuils bosselés et émetteurs de poussière pour bavarder avec des femmes au foyer débraillées et surmenées ; elle passait des demi-heures bien remplies à aider au raccommodage et au repassage, à lire des chapitres des Évangiles, à rajuster des bandages sur de « mauvaises jambes » et à compatir pour les victimes de nausées matinales ; elle jouait à dada avec des enfants à l'odeur aigre qui tachaient le corsage de sa robe de leurs petits doigts poisseux ; elle donnait des conseils pour les aspidistras malades, suggérait des prénoms pour les nouveau-nés et buvait un nombre incalculable de « bonnes tasses de thé », car les ouvrières voulaient toujours qu'elle prenne une « bonne tasse de thé » provenant d'une théière qui restait éternellement sur le feu.

La plupart du temps, c'était un travail profondément décourageant. Seul un petit nombre, très petit, de ces femmes semblaient avoir la conception de la vie chrétienne qu'elle essayait de les aider à mener. Certaines d'entre elles, timides et

méfiantes, restaient sur la défensive et trouvaient des excuses lorsqu'elle les pressait de venir à la communion. D'autres simulaient la piété en raison des sommes minuscules qu'elles pouvaient soutirer dans le tronc des pauvres de l'église. Et celles qui l'accueillaient le plus volontiers étaient pour la plupart les pipelettes qui cherchaient un public afin de se lamenter sur les « manigances » de leurs maris, ou pour raconter des contes mortuaires sans fin (« Et il a fallu qu'on lui laisse des tubes de verre dans les veines », etc.) sur les maladies dégoûtantes dont leurs proches étaient morts. Une bonne moitié des femmes sur sa liste, Dorothy le savait, étaient athées dans l'âme d'une manière plus ou moins irraisonnée. Elle s'y heurtait à longueur de journée, à cette incrédulité floue et absolue, si courante chez les illettrés, et contre laquelle les arguments étaient impuissants. Malgré ses efforts, elle ne réussissait jamais à élever le nombre des communiants réguliers à plus d'une dizaine environ. Des femmes promettaient de communier et tenaient leur promesse un mois ou deux, avant de désertir. C'était particulièrement désespéré avec les femmes les plus jeunes. Elles ne participaient même pas aux branches locales des associations d'Église créées dans leur intérêt – Dorothy était la secrétaire honoraire de trois de ces associations, en plus d'être la cheftaine des éclaireuses. La Troupe de l'espérance et la Compagnie du mariage languissaient faute de membres, et l'Union des mères se maintenait uniquement parce que les cancons et le thé fort à volonté rendaient acceptable la réunion de couture hebdomadaire. Oui, c'était un travail décourageant ; si décourageant parfois qu'il lui aurait paru tout à fait futile si elle n'avait pas pris la notion de futilité pour ce qu'elle était : l'arme la plus subtile du Malin.

Dorothy frappa à la porte mal ajustée des Pither, de sous laquelle suintait l'odeur triste du chou bouilli et de l'eau de vaisselle. Sa longue expérience lui avait appris à reconnaître et sentir à l'avance l'odeur spécifique de chaque maison des environs. Certaines de ces odeurs étaient insolites au dernier degré. Il y avait par exemple l'odeur saline et sauvage qui régnait dans la maison du vieux M. Tombs, un ancien libraire qui restait toute la journée alité dans une pièce sombre, avec son long nez poussiéreux et ses lunettes à gros carreaux qui saillaient de ce qui apparaissait comme un plaid de fourrure immense et somptueux. Mais si on y posait la main, le plaid se désagrégeait, éclatait et s'égaillait dans toutes les directions. Il se composait entièrement de chats – de vingt-quatre chats, pour être précis. Ils le « gardaient au chaud », comme M. Tombs l'expliquait. Dans presque toutes les maisons, il y avait à la base une odeur de vieux pardessus et d'eau de vaisselle, sur laquelle d'autres odeurs, particulières, se superposaient : de fosse d'aisances, de chou, d'enfants, et la puanteur âcre, comme de bacon, du velours côtelé imprégné d'une décennie de sueur.

Mme Pither ouvrit la porte ; comme celle-ci coinçait invariablement, il fallait pour cela tirer un grand coup, ce qui ébranlait la maison tout entière. Mme Pither était une grande femme grise et voûtée, avec des cheveux gris clairsemés, un tablier de grosse toile et des pantoufles traînantes.

« Tiens, mais c'est mademoiselle Dorothy ! » s'écria-t-elle d'une voix morne,

sans vie mais non sans affection.

Elle la prit dans ses grandes mains noueuses, dont les articulations brillaient comme des oignons pelés à cause de l'âge et des vaiselles incessantes, et lui donna un baiser humide. Puis elle l'entraîna à l'intérieur de la maison.

« Pither est au travail, annonça-t-elle comme elles entraient. Il est chez le docteur Gaythome, pour bêcher ses plates-bandes. »

M. Pither était jardinier à la journée. Sa femme et lui, tous deux âgés de plus de soixante-dix ans, étaient un des rares couples vraiment croyants dans la liste des visites de Dorothy. Mme Pither avait une existence monotone et minable, à se traîner de long en large, avec un torticolis perpétuel dû aux linteaux des portes qui étaient trop bas pour elle, entre le puits, l'évier, la cheminée et le potager minuscule. La cuisine était assez bien rangée, mais d'une chaleur oppressante, nauséabonde et saturée de poussière d'un autre âge. À l'exact opposé de la cheminée, M. Pither avait confectionné une sorte de prie-Dieu à partir d'une carpette grasseuse posée devant un tout petit harmonium hors d'âge, sur lequel se trouvaient une crucifixion oléographiée « Regarde et prie » en broderie perlée et une photographie de M. et Mme Pither le jour de leur mariage, en 1882.

« Pauvre Pither ! continua-t-elle de sa voix déprimante. Lui, bêcher à son âge, avec le méchant rhumatisme qu'il a ! Vous ne trouvez pas ça cruel, mademoiselle ? Et il a eu une de ces douleurs entre les jambes, si vous saviez, qu'il semblait incapable de l'expliquer – il a été si mal à cause de ça, ces derniers matins. Est-ce qu'elle n'est pas pénible, mademoiselle, la vie que nous autres les pauvres nous sommes obligés d'avoir ?

— C'est une honte, dit Dorothy. Mais j'espère que vous allez un peu mieux, vous, madame Pither ?

— Ah, mademoiselle, il n'y a rien qui peut me faire aller mieux. Je ne guérirai pas, pas dans ce monde, non. Je n'irai jamais mieux, pas dans ce méchant monde d'ici-bas.

— Oh, vous ne devez pas dire cela, madame Pither ! J'espère que vous resterez encore longtemps avec nous.

— Ah, mademoiselle, vous ne savez pas comme j'ai été mal cette semaine ! Mon rhumatisme qui allait et venait sur tout l'arrière de mes pauvres vieilles jambes, au point que certains matins je ne me sentais pas capable de marcher plus loin que le jardin pour aller ramasser une poignée d'oignons. Ah, mademoiselle, c'est un monde pénible dans lequel on vit, pas vrai, mademoiselle ? Un monde pénible et mauvais.

— Mais évidemment nous ne devons jamais oublier, madame Pither, qu'un monde meilleur va venir. La vie n'est qu'un temps d'épreuves... juste fait pour nous rendre plus forts et nous apprendre à être patients, afin que nous soyons prêts pour le paradis le moment venu. »

À cet instant, un changement remarquable se produisit soudain en Mme Pither. Le mot « paradis » en était la cause. La vieille femme n'avait que deux sujets de conversation : les plaisirs du paradis et les souffrances de son état présent. La remarque de Dorothy sembla agir sur elle comme un charme. Ses yeux gris terne étaient incapables de s'éclairer, mais sa voix s'anima avec un enthousiasme presque joyeux.

« Ah, mademoiselle, vous l'avez dit ! C'est le mot juste, mademoiselle ! C'est ce qu'on se dit, Pither et moi. Et c'est la seule chose qui nous fait continuer – la simple pensée du paradis et du long, très long repos que nous aurons là-haut. Quoi qu'on ait souffert, on nous le rend au paradis, n'est-ce pas, mademoiselle ? La moindre petite peine, on nous rend cent fois ou mille fois autant. C'est la vérité, n'est-ce pas, mademoiselle ? C'est le repos qui nous attend tous au paradis – le repos et la paix, et plus de rhumatisme, ni de bêchage, de cuisine, de lessives, plus rien. Vous y croyez, n'est-ce pas, mademoiselle Dorothy ?

– Bien sûr, dit celle-ci.

– Ah, mademoiselle, si vous saviez comme ça nous réconforte, rien que de penser au paradis ! Pither, il me le dit quand il rentre à la maison fatigué de sa journée et quand nos rhumatismes nous font souffrir : “Ne t'en fais pas, ma chérie, qu'il me dit, on n'est plus bien loin du paradis maintenant. Le paradis a été fait pour les gens comme nous, il dit ; juste pour les pauvres travailleurs comme nous, qui ont été sobres, pieux et qui sont allés communier régulièrement.” C'est le meilleur moyen, pas vrai, mademoiselle Dorothy : pauvre dans cette vie et riche dans la prochaine ? Pas comme certains riches que toutes leurs automobiles et leurs belles demeures ne sauveront pas du ver qui ne meurt point et du feu qui ne s'éteint point [4]. C'est un si beau texte. Croyez-vous que vous pouvez dire une petite prière avec moi, mademoiselle Dorothy ? Tous les matins j'ai hâte de dire une petite prière. »

Mme Pither était toujours prête pour une « petite prière » à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. C'était son équivalent pour une « bonne tasse de thé ». Elles s'agenouillèrent sur la carpe, dirent un Pater et la collecte pour la semaine, puis Dorothy, à la demande de Mme Pither, lut la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare, la vieille femme intervenant de temps en temps : « Amen ! C'est une vérité, n'est-ce pas, mademoiselle Dorothy ? “Et il fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham [5].” Magnifique ! Oh, je dis que c'est simplement magnifique ! Amen, mademoiselle Dorothy – Amen ! »

Dorothy lui donna la coupure du *Daily Mail* sur le thé à l'angélique pour les rhumatismes, puis, trouvant que la vieille femme était trop « mal » pour puiser l'eau de la journée, elle alla en puiser elle-même trois seaux au puits. C'était un puits très profond, avec une margelle si basse que le destin final de Mme Pither serait presque à coup sûr de tomber dedans et de s'y noyer, et comme il n'était même pas équipé d'un treuil, on devait hisser le seau à la seule force du poignet. Ensuite, elles s'assirent quelques minutes et la vieille femme lui parla de nouveau

du paradis. Il était extraordinaire de voir avec quelle constance le paradis régnait sur ses pensées ; et plus extraordinaire encore était la précision, la clarté avec laquelle elle pouvait se le représenter. Les rues dorées et les entrées incrustées de perles d'Orient étaient aussi réelles pour elle que si elle les avait effectivement eues devant les yeux. Et sa vision s'étendait jusqu'aux détails les plus concrets, les plus terrestres. Le moelleux des lits là-haut ! La nourriture délicieuse ! Ces charmants vêtements de soie qu'on mettait chaque matin ! La fin du travail sous toutes ses formes pour l'éternité ! À presque tous les moments de sa vie, la vision du paradis la soutenait et la consolait, et ses plaintes lamentables sur la vie des « travailleurs pauvres » étaient bizarrement tempérées par une satisfaction à la pensée que ce sont eux, après tout, qui sont les principaux habitants du paradis. C'était une sorte de marché qu'elle avait conclu : sa vie de labeur monotone contre une éternité de béatitude. Sa foi était presque *trop* grande, si c'est possible. Car, chose curieuse, la certitude avec laquelle Mme Pither attendait le paradis – comme une espèce de vulgaire maison pour les malades incurables – mettait Dorothy dans un étrange état de gêne.

Comme Dorothy s'apprêtait à partir, la vieille femme la remercia de sa visite, d'une manière trop effusive qui s'acheva comme d'habitude par de nouvelles plaintes sur son rhumatisme.

« Je ne manquerai pas de prendre du thé à l'angélique, conclut-elle. C'est gentil à vous de m'en avoir parlé, mademoiselle. Non que je m'attende à ce que ça aille beaucoup mieux. Ah, mademoiselle, si vous saviez comme mon rhumatisme m'a fait souffrir cette semaine ! Tout le long de l'arrière de mes jambes, qu'il est, comme si on me donnait des coups de tisonnier chauffé au rouge à intervalles réguliers, et apparemment je n'arrive pas à les frictionner comme il faudrait. Est-ce que ce serait trop vous demander, mademoiselle, de me frictionner un petit peu avant que vous partiez ? Il y a un flacon d'Elliman sous l'évier. »

À l'insu de Mme Pither, Dorothy se pinça fortement. Elle s'y attendait – elle l'avait déjà fait tant de fois –, mais elle n'aimait vraiment pas frictionner les jambes de la vieille femme. Elle s'exhorta rageusement. Allez, Dorothy ! Pas d'arrogance, s'il vous plaît ! Jean, XIII, 14. « Oui, bien sûr, madame Pither ! » dit-elle instantanément.

Elles montèrent l'escalier étroit et branlant, dans lequel il fallait se plier en deux à un endroit pour ne pas se cogner au plafond en surplomb. La chambre était éclairée par une toute petite fenêtre carrée en partie bouchée par une plante grimpante à l'extérieur et qui n'avait pas dû être ouverte depuis au moins vingt ans. Un énorme lit double, avec des draps perpétuellement humides et un matelas en bourre de laine aussi couvert de collines et de vallées qu'une carte avec courbes de niveau de la Suisse, occupait presque entièrement l'espace. Avec force gémissements, la vieille femme rampa sur le lit et s'étendit à plat ventre. La chambre empestait l'urine et le parégorique. Dorothy prit le flacon d'embrocation d'Elliman et oignit soigneusement les grosses jambes flasques et parcourues de

veines grises de Mme Pither.

Une fois dehors, dans la chaleur d'étuve, elle enfourcha sa bicyclette et prit à vive allure le chemin de la maison. Le soleil lui brûlait la figure, mais l'air semblait plus doux et frais à présent. Elle était heureuse, si heureuse ! Elle était toujours extrêmement heureuse quand ses « visites » du matin prenaient fin ; mais, assez bizarrement, elle ignorait pourquoi. Dans le pré de Borlase, le producteur de lait, les vaches rousses paissaient, enfoncées jusqu'à mi-pattes dans une mer d'herbe brillante. L'odeur des vaches, comme une distillation de vanille et de foin frais, flottait aux narines de Dorothy. Bien qu'il lui restât encore la moitié d'une matinée de travail devant elle, elle ne put résister à la tentation de s'attarder un moment et appuya d'une main sa bicyclette contre la barrière du pré, tandis qu'une vache, le museau rose pâle et humide, se grattait la mâchoire sur un montant et la contemplait rêveusement.

Dorothy aperçut un rosier sauvage, sans fleurs bien sûr, qui poussait de l'autre côté de la haie et franchit la barrière avec l'intention de vérifier que ce n'était pas un églantier odorant. Elle s'agenouilla au milieu des hautes mauvaises herbes au pied de la haie. Il faisait très chaud là, près du sol. Le bourdonnement de nombreux insectes invisibles résonnait à ses oreilles et les chaudes exhalaisons estivales des enchevêtrements de végétation affluaient à ses narines et l'enveloppaient. À côté se dressaient de hautes tiges de fenouil, avec leurs feuillages grimpants comme des queues de cheval vert glauque. Dorothy en approcha un de son visage et huma l'odeur douce et forte. Sa richesse la submergea et lui fit presque tourner la tête pendant un instant. Elle l'aspira, s'en remplit les poumons. Merveilleuse, merveilleuse odeur – odeur de l'été, des plaisirs de l'enfance, d'îles trempées d'épices dans l'écume tiède des mers d'Orient !

Son coeur s'enfla d'une joie soudaine. C'était cette joie mystique dans la beauté de la terre et dans la nature même des choses qu'elle identifiait, peut-être à tort, comme l'amour de Dieu. Tandis qu'elle s'agenouillait là dans la chaleur, les senteurs douces et le bourdonnement ensommeillé des insectes, il lui semblait qu'elle pouvait momentanément entendre le puissant hymne de louanges que la terre et toutes les choses créées envoyaient éternellement à leur créateur. Toute la végétation, les feuilles, les fleurs, l'herbe, brillant, vibrant, criant leur joie. Les alouettes aussi chantaient, des chœurs d'alouettes invisibles qui faisaient ruisseler leur musique du ciel. Toutes les richesses de l'été, la chaleur de la terre, le chant des oiseaux, l'odeur des vaches, le bourdonnement d'abeilles innombrables, qui se mêlaient et montaient comme la fumée d'autels qui se consomment à jamais. Et donc, avec les anges et les archanges ! Elle se mit à prier, et pendant un instant elle le fit avec ardeur, d'un air béat, s'oubliant elle-même dans la joie de sa dévotion. Puis, moins d'une minute plus tard, elle s'avisa qu'elle était en train de donner des baisers au feuillage de fenouil qu'elle tenait encore contre son visage.

Elle se reprit aussitôt et eut un mouvement de recul. Qu'était-elle en train de

faire ? Était-ce Dieu qu'elle adorait, ou bien seulement la terre ? La joie reflua de son coeur, remplacée par la sensation froide et désagréable qu'elle s'était fourvoyée dans une extase à demi païenne. Elle s'admonesta. Pas de ça, Dorothy ! Pas d'adoration de la nature, je vous en prie ! Son père l'avait prévenue contre l'adoration de la nature. Elle l'avait entendu prêcher plus d'une fois contre cela ; c'était, disait-il, du panthéisme pur et simple et, ce qui semblait l'offenser encore plus, une répugnante manie moderne. Dorothy prit une épine du rosier sauvage et se piqua trois fois le bras, afin de se rappeler les Trois Personnes de la Trinité, puis elle franchit la barrière dans l'autre sens et enfourcha sa bicyclette.

Un chapeau-pelle [6] noir et très poussiéreux s'approchait à l'angle de la haie. C'était le père McGuire, le curé catholique, qui lui aussi faisait sa tournée à bicyclette. Le curé était un grand homme replet, si grand que sa bicyclette semblait minuscule sous lui et qu'il avait l'air de se tenir dessus comme une balle de golf sur un tee. Il avait une figure rose, avec une expression hilare et un peu narquoise.

Dorothy parut soudain mécontente. Elle rougit et porta instinctivement sa main dans le voisinage de la croix d'or sous sa robe. Le père McGuire se dirigeait vers elle d'un air serein, légèrement amusé. « Bonjour », murmura-t-elle tristement en faisant un effort pour sourire. Mais il poursuivit son chemin sans faire un signe ; ses yeux glissèrent facilement sur son visage puis dans le vide au-delà avec la remarquable prétention de ne s'être pas aperçu de son existence. C'était la « fin de non-recevoir ». Dorothy – par tempérament inférieure, hélas ! dans la transmission de la « fin de non-recevoir » – monta sur sa bicyclette et s'en alla, en luttant contre les pensées peu charitables qu'une rencontre avec le père McGuire ne manquait jamais de provoquer chez elle.

Cinq ou six ans auparavant, alors que ce dernier célébrait un enterrement dans le cimetière de Saint-Athelstan (il n'y avait pas de cimetière catholique romain à Knype Hill), une dispute s'était produite avec le pasteur à propos de la convenance, ou non, pour le père McGuire de revêtir sa robe dans l'église, et les deux prêtres s'étaient pris à partie d'une manière scandaleuse au-dessus de la fosse. Depuis lors, ils ne s'adressaient plus la parole. C'était mieux ainsi, disait le pasteur.

Quant aux autres ministres du culte de Knype Hill – M. Ward le prêtre congrégationaliste, M. Foley le pasteur wesleyen et le sage chauve et braillard qui dirigeait les orgies de la chapelle Ebenezer –, le pasteur les appelait un ramassis de vulgaires dissidents et avait interdit à Dorothy, sous peine de provoquer son mécontentement, d'avoir jamais rien à faire avec eux.

Il était midi. Dans la serre vaste et délabrée, dont les vitres de toiture, sous l'action du temps et de la saleté, étaient ternes, vertes et irisées comme du verre romain ancien, on répétait *Charles I^{er}* dans l'urgence et le bruit.

Dorothy, qui ne participait pas à cette répétition, était occupée à confectionner les costumes. Elle les faisait, tous ou presque, pour chaque pièce que jouaient les écoliers. La mise en scène et la régie étaient assurées par Victor Stone – Victor, comme l'appelait Dorothy –, le professeur de l'école confessionnelle. C'était un jeune homme de vingt-sept ans, délicat et excitable, aux cheveux de jais et habillé de vêtements noirs sous-cléricaux ; à cet instant, il désignait farouchement avec un rouleau de manuscrit six enfants à l'air stupide. Sur un long banc près du mur, quatre autres enfants produisaient tour à tour les « bruits extérieurs » en entrechoquant des accessoires de cheminée et en se chamaillant pour un petit sachet crasseux de Spearmint Bouncers, à un penny les quarante.

Il faisait terriblement chaud dans la serre, où régnait une forte odeur de colle et de la sueur aigre des enfants. Dorothy était agenouillée par terre, la bouche pleine d'épingles et une paire de grands ciseaux à la main, et découpait rapidement des feuilles de papier kraft en longues bandes étroites. Le pot de colle bouillonnait sur un poêle à mazout à côté d'elle ; derrière, sur la table de travail branlante et tachée d'encre étaient posés un tas de costumes à moitié terminés, d'autres feuilles de papier kraft, sa machine à coudre, des paquets d'étoupe, des morceaux de colle sèche, des épées en bois et des pots de peinture ouverts. Une moitié du cerveau de Dorothy réfléchissait aux deux paires de bottes qu'elle devait confectionner pour Charles I^{er} et Oliver Cromwell, l'autre moitié écoutait les cris de Victor, qui s'était mis dans une colère noire, comme il le faisait à chaque répétition. C'était un comédien dans l'âme, et on ne peut plus ennuyé par la corvée de faire répéter des enfants à moitié idiots. Il arpentait la pièce en les sermonnant dans un style argotique véhément et s'arrêtait à chaque instant pour allonger une botte à l'un ou l'autre d'entre eux avec l'épée de bois qu'il avait saisie sur la table.

« Mets-y un peu de vie, veux-tu ! criait-il en touchant au ventre un garçon de onze ans à tête de boeuf. Ne débite pas ton texte ! Dis-le comme s'il avait du sens ! Tu as l'air d'un cadavre qu'on viendrait de déterrer. À quoi ça sert de parler dans ta barbe comme ça ? Tiens-toi droit et parle-lui en hurlant. Et arrête de prendre cette expression de deuxième meurtrier !

– Percy, viens ici ! cria Dorothy malgré les épingles qu'elle avait dans la bouche. Vite !»

Elle était en train de faire l'armure – ce qu'il y avait de plus difficile, hormis ces satanées bottes – avec de la colle et du papier kraft. Sa longue pratique lui

permettait de réaliser presque n'importe quoi à partir de colle et de papier kraft ; elle était même capable de confectionner une perruque acceptable, en utilisant le papier pour la calotte et de l'étope teinte pour les cheveux. Sur une année entière, le temps qu'elle passait à se battre avec de la colle, du papier kraft, de la mousseline et tout l'attirail du théâtre amateur était énorme. Le besoin d'argent pour tous les fonds de l'église était si chronique qu'il ne se passait pas un mois sans qu'il y ait une pièce d'école, un spectacle historique ou une exposition de tableaux vivants – sans compter les ventes de charité ou en vrac.

Percy – Percy Jowett, le fils du maréchal-ferrant, un petit garçon frisé – descendit du banc et s'arrêta devant Dorothy en frétilant d'un air mécontent. Elle prit une feuille de papier kraft, la mesura sur lui, découpa les trous pour le cou et les bras, puis l'en enveloppa et l'épingla rapidement pour lui donner la forme d'un plastron grossier. On entendait un vacarme confus de voix.

VICTOR : Viens maintenant, viens ! Entre Oliver Cromwell – c'est toi ! *Non*, pas comme ça ! Est-ce que tu crois qu'Oliver Cromwell entrerait en se faulant comme un chien qui vient de se prendre une raclée ? Tiens-toi droit. Bombe la poitrine. Fronce les sourcils. C'est mieux. Vas-y maintenant : *Cromwell* : « Halte là ! Je tiens un pistolet à la main ! » Vas-y.

UNE FILLE : S'il vous plaît, mademoiselle, Mère a dit que je devais vous dire, mademoiselle...

DOROTHY : Ne bouge pas, Percy ! Pour l'amour de Dieu, ne bouge pas !

CROMWELL : Halt'là, j'tiens un pistolet à la main...

UNE PETITE FILLE SUR LE BANC : Monsieur ! J'ai fait tomber mon bonbon ! (Pleurnichant) J'ai fait tomber mon bonbo-o-o-on !

VICTOR : Non, non, *non*, Tommie ! Non, non, *non* !

LA FILLE : S'il vous plaît, mademoiselle, Mère a dit que je devais vous dire qu'elle ne pouvait pas faire ma culotte comme elle l'avait promis, mademoiselle, parce que...

DOROTHY : Tu vas me faire avaler une épingle si tu refais ça.

CROMWELL : Halteu là ! Jeu tiens un pistolet...

LA PETITE FILLE (en larmes) : Mon bonbo-o-o-o-on !

Dorothy prit le pinceau à colle et, avec un empressement fébrile, enduisit les bandes de papier kraft tout autour du thorax de Percy, de haut en bas, devant et derrière, l'une sur l'autre, s'arrêtant seulement lorsque le papier lui collait aux doigts. En cinq minutes, elle avait fait une cuirasse de colle et de papier assez solide, quand elle serait sèche, pour défier une véritable lame d'épée. Percy,

« prisonnier de sa cuirasse d'acier » et le tranchant du papier lui coupant le menton, baissa les yeux pour se regarder avec l'expression résignée d'un chien à qui l'on donne un bain. Dorothy prit les grands ciseaux, fendit la cuirasse sur un côté, la posa debout à sécher et passa immédiatement à l'enfant suivant. Un fracas épouvantable éclata lorsque les « bruits extérieurs » se mirent à produire les sons de coups de pistolet et de galops de chevaux. Les doigts de Dorothy poissaient de plus en plus, mais elle les lavait de temps en temps dans un seau d'eau chaude prêt à cet usage. Au bout de vingt minutes, elle avait terminé partiellement trois cuirasses. Il faudrait y mettre la dernière main plus tard, en les peignant avec de la peinture aluminium et en ajoutant des lacets sur les côtés. Ensuite, il restait à faire les cuissards et, pire que tout, les casques qui allaient avec. Victor, gesticulant avec son épée et hurlant pour couvrir le vacarme des chevaux au galop, incarnait tour à tour Oliver Cromwell, Charles I^{er}, les Roundheads, les Cavaliers, les paysans et les dames de la Cour. De plus en plus agités, les enfants commençaient à bâiller, à geindre et à s'échanger furtivement des coups de pied et des pincements. Les cuirasses provisoirement terminées, Dorothy balaya une partie des bouts de papier qui encombraient la table, y posa sa machine à coudre et se mit à coudre le pourpoint de velours vert d'un Cavalier – c'était un vert brillant de mousseline, mais cela faisait très bien l'affaire de loin.

Ce furent de nouveau dix minutes de travail fébrile. Dorothy cassa son fil, faillit lâcher un juron, mais se reprit et se dépêcha de renfiler l'aiguille. Elle se battait contre le temps. La représentation de la pièce devait avoir lieu dans une quinzaine de jours, et il restait encore tant de choses à faire – les casques, les pourpoints, les épées, les bottes (ces affreuses bottes l'avaient hantée comme un cauchemar ces derniers jours), les fourreaux, les fraises, les perruques, les éperons, les décors – que son coeur se serrait quand elle y pensait. Les parents des élèves n'aidaient jamais à confectionner les costumes pour les pièces de l'école ; ou, plus exactement, ils promettaient toujours de le faire et revenaient ensuite sur leur parole. Dorothy avait un terrible mal de tête, en partie à cause de la chaleur dans la serre, et en partie parce qu'elle essayait, tout en cousant, de visualiser des modèles de papier kraft pour les bottes. Pour le moment, elle avait même oublié la facture de vingt et une livres sept shillings et neuf pence de chez Cargill. Elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'à l'horrible montagne de vêtements restant à faire qui se dressait devant elle. Toute sa journée avait été ainsi. Une chose se présentait à elle après une autre – les costumes pour la pièce de l'école, le sol du clocher qui s'effondrait, les dettes chez les commerçants ou les liserons dans les petits pois – et chacune se révélait à son tour si urgente et oppressante qu'elle effaçait l'existence des autres.

Victor jeta son épée de bois par terre, sortit sa montre et regarda l'heure.

« Ça ira comme ça ! dit-il sur le ton brutal et implacable dont il ne se départait jamais quand il s'adressait à des enfants. On continuera vendredi. Allez, débarrassez le plancher, tous autant que vous êtes ! J'en ai marre de vous voir. »

Il regarda les enfants partir, puis, oubliant leur existence dès qu'ils furent hors de vue, sortit une page de musique de sa poche et commença à s'agiter en tout sens, en jetant un oeil sur deux plantes abandonnées dans un coin dont les vrilles mortes tombaient par-dessus les bords de leurs pots. Toujours penchée sur sa machine, Dorothy piquait les coutures du pourpoint de velours vert.

Victor était un petit être remuant et intelligent, qui n'était heureux que lorsqu'il se querellait avec quelqu'un ou quelque chose. Sa figure pâle, aux traits fins, avait une expression qui semblait de mécontentement et qui était en réalité d'impatience puérile. Les gens qui le rencontraient pour la première fois disaient généralement de lui qu'il gaspillait son talent dans cet obscur travail d'instituteur de village ; mais la vérité était que Victor n'avait aucun talent dont il pouvait tirer beaucoup de profit, hormis un petit don pour la musique et un autre plus affirmé pour s'occuper des enfants. Inefficace dans tous les autres domaines, il était excellent avec eux ; il avait l'attitude impitoyable à leur égard qui leur convient. Mais bien sûr, comme tout le monde, il méprisait le talent bien spécial qu'il avait. Ses intérêts étaient presque exclusivement d'ordre ecclésiastique. Il était ce que les gens appellent un jeune *bigot*. Il avait toujours eu l'ambition d'entrer dans l'Église, et il l'aurait fait si son cerveau avait été de ceux qui sont capables d'apprendre le grec et le latin. Exclu de la prêtrise, il s'était tout naturellement porté vers la situation d'instituteur d'école confessionnelle et d'organiste. Cela lui permettait de rester, pour ainsi dire, au sein de l'Église. Il va sans dire qu'il était un anglo-catholique de l'espèce *Church Times* la plus virulente – plus clérical que les ecclésiastiques, bon connaisseur de l'histoire de l'Église, expert en vêtements sacerdotaux et prêt à tout moment à se lancer dans une violente diatribe contre les modernistes, les protestants, les scientifiques, les bolcheviks et les athées.

« Je me disais, fit Dorothy en arrêtant de coudre et en coupant le fil, que nous pourrions faire les casques à partir de vieux chapeaux melon, si nous réussissons à en avoir assez. Je coupe les bords, j'ajoute des bords de papier de la forme voulue et je peins le tout couleur argent.

— Oh ! Seigneur, pourquoi vous faire autant de soucis avec ça ? dit Victor, qui avait perdu son intérêt pour la pièce à l'instant où la répétition avait pris fin.

— Ce sont ces satanées bottes qui me tracassent le plus, répondit-elle en prenant le pourpoint sur ses genoux pour l'examiner.

— Oh, la barbe les bottes ! Arrêtons un peu de penser à la pièce. Regardez, dit-il en déroulant sa page de musique. Je voudrais que vous parliez à votre père pour moi. Je voudrais que vous lui demandiez si nous pourrions faire une procession le mois prochain.

— Encore une procession ? Pourquoi ?

— Oh, peu importe pourquoi. On peut toujours trouver une raison pour en faire une. Il y a la Nativité de la S.V.M. qui tombe le 8 – ça suffit pour faire une procession, je pense. Nous ferons ça en grande pompe. J'ai déniché un cantique

entraînant qui est superbe et qu'ils pourront tous brailler, et puis nous pourrons peut-être emprunter la bannière bleue avec la Vierge Marie qu'ils ont à Saint-Wedekind de Millborough. S'il donne son accord, je commencerai tout de suite à faire répéter le chœur.

— Vous savez bien qu'il dira non, dit Dorothy en enfilant un fil dans une aiguille pour coudre les boutons du pourpoint. Il n'approuve pas vraiment les processions. Mieux vaut ne pas lui demander et éviter de le mettre en colère.

— Oh, zut alors ! protesta Victor. Ça fait des mois qu'on n'a pas fait de procession. Je n'ai jamais vu une paroisse aussi morte qu'ici. On se croirait dans une chapelle baptiste ou je ne sais quoi, à voir ce qu'on fait. »

Victor s'irritait sans cesse de la morne intransigeance du pasteur à propos des offices. Son idéal était ce qu'il appelait « le vrai culte catholique », c'est-à-dire encens à l'envi, images pieuses dorées et mieux que les habits sacerdotaux romains. En sa qualité d'organiste, il réclamait toujours plus de processions, plus de musique voluptueuse, plus de psalmodies recherchées dans la liturgie, de sorte que le pasteur et lui marchaient continuellement sur leurs plates-bandes respectives. Mais sur ce point, Dorothy se rangeait du côté de son père. Ayant été élevée dans la *via media* particulière et glaciale de l'anglicanisme, elle était par nature réticente et un peu effrayée par toute forme de « ritualisme ».

« Mais zut alors ! reprit Victor. On s'amuse tellement dans une procession ! Par l'allée centrale, sortie par la porte ouest et retour par la porte sud, avec le chœur portant des bougies derrière et les scouts devant avec la bannière. Ça aurait de l'allure. » Il chanta une strophe d'une voix de ténor fluette mais mélodieuse :

« Salut à toi, Jour de fête, heureux jour qui est béni pour toujours !

— Si on le faisait à *ma* façon, ajouta-t-il, je mettrais deux garçons balançant de magnifiques encensoirs en cadence.

— Oui, mais vous savez bien comme Père n'apprécie pas ce genre de choses. Surtout pour tout ce qui concerne la Vierge Marie. Il dit que tout ça c'est de la "fièvre romaine" et que ça pousse les gens à se signer et à se prosterner aux mauvais moments, et je ne sais quoi encore. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé à l'Avent. »

L'année précédente, de sa propre initiative, Victor avait choisi l'un des cantiques pour l'Avent, le 642, dont le refrain est « Salut à Toi Marie, salut à Toi Marie, salut à Toi Marie pleine de grâce ! ». Cette papisterie avait mis le pasteur hors de lui. À la fin du premier vers, il avait ostensiblement reposé son livre de cantiques, s'était retourné dans sa stalle et avait regardé l'assemblée d'un air si glacial que certains des enfants de chœur avaient bafouillé, manquant de s'interrompre net. Plus tard, il avait dit qu'en entendant beugler « Salut à Toi Marie ! Salut à Toi Marie ! » il s'était cru dans la salle du Dog and Bottle, où la bière se vendait quatre pence le litre.

« Mais zut alors ! s'écria Victor d'un air contrarié. Il faut toujours que votre père joue les rabat-joie quand j'essaie d'introduire un peu de vie dans ses offices. Il nous interdit l'encens, la bonne musique, les habits qui conviennent, tout. Et à quoi ça le mène ? On n'arrive pas à remplir le quart de l'église, même le lundi de Pâques. Regardez l'église le dimanche matin, il n'y a que les scouts, les éclaireuses et quelques vieilles bonnes femmes.

— Je sais. C'est terrible, reconnut Dorothy qui cousait un bouton. Ce que nous faisons n'y change apparemment rien – nous sommes tout simplement *incapables* de faire venir les gens à l'église. Cependant, ils s'adressent à nous pour les mariages et les enterrements. Et je ne crois pas que le nombre de fidèles ait baissé cette année. Il y avait presque deux cents personnes à la communion de Pâques.

— Deux cents ! Ça aurait dû être deux mille. C'est la population de cette ville. Le fait est que les trois quarts des gens d'ici ne viennent jamais à l'église de toute leur vie. L'Église a perdu son emprise sur eux. Ils ignorent son existence. Et pourquoi ? C'est à ça que je m'attaque. Pourquoi ?

— J'imagine que c'est toute cette science, cette libre-pensée et tout le reste », dit Dorothy d'un ton sentencieux – elle citait son père.

Cette remarque détourna Victor de son sujet. Il était sur le point de dire que le nombre des fidèles de Saint-Athelstan s'était réduit à cause de la monotonie des offices ; mais les mots exécrés de science et libre-pensée lui firent enfourcher un dada encore plus familier.

« Évidemment que c'est cette prétendue libre-pensée ! s'écria-t-il, en se remettant aussitôt à tourner comme un lion en cage. Ce sont ces pourceaux d'athées de Bertrand Russell, Julian Huxley et tous les autres. Et ce qui a ruiné l'Église, c'est qu'au lieu de leur répondre un peu vertement ce qu'on pensait et de leur montrer quels bouffons et quels menteurs ils sont, on n'a pas bougé et on les a laissés répandre leur infecte propagande athée partout où ils voulaient. C'est entièrement la faute des évêques, bien sûr. (Comme tout anglo-catholique, Victor vouait aux évêques une haine profonde.) Ce sont tous des modernistes et des opportunistes. Sapristi ! ajouta-t-il plus gaiement, avant de reprendre après une pause : Vous avez vu ma lettre dans le *Church Times* la semaine dernière ?

— Non, je regrette, dit Dorothy, tenant un deuxième bouton avec le pouce. De quoi s'agissait-il ?

— Oh, des évêques modernistes et de tout ça. J'y ai glissé une bonne claque au vieux Barnes. »

Il se passait rarement une semaine sans que Victor écrive au *Church Times*. Il était au cœur de toutes les controverses et à la pointe de chaque assaut contre les modernistes et les athées. Il avait été deux fois aux prises avec le docteur Major, avait écrit des lettres d'une ironie cinglante à propos du doyen Inge et de l'évêque de Birmingham, et il n'avait pas hésité à s'en prendre au diabolique Russell en personne – mais ce dernier, bien sûr, n'avait pas osé répondre. À dire vrai,

Dorothy ne lisait le *Church Times* qu'à de très rares occasions, et le pasteur se mettait en colère s'il en voyait ne fut-ce qu'un exemplaire à la maison. L'hebdomadaire qu'ils recevaient au presbytère était le *High Churchman's Gazette* – un bel anachronisme High Tory dont la diffusion était choisie et limitée.

« Ce pourceau de Russell ! fit Victor comme sous le coup d'un souvenir, les mains enfoncées dans les poches. Ce qu'il peut me faire bouillir !

– Est-ce que ce n'est pas ce mathématicien qui est si intelligent, ou quelque chose comme ça ? dit Dorothy en coupant le fil avec les dents.

– Oh, je dirais qu'il est assez intelligent dans son domaine, bien sûr, admit Victor à contrecœur. Mais quel est le rapport ? Parce qu'un homme est intelligent pour les chiffres, il serait aussi... bah, peu importe ! Revenons à ce que je disais. Pourquoi est-ce que nous ne réussissons pas à faire venir les gens dans cette église ? Parce que nos offices sont à mourir d'ennui et qu'on n'y sent pas la présence de Dieu, voilà tout. Les gens veulent un culte qui soit un culte – ils veulent le vrai culte catholique de la vraie Église catholique à laquelle nous appartenons. Et ce n'est pas ce que nous leur donnons. Tout ce que nous leur donnons, c'est le vieux charabia protestant, et le protestantisme est mort et bien mort, tout le monde sait ça.

– Ce n'est pas vrai ! dit Dorothy d'un ton plutôt tranchant tout en mettant en place le troisième bouton. Vous savez que nous ne sommes pas protestants. Père dit toujours que l'Église d'Angleterre est l'Église catholique – il a prêché je ne sais combien de sermons sur la succession apostolique. C'est pour cette raison que lord Pockthome et les autres ne viennent pas ici à l'église. Seulement, il ne rejoint pas le mouvement anglo-catholique parce que ce dernier aime trop le ritualisme à son goût. Et au mien aussi.

– Oh, je ne dis pas que votre père n'est pas absolument compétent sur la doctrine – il est absolument compétent. Mais s'il croit que nous sommes l'Église catholique, pourquoi ne sert-il pas la messe selon le rite catholique ? C'est si dommage de ne pas avoir un peu d'encens *de temps en temps*. Et ses idées sur les habits – si vous me permettez –, elles sont simplement affreuses. Pour le lundi de Pâques, il portait une chape gothique avec une aube en dentelle italienne d'aujourd'hui. Enfin quoi, zut alors ! c'est comme porter un chapeau haut de forme avec des bottines marron.

– Eh bien, moi, je n'attache pas autant d'importance aux vêtements sacerdotaux que vous, dit Dorothy. Je crois que c'est l'esprit du prêtre qui compte, pas les vêtements qu'il porte.

– C'est le genre de chose que dirait un méthodiste primitif ! s'écria Victor avec dégoût. Bien sûr que les vêtements sont importants ! Que signifie célébrer le culte si on n'en fait pas un travail véritable ? Maintenant, si vous voulez voir à quoi peut ressembler un vrai culte catholique, allez voir à Saint-Wedekind à Millborough ! Sapristi, ils font les choses comme il faut là-bas ! Images de la Vierge, les Saintes

Réserves – tout y est. Ils ont eu affaire aux Kensitites [7] trois fois et ils n'ont pas peur de défier l'évêque.

– Oh, je déteste comment ils s'y prennent à Saint-Wedekind ! dit Dorothy. Ils sont beaucoup trop revêches. C'est tout juste si on voit ce qui se passe à l'autel, tellement c'est enfumé d'encens. Je crois que des gens comme eux devraient se faire catholiques romains et puis c'est tout.

– Ma chère Dorothy, vous auriez dû être une dissidente. Vraiment. Une des Frères Plymouth [8] – plutôt une Soeur Plymouth, ou quel que soit le nom qu'on leur donne. Votre cantique préféré doit être le 567, je pense : “Oh mon Dieu je Te crains, Tu es si Haut !”

– Et le vôtre, c'est le 231 : “Je dresse nuitamment ma tente mouvante à une journée de marche de Rome !” », lui rétorqua Dorothy en enroulant le fil autour du quatrième et dernier bouton.

La dispute se poursuivit plusieurs minutes durant lesquelles Dorothy orna le chapeau en castor d'un Cavalier (en fait, un de ses anciens chapeaux d'école en feutre noir) avec une plume et des rubans. Victor et elle n'étaient jamais longtemps ensemble sans se disputer sur la question du « ritualisme ». Pour Dorothy, Victor était du genre à « aller à Rome » si on ne l'en empêchait pas, et elle semblait bien avoir raison. Mais Victor ignorait encore quelle était sa destinée probable. Pour le moment, les fièvres du mouvement anglo-catholique, avec sa guerre incessante sur trois fronts à la fois – les protestants à droite, les modernistes à gauche et, malheureusement, les catholiques romains derrière et toujours prêts à vous mettre un coup de pied sournois aux fesses –, emplissaient tout son horizon mental. Marquer un point aux dépens du docteur Major dans le *Church Times* signifiait davantage pour lui que n'importe quelle autre affaire sérieuse de la vie. Pourtant, malgré toute cette bigoterie, il n'avait pas un atome de piété véritable dans le corps. C'était essentiellement comme l'appel du jeu que la controverse religieuse provoquait en lui – le jeu le plus captivant qu'on ait jamais inventé, parce qu'il se poursuit indéfiniment et qu'un minimum de mauvaise foi y est permis.

« Merci mon Dieu, c'est terminé ! dit Dorothy tout en faisant tourner le chapeau en castor du Cavalier dans sa main avant de le reposer. Et pourtant, il reste encore tant de choses à faire ! J'aimerais pouvoir m'ôter ces satanées bottes de la tête. Quelle heure est-il, Victor ?

– Presque cinq heures moins cinq.

– Oh, bonté divine ! Il faut que je coure. J'ai trois omelettes à préparer. Je n'ose pas faire confiance à Ellen. Et, oh, Victor ! Y a-t-il quelque chose que vous pouvez nous donner pour la vente en vrac ? Le mieux, ce serait un vieux pantalon, parce que les pantalons se vendent toujours.

– Un pantalon ? Non. Mais je vais vous dire ce que j'ai. Un exemplaire du *Voyage du pèlerin* et un autre du *Livre des Martyrs* de Foxe dont je veux me

débarrasser depuis des années. De la saleté de camelote protestante ! C'est une vieille tante dissidente qui me les a donnés... Est-ce que ça ne vous dégoûte pas, toute cette mendicité pour quelques sous ? Écoutez, si on suivait le rite vraiment catholique, on aurait une vraie assemblée de fidèles, et alors on n'aurait pas besoin...

— Ce sera formidable, dit Dorothy. Nous avons toujours un étal pour les livres, nous les vendons un penny l'un, et presque tous s'en vont. Nous *devons* absolument faire de cette vente un succès, Victor ! Je compte sur Mlle Mayfill pour nous donner quelque chose de vraiment *joli*. Ce que j'espère surtout, c'est qu'elle nous donne peut-être son vieux service à thé chinois Lowestoft. Nous pourrions en tirer au moins cinq livres. Toute la matinée j'ai prié spécialement pour qu'elle nous le donne.

— Ah oui ?» fit Victor avec moins d'enthousiasme que d'ordinaire. Comme Progett plus tôt ce matin-là, il était gêné par le mot « prier ». Il était prêt à parler toute la journée d'une question de rituel, mais il trouvait légèrement indécente l'allusion à des dévotions personnelles. « N'oubliez pas de demander à votre père pour la procession, dit-il, revenant à un sujet de conversation plus à son goût.

— D'accord, je le ferai. Mais vous savez ce qu'il en sera. Ça ne fera que l'agacer et il dira que c'est de la fièvre romaine.

— Oh, au diable la fièvre romaine !» s'exclama Victor qui, contrairement à Dorothy, ne craignait pas de jurer.

Dorothy se dépêcha d'aller dans la cuisine, découvrit qu'il ne lui restait que cinq oeufs pour trois personnes, mais décida de faire néanmoins une grande omelette en y mélangeant des pommes de terre bouillies froides de la veille. Tout en priant pour la réussite de son omelette (car celles-ci avaient le don de se briser au moment où on les sortait de la poêle), elle battit les oeufs tandis que Victor s'éloignait dans l'allée, d'un air mi-mélancolique mi-boudeur en fredonnant « Salut à toi, Jour de fête », et qu'un valet de chambre à l'aspect répugnant passait devant lui en apportant deux pots de chambre sans anse qui étaient la contribution de Mlle Mayfill à la vente en vrac.

Il était un peu plus de dix heures. Un tas de choses s'étaient produites, mais rien, cependant, d'une quelconque importance ; c'était seulement la série habituelle des travaux paroissiaux qui remplissaient les après-midi et les soirées de Dorothy. À présent, comme elle en était convenue plus tôt dans la journée, elle était chez M. Warburton, essayant de se débrouiller dans une de ces discussions sinueuses où il prenait plaisir à l'emmêler.

Ils parlaient – en fait, M. Warburton ne manquait jamais d'orienter la conversation vers ce sujet – du problème des croyances religieuses.

« Ma chère Dorothy, raisonnait-il tout en arpentant la pièce une main dans la poche de son veston et l'autre triturant un cigare brésilien. Ma chère Dorothy, vous n'allez pas me dire sérieusement qu'à votre âge – vingt-sept ans, je crois – et avec votre intelligence, vous conservez vos croyances religieuses plus ou moins dans leur intégralité ?

– Si, bien sûr. Et vous le savez.

– Allons, je vous en prie ! Toutes ces blagues sans exception ? Ces absurdités qu'on vous a inculquées dans le giron de votre mère... vous n'allez pas essayer de me faire avaler que vous y croyez encore ? Bien sûr que non ! C'est impossible ! Vous avez peur de l'admettre, c'est tout. Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter pour ça, vous savez. La femme du doyen rural ne vous entend pas, et je n'irai pas le crier sur les toits.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire par “ces *absurdités*”, commença Dorothy en se redressant sur sa chaise, un peu offensée.

– Eh bien, prenons un exemple. Quelque chose de particulièrement dur à avaler... l'enfer par exemple. Vous croyez à l'enfer ? Quand je dis “croyez”, attention, je ne vous demande pas si vous y croyez d'une façon métaphorique à la manqué comme ces évêques modernistes qui énervent tant Victor Stone. Je veux dire, est-ce que vous y croyez littéralement ? Est-ce que vous croyez à l'enfer comme vous croyez à l'Australie ?

– Mais oui, bien sûr, dit Dorothy, et elle s'efforça de lui expliquer que l'existence de l'enfer était beaucoup plus réelle et définitive que celle de l'Australie.

– Hmm, fit M. Warburton, sans conviction. Très sensé dans son genre, évidemment. Mais ce qui me rend toujours si méfiant envers vous les croyants, c'est que vous êtes diablement insensibles à propos de vos croyances. Cela révèle une bien pauvre imagination, pour le moins. Tandis que moi, mécréant, blasphémateur et qui suis bon jusqu'au cou pour au moins six des sept péchés

capitiaux, je suis à l'évidence voué au tourment éternel. On ne peut pas savoir si dans une heure de temps je n'irai pas rôtir dans les flammes de l'enfer. Et pourtant vous êtes assise ici à me parler aussi calmement que s'il n'y avait pas de problème avec moi. Si j'avais simplement un cancer, la lèpre ou n'importe quelle maladie, vous en seriez bouleversée – du moins, je me flatte de penser que vous le seriez. Alors que là, vous semblez complètement indifférente de savoir que je vais griller éternellement en enfer.

— Je n'ai jamais dit que vous iriez en enfer », dit Dorothy avec un peu d'embarras et l'espoir que la conversation prenne un tour différent.

Car en vérité, même si elle n'allait pas le lui dire, la question que M. Warburton avait soulevée était l'une de celles avec lesquelles elle avait elle-même certaines difficultés. Elle croyait effectivement à l'enfer, mais elle n'était jamais parvenue à se persuader que les gens y allaient pour de bon. Elle croyait à son existence, mais qu'il était vide. Incertaine de l'orthodoxie de cette croyance, elle préférait la garder pour elle. « Il n'est jamais certain que quelqu'un ira en enfer, dit-elle avec plus de fermeté, sentant que là au moins elle était en terrain sûr.

— Quoi ! fit M. Warburton, s'arrêtant d'un air faussement surpris. Ne me dites pas que vous croyez qu'il y a encore de l'espoir pour moi ?

— Bien sûr qu'il y en a. Seuls les gens qui croient à la prédestination prétendent qu'on va en enfer qu'on se repente ou non. Vous ne croyez pas que l'Église d'Angleterre est calviniste, n'est-ce pas ?

— Je suppose qu'il y a toujours une chance de se libérer de l'excuse de "l'ignorance invincible", dit M. Warburton pensivement, puis, sur le ton de la confiance : Savez-vous, Dorothy, que j'ai comme l'impression qu'aujourd'hui encore, alors que vous me connaissez depuis deux ans, vous caressez le petit espoir de réussir à me convertir. Une brebis égarée, le fer à marquer à peine ôté de la brûlure, et tout ça. Je crois que, contre tout espoir, vous espérez encore qu'un de ces jours mes yeux vont se dessiller et que vous me verrez assister transi à la communion à sept heures un de ces matins d'hiver. Je me trompe ?

— Eh bien... », fit Dorothy, de nouveau embarrassée.

Elle entretenait effectivement un espoir de cet ordre envers M. Warburton, bien qu'il ne s'annonçât pas exactement comme un cas prometteur de conversion. Il n'était pas dans sa nature de laisser un semblable dans un état d'incrédulité sans tenter un tant soit peu de le convertir. Combien d'heures avait-elle passées, à différentes périodes, à débattre sérieusement avec de vagues athées de village qui étaient incapables de donner une raison compréhensible de leur incrédulité !

« Oui », reconnut-elle finalement, non parce qu'elle souhaitait l'admettre mais pour ne pas utiliser de faux-fuyants.

M. Warburton éclata de rire avec délectation.

« Vous êtes d'une heureuse nature, dit-il. Mais vous n'avez pas peur que, sait-on

jamais, ce soit moi qui *vous* convertisse ? Vous vous en souvenez peut-être : “Ce fut le chien qui mourut [9].” »

À ce mot, Dorothy se contenta de rire. « Ne lui montrez pas qu’il vous choque » était sa maxime lorsqu’elle bavardait avec M. Warburton. Ils avaient discuté de cette façon, sans arriver à aucune conclusion, durant une heure, et auraient pu continuer ainsi toute la nuit si Dorothy avait souhaité rester, car M. Warburton prenait grand plaisir à l’asticoter sur ses croyances religieuses. Il avait cette habileté fatale qui accompagne si souvent l’incrédulité, et dans leurs discussions, si Dorothy avait toujours *raison*, elle n’était pas toujours victorieuse. Ils étaient assis, ou plutôt Dorothy l’était et lui se tenait debout dans une grande pièce agréable qui donnait sur une pelouse éclairée par la lune, et qu’il appelait son « atelier » – même si rien ne signalait qu’aucun travail y avait jamais été fait. Au grand dam de Dorothy, le célèbre M. Bewley ne s’était pas montré. (À vrai dire, ni M. Bewley, ni sa femme, ni son roman intitulé *Mares à poissons et concubines* n’existait. M. Warburton avait inventé les trois sous l’impulsion du moment, comme prétexte pour inviter Dorothy chez lui, sachant bien qu’elle ne viendrait jamais sans chaperon.) Dorothy s’était sentie assez mal à l’aise en découvrant que M. Warburton était seul. L’idée lui avait traversé l’esprit – en fait, elle avait senti avec certitude – qu’il serait plus sage de rentrer à la maison tout de suite, mais elle était restée, principalement parce qu’elle était épuisée et que le fauteuil de cuir dans lequel M. Warburton l’avait poussée dès son arrivée était trop confortable pour en partir. À présent pourtant, elle n’avait pas la conscience tranquille. Cela ne *se faisait pas* de rester trop tard chez lui – les gens en feraient des gorges chaudes s’ils venaient à l’apprendre. En outre, il y avait quantité de choses qu’elle aurait dû faire et qu’elle avait négligées pour venir ici. Elle était si peu habituée à l’oisiveté qu’il lui suffisait de bavarder une heure pour se sentir vaguement coupable.

Elle fit un effort et, se redressant dans le siège trop confortable, dit : « Je pense, si vous permettez, qu’il est vraiment temps que je rentre.

– À propos de l’ignorance invincible, continua M. Warburton sans prêter attention à la remarque de Dorothy, je ne sais plus si je vous ai raconté ce qui m’est arrivé une fois quand j’attendais un taxi devant le World’s End, un pub de Chelsea. Une hideuse petite gamine de l’Armée du Salut est venue me dire – sans aucune espèce d’introduction, vous savez : “Que direz-vous le jour du Jugement ?” Et alors je lui ai répondu : “Je réserve ma défense.” Plutôt bien trouvé, vous ne croyez pas ?»

Dorothy ne répondit pas. Une autre chose, plus pénible, occupait sa conscience : elle s’était rappelé ces satanées bottes et le fait qu’elle devait au moins en réaliser une ce soir. Elle était pourtant épuisée. Elle avait eu un après-midi exténuant, commencé par plus de quinze kilomètres de vélo sous le soleil pour aller livrer le bulletin paroissial, et qui s’était poursuivi par le thé de l’Union des mères dans la petite pièce lambrissée et chaude située derrière la salle de la paroisse. Les mères

se retrouvaient chaque mercredi après-midi pour prendre le thé et faire des travaux d'aiguille à but caritatif pendant que Dorothy leur faisait la lecture à haute voix. (En ce moment, elle lisait *La Jeune Fille du Limberlost* de Gene Stratton-Porter.) C'était presque toujours à Dorothy que ce genre de tâche incombait, parce que la phalange de femmes dévouées (les volailles de l'église, comme on les appelait) qui faisaient le sale boulot dans la plupart des paroisses s'était réduite à quatre ou cinq personnes au maximum à Knype Hill. La seule aide sur qui Dorothy pouvait compter régulièrement était Mlle Foote, une grande vierge hésitante de trente-cinq ans, à tête de lapin, qui voulait bien faire mais mettait la pagaille dans tout ce qu'elle touchait et était dans un état d'agitation perpétuel. M. Warburton disait qu'elle lui faisait penser à une comète – « une ridicule créature au nez épaté qui court en rond sur une orbite excentrique et toujours avec un peu de retard ». On pouvait faire confiance à Mlle Foote pour les décorations de l'église, mais pas pour l'Union des mères ou le catéchisme, car, bien que pratiquante assidue, son orthodoxie était suspecte. Elle avait confié à Dorothy qu'elle adorait mieux Dieu sous la voûte bleue du ciel.

Après le thé, Dorothy avait filé à l'église pour mettre de nouvelles fleurs sur l'autel, puis elle avait tapé le sermon de son père – sa machine à écrire était un modèle « invisible » mal en point qui datait d'avant la guerre des Boers et sur lequel on ne pouvait pas atteindre les huit cents mots à l'heure. Après le souper, elle avait désherbé les rangées de petits pois jusqu'à ce que la lumière décline et qu'elle ait l'impression de s'être brisé le dos. Tout cela accumulé, elle était même plus fatiguée que d'habitude.

« Il faut vraiment que je rentre, répéta-t-elle plus fermement.

– Rentrer ? fit M. Warburton. C'est absurde ! La soirée commence à peine. »

Il s'était remis à arpenter la pièce, les deux mains dans les poches de son veston car il avait jeté son cigare. Le spectre des bottes à faire revint hanter l'esprit de Dorothy. Elle décida brusquement qu'elle en ferait ce soir deux au lieu d'une, pour se punir de l'heure qu'elle avait gaspillée. Elle commençait juste à se représenter mentalement la manière dont elle allait couper les morceaux de papier kraft pour les cous-de-pied, quand elle s'aperçut que M. Warburton s'était arrêté derrière son fauteuil.

« Vous savez quelle heure il est ? dit-elle.

– Je dirais qu'il doit être dix heures et demie. Mais les gens comme vous et moi ne parlent pas d'une chose aussi vulgaire que l'heure qu'il est.

– S'il est dix heures et demie, je dois vraiment y aller, dit Dorothy. J'ai un tas de choses à faire avant d'aller me coucher.

– Du travail ! À cette heure de la nuit ? Impossible !

– Si. Je dois fabriquer une paire de bottes.

– Vous devez fabriquer une paire de *quoi* ? fit M. Warburton.

— De bottes. Pour la pièce de théâtre des écoliers. On les fait avec de la colle et du papier kraft.

— De la colle et du papier kraft ! Bon Dieu !» murmura M. Warburton. Il poursuivit, surtout pour qu'elle ne se rende pas compte qu'il s'approchait de son fauteuil : « Quelle vie vous menez ! S'embêter avec de la colle et du papier kraft au beau milieu de la nuit ! Je dois dire que, parfois, je suis plutôt content de ne pas être la fille d'un pasteur.

— Je pense... », commença Dorothy.

Mais au même instant M. Warburton, invisible derrière le fauteuil, baissa les mains et la prit délicatement par les épaules. Dorothy se contorsionna immédiatement pour se dégager, mais il la força à rester à sa place.

« Ne bougez pas, dit-il paisiblement.

— Laissez-moi partir !» s'écria Dorothy.

La main droite de M. Warburton parcourut paresseusement le haut de son bras. Une chose était très révélatrice, très caractéristique dans la manière dont il s'y prenait : c'était le toucher appréciateur, insistant d'un homme pour qui le corps d'une femme a exactement la même valeur que quelque chose à manger.

« Vous avez vraiment de très jolis bras, dit-il. Comment est-il possible que vous soyez encore célibataire ?

— Laissez-moi partir tout de suite ! répéta Dorothy qui commençait à se débattre.

— Mais je n'ai pas envie de vous laisser partir, objecta M. Warburton.

— *Je vous en prie*, ne me caressez pas le bras comme ça ! Je n'aime pas ça !

— Quelle curieuse enfant vous faites ! Pourquoi n'aimez-vous pas ça ?

— Je vous dis que je n'aime pas ça !

— Allons, ne partez pas et tournez-vous, dit M. Warburton avec douceur. Vous n'avez pas l'air de réaliser combien j'ai été délicat de vous approcher par-derrière. Si vous vous tournez vers moi, vous verrez que j'ai l'âge d'être votre père, et que je suis affreusement chauve par-dessus le marché. Mais si vous ne bougez pas, vous ne me verrez pas et vous pourrez imaginer que je suis Ivor Novello. »

Dorothy aperçut la main qui la caressait : une grande main rose, très virile, à gros doigts et couverte d'une toison de poils dorés. Elle blêmit ; l'expression de son visage passa du simple agacement à l'aversion et à l'effroi. D'un violent effort, elle s'arracha de son étreinte et lui fit face.

« Je veux que vous arrêtiez ! dit-elle mi-furieuse mi-bouleversée.

— Qu'est-ce que vous avez ?» dit M. Warburton.

Il s'était redressé, dans son attitude habituelle, totalement indifférent, et il la

regardait avec une pointe de curiosité. Le visage de Dorothy avait changé. Elle n'avait pas seulement blêmi ; il y avait une expression à demi apeurée dans ses yeux – presque comme si, en cet instant, elle le considérait avec un regard d'étrangère. Il sentit qu'il l'avait blessée d'une façon qui lui échappait et qu'elle ne voulait peut-être pas qu'il comprenne.

« Qu'est-ce que vous avez ? répéta-t-il.

– *Pourquoi* faites-vous cela chaque fois que vous me voyez ?

– “Chaque fois que je vous vois” est une exagération, répondit-il. Je n'en ai que très rarement l'occasion. Mais si vous n'aimez vraiment pas cela...

– Bien sûr que je n'aime pas cela ! Vous le savez !

– D'accord, d'accord ! Alors n'en parlons plus, dit-il généreusement. Asseyez-vous et changeons de conversation. »

La honte était un sentiment qu'il ignorait complètement. C'était peut-être sa caractéristique la plus frappante. Ayant tenté de la séduire, et échoué, il était tout à fait disposé à reprendre la conversation comme si de rien n'était.

« Je rentre, dit Dorothy. Je ne peux plus rester ici.

– Allons, c'est absurde ! Asseyez-vous et oubliez ça. Nous parlerons de théologie morale, de l'architecture des cathédrales, des cours de cuisine des éclaireuses, ou de tout ce que vous voudrez. Pensez à combien je vais m'ennuyer tout seul si vous rentrez chez vous à cette heure-ci. »

Mais Dorothy s'entêtait et une discussion s'ensuivit. Même s'il n'avait pas eu l'intention de lui faire la cour – et, quoi qu'il ait promis, il recommencerait certainement dans quelques minutes si elle ne s'en allait pas –, M. Warburton aurait insisté pour qu'elle reste, car, comme toute personne absolument oisive, il avait horreur d'aller se coucher et aucune conception de la valeur du temps. Il pouvait continuer, si on le laissait faire, à parler jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Même lorsque Dorothy s'était finalement échappée, il avait marché à côté d'elle dans l'allée éclairée par la lune en bavardant tant et plus et avec un humour de si bon aloi qu'elle avait trouvé impossible de lui en vouloir davantage.

« Je pars demain à la première heure, lui dit-il à l'instant où ils arrivaient à la grille. Je vais en voiture chercher les gosses – les *bâtards*, vous savez – et nous partons pour la France après-demain. Je ne sais pas exactement où nous irons ensuite ; en Europe de l'Est peut-être. Prague, Vienne, Bucarest.

– Oh, très bien », dit Dorothy.

M. Warburton, avec une adresse surprenante pour un homme aussi grand et massif que lui, s'était glissé entre Dorothy et la grille.

« Je serai parti six mois ou plus, dit-il. Et bien sûr je n'ai pas besoin de demander, avant une si longue séparation, si vous voulez bien m'embrasser pour me dire au revoir ? »

Avant qu'elle ait le temps de comprendre ce qu'il faisait, il passa un bras autour d'elle et l'attira à lui. Elle fit un mouvement de recul, mais trop tard ; il lui donna un baiser sur la joue, et l'aurait embrassée sur la bouche si elle n'avait pas détourné la tête à temps. Elle se débattit dans ses bras, avec violence et en vain pendant un instant.

« Oh, laissez-moi ! cria-t-elle. Laissez-moi partir !

— Je crois vous l'avoir fait comprendre tout à l'heure, dit M. Warburton, je ne vous laisserai pas partir.

— Mais nous sommes juste devant la fenêtre de Mme Semprill ! Elle va nous voir, c'est certain !

— Oh, bon Dieu ! C'est vrai ! dit-il. J'avais oublié. »

Impressionné par cet argument plus que par tout autre, il laissa Dorothy filer. Elle plaça promptement la grille entre eux tandis qu'il scrutait les fenêtres de Mme Semprill.

« Je ne vois aucune lumière, dit-il finalement. Je suis sûr que cette fichue mégère ne nous a pas vus.

— Au revoir, fit laconiquement Dorothy. Cette fois, je *dois* vraiment y aller. Mon meilleur souvenir aux enfants. »

Sur ce, elle fila aussi vite qu'elle le put sans courir, pour être hors d'atteinte avant qu'il ne tente à nouveau de l'embrasser.

À cet instant précis, un bruit l'arrêta – le claquement caractéristique d'une fenêtre que l'on ferme, quelque part dans la maison de Mme Semprill. Celle-ci pouvait-elle après tout les avoir épiés ? Mais (se dit Dorothy) *bien sûr* qu'elle les avait épiés ! Comment pouvait-il en être autrement ? On avait du mal à imaginer Mme Semprill manquant un spectacle pareil. Et si elle les avait effectivement surveillés, il ne faisait aucun doute que toute la ville serait au courant demain matin et ne perdrait pas un mot de l'histoire. Pourtant, cette pensée, aussi sinistre fût-elle, ne fit que l'effleurer momentanément tandis qu'elle se précipitait en bas de la route.

Lorsqu'elle fut bien hors de vue de la maison de M. Warburton, elle s'arrêta, sortit son mouchoir et frotta l'endroit sur sa joue où il l'avait embrassée. Elle frotta assez vigoureusement pour y faire monter le sang et ne se remit en marche que lorsqu'elle eut effacé la tache imaginaire laissée par ses lèvres.

Elle était bouleversée par ce qu'il avait fait. Son cœur en battait et palpitait encore à présent. Je déteste qu'on me fasse ça ! se répéta-t-elle maintes fois. Et malheureusement c'était la vérité pure et simple ; elle ne pouvait réellement pas le supporter. Se faire embrasser ou caresser par un homme, sentir ses gros bras virils autour d'elle et ses lèvres épaisses se coller contre les siennes, était pour elle à la fois terrifiant et répugnant. Même en imagination, cela la faisait grimacer d'horreur. C'était son secret, l'infirmité particulière et incurable qu'elle devait

porter dans la vie.

Si seulement ils pouvaient nous laisser *en paix* ! pensa-t-elle tandis qu'elle avançait un peu plus lentement. C'était ainsi qu'elle avait l'habitude de se l'exprimer : « Si seulement ils pouvaient nous laisser *en paix* ! » Car, pour le reste, elle ne détestait pas les hommes. Au contraire, elle les préférait aux femmes. Une partie de l'emprise de M. Warburton sur elle venait du fait qu'il était un homme et qu'il avait ce sens de l'humour insouciant et cette largesse intellectuelle que les femmes possèdent rarement. Mais pourquoi ne pouvaient-ils pas vous laisser *en paix* ? Pourquoi fallait-il toujours qu'ils vous embrassent et vous tripotent ? Ils étaient affreux quand ils embrassaient – affreux et un peu dégoûtants, comme de grosses bêtes velues qui se frottent contre vous, bien trop gentils et pourtant susceptibles de devenir dangereux à tout moment. Et leurs baisers et leurs pelotages suggéraient toujours ces autres choses monstrueuses (« tout ça », comme elle les appelait) dont la pensée lui était à peine supportable.

Bien sûr, elle avait eu sa part, et plutôt plus que sa part, des attentions occasionnelles des hommes. Elle était juste assez jolie, et juste assez quelconque, pour être le genre de femmes que les hommes aiment à harceler. Car lorsqu'un homme veut s'amuser un peu, il choisit d'ordinaire une fille qui n'est pas *trop* jolie. Les jolies filles (se dit-il) sont gâtées et donc capricieuses ; mais les filles quelconques sont des proies faciles. Et l'on a beau être la fille d'un pasteur, vivre dans une ville comme Knype Hill et passer la plus grande partie de sa vie en travaux paroissiaux, on n'échappe pas pour autant aux assiduités. Dorothy y était trop accoutumée – trop accoutumée aux hommes d'âge moyen et grassouillets, avec leurs yeux pleins d'espoir douteux, qui ralentissaient leur voiture quand on passait devant eux sur la route, ou qui s'arrangeaient pour se présenter puis commençaient à vous pincer le coude au bout de dix minutes. Des hommes de toutes sortes. Même un homme d'Église, une fois – l'aumônier d'un évêque...

Mais le problème était que ce n'était pas mieux, mais oh ! infiniment pire quand il s'agissait d'hommes droits qui lui faisaient des avances honorables. Son esprit se reporta cinq années en arrière, sur Francis Moon, à l'époque vicaire de Saint-Wedekind, à Millborough. Ce cher Francis ! Avec quelle joie elle se serait mariée avec lui si seulement il n'y avait pas eu « tout ça » ! Il l'avait maintes fois demandée en mariage, et bien sûr elle avait dû dire non ; et, bien sûr également, il n'avait jamais su pourquoi. Elle ne pouvait pas le lui dire. Il était donc parti, et il était mort d'une pneumonie seulement un an après. Elle murmura une prière pour son âme, oubliant provisoirement que son père n'approuvait guère les prières pour les morts, puis, au prix d'un effort, elle mit ses souvenirs de côté. Oui, il valait mieux ne pas repenser à ça ! Cela lui faisait mal au cœur d'y penser.

Elle ne se marierait jamais, sa décision à ce sujet était prise depuis longtemps. Enfant déjà, elle l'avait su. Rien ne pourrait jamais lui faire surmonter l'horreur de « tout ça » – il suffisait qu'elle y pense pour que quelque chose en elle semble se contracter et se figer. Et bien sûr, dans un certain sens, elle ne voulait pas

surmonter cette horreur, car, comme tout être anormal, elle n'était pas pleinement consciente de son anormalité.

Cependant, bien que sa froideur sexuelle lui parût naturelle et inéluctable, elle n'ignorait pas d'où elle venait. Elle se souvenait clairement, comme si cela datait de la veille, de certaines scènes horribles entre son père et sa mère – des scènes dont elle avait été témoin quand elle n'avait pas plus de neuf ans. Elles avaient laissé une profonde blessure secrète dans son esprit. Un peu plus tard, elle avait été effarouchée par de vieilles gravures sur acier représentant des nymphes poursuivies par des satyres. Pour son esprit d'enfant, il y avait quelque chose d'inexplicable, d'horriblement lugubre dans ces créatures à demi humaines et cornues qui se dissimulaient derrière des grands arbres, prêtes à surgir pour se lancer dans une soudaine course-poursuite. Pendant toute une année, elle avait eu peur de marcher seule dans les bois, par crainte des satyres. Bien entendu, cette peur lui était passée avec le temps, mais pas le sentiment qui y est associé. Le satyre était resté pour elle comme un symbole. Peut-être ne lui passerait-il jamais, ce sentiment particulier de terreur, de fuite désespérée devant une chose affreuse à un degré irrationnel : l'empreinte des sabots dans le bois isolé, les cuisses maigres et velues du satyre. C'était quelque chose d'inébranlable, d'indiscutable. Par ailleurs, c'est un phénomène trop commun de nos jours, chez les femmes instruites, pour causer une quelconque surprise.

Dorothy s'était en grande partie apaisée lorsqu'elle arriva au presbytère. Les satyres et M. Warburton, Francis Moon et la stérilité à laquelle elle était condamnée – ces pensées qui avaient agité son esprit s'étaient dissipées, remplacées par l'image accusatrice d'une botte. Elle se souvint que deux bonnes heures de travail l'attendaient avant qu'elle puisse aller se coucher. La maison était plongée dans la nuit. Elle passa par-derrière et entra sur la pointe des pieds par la porte de l'arrière-cuisine de crainte de réveiller son père qui devait probablement déjà dormir.

Tout en tâtonnant dans l'obscurité vers la serre, elle décida brusquement qu'elle avait eu tort d'aller chez M. Warburton. Elle n'y retournerait plus jamais, même si elle était sûre que quelqu'un d'autre était présent. En outre, elle ferait pénitence demain pour y être allée ce soir. Quand elle eut allumé la lampe, avant toute autre chose, elle chercha le « mémo » qu'elle avait déjà écrit pour le lendemain et crayonna un P majuscule à côté de « petit déjeuner », P pour pénitence – encore pas de bacon au petit déjeuner demain. Puis elle alluma le poêle à mazout sous le pot de colle.

La lumière de la lampe était jaune sur la machine à coudre et le tas de vêtements à demi terminés sur la table qui lui rappelait le tas encore plus important des vêtements qui n'étaient même pas commencés ; ce qui lui rappelait, aussi, qu'elle était fatiguée, extrêmement fatiguée. Elle avait oublié sa fatigue à l'instant où M. Warburton avait posé ses mains sur ses épaules, mais celle-ci revenait à présent avec d'autant plus de force. De plus, pour une raison ou pour une autre, sa fatigue

avait ce soir une qualité exceptionnelle. Elle se sentait, au sens presque littéral du terme, lessivée. Debout devant la table, elle eut soudain une impression très étrange, comme si son esprit était entièrement vide, si bien que pendant plusieurs secondes elle oublia vraiment pour quelle raison elle était venue dans la serre.

Puis la mémoire lui revint : les bottes, bien sûr ! Un petit démon méprisable lui souffla à l'oreille : « Pourquoi ne pas aller se coucher tout de suite et laisser les bottes pour demain ? » Elle dit une prière pour se donner du courage et se pinça. Allez, Dorothy ! On ne mollassonne pas, s'il vous plaît ! Luc, IX, 62. Alors, débarrassant la table de quelques vieux papiers, elle prit ses ciseaux, un crayon et quatre feuilles de papier kraft, puis elle s'assit pour découper ces cous-de-pied problématiques tandis que la colle bouillait.

Quand l'horloge de son grand-père dans le bureau de son père sonna minuit, elle était encore au travail. Elle avait donné forme aux deux bottes et les renforçait en collant d'étroites bandes de papier tout autour – un travail long et fastidieux. Elle avait mal partout, et ses paupières étaient lourdes de sommeil. C'était tout juste si elle savait encore ce qu'elle était en train de faire.

Mais elle continuait, collant mécaniquement les bandes de papier l'une après l'autre et se pinçant toutes les deux minutes pour contrebalancer le bruit hypnotique du poêle chantant sous le pot de colle.

DEUXIÈME PARTIE

Au sortir d'un sommeil noir, sans rêves, avec la sensation d'être tirée d'abysses insondables et s'illuminant peu à peu, Dorothy s'éveilla à une sorte de conscience.

Ses yeux étaient toujours clos. Par degrés pourtant, ses paupières devinrent moins opaques à la lumière, puis cillèrent d'elles-mêmes. Elle vit une rue – une rue miteuse et animée avec de petites boutiques et des maisons aux façades étroites, avec des flots d'hommes, de tramways et de voitures qui allaient et venaient.

Pourtant, on ne pouvait pas encore tout à fait dire qu'elle *regardait*. Car les choses qui apparaissaient à ses yeux, elle ne les appréhendait pas comme des hommes, des tramways et des voitures, ni comme quoi que ce soit en particulier ; elle ne les appréhendait même pas comme des choses mouvantes ; ni même comme des *choses*. Elle *voyait* simplement comme un animal voit, sans spéculation et presque sans conscience. Les bruits de la rue – la confusion des voix, les coups de klaxon et les grincements des tramways sur leurs rails sablés – s'écoulaient dans sa tête en provoquant des réponses purement physiques. Elle ne pouvait pas parler, n'avait aucune idée de l'utilité de choses comme les mots, aucune conscience de l'heure ou du lieu, de son propre corps ou même de sa propre existence.

Néanmoins, ses perceptions s'affinèrent peu à peu. Le flot des choses mouvantes commença à pénétrer derrière ses yeux et à se répartir en images dissociées dans son cerveau. Elle se mit, sans encore réussir à y associer des mots, à considérer les formes des choses. Une forme allongée passa, soutenue par quatre autres formes longues et plus étroites, en tirant derrière elle une chose carrée en équilibre sur deux cercles. Dorothy regarda cette forme passer, et soudain, comme spontanément, un mot surgit dans son esprit. Le mot « cheval ». Il s'évanouit, mais revint sous une forme plus complexe : « C'est un cheval. » D'autres mots suivirent – « maison », « rue », « tramway », « voiture », « bicyclette » – et au bout de quelques minutes elle avait un nom pour presque toutes les choses qu'elle voyait. Elle découvrit les mots « homme » et « femme », et tout en spéculant sur ces deux mots, elle s'aperçut qu'elle connaissait la différence entre les choses vivantes et les choses inanimées, entre les êtres humains et les chevaux, et entre les hommes et les femmes.

C'est seulement alors, après avoir pris conscience de la plupart des choses autour d'elle, qu'elle prit conscience d'*elle-même*. Jusque-là, elle avait été comme une paire d'yeux avec, derrière, un cerveau réceptif mais purement impersonnel. Mais à présent, au prix d'un petit choc curieux, elle découvrait son existence différenciée et unique ; elle pouvait se sentir exister ; c'était comme si quelque

chose en elle s'écriait : « Je suis moi ! » De plus, elle savait d'une certaine façon que ce « je » avait existé et était resté le même depuis un temps lointain dans le passé, bien que ce fut un passé dont elle n'avait pas souvenir.

Mais cette découverte ne l'occupa qu'un moment. Dès le début, il y avait dans cela une sensation d'incomplétude, de quelque chose de vaguement insatisfaisant. Et c'était ceci : le « Je suis moi » qui lui avait semblé une réponse était devenu lui-même une question. Ce n'était plus « Je suis moi » mais « *Qui suis-je ?* ».

Qui était-elle ? Elle tourna et retourna cette question dans sa tête, pour finalement aboutir à la conclusion qu'elle n'en avait pas la moindre idée ; à force de regarder les gens et les chevaux passer, elle comprit seulement qu'elle était un être humain et pas un cheval. Et que la question prenait une autre forme : « Suis-je un homme ou une femme ? » Là encore, aucune impression ni aucun souvenir ne lui procura le moindre indice. Mais à cet instant, par hasard sans doute, ses doigts effleurèrent son corps. Elle réalisa plus clairement qu'auparavant que son corps existait, et qu'il lui appartenait – qu'il était, en fait, elle-même. Elle se mit à l'explorer avec ses mains, et celles-ci trouvèrent ses seins. Elle était donc une femme. Seules les femmes avaient des seins. D'une certaine façon, elle savait, sans savoir comment elle le savait, que toutes ces femmes qui passaient avaient des seins sous leurs vêtements, bien qu'elle ne pût les voir.

Elle comprit alors que, pour s'identifier elle-même, elle devait examiner son propre corps, en commençant par son visage ; et pendant quelque temps elle essaya effectivement de voir son propre visage, avant de se rendre compte que c'était impossible. Elle baissa les yeux, vit une robe de satin noir minable, plutôt longue, une paire de bas en soie artificielle couleur chair, filés et sales, et une paire de chaussures à hauts talons en satin noir et tout à fait miteuses. Tout cela lui était parfaitement étranger. Elle examina ses mains, et les trouva à la fois étranges et familières. Elles étaient plutôt petites, avec des paumes fermes, et très sales. Au bout d'un moment, elle s'avisait que c'était cette saleté qui les lui rendait étranges. En elles-mêmes, les mains lui semblaient naturelles et adaptées, même si elle ne les reconnaissait pas.

Après avoir hésité encore quelque temps, elle se tourna sur sa gauche et se mit à marcher lentement sur le trottoir. Une bribe de savoir lui était venue, mystérieusement, de son passé vide : l'existence des miroirs, leur utilité, et le fait qu'il y avait souvent des miroirs dans les vitrines des boutiques. Elle arriva peu après devant un petit bijoutier où un miroir en longueur, installé à un angle, réfléchissait le visage des passants. Dorothy aperçut son reflet au milieu de ceux d'une dizaine de personnes et comprit immédiatement que c'était le sien. On ne peut pourtant pas dire qu'elle l'avait reconnu ; elle ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu jusqu'à cet instant. Il lui présentait le visage d'une femme assez jeune, fine, très blonde, avec des pattes-d'oie et légèrement maculé de poussière. Un chapeau cloche noir vulgaire était posé avec négligence sur sa tête, dissimulant presque entièrement sa chevelure. Quoique assez peu familier, ce visage ne lui

était pas pour autant inconnu. Elle n'avait pas su jusqu'à cet instant à quel visage s'attendre, mais maintenant qu'elle l'avait vu, elle réalisa que c'était le visage auquel elle pouvait s'attendre. Il lui convenait. Il correspondait à quelque chose en elle.

Comme elle détournait les yeux du miroir du bijoutier, elle aperçut les mots « Chocolats Fry » dans la vitrine d'une boutique en face, et découvrit qu'elle comprenait le sens des mots et également, après un bref effort, qu'elle était capable de les lire. Ses yeux parcoururent la rue, s'arrêtant sur des bribes de mots curieux et les déchiffrant : noms de boutiques, réclames, affiches de journaux. Elle épela les lettres des deux affiches rouge et blanc à l'extérieur d'un débit de tabac. Sur la première, elle lut : « Nouvelles rumeurs sur la fille du pasteur », et sur l'autre : « La fille du pasteur. Elle serait à Paris. » Puis, regardant plus haut, elle vit au coin d'une maison « New Kent Road » en caractères blancs. Ces mots la frappèrent. Elle saisit qu'elle était dans New Kent Road et – une autre bribe de son savoir mystérieux : que cette rue se trouvait quelque part dans Londres. Elle était donc à Londres.

À cette découverte, un tremblement bizarre la parcourut. Son esprit était maintenant tout à fait réveillé ; elle saisit mieux qu'avant l'étrangeté de la situation, ce qui la dérouta et l'effraya. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Que faisait-elle ici ? Comment s'était-elle retrouvée ici ? Que lui était-il arrivé ?

La réponse ne fut pas longue à venir. Elle pensa – et il lui apparut alors qu'elle comprenait parfaitement le sens des mots : « Bien sûr ! J'ai perdu la mémoire ! »

À cet instant, deux garçons et une fille qui traînaient par là – les deux garçons avec de lourds baluchons pendant dans le dos – s'arrêtèrent et la regardèrent avec curiosité. Ils hésitèrent un moment, puis repartirent, mais s'arrêtèrent de nouveau près d'un réverbère cinq mètres plus loin. Dorothy les vit se retourner vers elle et se parler entre eux. Un des deux jeunes gens, âgé d'une vingtaine d'années et étroit de poitrine, était un bel homme dans le style fouineur cockney, avec des cheveux bruns et des joues roses ; il portait les lambeaux d'un costume bleu à l'élégance canaille et une casquette à carreaux. L'autre, trapu, vif et puissant, avec un nez retroussé, une peau rose clair, devait avoir vingt-six ans ; ses lèvres épaisses comme des saucisses découvraient de grosses dents jaunes. Il était carrément en haillons et le tapis orange de ses cheveux coupés ras qui lui descendait bas sur le front lui donnait une ressemblance saisissante avec un orang-outang. La fille était une créature dodue, à l'air stupide, vêtue d'une manière très semblable à celle de Dorothy. Celle-ci pouvait entendre des bribes de leur conversation :

« Cette poule a l'air malade », dit la fille.

L'orang-outang, qui chantait *Sonny Boy* d'une bonne voix de baryton, s'interrompit pour répondre : « Elle est pas malade. Mais elle est sur le carreau, c'est sûr. Comme nous.

— Elle f'rait joliment l'affaire pour Nobby, pas vrai ? dit celui aux cheveux bruns.

— Oh, *toi !* » s'écria la fille avec un air d'amoureuse offensée, en feignant de lui donner une tape sur la tête.

Les deux garçons avaient posé leurs baluchons et s'étaient adossés au réverbère. Plutôt hésitants, tous les trois se dirigeaient à présent vers Dorothy, l'orang-outang, qui devait s'appeler Nobby, s'avançant le premier comme leur ambassadeur. Sa démarche cabriolante était celle d'un singe et son sourire était si large et franc qu'il était impossible de ne pas le lui retourner. Il s'adressa à Dorothy d'une manière chaleureuse.

« Salut, gamine !

— Salut !

— T'es sur le carreau, gamine ?

— Sur le carreau ?

— Eh ben, sur le trimard ?

— Sur le trimard ?

— Bon Dieu ! elle est timbrée, murmura la fille, tirant d'un coup sec le bras du brun pour l'éloigner.

— Euh, c'que j'veux dire, gamine... est-ce que t'as d'argent ?

— Je ne sais pas. »

Les trois compères se regardèrent avec stupéfaction. Pendant un instant ils crurent sans doute qu'elle était réellement timbrée. Mais en même temps Dorothy, qui avait découvert un peu avant une petite poche sur le côté de sa robe, y enfonça la main et sentit le contour d'une grande pièce.

« Je crois que j'ai un penny, dit-elle.

— Un penny ! dit le brun d'un air dégoûté. Putain d'magot qu'c'est pour nous ! »

Dorothy sortit la pièce. C'était une demi-couronne. Un étonnant changement d'expression marqua les visages des trois compères. La bouche de Nobby se fendit d'allégresse, il cabriola quelques pas comme un grand singe jubilant de joie, puis, s'arrêtant, prit Dorothy par le bras comme pour lui faire une confidence.

« C'est Byzance ! dit-il. On est vernis... et toi aussi, gamine, crois-moi. Tu vas bénir le jour où t'as posé les yeux sur nous autres. On va t'faire ta fortune, oui. Tiens, gamine, écoute-moi... est-ce que t'es d'accord pour te mettre de mèche avec nous trois ?

— Quoi ? fit Dorothy.

— Je veux dire... qu'est-ce que tu penses de faire un bout de chemin avec Flo, Charlie et moi ? Comme partenaires, tu vois ? Des camarades qui se serrent les coudes. L'union fait la force. On apporte les cerveaux, et toi l'argent. Alors,

gamine, qu'est-ce que t'en dis ? T'es partante, ou t'es pas partante ?

— La ferme, Nobby ! l'interrompit la fille. Elle pige pas un mot à c'que tu dis. Tu peux pas lui parler comme il faut, non ?

— Ça va aller, Flo, dit Nobby tranquillement. Tu la mets en veilleuse et tu me laisses causer. Je sais m'y prendre avec les poules, moi. Bon, écoute-moi bien, gamine... et comment est-ce que tu t'appelles, d'abord ?»

Dorothy était à deux doigts de dire : « Je ne sais pas », mais se tenait suffisamment sur ses gardes pour s'arrêter à temps. Choisisant parmi les cinq ou six prénoms féminins qui lui vinrent immédiatement à l'esprit, elle répondit : « Ellen.

— Ellen. Ça, c'est Byzance. Pas de nom de famille quand on est sur le trimard. Bon, Ellen chérie, écoute-moi bien. Nous trois, tu vois, on s'en va houblonner...

— Houblonner ?

— Ouais, houblonner !» intervint le brun avec impatience, comme si l'ignorance de Dorothy le révoltait. Sa voix et ses manières étaient plutôt maussades et son accent plus marqué que celui de Nobby. « Cueillir l'houblon, là-bas dans l'Kent ! Tu peux entraver ça, non ?

— Ah, le *houblon* ! Pour faire la bière ?

— C'est Byzance ! Ça commence à venir, dans sa petite tête. Bon, gamine, c'que j'disais, c'est qu'nous trois on va houblonner, du boulot qui nous est promis à nous et à tout le monde, dans l'exploitation de Blessington, à Lower Molesworth. Seulement, on est un peu dans le Byzance, tu vois ? Parce qu'on n'a pas une cibiche à s'partager, qu'on doit y aller à pince – c'est à cinquante-cinq bornes – et qu'on doit aussi mendier not' becquetance et dormir à la belle la nuit. Et tout ça c'est un peu Byzance, avec des dames dans l'équipe. Mais, par exemple, imaginons que tu veux venir avec nous, tu vois ? On pourrait prendre l'tram à deux pence jusqu'à Bromley, ce qui ferait vingt-quatre bornes de fait, et alors pour arriver là-bas on n'aurait plus besoin de coucher dehors qu'une nuit. Et puis tu pourras marnier avec nous – marnier à quatre sur une boîte c'est c'qu'y a de mieux – et admettons que Blessington paye deux pence le boisseau, tu t'feras tes dix shillings par semaine facile. Qu'est-ce que t'en penses, gamine ? Tes deux shillings et six pence ne t'feront pas beaucoup de bien ici à Smoke [10]. Alors que si tu t'associes avec nous, t'auras de quoi t'pieuter pendant un mois et même plus... et nous on aura d'quoi nous emmener à Bromley et un peu d'graille aussi. »

Dorothy avait compris environ un quart de ce qu'il avait dit. Elle demanda un peu au hasard :

« C'est quoi, la *graille* ?

— La graille ? La becquetance... le manger. J'vois que ça fait pas longtemps que t'es sur le carreau, gamine.

— Euh... Bon, si je comprends bien, vous voulez que j'aïlle avec vous cueillir le houblon, c'est ça ?

— C'est ça, ma chère Ellen. T'es partante, ou t'es pas partante ?

— D'accord, dit Dorothy aussi sec. Je suis partante. »

Elle prit cette décision sans la moindre appréhension. Sans doute, si elle avait eu le temps de réfléchir à sa situation, aurait-elle agi différemment ; selon toute probabilité, elle serait allée demander de l'aide dans un poste de police. Ç'aurait été la chose la plus sensée à faire. Mais Nobby et ses deux compères étaient apparus au moment critique, et, vu sa situation d'abandon, il semblait tout à fait naturel qu'elle unisse sa destinée à celle du premier être humain venu. En outre, pour une raison qui lui échappait, elle était rassurée de l'entendre dire qu'ils partaient pour le Kent. Le Kent, lui semblait-il, était le seul endroit où elle avait envie d'aller. Les trois autres ne manifestèrent pas davantage de curiosité et ne lui posèrent pas de questions embarrassantes. Nobby dit simplement : « D'accord. C'est Byzance ! », avant de lui prendre délicatement sa demi-couronne dans la main et de la fourrer dans sa poche – au cas où elle la perdrait, expliqua-t-il. Le garçon brun – qui se prénommaït apparemment Charlie – dit à sa façon maussade et désagréable :

« Allez, on s'bouge ! Il est d'jà deux heures et d'mie. Faut pas qu'on loupe ce putain d'tram. D'où est-ce qu'ils partent, Nobby ?

— De l'Éléphant, répondit ce dernier, et il faut qu'on l'attrape avant quatre heures, parce qu'ils n'offrent plus de tour à l'oeil après.

— Allons-y alors, perdons plus d'temps. Ce serait du beau boulot si on était obligés d'marcher jusqu'à Bromley et d'chercher un putain d'endroit où pioncer dans l'noir. Allez, Flo.

— En avant... marche ! » dit Nobby en prenant son baluchon sur son épaule.

Ils se mirent en route sans dire un mot de plus, et Dorothy, toujours perplexe mais se sentant beaucoup mieux qu'une demi-heure plus tôt, marcha à côté de Flo et Charlie qui bavardaient sans plus s'occuper d'elle. Depuis le tout début, ils semblaient se tenir un peu à l'écart d'elle – bien contents de profiter de sa demi-couronne sans pour autant lui témoigner de sympathie. Nobby marchait en tête, d'un pas rapide malgré son fardeau, et chantait, en imitant avec verve la musique militaire, la célèbre chanson militaire dont les seuls mots qu'il ait enregistrés semblaient être :

« — ! » *was all the band could play ;*

« — ! – ! » *And the same to you !*

On était le 29 août. Dorothy s'était assoupie dans la serre la nuit du 21 ; il y avait donc eu dans sa vie un interrègne de près de huit jours.

Ce qui lui était arrivé était assez banal – les journaux se faisaient l'écho d'affaires de ce genre presque chaque semaine. Un homme disparaît de chez lui, est perdu de vue durant des jours ou des semaines et finit par se présenter dans un commissariat de police ou un hôpital, sans plus savoir qui il est ni d'où il vient. En règle générale, il est incapable de raconter ce qu'il a fait entre-temps ; il a erré, vraisemblablement, dans un état hypnotique ou somnambulique qui ne l'a néanmoins pas empêché de passer pour normal. Dans le cas de Dorothy, une chose était certaine, c'est qu'on l'avait dévalisée à un moment de son périple, car les vêtements qu'elle portait ne lui appartenaient pas et sa croix en or avait disparu.

Lorsque Nobby l'avait accostée, elle était déjà en voie de rétablissement ; et si elle avait reçu les soins appropriés, sa mémoire aurait pu lui revenir en quelques jours, voire en quelques heures. Une toute petite chose aurait suffi à cela : la rencontre fortuite d'un ami, une photographie de chez elle, quelques questions habilement posées. Mais, dans ces circonstances, elle ne recevait jamais le petit stimulus mental dont elle avait besoin. Elle restait dans l'état bizarre où elle s'était retrouvée – un état dans lequel son esprit était potentiellement normal, mais pas assez aiguisé pour faire l'effort d'élucider l'énigme de son identité.

Car, évidemment, dès lors qu'elle avait uni son destin à celui de Nobby et de ses deux compères, toute chance de réflexion s'était évanouie. Il n'y avait pas de temps pour s'asseoir et penser, pas de temps pour s'attaquer à son problème et s'engager vers sa résolution. Dans le sous-monde étrange et sale où elle avait brutalement plongé, il aurait été impossible de penser ne serait-ce que cinq minutes consécutives. Les jours passaient dans une activité cauchemardesque incessante. En effet, c'était vraiment comme un cauchemar ; un cauchemar non de terreurs pressantes, mais de faim, de misère noire, de fatigue, et d'alternance de chaleur et de froid. Plus tard, quand elle regardait en arrière, les jours et les nuits se mêlaient les uns aux autres tant et si bien qu'elle ne pouvait jamais se souvenir avec certitude du nombre d'entre eux qui s'étaient écoulés. Elle savait seulement que pendant une période indéterminée elle avait eu constamment faim et presque constamment mal aux pieds. La faim et son mal de pieds étaient les souvenirs les plus clairs qu'elle conservait de cette période, avec le froid des nuits et une impression bizarre, débraillée et stupide qui lui venait du manque de sommeil et de l'exposition constante à l'air extérieur.

Une fois arrivés à Bromley, ils s'étaient rassemblés dans un horrible tas

d'ordures jonché de vieux papiers, qui empestait les déchets de plusieurs abattoirs, puis ils avaient passé une nuit à grelotter avec des sacs pour toute couverture dans de hautes herbes humides à la lisière d'un terrain de jeux. Le lendemain matin, ils avaient pris la route des houblonnières. À cette date déjà, Dorothy avait découvert que l'histoire que lui avait racontée Nobby, sur la promesse d'un travail, était totalement fausse. Il l'avait inventée – il l'avoua le plus gaiement du monde – pour la persuader de venir avec eux. Leur seule chance de trouver un travail était de descendre dans la région du houblon et de postuler dans toutes les exploitations agricoles jusqu'à ce qu'ils en trouvent une où l'on avait encore besoin de cueilleurs.

À vol d'oiseau, ils avaient peut-être cinquante-cinq kilomètres à parcourir, et pourtant, au bout de trois jours, ils avaient à peine atteint la bordure des houblonnières. C'était bien sûr la nécessité de trouver de quoi manger qui ralentissait leur avancée. Ils auraient parcouru cette distance en deux jours, voire en un seul, s'ils n'avaient pas été obligés de se nourrir. En fait, tous leurs déplacements leur étaient dictés par leur ventre, et ils avaient à peine le temps de réfléchir si le chemin qu'ils prenaient était le bon. La demi-couronne de Dorothy avait fondu en quelques heures, après quoi il ne leur était plus resté qu'à mendier. Mais c'est alors que les difficultés avaient commencé. Une personne peut assez facilement mendier sa nourriture sur la route, et même deux peuvent y arriver, mais c'est une tout autre histoire à quatre. Dans de telles circonstances, on ne peut survivre que si on se met en chasse avec l'obstination et la ténacité d'un animal sauvage. La nourriture était leur unique préoccupation durant ces trois jours – rien que la nourriture, avec des difficultés infinies pour s'en procurer.

Ils faisaient la manche du matin au soir. Ils vagabondaient sur d'énormes distances, sillonnaient le comté de long en large, se traînaient de village en village et de maison en maison, « taping » chaque boucher, chaque boulanger et dans chaque petite maison susceptible de convenir, tournaient pleins d'espoir autour des lieux de pique-niques, faisaient signe – toujours en vain – aux voitures qui passaient et accostaient les vieux messieurs en faisant la tête de circonstance pour leur débiter des histoires de galère. Ils s'écartaient souvent de dix kilomètres de leur trajet pour un quignon de pain ou quelques rogatons de bacon. Tous mendiaient, Dorothy comme les autres ; elle n'avait pas de souvenirs, pas de critères de comparaison pour en avoir honte. Et pourtant, malgré leurs efforts, ils seraient restés le ventre à moitié vide la plupart du temps s'ils n'avaient pas volé autant que quémanté. Au crépuscule et au petit matin, ils pillaient les vergers et les champs, emportant pommes, prunes de Damas, poires, noisettes, framboises d'automne et, surtout, pommes de terre ; Nobby considérait comme un péché de passer devant un champ de pommes de terre sans en prendre au moins une pleine poche. D'ailleurs, c'était généralement lui qui chapardait pendant que les autres montaient la garde. C'était un voleur intrépide ; il aimait à se vanter qu'il volait tout ce qui n'était pas attaché, et il les aurait tous envoyés en prison s'ils ne l'avaient pas retenu parfois. Une fois, il attrapa même une oie, mais celle-ci se mit

à pousser des cris tant et si bien que Charlie et Dorothy entraînaient Nobby juste au moment où le propriétaire sortait à sa porte pour voir ce qui se passait.

Lors de ces premiers jours, ils marchaient entre trente et cinquante-cinq kilomètres. Ils se traînèrent à travers des terrains communaux et des villages isolés aux noms incroyables, se perdirent dans des chemins ne menant nulle part, s'affalèrent épuisés dans des fossés à sec sentant le fenouil et les tanaïses, pénétrèrent furtivement dans des bois privés, se « rassemblèrent » dans des fourrés où le bois et l'eau étaient à portée de main, et se préparèrent d'étranges et ignobles repas dans les deux boîtes à tabac de deux livres qui étaient leurs seules marmites. Parfois, quand ils avaient de la chance, ils se faisaient un excellent ragoût avec le bacon qu'on leur avait donné et le chou-fleur qu'ils avaient volé ; d'autres fois c'était une orgie insipide de pommes de terre grillées dans les cendres, ou de la confiture de framboises d'automne volées qu'ils faisaient bouillir dans une des boîtes et dévoraient encore brûlante. Le thé était la seule chose dont ils n'étaient jamais à court. Même lorsqu'ils n'avaient rien à manger, il leur restait du thé, brun à force d'infuser et revigorant. C'est une des choses qu'on peut quémander le plus facilement. « S'il vous plaît, m'dame, pourriez-vous me donner une pincée de thé ? » est une question à laquelle même les ménagères endurcies du Kent répondent rarement par la négative.

Les journées étaient une fournaise, les routes d'un blanc éblouissant et la poussière que projetaient les voitures leur cinglait le visage. Souvent, des familles de cueilleurs de houblon les dépassaient, en poussant des vivats, dans des camions chargés jusqu'au ciel de meubles, d'enfants, de chiens et de cages à oiseaux. Les nuits étaient toujours froides. C'est à peine si on sait en Angleterre ce qu'est une nuit où il fait vraiment bon après minuit. Deux grands sacs constituaient tout le couchage qu'ils se partageaient. Flo et Charlie en avaient un, Dorothy avait l'autre et Nobby dormait à même le sol. L'inconfort était presque aussi pénible à supporter que le froid. Si on se couchait sur le dos, la tête, comme il n'y avait pas d'oreiller, tombait en arrière au point qu'on avait l'impression de se briser le cou ; si on se mettait sur le côté, c'était l'os de la hanche qui, en appuyant contre la terre, vous mettait au supplice. Et même quand, vers les petites heures de l'aube, on réussissait à s'endormir par intermittence, le froid pénétrait dans vos rêves les plus profonds. Nobby était le seul qui pouvait réellement le supporter. Il dormait aussi paisiblement dans un nid d'herbe détremnée que dans un lit, et sa figure simiesque, avec ses quelques poils roux brillant sur son menton comme de petits bouts de fil de cuivre, ne perdait jamais sa couleur rose et chaude. Comme beaucoup de rouquins, il semblait émettre un rayonnement interne qui le réchauffait non seulement lui, mais aussi l'air environnant.

Dorothy considérait comme normale cette existence étrange et inconfortable ; elle n'avait qu'une vague conscience, si elle en avait une, que son ancienne vie oubliée avait été différente. Au bout de seulement deux jours, elle avait cessé de s'interroger sur sa situation difficile. Elle acceptait tout – la saleté, la faim et la fatigue, les errances sans fin, les journées chaudes et poussiéreuses et les nuits

froides et sans sommeil. Elle était, en tout cas, beaucoup trop épuisée pour penser. L'après-midi du deuxième jour, ils étaient tous accablés de fatigue et au bord du désespoir, à l'exception de Nobby, dont rien ne venait à bout. Peu après leur départ pourtant, un clou avait commencé à transpercer la semelle de sa botte, mais cela avait à peine l'air de le troubler. Pendant des périodes d'une heure d'affilée, Dorothy semblait quasiment dormir en marchant. Elle avait un fardeau à porter à présent car, comme les deux hommes étaient déjà chargés et que Flo refusait inébranlablement de transporter quoi que ce soit, elle s'était proposé de prendre le sac qui contenait les pommes de terre volées. Ils en conservaient généralement une provision d'environ dix livres. Dorothy jetait le sac sur son épaule comme le faisaient Nobby et Charlie avec leurs baluchons, mais la corde lui sciait les doigts et le sac lui heurtait la hanche et l'irritait au point finalement de la faire saigner. Dès le départ, ses chaussures fragiles et misérables avaient commencé à partir en morceaux. Le deuxième jour, le talon de la droite se détacha, ce qui la contraignit à boitiller ; mais Nobby, expert dans ce genre d'affaires, lui conseilla d'arracher le talon de l'autre chaussure et de marcher à plat. Le résultat fut une forte douleur dans les tibias quand le chemin montait, et l'impression que la plante de ses pieds avait été martelée avec une barre de fer.

Mais Flo et Charlie étaient en plus mauvaise situation qu'elle. Ils n'étaient pas tant épuisés que stupéfaits et scandalisés par les distances qu'ils étaient supposés parcourir. Marcher trente kilomètres en une journée était une chose dont ils n'avaient même jamais entendu parler. Ils étaient nés et avaient grandi à Londres et, malgré le dénuement dans lequel ils avaient vécu ces derniers mois, ils n'avaient jamais pris la route. Charlie, jusqu'à assez récemment, avait eu un bon emploi, et Flo également avait eu un bon chez-soi mais elle s'était laissé séduire et avait tout quitté pour vivre dans la rue. Ils étaient tombés sur Nobby à Trafalgar Square et avaient accepté d'aller cueillir le houblon avec lui, en s'imaginant que ce serait plus ou moins de la rigolade. Bien sûr, ayant été peu de temps « sur le carreau » en comparaison, ils regardaient de haut Nobby et Dorothy. Chez ce dernier, ils estimaient sa connaissance de la route et son intrépidité dans le vol, mais il leur était socialement inférieur – telle était leur attitude à son égard. Quant à Dorothy, ils daignaient rarement la regarder depuis que sa demi-couronne avait entièrement fondu.

Le courage leur manqua dès le deuxième jour. Ils se laissaient distancer, grommelaient constamment et réclamaient plus que leur part de nourriture. Le troisième jour, il fut presque impossible de les convaincre de continuer la route. Ils avaient la nostalgie de Londres et ne se souciaient plus du tout d'arriver ou non aux houblonnières ; ils n'aspiraient qu'à s'étaler dans le premier endroit confortable qu'ils trouveraient et, alors qu'il ne leur restait plus rien à manger, à s'empiffrer sans fin. À la fin de chaque halte, il fallait engager une discussion fastidieuse pour qu'ils se décident à se relever.

« Allez, les gars ! disait Nobby. Lève ton cul, Charlie. Il est temps d'y aller !

— Oh, fait chier d’y aller ! répondait ce dernier d’un air morose.

— Ben, on ne peut pas dormir à la belle ici, si ? On a dit qu’on marchait jusqu’à Sevenoaks ce soir, pas vrai ?

— Oh, fait chier Sevenoaks ! Sevenoaks ou n’importe quel bled, ça fait pas la moindre différence pour moi.

— Tu fais chier ! On veut se trouver du boulot demain, non ? Et on est obligés de descendre dans les fermes pour commencer à en chercher.

— Oh, fait chier les fermes ! Je préférerais n’avoir jamais entendu causer de c’foutu houblon ! J’ai pas été élevé pour marcher et dormir à la belle comme toi. J’en ai ma claque ; ouais, putain, j’en ai vraiment ma claque.

— Moi, ce fichu houblon, j’en ai d’jà plein le dos » fit Flo en suivant le mouvement.

Nobby confia à Dorothy que, selon lui, Flo et Charlie allaient probablement « se tirer » s’ils avaient l’occasion de trouver un moyen de retourner à Londres. Mais rien ne décourageait Nobby ni ne contrariait sa bonne humeur, pas même lorsque le clou dans sa botte toucha au pire et que le vestige crasseux de sa chaussette fut noir de sang. Le troisième jour, le clou avait creusé un trou permanent dans son pied, et il devait faire une halte tous les kilomètres pour le renfoncer.

« Désolé, gamine, disait-il, je dois encore m’occuper de mon fichu panard. Ce clou, c’est Byzance. »

Il cherchait une pierre ronde, s’accroupissait dans le fossé et renfonçait soigneusement le clou en tapant dessus.

« Voilà ! disait-il avec optimisme, en touchant l’endroit avec le pouce. Ce salaud est dans sa tombe ! »

Cependant, l’építaphe aurait dû être « Resurgam », car le clou ressortait invariablement en un quart d’heure.

Nobby, bien sûr, avait essayé de faire la cour à Dorothy et ne lui en avait pas gardé rancune lorsqu’elle l’avait repoussé. Son heureux tempérament le rendait incapable de prendre ses échecs très au sérieux. Il était toujours nonchalant, chantant avec une vigoureuse voix de baryton – ses trois chansons préférées étaient *Sonny Boy*, *’Twas Christmas Day in the Workhouse* (sur l’air de *The Church’s One Foundation*) et... *! was all the band could play*, cette dernière avec des effets de musique militaire pleins de vitalité. À vingt-six ans, il était veuf et avait été successivement vendeur de journaux, petit voleur, mineur délinquant, soldat, cambrioleur et clochard. Ces faits, toutefois, il fallait en reconstituer l’ordre soi-même, car il était incapable de faire un récit consécutif de sa vie. Sa conversation était parsemée de souvenirs pittoresques – les six mois qu’il avait servi dans un régiment de ligne avant d’être réformé à cause d’un oeil abîmé, la nature détestable de la bouillie de flocons d’avoine à Holloway [11], son enfance dans les caniveaux de Deptford, la mort de sa femme en couches, à dix-huit ans,

quand lui-même en avait vingt, la terrible flexibilité des cannes en maison de redressement, le bruit sourd de la nitroglycérine qui explose, soufflant la porte du coffre-fort de l'usine de chaussures et bottes de Woodward, où il avait ratissé cent vingt-cinq livres qu'il avait ensuite dépensées en trois semaines.

L'après-midi du troisième jour, ils arrivèrent aux abords des houblonnières et commencèrent à rencontrer des gens découragés, clochards pour la plupart, qui retournaient à Londres avec la nouvelle qu'il n'y avait pas de boulot – le houblon était de mauvaise qualité, les prix bas, et les bohémiens et les « cueilleurs maison » avaient fait main basse sur toutes les places. En apprenant cela, Flo et Charlie perdirent tout espoir, mais Nobby, grâce à un habile mélange d'intimidation et de persuasion, parvint à les emmener quelques kilomètres plus loin. Dans un petit village nommé Wale, ils tombèrent sur une vieille Irlandaise – elle s'appelait Mme McElligot – qui venait de trouver du travail dans une houblonnière voisine, et ils échangèrent avec elle quelques-unes de leurs pommes volées contre un morceau de viande qu'elle avait « tapé » plus tôt dans la journée. Elle leur donna quelques informations utiles sur la cueillette du houblon et sur les exploitations agricoles où tenter sa chance. Tous étaient affalés sur la pelouse du village, épuisés, en face d'une petite épicerie générale avec des affiches de journaux à l'extérieur.

« Le mieux, ce s'rait d'descendre essayer chez Chalmers, leur conseilla Mme McElligot avec son fort accent dublinois. C'est un peu au-d'ssus, à huit kilomètres d'ici. J'ai entendu dire que Chalmers cherche encore une dizaine de cueilleurs. M'est avis qu'il vous donnera du boulot si vous arrivez assez tôt.

– Huit kilomètres ! La vache ! Y a personne plus près que ça ? grommela Charlie.

– Eh ben, y a chez Norman. C'est là que j'ai trouvé mon boulot... j'commence d'main matin. Mais c'est pas la peine d'essayer chez lui. Il n'prend qu'des cueilleurs maison, et ils disent qu'il va laisser fleurir la moitié d'ses houblons.

– C'est quoi, les cueilleurs maison ? dit Nobby.

– Eh ben, ceux qu'ont une maison à eux. Ou bien vous d'vez habiter dans les environs, ou bien, sinon, l'fermier doit vous donner une cabane où dormir. C'est la loi, d'nos jours. Aut'fois, quand on descendait houblonner, on pieutait dans une écurie et personne nous posait de questions. Mais ces sacrés j'me-mêle-de-tout du gouvernement travailliste ont fait passer une loi comme quoi aucun cueilleur ne devait être pris sans que le fermier il a un logement décent pour lui. Et donc Norman ne prend qu'des gens qu'ont des maisons à eux.

– D'accord, mais vous avez pas de maison à vous, vous ?

– Sûrement qu'non ! Mais Norman y croit que si. Je l'ai fait marcher comme quoi je vivais dans une petite maison pas loin. Ent'vous et moi, j'dors dans une étable à vaches. C'est pas si mal, sauf que ça pue la bouse, et faut partir à cinq heures l'matin, sinon le vacher y vous attrape.

— On n’a jamais fait la cueillette, dit Nobby. Je reconnaîtrais pas un de ces fichus houblons si j’en voyais un. Le mieux, c’est d’faire croire qu’on est un spécialiste quand on cherche un boulot, hein ?

— Pas du tout ! Pas besoin d’expérience pour le houblon. Suffit de l’arracher et d’le jeter dans la boîte. C’est tout ce qu’y a à faire, avec le houblon. »

Dorothy était sur le point de s’endormir. Elle entendait les autres tenir des propos décousus, d’abord sur la cueillette du houblon, puis sur une histoire dans les journaux concernant une fille qui avait disparu de chez elle. Flo et Charlie avaient lu les affiches à la devanture du magasin d’en face, et cela les avait un peu ranimés, parce que celles-ci leur rappelaient Londres et ses plaisirs. La fille portée disparue, dont le destin semblait plutôt les intéresser, était appelée « la fille du pasteur ».

« T’as vu ça, Flo ? dit Charlie qui lut une affiche avec délectation : “L’amour secret de la fille du pasteur. Révélations fracassantes”. Ça alors ! Je voudrais bien avoir un penny pour j’ter un oeil là-d’ssus !

— Oh ? De quoi ça cause ?

— De quoi ? T’as rien lu sur c’t’histoire ? Les journaux parlent que d’ça. La fille du pasteur par-ci, la fille du pasteur par-là – et y en a qui sont pas piqués des vers.

— Elle a un peu l’feu aux fesses, la fille du vieux pasteur, dit Nobby d’un air réfléchi, étendu sur le dos. J’aimerais bien qu’elle soit là ! J’saurais quoi faire avec elle, ça oui, j’saurais.

— C’t’une gamine qui a fui de chez elle, intervint Mme McElligot. Elle avait une liaison avec un homme d’vingt ans son aîné, elle a disparu et ils la r’cherchent partout.

— Barrée au milieu de la nuit dans une auto avec sa chemise de nuit pour tout vêtement, dit Charlie d’un air appréciateur. Tout l’village les a vus partir.

— Y en a qui pensent qu’il l’a emm’née à l’étranger et qu’il l’a r’vendue dans une d’ces maisons d’filles à Paris, ajouta Mme McElligot.

— Avec sa chemise de nuit pour tout vêtement ? C’t’cochon que ça d’vait êt’ ! »

La conversation aurait pu se poursuivre et donner de plus amples détails, mais Dorothy l’interrompit à cet instant. Leurs propos avaient éveillé une légère curiosité chez elle. Elle s’aperçut qu’elle ne comprenait pas le mot « pasteur ». Elle se redressa et demanda à Nobby :

« C’est quoi, un pasteur ?

— Un pasteur ? Eh bien, un ratichon, un cureton. Un type qui prêche et dit les cantiques à l’église. On en a croisé un hier – sur un vélo vert et avec un col qui faisait tout le tour. Un prêtre, un homme d’Église. Tu sais ce que c’est.

— Ah... Oui, je vois.

— Les prêtres ! C'est aussi d'sacrés zigotos, certains d'entre eux », dit Mme McElligot comme si elle évoquait un souvenir.

Dorothy n'en savait pas beaucoup plus. Ce que Nobby avait dit l'avait éclairée un peu, mais seulement un petit peu. Toute la série de pensées en lien avec « église » et « homme d'Église » était étrangement confuse et floue dans son esprit. C'était une des brèches – et il y en avait beaucoup – dans le mystérieux savoir qu'elle avait rapporté du passé.

C'était la troisième nuit qu'ils passaient sur la route. À la nuit tombante, ils se glissèrent comme d'habitude dans un petit bois pour « dormir à la belle », et peu après minuit la pluie se mit à tomber à verse. Une heure durant, ils trébuchèrent pitoyablement dans le noir à la recherche d'un refuge et finirent par trouver une meule de foin à l'abri de laquelle ils se serrèrent les uns contre les autres jusqu'à ce qu'il y ait assez de lumière pour y voir. Toute la nuit Flo pleura comme un veau de la manière la plus insupportable et, au matin, elle était dans un état de semi-effondrement. Sa grosse figure stupide, lavée par la pluie et les larmes, ressemblait à une boule de saindoux, si du moins on pouvait imaginer une boule de saindoux crispée par l'apitoiement sur soi-même. Nobby fouina sous la haie pour ramasser des branches en partie sèches puis, quand il en eut une pleine brassée, réussit à faire un feu et fit chauffer du thé comme d'habitude. Qu'il pleuve ou qu'il vente, Nobby parvenait toujours à faire un bidon de thé. Il transportait, entre autres choses, des morceaux de vieux pneus de voitures qui faisaient une flambée quand le bois était humide, et il avait même l'art, connu seulement de quelques connaisseurs parmi les clochards, de faire bouillir de l'eau sur une bougie.

Tout le monde avait les membres raides après cette nuit horrible, et Flo se déclara incapable de faire un pas. Charlie lui donnait raison. Aussi, puisque ces deux-là refusaient de bouger, Dorothy et Nobby allèrent à l'exploitation de Charmers après leur avoir fixé un rendez-vous où se retrouver une fois qu'ils auraient tenté leur chance. Quand ils arrivèrent chez Chalmers, à huit kilomètres de là, ils trouvèrent le chemin des houblonnières à travers d'immenses vergers, et on leur dit que le contremaître « arriverait bientôt ». Ils attendirent donc quatre heures en bordure de la plantation, le soleil brûlant leurs vêtements dans le dos, à regarder les cueilleurs de houblon au travail. Il y avait quelque chose de paisible et de séduisant dans ce spectacle. Les plants de houblon, hautes plantes grimpantes comme des haricots en beaucoup plus gros, formaient des rangées feuillues, d'où les cônes de houblon pendillaient en grappes vert pâle comme d'énormes grappes de raisin. Quand le vent les agitait, ils exhalaient une odeur fraîche et cinglante de soufre et de bière. Dans chaque rangée, une famille brûlée par le soleil faisait tomber les houblons dans des boîtes à fond de toile tout en chantant ; une sirène retentit bientôt et ils arrêtèrent le travail pour faire chauffer des bidons de thé sur des flambées de plants de houblon. Dorothy les enviait beaucoup. Comme ils avaient l'air heureux, assis autour des feux avec leurs bidons de thé et leurs

morceaux de pain et de bacon, dans l'odeur de houblon et la fumée ! Elle rêvait d'avoir un travail de ce genre ; cependant, pour l'heure, les affaires n'allaient pas fort. Le contremaître arriva vers une heure et leur dit qu'il n'avait pas de travail pour eux ; ils repartirent donc sur la route en chapardant une dizaine de pommes pour se venger de l'exploitation Chalmers.

Quand ils arrivèrent au lieu du rendez-vous, Flo et Charlie s'étaient volatilisés. Même s'ils les cherchèrent, ils savaient ce qui s'était passé. En fait, c'était absolument évident. Flo avait fait de l'oeil au chauffeur d'un camion de passage, et celui-ci les avait ramenés tous les deux à Londres en échange d'un gros câlin en chemin. Plus grave, ils avaient volé les deux baluchons. Dorothy et Nobby n'avaient plus rien à se mettre sous la dent, plus un quignon de pain, plus une pomme de terre, ni une pincée de thé, plus de couchage, et même plus de boîte à tabac où faire cuire tout ce qu'ils mendiaient ou chapardaient – plus rien, en fait, hormis les vêtements qu'ils portaient.

Les trente-six heures qui suivirent furent un mauvais moment à passer – un très mauvais moment. Affamés et épuisés, comme ils rêvaient d'un travail ! Mais les chances d'en trouver un semblaient se réduire de plus en plus à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le pays du houblon. Ils parcouraient des distances interminables entre chaque exploitation, pour s'entendre dire la même chose partout – nous n'avons pas besoin de cueilleurs. Ces déplacements les occupaient tellement qu'ils n'avaient même plus le temps de mendier et devaient se contenter des pommes et des prunes de Damas qu'ils volaient et dont le jus acide leur donnait mal à l'estomac tout en les laissant affamés. Il ne plut pas cette nuit-là, mais il fit plus froid qu'avant. N'essayant même pas de dormir, Dorothy passa la nuit autour du feu à l'entretenir. Ils étaient cachés dans un bois de hêtres, sous un vieil arbre trapu qui les préservait du vent mais les trempait aussi périodiquement d'une pluie de rosée glaciale. Nobby, qui était allongé sur le dos, bouche ouverte et une de ses grosses joues faiblement éclairée par le rayonnement du feu, dormait à poings fermés comme un enfant. Toute la nuit, un vague étonnement, né de l'insomnie et de l'inconfort insupportable, ne cessait de troubler l'esprit de Dorothy. Cette vie passée à vagabonder le ventre creux toute la journée et à grelotter de froid la nuit sous des arbres ruisselants, était-ce la vie pour laquelle elle avait été élevée ? Avait-ce été ainsi durant ce passé dont elle avait tout oublié ? D'où venait-elle ? Qui était-elle ? Elle n'obtint pas de réponse, et ils reprirent la route à l'aube. Le soir, ils avaient tenté leur chance dans sept exploitations agricoles en tout, les jambes de Dorothy n'en pouvaient plus, et son esprit était si brouillé qu'elle avait du mal à marcher droit.

Mais tard dans la soirée, d'une manière tout à fait inattendue, leur chance tourna. Ils se présentèrent à l'exploitation d'un dénommé Cairns, dans le village de Clintock, et se virent embaucher sur-le-champ, sans qu'on leur pose de questions. Le contremaître, les toisant de haut en bas, se contenta de leur dire : « Bon, vous faites l'affaire. Vous commencez demain matin : boîte numéro 7, équipe 19 », et ne prit même pas la peine de leur demander leurs noms. La

cueillette du houblon, selon toute apparence, ne nécessitait ni certificat ni expérience.

Ils trouvèrent le chemin du pré où était implanté le camp des cueilleurs. Dans un état second, entre épuisement et joie d'avoir enfin trouvé un travail, Dorothy se retrouva au milieu d'un dédale de cabanes à toit de fer-blanc et de roulottes de gitans avec du linge bigarré étendu aux fenêtres. Des hordes d'enfants grouillaient dans les étroites allées d'herbe des cabanes, et des gens déguenillés et à l'air aimable préparaient les repas sur d'innombrables feux de fagots. Au fond du champ, des cabanes rondes en fer-blanc, à l'écart et de qualité bien inférieure aux autres, étaient réservées aux célibataires. Un vieil homme qui faisait griller du fromage indiqua à Dorothy une des cabanes pour femmes.

Dorothy poussa la porte. C'était une cabane d'environ six mètres de diamètre, avec des fenêtres sans vitres condamnées, et sans aucun meuble. Elle semblait entièrement vide hormis un énorme tas de paille qui s'élevait jusqu'au toit – en fait, la cabane était presque entièrement remplie de paille. Pour Dorothy, dont les yeux se fermaient déjà de sommeil, cette paille semblait merveilleusement confortable. Elle commença à se frayer un chemin dedans et fut arrêtée par un glapissement aigu sous elle.

« Holà ! Qu'est-ce tu fiches ici ? Dégage ! Qui c'est qui t'a demandé d'me marcher sur l'bide, idiotte ? »

Apparemment, il y avait déjà des femmes dans la paille. Dorothy rampa plus prudemment, culbuta sur quelque chose, s'enfonça dans la paille et s'endormit aussitôt. Une femme à l'air fruste, en partie dénudée, surgit comme une sirène de la mer de paille.

« Salut, l'amie ! dit-elle. T'es sur les rotules, pas vrai ?

— Oui, je suis fatiguée... très fatiguée.

— Eh bien, tu vas avoir drôlement froid dans la paille sans vêtements de nuit sur le dos. T'as pas de couverture ?

— Non.

— Partageons la mienne, si tu veux. J'ai un sac ici. »

Elle plongea dans la paille et réapparut avec un sac à houblons de deux mètres de long. Dorothy était déjà endormie. Elle se laissa réveiller, se glissa tant bien que mal dans le sac qui était si long qu'elle pouvait s'y enfouir tout entière, tête comprise. Ensuite, elle s'enfonça profondément, en partie de sa propre volonté, dans un nid de paille plus chaud et sec qu'elle ne l'aurait cru possible. La paille lui chatouillait les narines, se prenait dans ses cheveux et la piquait même à travers le sac, mais à cet instant aucun endroit imaginable – ni le divan en duvet de cygne de Cléopâtre ni le lit flottant d'Haroun al-Raschid – n'aurait pu lui sembler plus voluptueux pour dormir.

Une fois que l'on avait un travail, la facilité avec laquelle on s'installait dans la routine de la cueillette du houblon était remarquable. Au bout d'une semaine, on se plaçait déjà parmi les cueilleurs spécialistes et l'on avait l'impression d'avoir cueilli du houblon toute sa vie.

Ce travail était d'une extrême facilité. Il était incontestablement épuisant sur le plan physique – il fallait rester debout dix ou douze heures par jour et l'on tombait de sommeil dès six heures le soir –, mais il ne nécessitait aucune aptitude particulière. Un bon tiers des cueilleurs du camp étaient aussi nouveaux dans le métier que Dorothy elle-même. Parmi eux, certains étaient venus de Londres sans avoir la plus petite idée de ce qu'était le houblon, de comment on le cueillait, ni de pourquoi. On racontait qu'un homme avait demandé le matin de son premier jour de travail : « Où sont les pelles ? » Il croyait que le houblon devait être extrait de la terre.

Hormis le dimanche, tous les jours se ressemblaient dans le camp. À cinq heures et demie, quelqu'un tapait au mur de votre cabane, on se traînait hors de sa couche et l'on commençait à chercher ses chaussures au milieu des jurons ensommeillés des femmes qui étaient ensevelies çà et là dans la paille (il y en avait six ou sept, et peut-être même huit). Dans ce vaste tas de paille, chaque vêtement que l'on était malavisé d'ôter se perdait toujours immédiatement. On prenait une brassée de paille, une autre de plants de houblon séchés, et un fagot dans le tas dehors, et l'on faisait un feu pour le petit déjeuner. Dorothy préparait toujours le petit déjeuner de Nobby en même temps que le sien et allait taper au mur de sa cabane quand c'était prêt, car elle était plus matinale que lui. Il faisait très froid ces matins de septembre, le ciel à l'est passait lentement du noir au bleu de cobalt et l'herbe couverte de rosée était blanc argenté. Le petit déjeuner était toujours le même : du bacon, du thé et du pain frit dans la graisse du bacon. Tout en mangeant, on préparait un repas exactement similaire pour le déjeuner, puis, son seau à repas sous le bras, on partait pour les houblonnières, à deux kilomètres, dans l'aube bleue et venteuse, et on avait le nez qui coulait tellement dans le froid qu'on était parfois obligé de s'arrêter pour l'essuyer à son tablier de toile.

Les houblons étaient répartis en plantations d'environ un demi-hectare et chaque équipe – une quarantaine de cueilleurs aux ordres d'un chef qui était souvent un gitan – travaillait dans une plantation à la fois. Les plants, qui atteignaient trois mètres et demi ou plus, poussaient sur des cordes et pendaient par-dessus des fils de fer horizontaux, en rangées d'un ou deux mètres de distance ; dans chacune d'elles, il y avait une boîte à fond de toile qui ressemblait à un hamac très profond suspendu à un lourd cadre de bois. Dès qu'on arrivait, on mettait sa boîte en place, coupait les cordes des deux plants suivants et on les

arrachait – des feuillages énormes et fuselés, comme les nattes de Raiponce, qui s’abattaient en vous faisant prendre une douche de rosée. On les traînait jusqu’au-dessus de la boîte, et là, à partir du gros bout du plant, on commençait à arracher les lourdes grappes de houblon. À cette heure matinale, la cueillette ne pouvait être que lente et maladroite. Les mains étaient encore raides, la rosée froide les engourdisait et les cônes de houblon étaient humides et glissants. La difficulté principale était de les cueillir sans les feuilles et les tiges, car le mesureur était en mesure de refuser le houblon s’il y avait trop de feuilles.

Les troncs des plants étaient couverts d’épines minuscules qui mettaient les mains en bouillie en deux ou trois jours. Le matin, c’était une torture de commencer la cueillette quand les doigts étaient presque trop raides pour se plier et saignaient en une dizaine d’endroits, mais la douleur s’apaisait lorsque les coupures s’étaient rouvertes et que le sang coulait en abondance. Si le houblon était de bonne qualité et si on le cueillait bien, on pouvait dépouiller un plant en dix minutes, et les meilleurs plants produisaient un demi-boisseau de houblon. Mais la qualité des cônes de houblon variait beaucoup d’une plantation à l’autre. Dans certaines, ils étaient gros comme des noix et pendaient en grandes grappes sans feuilles que l’on pouvait arracher d’une simple torsion ; dans d’autres, c’étaient de petites choses minables pas plus grosses que des petits pois et qui poussaient si parcimonieusement que l’on devait les cueillir un à un. Certains cônes étaient de si mauvaise qualité qu’il fallait plus d’une heure pour en cueillir un boisseau.

Le travail allait lentement au petit matin, avant que les cônes soient suffisamment secs pour se laisser manipuler facilement. Mais le soleil se levait bientôt, une charmante odeur âpre commençait à se déverser des houblons qui se réchauffaient, l’humeur maussade des gens levés tôt se dissipait et le travail prenait son allure de croisière. De huit heures à midi, on cueillait, cueillait, cueillait avec une sorte de passion du travail – une vive impatience, qui croissait à mesure que la matinée avançait, de finir chaque plant et de faire avancer la boîte un peu plus loin dans la rangée. Au début des plantations, les boîtes partaient de front, mais peu à peu les meilleurs cueilleurs caracolaient en tête, et certains d’entre eux finissaient leur rangée quand les autres en étaient encore à peine à la moitié des leurs ; sur quoi, si vous étiez loin derrière, ils étaient autorisés à faire demi-tour et à finir votre rangée pour vous, ce qu’on appelait « voler le houblon ». Dorothy et Nobby étaient toujours parmi les derniers, n’étant que deux alors qu’il y avait quatre personnes pour la plupart des boîtes. Et puis Nobby, avec ses grosses mains, était un piètre cueilleur ; dans l’ensemble, les femmes cueillaient mieux que les hommes.

La course était toujours serrée entre les deux boîtes de chaque côté de Dorothy et Nobby, les numéros 6 et 8. La numéro 6 était celle d’une famille de gitans – un père frisé et à boucles d’oreilles, une vieille mère basanée et ratatinée et deux fils costauds – et la numéro 8 celle d’une vieille marchande ambulante de l’East End qui portait un large chapeau et un long manteau noir et qui prenait des prises

dans une boîte de papier mâché sur le couvercle de laquelle était représenté un paquebot. Elle se faisait toujours aider par ses filles et petites-filles qui venaient se relayer de Londres tous les deux jours. Une belle bande d'enfants travaillait avec l'équipe ; ils suivaient les boîtes avec des paniers pour ramasser les cônes tombés pendant que les adultes cueillaient. Rose, la petite-fille de la marchande ambulante, pâle et minuscule, et une petite gitane, basanée comme une Indienne, n'arrêtaient pas de filer pour voler des framboises d'automne et se balancer sur les plants de houblon ; et les chants incessants autour des boîtes étaient couverts par les cris stridents de la marchande ambulante : « Allez, Rose, mon p'tit chaton paresseux ! Ramasse les houblons ! Je m'en vais te dérouiller les fesses ! », etc.

Une bonne moitié des cueilleurs de l'équipe étaient des gitans – on en comptait au moins deux cents dans le camp. Les autres cueilleurs les appelaient « *did-dykies* ». Assez chaleureux dans leur genre, ce n'étaient pas de mauvais bougres, et ils vous flattaient grossièrement quand ils voulaient obtenir quelque chose de vous ; néanmoins, ils ne manquaient pas de ruse, de cette ruse impénétrable des barbares. Dans leurs visages de brutes orientales perçait un regard d'animal sauvage mais indolent – un regard dans lequel l'idiotie épaisse se doublait d'une fourberie indomptable. Leur conversation consistait en cinq ou six remarques qu'ils répétaient à l'envi sans jamais s'en lasser. Les deux jeunes gitans de la boîte numéro 6 posaient à Dorothy et Nobby la même devinette au moins une dizaine de fois par jour :

« Qu'est-ce que l'homme le plus intelligent d'Angleterre ne peut pas faire ?

— Je ne sais pas. Quoi ?

— Chatouiller le cul d'un moucheron avec un poteau télégraphique. »

Et d'éclater de rire à chaque fois. Ils étaient tous d'une ignorance sans fond et vous informaient avec fierté qu'aucun d'eux n'était capable de lire le moindre mot. Un jour, le vieux père de famille frisé, qui s'imaginait vaguement que Dorothy était une « savante », lui demanda sérieusement s'il pouvait aller en roulotte à New York.

À midi, une sirène à la ferme indiquait aux cueilleurs de cesser le travail pendant une heure, et généralement le mesureur était passé un peu avant pour récupérer les houblons. Au cri d'avertissement du chef d'équipe : « Houblons prêts, numéro dix-neuf ! », tout le monde se hâtait de ramasser les cônes tombés, terminait les vrilles qui avaient été négligées ici et là et enlevait les feuilles de la boîte. C'était tout un art. Cela ne servait à rien de cueillir trop « proprement », car les feuilles allaient peser dans la balance de la même manière que les cônes. Les vétérans, comme les gitans, étaient experts pour cueillir aussi « salement » qu'il était acceptable.

Le mesureur venait avec un panier d'osier d'une contenance d'un boisseau, accompagné d'un « *bookie* » qui inscrivait les cueillettes dans un grand livre de comptes. Les « *bookies* » étaient de jeunes hommes, employés, comptables ou

autres, à qui ce travail permettait de gagner de l'argent pendant leurs congés. Le mesureur vidait la boîte boisseau par boisseau tout en entonnant « Un ! Deux ! Trois ! Quatre ! » et les cueilleurs inscrivait le nombre dans leurs livres. Chaque boisseau rapportant deux pence aux cueilleurs, il y avait naturellement des querelles interminables et des accusations d'injustice à propos de la façon de mesurer. Le houblon a une nature spongieuse : on pouvait entasser un boisseau dans un pot d'un litre si on le voulait ; aussi, à chaque boisseau extrait, un des cueilleurs se penchait sur la boîte et les remuait pour leur donner plus de volume, après quoi le mesureur puisait au fond de la boîte et secouait de nouveau les houblons. Certains matins, il avait l'ordre de prendre des « paniers lourds » de façon à ramasser deux boisseaux à chaque fois, ce qui ne manquait pas de provoquer des hurlements de colère : « Regardez comme le salaud les bourre ! Pourquoi vous monteriez pas dessus pour les écraser pendant que vous y êtes ? », etc. ; et les vétérans d'ajouter sombrement qu'ils avaient connu des mesureurs qui s'étaient fait jeter dans des mares à vaches le dernier jour de la cueillette. Des boîtes, les houblons étaient mis dans des sacs pouvant contenir en théorie une cinquantaine de kilos, mais il fallait deux hommes pour soulever un sac plein lorsque le mesureur avait fait des « paniers lourds ». On disposait d'une heure pour déjeuner, durant laquelle on faisait un feu de plants de houblon – c'était interdit mais tout le monde le faisait –, on faisait chauffer du thé et on mangeait ses sandwiches au bacon. Après le déjeuner, on se remettait à la cueillette jusque vers cinq ou six heures de l'après-midi, quand le mesureur revenait récupérer les cônes de houblon, et ensuite on était libre de retourner au camp.

Lorsqu'elle se retournait, *a posteriori*, sur cet intermède de cueillette du houblon, Dorothy se souvenait toujours des après-midi. Ces longues heures laborieuses sous le soleil, au milieu des chants de quarante voix différentes et de l'odeur du houblon et de la fumée de bois, avaient une résonance particulière et inoubliable. Au fur et à mesure que l'après-midi avançait, on avait peine à tenir debout tellement on était fatigué, les espèces de petits poux verts du houblon se mettaient dans vos cheveux et vous importunaient, et vos mains, à cause du jus sulfureux, devenaient aussi noires que celles d'un Noir, sauf quand elles étaient en sang. Et pourtant, on était heureux, heureux à un point déraisonnable. Le travail vous empoignait et vous absorbait. C'était un travail stupide, mécanique, épuisant, chaque jour plus douloureux pour les mains, et pourtant on ne s'en lassait jamais. Quand le temps était agréable et que les houblons étaient beaux, on avait l'impression de pouvoir continuer à cueillir indéfiniment. On éprouvait une joie physique, une chaude sensation de satisfaction, à être là heure après heure à arracher les lourdes grappes et à contempler le tas vert pâle grossir de plus en plus dans la boîte, chaque boisseau signifiant deux pence supplémentaires dans la poche. Le soleil vous brûlait, vous cuisait à petit feu, et l'odeur âpre, qui ne faiblissait jamais, comme le vent sur un océan de bière fraîche, vous affluait aux narines et vous rafraîchissait. Quand le soleil brillait, tout le monde chantait en travaillant et les plantations retentissaient de chansons. Pour une raison ou pour une autre, toutes ces chansons étaient tristes cet automne – des chansons d'amour

rejeté et de loyauté non récompensée, comme des versions populaires de *Carmen* ou de *Manon Lescaut*. Il y avait :

Les voici – tout à leur bonheur –
Heureuse fille – chanceux garçon –
Mais mo-o-o-oi –
J'ai le coeur bri-i-i-isé !

Et aussi :

Mais je da-a-anse – les larmes – aux yeux –
Pas'que la fille – dans mes bras – c'est pas to-o-oi !

Et puis :

Les cloches – sonnent – pour Sally –
Mais pa-a-as – pour Sally – et moi !

La petite gitane chantait à longueur de journée :

On est si pauv', tous si pauv'
Ici à la Ferme du Malheur !

Et tout le monde avait beau lui dire que le nom exact était « Ferme de la Misère », elle persistait à l'appeler « Ferme du Malheur ». La vieille marchande ambulante et sa petite-fille Rose connaissaient une chanson de cueillette du houblon qui disait :

Nos pauv' houblons !
Nos pauv' houblons !
Quand le mesureur il arrive,
Ramasse-les, ramasse-les par terre !

Quand y vient mesurer,
Y n'sait jamais où s'arrêter ;
Oui, oui, plonge dans la boîte
Et remporte le tout !

Les voici tout à leur bonheur et *Les cloches sonnent pour Sally* étaient les préférées des cueilleurs. Ils ne se lassaient jamais de les chanter et devaient l'avoir fait des centaines de fois quand la saison toucha à son terme. Les airs de ces chansons résonnant dans les rangées feuillues faisaient autant partie de l'atmosphère des houblonnières que l'odeur âpre et le soleil assommant.

Vers six heures et demie, de retour au camp, on s'accroupissait devant le courant qui passait le long des cabanes et on se lavait la figure, probablement pour la première fois de la journée. Il fallait bien une vingtaine de minutes pour se nettoyer les mains de la crasse noir charbon. L'eau et même le savon n'avaient aucun effet sur elle ; seules deux choses permettaient de l'enlever : la boue et, assez bizarrement, le jus de houblon. Ensuite, on préparait son dîner, lequel se composait habituellement de pain, de thé et de bacon de nouveau, à moins que Nobby n'ait rapporté pour deux pence de viande de la boucherie du village. C'était toujours lui qui faisait les courses. C'était le genre d'homme qui sait comment obtenir pour quatre pence de viande au prix de deux et, en outre, il était expert dans les économies de bouts de chandelle. Par exemple, il achetait toujours le pain en miche familiale [12], parce que, comme il se plaisait à le faire remarquer, une miche familiale c'était comme deux miches quand on la coupait en deux.

On piquait du nez avant même d'avoir dîné, mais les feux énormes que les gens avaient l'habitude de faire entre les cabanes étaient trop agréables pour qu'on les quitte sans regrets. La ferme autorisait deux fagots par jour pour chaque cabane, mais les cueilleurs en chapardaient autant qu'ils voulaient, ainsi que de gros blocs de racines d'orme qui se consumaient jusqu'au lendemain matin. Certains soirs, les feux étaient si gigantesques que vingt personnes pouvaient s'asseoir confortablement tout autour, et la veillée, avec ses chansons, ses histoires et ses pommes volées qu'on faisait griller, se prolongeait alors jusque tard dans la nuit. Garçons et filles s'éclipsaient dans les allées obscures, quelques esprits intrépides comme Nobby partaient avec des sacs pour piller les vergers voisins et les enfants jouaient à cache-cache dans le crépuscule ou pourchassaient les engoulevents qui hantaient le camp, et dont ils s'imaginaient, dans leur ignorance faubourienne, que c'étaient des faisans. Le samedi soir, cinquante ou soixante cueilleurs allaient se soûler au pub, puis revenaient en vociférant des chansons paillardes dans la rue du village, au grand dam des habitants, qui considéraient la saison de la cueillette comme d'honnêtes provinciaux de la Gaule romaine devaient avoir perçu les premières incursions des Goths.

Quand, enfin, on réussissait à se traîner jusqu'à sa cabane, le nid de paille n'était

ni trop chaud ni trop confortable. Après une première nuit des plus heureuses, Dorothy découvrit que la paille n'est pas du tout faite pour dormir dedans. Non seulement cela vous picote, mais, à la différence du foin, cela laisse passer les courants d'air par tous les côtés. Cependant, on avait l'occasion de voler presque autant de sacs à houblons qu'on voulait dans les champs et, en se confectionnant une sorte de cocon avec quatre de ces sacs posés l'un sur l'autre, elle réussissait à conserver assez de chaleur pour dormir tout au moins cinq heures par nuit.

Avec ce que l'on gagnait en cueillant les houblons, on avait tout juste de quoi vivre, et rien de plus.

La rémunération chez Cairns était fixée à deux pence le boisseau et un cueilleur expérimenté pouvait atteindre la moyenne de trois boisseaux à l'heure avec du houblon de bonne qualité. En théorie, par conséquent, il était possible de gagner trente shillings par semaine de soixante heures. Mais, en réalité, personne dans le camp ne s'était approché de ce chiffre. Les meilleurs cueilleurs se faisaient treize ou quatorze shillings par semaine, et les plus mauvais au maximum six shillings. Nobby et Dorothy, qui mettaient en commun leur cueillette et partageaient leurs gains, se faisaient aux alentours de dix shillings par semaine chacun.

Il y avait différentes raisons à cela. Pour commencer, le houblon était de mauvaise qualité dans certains champs. Il y avait également les retards qui faisaient perdre une heure ou deux tous les jours. Quand on avait terminé une plantation, il fallait déplacer sa boîte dans la suivante, laquelle se trouvait peut-être à un kilomètre ; et alors il pouvait y avoir eu une erreur, et l'équipe, qui s'époumonait sous ses boîtes (elles pesaient cinquante kilos), devait perdre une demi-heure de plus à crapahuter ailleurs. Le pire de tout, c'était la pluie. Le mois de septembre était mauvais cette année-là, il pleuvait un jour sur trois. On restait parfois une matinée ou une après-midi entière à frissonner lamentablement à l'abri des plants non dépouillés, avec un sac à houblons dégoulinant sur les épaules en attendant que la pluie cesse. Impossible de cueillir quand il pleuvait, les houblons étaient trop glissants pour être manipulés, et en outre c'était une pure perte de temps, car ils se réduisaient à presque rien dans la boîte lorsqu'ils étaient imbibés d'eau. Parfois, au bout d'une journée dans la houblonnière, on avait gagné un shilling ou moins.

Cela ne préoccupait guère la majorité des cueilleurs, qui pour une bonne moitié d'entre eux étaient des gitans et donc habitués à des salaires de misère. La plupart des autres étaient de respectables habitants de l'East End, marchands ambulants, petits boutiquiers ou semblables, qui venaient à la cueillette en vacances et se satisfaisaient de gagner de quoi payer leur billet aller-retour et s'amuser un peu le samedi soir. Les exploitants le savaient et en profitaient. En fait, si la cueillette des houblons n'avait pas été considérée comme une activité de vacances, l'industrie se serait effondrée aussitôt, car le prix du houblon est aujourd'hui si bas qu'aucun exploitant n'aurait pu se permettre de donner à ses cueilleurs des salaires décents.

Deux fois par semaine, on pouvait se faire « dépanner » d'une somme maximale égale à la moitié de ses gains. Si on partait avant la fin de la cueillette (ce qui était un inconvénient pour les exploitants), ils avaient le droit de se dédommager à

raison d'un penny par boisseau – c'est-à-dire de rempocher la moitié de ce qu'ils vous devaient. Vers la fin de la saison, lorsque tous les cueilleurs avaient acquis une jolie somme et ne souhaitaient pas la sacrifier en démissionnant, la tradition voulait également que les exploitants réduisent le tarif de rémunération à un penny et demi au lieu de deux pence. Faire grève était pratiquement impossible. Les cueilleurs n'avaient pas de syndicat et les chefs d'équipe n'étaient pas payés deux pence le boisseau comme les autres, mais un salaire hebdomadaire qui leur était retenu automatiquement s'il y avait une grève ; aussi, évidemment, ils auraient remué ciel et terre pour en éviter une. Somme toute, les exploitants avaient les cueilleurs à leurs bottes, mais ce n'étaient pas eux qui devaient être blâmés : le faible prix du houblon était à la racine du mal. Comme Dorothy l'observa plus tard, la plupart des cueilleurs n'avaient qu'une très vague idée de la somme qu'ils gagnaient. Le système du travail à la pièce leur dissimulait le faible taux de rémunération.

Les tout premiers jours, avant qu'ils puissent obtenir une avance, Dorothy et Nobby n'auraient pas été loin de mourir de faim si les autres cueilleurs ne les avaient pas nourris. Mais tout le monde était d'une gentillesse extraordinaire. Un vendeur de fleurs nommé Jim Burrows et un certain Jim Turle, qui était *vermin man* dans un grand restaurant de Londres, avaient épousé des soeurs et étaient très proches. Ils partageaient en famille une des cabanes les plus grandes un peu plus haut dans la rangée, et ils avaient pris Dorothy en affection. Ils veillèrent à ce que Nobby et elle ne meurent pas de faim. Les premiers jours, May Turle, qui avait quinze ans, arrivait chaque soir avec une pleine casserole de ragoût, qu'elle leur présentait avec une insouciance étudiée de crainte qu'ils n'y voient un acte de charité. Elle employait toujours la même formule :

« S'il vous plaît, Ellen, Mère dit qu'elle était sur le point de jeter ce ragoût, et puis qu'elle a pensé que p't-êt' vous en voudriez. Elle dit qu'elle sait pas quoi en faire et que donc vous lui rendriez service si vous le preniez. »

C'était extraordinaire le nombre de choses que les Turle et les Burrows étaient « sur le point de jeter » pendant ces premiers jours. Une fois, ils avaient même donné à Dorothy et Nobby une demi-tête de porc cuite. Outre la nourriture, ils leur avaient aussi donné plusieurs casseroles et une plaque d'étain qui pouvait servir de poêle à frire. Et le comble, c'est qu'ils ne leur posaient pas de questions embarrassantes. Ils savaient pertinemment qu'il y avait un mystère dans la vie de Dorothy – « On pouvait voir, disaient-ils, qu'Ellen était *tombée dans le monde* » –, mais ils mettaient un point d'honneur à ne pas l'indisposer en l'interrogeant à ce sujet. Ce n'est qu'au bout de deux semaines passées dans le camp que Dorothy avait été contrainte de s'inventer un nom de famille.

Dès que Dorothy et Nobby purent se faire « dépanner », leurs soucis d'argent cessèrent. Ils vivaient dans une aisance surprenante avec un shilling et six pence par jour pour tous les deux. Sur cette somme, quatre pence étaient pour le tabac de Nobby et quatre pence et demi pour une miche de pain ; ensuite, ils

dépensaient environ soixante-dix pence pour le thé, le sucre, le lait (on en avait à la ferme pour un demi-penny le demi-litre), la margarine et des « morceaux » de bacon. Mais bien sûr une journée ne s'achevait jamais sans que l'on dilapide un ou deux pence supplémentaires. On avait perpétuellement faim, on était perpétuellement à compter chaque sou pour voir si on pouvait s'offrir un kipper ou un penny de pommes chips et, malgré la misère qu'ils gagnaient, on aurait dit que la moitié de la population du Kent complotait pour soutirer leur argent aux cueilleurs. Les commerçants locaux, avec quatre cents cueilleurs de houblon cantonnés dans leur secteur, travaillaient plus durant la saison du houblon que tout le reste de l'année, ce qui ne les empêchait pas de les considérer comme de la racaille cockney. Dans l'après-midi, des ouvriers agricoles s'approchaient des boîtes pour vendre des pommes ou des poires au tarif d'un penny les sept, et des colporteurs londoniens venaient avec des paniers pleins de beignets, de sorbets ou de « sucettes à un demi-penny ». Le soir, le camp était rempli de colporteurs qui arrivaient de Londres au volant de fourgons d'épicerie, de friterie, d'anguilles en gelée, de crevettes, de gâteaux défraîchis et de civets de lapins décharnés, aux yeux vitreux, qui étaient restés deux ans sur la glace et soldés neuf pence la pièce. Pour la plupart, les cueilleurs étaient réduits à un régime immonde – inévitablement, car même s'ils avaient eu de l'argent pour s'offrir de la nourriture convenable, ils n'avaient le temps de faire la cuisine que le dimanche. C'était probablement l'abondance de pommes volées qui empêchait le camp d'être ravagé par le scorbut. Le vol de pommes était constant et systématique ; tout le monde ou presque dans le camp soit en volait, soit en distribuait. Il y avait même des groupes de jeunes gens (employés, disait-on, par des marchands de fruits) qui venaient de Londres à bicyclette chaque fin de semaine afin de faire des razzias dans les vergers. Nobby, quant à lui, avait fait du vol de fruits une véritable science. En moins d'une semaine, il avait constitué une bande de jeunes garçons qui le considéraient comme un héros parce qu'il était un vrai cambrioleur qui avait fait quatre séjours en prison, et tous les soirs au crépuscule ils partaient avec des sacs et revenaient avec au moins deux cents kilos de fruits. Il y avait de grands vergers à proximité des houblonnières, et les pommes, en particulier les belles petites reinettes dorées, pourrissaient en tas au pied des arbres parce que les fermiers ne pouvaient pas les vendre. Nobby disait que c'était pécher que de ne pas les prendre. À deux reprises, lui et sa bande volèrent même un poulet. La manière dont ils s'y étaient pris pour le faire sans réveiller le voisinage était un mystère, mais il apparut que Nobby connaissait un truc pour passer un sac sur la tête d'un poulet de sorte qu'il avait « rendu l'âme à minuit sans souffrir » – ou, en tout cas, sans bruit.

C'est ainsi qu'une puis deux semaines passèrent, sans que Dorothy fût plus proche de résoudre le problème de son identité. En fait, elle en était plus loin que jamais, car, sauf à certains moments perdus, ce sujet avait quasiment disparu de son esprit. De plus en plus elle en était venue à considérer sa curieuse situation comme normale, à renoncer à toute pensée sur la veille ou le lendemain. C'était l'effet naturel de la vie dans les houblonnières ; le champ de sa conscience se rétrécissait aux minutes qui passaient. On ne pouvait pas faire face à des

problèmes psychiques confus quand on était perpétuellement soit endormi, soit occupé – car quand on n'était pas aux champs, les activités ne manquaient pas : faire la cuisine, aller chercher des choses au village, allumer un feu avec des branches humides ou se coltiner des bidons d'eau. (Le seul robinet d'eau dans le camp se trouvait à près de deux cents mètres de la cabane de Dorothy, et les latrines indescriptibles se trouvaient à la même distance.) C'était une vie usante, qui consumait toute votre énergie et laissait profondément, incontestablement heureux. Au sens littéral du mot, cela vous stupéfiait. Les longues journées dans les champs, la mauvaise nourriture et le manque de sommeil, l'odeur du houblon et de la fumée de bois vous faisaient tomber dans une torpeur presque animale.

Comme la peau, l'esprit semblait s'épaissir dans la pluie, les rayons de soleil et l'air toujours frais.

Le dimanche, bien sûr, on ne travaillait pas, mais la matinée n'était pas de tout repos car c'était le moment où les gens préparaient le repas le plus important de la semaine et faisaient leur lessive et leurs raccommodages. Partout dans le camp, pendant que le tintement des cloches de l'église du village descendait avec le vent, mêlé aux clairs accords de « Ô Dieu notre aide » de l'office en plein air peu suivi dirigé par la Mission des cueilleurs de houblon de saint Machin-Chose, d'énormes feux de fagots flambaient et l'eau bouillait dans des seaux, des bidons de fer-blanc, des casseroles et tout ce sur quoi les gens pouvaient mettre la main, tandis que des lessives de haillons flottaient des toits de toutes les cabanes. Le premier dimanche, Dorothy emprunta une bassine aux Turle, dans laquelle elle lava d'abord ses cheveux, puis ses sous-vêtements et la chemise de Nobby. Ses sous-vêtements étaient dans un état lamentable. Elle ne savait pas combien de temps elle les avait portés, mais c'était au moins dix jours, et elle avait dormi avec pendant tout ce temps-là. Ses bas n'avaient plus de pieds dignes de ce nom et ses chaussures ne tenaient plus en un morceau que grâce à la boue qui faisait croûte.

Une fois le linge mis à sécher, elle prépara le déjeuner, et ils firent un festin d'un demi-poulet à la casserole (volé), de pommes de terre bouillies (volées), de pommes cuites (volées) et de thé dans de vraies tasses à anse qu'elle avait empruntées à Mme Burrows. Après le déjeuner, Dorothy était restée assise, côté soleil, contre le mur de sa cabane tout l'après-midi, un sac à houblon sur les genoux, alternant les petits sommeils et les moments de veille. Les deux tiers des gens du camp faisaient exactement la même chose : ils piquaient un petit sommeil au soleil, puis fixaient leur regard sur rien, comme des vaches. C'était la seule chose dont on se sentait capable après une semaine de dur labeur.

Vers trois heures, alors qu'elle était à moitié assoupie, Nobby arriva en flânant, torse nu – sa chemise était à sécher –, avec un exemplaire d'un journal du dimanche qu'il avait réussi à emprunter. C'était le *Pippin's Weekly*, le plus répugnant des cinq torchons du dimanche. En passant, il le laissa tomber sur les cuisses de Dorothy.

« Jette un oeil là-dessus, gamine », dit-il généreusement.

Dorothy prit le *Pippin's Weekly* et, se sentant beaucoup trop endormie pour lire, le posa sur ses genoux. Un titre énorme lui sauta alors aux yeux : « DRAME PASSIONNEL DANS UN PRESBYTÈRE DE CAMPAGNE ». Il y avait d'autres titres, quelque chose en caractères interlignés et, en médaillon, la photographie d'une jeune femme. Pendant environ cinq secondes, Dorothy contempla un portrait noirâtre, maculé mais tout à fait reconnaissable, d'elle-même.

Une colonne environ était imprimée sous la photographie. À vrai dire, la plupart des journaux avaient laissé tomber l'énigme de « la fille du pasteur » à cette époque car elle datait d'une quinzaine de jours et n'était plus très fraîche. Mais le *Pippin's Weekly* se souciait peu de la nouveauté d'une nouvelle pour peu qu'elle soit croustillante, et la moisson de viols et de meurtres avait été maigre cette semaine-là. Il donnait sur « la fille du pasteur » un coup de projecteur final – en lui accordant, en fait, la place d'honneur dans le coin supérieur gauche de la première page.

Dorothy regardait la photographie d'un air apathique. Le visage d'une jeune femme la contemplait entre des pavés de texte noirs et peu ragoûtants, mais cela ne transmettait absolument rien à son esprit. Elle relut machinalement les mots : « DRAME PASSIONNEL DANS UN PRESBYTÈRE DE CAMPAGNE », sans les comprendre ni même éprouver pour eux le moindre intérêt. Elle découvrit qu'elle était incapable de faire l'effort de lire ; le simple fait de regarder les photographies était une épreuve. Un sommeil lourd lui pesait sur la tête. Ses yeux, en se fermant, passèrent sur une photographie qui représentait soit lord Snowden, soit l'homme qui ne porterait pas de bandage herniaire, et dans le même instant elle s'endormit, le *Pippin's Weekly* sur les genoux.

N'étant pas mal installée contre le mur de tôle ondulée de la cabane, elle ne bougea pas jusqu'à six heures, lorsque Nobby la réveilla pour lui dire qu'il avait fait du thé ; sur quoi, Dorothy mit de côté le *Pippin's Weekly* (il servirait pour allumer le feu) sans jeter de nouveau un oeil dessus. Ainsi passa l'occasion de résoudre son problème. Et celui-ci aurait pu rester encore des mois sans solution si, une semaine plus tard, un accident désagréable ne l'avait pas arrachée de l'état de satisfaction et d'insouciance dans lequel elle vivait.

Le soir du dimanche suivant, deux policiers firent une descente inopinée dans le camp pour arrêter Nobby et deux autres hommes pour vol.

Tout se passa d'une façon si soudaine que Nobby n'aurait pas pu s'enfuir même si on l'avait prévenu, car la campagne fourmillait d'agents supplétifs. Il y en avait un nombre considérable dans le Kent. C'est une sorte de milice qui prête serment chaque automne et s'occupe des bandes de cueilleurs de houblon qui maraudent. Les fermiers avaient fini par se lasser des vols dans les vergers et décidé de faire un exemple, *in terrorem*.

Bien sûr, cela provoqua un tumulte épouvantable dans le camp. Dorothy sortit de sa cabane pour s'informer de ce qui se passait et vit un cercle de gens à la lumière d'un feu vers lequel tout le monde se précipitait. Elle se lança après eux et le pressentiment de ce qui était en train de se produire la fit frissonner d'horreur. Elle réussit à se frayer un chemin à travers la foule et vit précisément ce qu'elle redoutait.

Nobby était là, maîtrisé par un policier colossal, et un autre tenait deux jeunes hommes effrayés par les bras. L'un des deux, un malheureux gamin d'à peine seize ans, pleurait amèrement. M. Cairns, un homme guindé à favoris gris, et deux ouvriers agricoles gardaient à vue les biens volés que l'on avait retrouvés dans la paille de la cabane de Nobby. Éléments à charge A : un tas de pommes ; éléments à charge B : des plumes de poulet tachées de sang. Nobby aperçut Dorothy dans la foule, lui sourit en découvrant ses grandes dents et lui fit un clin d'oeil. On entendait un vacarme de cris confus :

« Regarde le pauvre petit salaud qui pleure ! Laissez-le partir ! Quelle honte, un pauvre gamin comme ça ! Ce jeune bâtard n'a que ce qu'il mérite, qui nous met tous dans le pétrin ! Laissez-le partir ! Faut toujours qu'on nous mette ça sur le dos, à nous les cueilleurs ! Vous pouvez pas perdre une fichue pomme sans que ce soit nous qui l'avons prise ! Laissez-le partir ! Tu peux pas la fermer ? Imagine que c'est ta pomme ? Bon sang de bon sang, est-ce que tu vas... », etc. Et puis : « Reculez, les gars ! V'là la mère du gamin. »

Une femme faite comme un tonneau, avec une poitrine monstrueuse et des cheveux qui lui tombaient jusqu'aux fesses, se fit un passage à travers l'attroupement et se mit à rugir d'abord sur le policier et M. Cairns, puis sur Nobby, qui avait détourné son fils du droit chemin. Les ouvriers agricoles réussirent finalement à l'emmener de force. À travers les hurlements de la femme, Dorothy entendait M. Cairns interroger Nobby d'un ton bourru :

« Alors, mon gars, avoue et dis-nous avec qui tu as partagé les pommes ! Nous

allons mettre le holà à ces chapardages, une bonne fois pour toutes. Si tu avoues, sache que nous le prendrons en considération. »

Nobby répondit plus joyeusement que jamais : « Votre considération, mon cul !

— Ne le prends pas sur ce ton, mon gars ! Sinon, c'est toi qui vas tout te prendre pour les autres quand tu passeras devant le juge.

— Prendre pour les autres, mon cul ! »

Nobby sourit. Sa propre vivacité d'esprit le remplissait de joie. Il capta le regard de Dorothy et lui fit de nouveau un clin d'oeil avant d'être emmené. Elle ne le revit jamais plus.

Les cris continuaient et une dizaine d'hommes les suivirent quand on emmena les prisonniers, huant les policiers et M. Cairns, mais personne n'osa intervenir. Entre-temps, Dorothy s'était éloignée furtivement ; elle ne s'arrêta même pas pour voir si elle ne pouvait pas trouver l'occasion de dire adieu à Nobby – elle était trop effrayée, trop pressée de s'enfuir. Elle ne pouvait empêcher ses jambes de trembler. Quand elle arriva à sa cabane, les autres s'étaient redressées et parlaient avec agitation de l'arrestation de Nobby. Elle s'enfouit profondément dans la paille pour se cacher et ne plus entendre le son de leurs voix. Elles continuèrent à bavarder la moitié de la nuit et, bien sûr, puisque Dorothy était censée être la « poule » de Nobby, elles ne cessèrent de lui dire leurs regrets et de la harceler de questions. Elle ne leur répondait pas, faisant semblant de dormir. Mais, elle le savait pertinemment, elle ne trouverait pas le sommeil cette nuit.

Tout cela l'avait effrayée et bouleversée, mais à un point qui n'était ni raisonnable ni compréhensible. Car elle n'était aucunement en danger. Les ouvriers agricoles ne savaient pas qu'elle avait reçu une part des pommes volées – presque tout le monde dans le camp en avait eu – et Nobby ne la trahirait jamais. Elle n'était pas non plus très inquiète pour ce dernier, qui n'était franchement pas troublé par la perspective de passer un mois derrière les barreaux. C'était quelque chose qui se produisait en elle – un changement qui survenait dans l'atmosphère de son esprit.

Il lui semblait qu'elle n'était plus la même personne que quelques heures plus tôt. En elle et en dehors d'elle, tout avait changé. C'était comme si une bulle avait éclaté dans son cerveau, libérant des pensées, des sentiments et des peurs dont elle avait oublié l'existence. Toute cette apathie irréaliste de ces trois dernières semaines s'était brisée en éclats. Car c'était comme dans un rêve qu'elle avait vécu – on accepte tout, on ne conteste rien dans un rêve. La crasse, les haillons, le vagabondage, la mendicité, le vol – tout lui avait semblé naturel. Même la perte de sa mémoire ; c'est tout juste si elle y avait pensé jusqu'à cet instant. La question « Qui suis-je ? » s'était effacée de son esprit au point que, parfois, elle l'avait complètement oubliée pendant des heures. C'était seulement maintenant qu'elle se la posait avec une nécessité urgente.

Durant la quasi-totalité d'une nuit lamentable, cette question tourna et tourna

encore dans sa tête. Mais ce n'était pas tant la question elle-même qui la troublait que le fait de savoir qu'elle était sur le point d'y répondre. Sa mémoire lui revenait, c'était certain, et un choc violent l'accompagnait. Elle redoutait en fait l'instant où elle allait découvrir sa véritable identité. Une chose qu'elle ne voulait pas affronter était tapie juste sous la surface de sa conscience.

À cinq heures et demie, elle se leva et chercha à tâtons ses chaussures comme d'habitude. Elle sortit, fit du feu et enfonça le bidon d'eau dans les braises. À cet instant, un souvenir, apparemment hors de propos, lui traversa l'esprit. C'était lors de leur halte sur les pelouses du village de Wale, deux semaines plus tôt – lorsqu'ils avaient rencontré Mme McElligot, la vieille Irlandaise. Elle se souvenait très clairement de cette scène. Elle-même sur la pelouse, épuisée et les bras sur le visage ; Nobby et Mme McElligot bavardant au-dessus de son corps allongé ; Charlie lisant avec délectation sur une affiche : « L'amour secret de la fille du pasteur » ; et elle-même, intriguée mais pas très intéressée, se redressant et demandant : « C'est quoi un pasteur ? »

Alors, un frisson mortel, comme une main de glace, se serra autour de son cœur. Elle se leva et se précipita quasiment en courant vers la cabane, puis elle rampa jusqu'à l'endroit où ses sacs se trouvaient et palpa la paille dessous. Dans cet énorme tas de paille, toutes les affaires se perdaient et cheminaient peu à peu jusqu'au fond. Mais, après avoir cherché quelques minutes et s'être fait maudire par plusieurs femmes qui étaient encore à moitié endormies, elle trouva enfin ce qu'elle cherchait. C'était l'exemplaire du *Pippin's Weekly* que Nobby lui avait donné une semaine auparavant. Elle l'emporta dehors, se mit à genoux et l'étala à la lumière du feu.

C'était en première page – une photographie et trois gros titres. Oui ! C'était ça !

DRAME PASSIONNEL DANS UN PRESBYTÈRE DE CAMPAGNE

LA FILLE DU PRÊTRE ET SON SÉDUCTEUR D'UN CERTAIN ÂGE

UN PÈRE CHENU ACCABLÉ DE CHAGRIN

(Numéro spécial du *Pippin's Weekly*)

« J'aurais préféré la voir dans sa tombe ! » s'est écrié, le cœur brisé, le révérend Charles Hare, pasteur de Knype Hill, Suffolk, en apprenant la fugue de sa fille âgée de vingt-huit ans avec un homme célibataire d'un certain âge nommé Warburton et décrit comme un artiste.

Mlle Hare, qui a quitté la ville dans la nuit du 21 août, est toujours portée disparue, et toutes les tentatives pour la retrouver ont échoué.

(En caractères interlignés) Une rumeur non confirmée affirme qu'elle aurait été vue récemment avec un homme dans un hôtel de mauvaise

réputation à Vienne.

Les lecteurs du Pippin's Weekly se souviendront que cette fuite du domicile paternel est survenue dans des circonstances dramatiques. Le 21 août, un peu avant minuit. Mme Evelina Semprill, une veuve qui habite la maison voisine de celle de M. Warburton, se trouvait par hasard à sa fenêtre lorsqu'elle vit ce dernier en conversation avec une jeune femme devant chez lui. Comme c'était une claire nuit de pleine lune, Mme Semprill réussit à reconnaître dans cette jeune femme Mlle Hare, la fille du pasteur. Le couple resta à l'extérieur plusieurs minutes et échangea, avant d'entrer dans la maison, des baisers que Mme Semprill décrit comme étant d'une nature passionnée. Environ une demi-heure plus tard, ils réapparurent dans l'automobile de M. Warburton qui sortit en marche arrière de la maison et prit la direction de la route d'Ipswich. Mlle Hare était vêtue très légèrement et semblait être sous l'emprise de l'alcool.

Nous savons à présent que dans le passé Mlle Hare avait pris l'habitude de faire des visites clandestines chez M. Warburton. Mme Semprill, qui ne se laissait convaincre que très difficilement de parler d'un sujet aussi douloureux, révéla ensuite...

Dorothy chiffonna violemment le *Pippin's Weekly* dans ses mains et le jeta dans le feu, renversant le bidon d'eau. Un nuage de cendres et de fumée sulfureuse s'éleva et, presque au même instant, Dorothy retira du feu le reste du journal qui n'avait pas brûlé. Il ne servait à rien de se dégonfler – mieux valait savoir le pire. Elle reprit sa lecture avec une terrible fascination. Ce n'était pas le genre de gentille histoire qu'on avait envie de lire sur soi. Car, étrangement, elle n'avait plus l'ombre d'un doute quant au fait que la fille dont parlait ce journal était elle-même. Elle examina la photographie. Elle était floue, mais très facilement reconnaissable. De toute façon, elle n'avait pas besoin d'une photographie pour se souvenir d'elle-même. Tout lui était revenu en mémoire – chaque circonstance de sa vie, jusqu'au soir où elle était rentrée épuisée de chez M. Warburton et, vraisemblablement, s'était assoupie dans la serre. C'était si net dans son esprit qu'il était presque incroyable qu'elle ait pu l'oublier.

Elle ne prit pas de petit déjeuner ce jour-là et ne pensa pas à se préparer quoi que ce soit pour le déjeuner, mais quand l'heure arriva, par la force de l'habitude, elle partit pour les houblonnières avec les autres cueilleurs. Non sans peine, étant seule, elle traîna la lourde boîte pour la mettre en position, tira un plant au sol et se mit au travail. Mais, au bout de quelques minutes, elle trouva que c'était tout à fait impossible ; même ce travail mécanique était au-dessus de ses forces. L'horrible tissu de mensonges du *Pippin's Weekly* l'avait tellement ébranlée qu'elle était incapable de se concentrer un seul instant sur autre chose. Ces phrases licencieuses tournaient sans fin dans sa tête. « Baisers d'une nature

passionnée », « vêtue très légèrement », « sous l'emprise de l'alcool »... Chacune d'elles, en lui revenant en mémoire, lui donnait une telle angoisse qu'elle avait envie de hurler comme si elle souffrait physiquement.

Au bout d'un moment, elle arrêta même de faire semblant de cueillir, laissa le plant pendre au-dessus de la boîte et s'assit au pied du poteau qui soutenait les câbles. Voyant son abattement, les autres cueilleurs compatissaient. Ellen était un peu touchée, disaient-ils. Comment pouvait-il en être autrement, après que son homme avait été arrêté ? (Tout le monde dans le camp, bien entendu, considérait comme admis que Nobby était le fiancé de Dorothy.) Ils lui conseillèrent de retourner au camp et de se faire porter malade. Et vers midi, en attendant le mesureur, tous les membres de l'équipe apportèrent un chapeau de houblons qu'ils jetèrent dans sa boîte.

Quand le mesureur arriva, il trouva Dorothy toujours assise par terre. Sous la crasse et les coups de soleil, elle était très pâle ; elle avait l'air hagarde et vieillie. Sa boîte était vingt mètres derrière le reste de l'équipe et elle contenait moins de trois boisseaux de houblons.

« À quoi tu joues ? demanda-t-il. T'es malade ?

— Non.

— Bon, pourquoi tu cueilles pas, alors ? Où tu crois que t'es ?... À un pique-nique de rupins ? On n vient pas ici pour rester assis par terre, tu sais.

— Tu l'embêtes, arrête de la harceler ! cria soudain la vieille marchande ambulante cockney. Cette pauv' petite peut pas se reposer un peu si elle en a envie ? Est-ce que son homme il est pas en taule grâce à toi et tes copains les flics ? Elle a assez d'soucis sans en plus être emmerdée par tous les mouchards du Kent !

— Ça ira comme ça, mamie ! » la rabroua le mesureur, mais il avait paru plus compréhensif en apprenant que c'était le fiancé de Dorothy qui avait été arrêté la veille.

Quand l'eau de la bouilloire de la marchande ambulante fut chaude, elle appela Dorothy et lui donna une tasse de thé fort et un gros morceau de pain avec du fromage ; puis, après la pause déjeuner, on envoya un autre cueilleur qui n'avait pas de partenaire pour partager la boîte de Dorothy. C'était un vieux clochard, petit et ratatiné, qui s'appelait Sourdingue. Dorothy se sentit un peu mieux après le thé. Encouragée par l'exemple de Sourdingue – qui était un excellent cueilleur –, elle réussit à faire une bonne part de son travail dans l'après-midi.

Elle avait réfléchi et était moins distraite qu'avant. Les phrases du *Pippin's Weekly* la faisaient encore grimacer de honte, mais elle se sentait maintenant capable de faire face à la situation. Elle savait pertinemment ce qui lui était arrivé et ce qui avait engendré les calomnies de Mme Semprill. Cette dernière les avait vus ensemble dans l'entrée et avait vu M. Warburton l'embrasser ; après quoi, quand ils avaient tous les deux disparu de Knype Hill, il était on ne peut plus

naturel – pour Mme Semprill, en tout cas – d'en déduire qu'ils s'étaient enfuis ensemble. Quant aux détails pittoresques, elle les avait inventés ensuite. Mais les avait-elle inventés ? C'était la chose dont on ne pouvait jamais être certain avec Mme Semprill : ou bien elle se disait consciemment et délibérément des *mensonges*, ou bien son esprit bizarre et répugnant réussissait tant bien que mal à les lui faire croire.

Quoi qu'il en soit, le mal était fait, et il ne servait à rien de se lamenter davantage à ce sujet. Pendant ce temps-là se posait la question du retour à Knype Hill. Elle devrait se faire envoyer des vêtements et il lui faudrait deux livres pour rentrer à la maison en train. La maison ! Ce mot lui serra le coeur. La maison, après des semaines de saleté et de faim ! Comme elle lui manquait à présent qu'elle s'en souvenait !

Mais... !

Un petit doute glacial se fit entendre. Il y avait un aspect de l'affaire auquel elle n'avait pas pensé jusque-là. *Pouvait-elle*, en fin de compte, rentrer à la maison ? Oserait-elle le faire ?

Était-elle capable d'affronter Knype Hill après tout ce qui s'était passé ? Là était la question. Quand on a figuré en première page du *Pippin's Weekly* – « vêtue très légèrement », « sous l'emprise de l'alcool »... ah ! elle ne voulait plus repenser à ça ! Mais quand on avait été placardé partout avec ces calomnies horribles et déshonorantes, pouvait-on revenir dans une ville de deux mille habitants où tout le monde connaissait les petites histoires de chacun et en parlait à longueur de journée ?

Elle ne savait pas, elle ne pouvait pas décider. À un moment, il lui sembla que cette histoire de fuite avec son amant était si évidemment absurde que personne n'avait pu y croire. M. Warburton, par exemple, pouvait la démentir, et la démentirait à coup sûr, pour toutes sortes de raisons. Mais l'instant suivant, elle se rappela que M. Warburton était parti à l'étranger et, à moins que cette affaire n'ait été reprise dans les journaux du continent, n'en avait sans doute même pas entendu parler ; et elle eut de nouveau peur. Elle savait ce que signifiait de faire oublier un scandale dans une petite ville de province. Les coups d'oeil et les coups de coude quand on passait ! Les regards indiscrets qui vous suivaient dans la rue derrière les rideaux des fenêtres ! Les groupes de garçons au coin de l'usine de Blifil-Gordon, qui parlaient de vous en termes égrillardes !

« George ! Dis, George ! Tu vois la nénette là-bas ? Celle avec les cheveux blonds ?

— Quoi, la maigrichonne ? Oui. Qui c'est ?

C'est la fille du pasteur. Mlle Hare. Mais tu sais quoi ! Tu sais ce qu'elle a fait y a deux ans ? Eh ben, elle s'est tirée avec un type qu'aurait pu être son dabe ! Partie avec lui faire la noce à Paris, comme j'te l'dis ! On croirait pas à la voir, hein ?

— Arrête !

— Puisque j'te l'dis ! Elle a pas hésité ! C'était dans les journaux et tout ça. Sauf qu'il l'a plaquée au bout de trois semaines, mais ça l'a pas empêchée de revenir à la maison la tête haute. Elle a du cran, hein ?»

Oui, il faudrait pas mal de temps pour que ce soit oublié. Pendant des années, dix ans peut-être, ils continueraient à parler d'elle de cette façon. Et le pire, c'était que l'histoire racontée dans *Pippin's Weekly* était probablement une version expurgée de ce que Mme Semprill avait raconté en ville. Naturellement, le *Pippin's Weekly* n'avait pas souhaité s'engager trop loin. Mais qu'est-ce qui pouvait empêcher Mme Semprill de raconter ce qu'elle voulait ? Elle n'avait que les limites de son imagination, et celle-ci était presque aussi vaste que le ciel.

Une chose, cependant, rassurait Dorothy, et c'était la pensée que son père, en tout cas, ferait de son mieux pour la protéger. Bien sûr, il ne serait pas le seul. Ce n'était pas comme si elle n'avait pas d'amis. L'assemblée des fidèles, au moins, la connaissait et lui faisait confiance, et puis l'Union des mères, les éclaireuses et les femmes qui figuraient sur sa liste de visites ne croiraient jamais une telle histoire à son sujet. Mais c'était son père qui comptait le plus. On peut supporter n'importe quelle situation quand on a une maison où revenir et une famille à ses côtés. Avec du courage, et le soutien de son père, elle pourrait surmonter tout cela. Le soir venu, elle avait conclu qu'elle pouvait retourner sans problème à Knype Hill, même si ce serait incontestablement pénible au début, et quand le travail de la journée fut terminé elle se fit « dépanner » d'un shilling et descendit au magasin général du village acheter pour un penny de papier à lettres. De retour au camp, assise dans l'herbe près du feu – il n'y avait ni chaises ni tables dans le camp, bien sûr –, elle commença à écrire avec un bout de crayon :

Très cher Père,

Je ne puis vous dire combien je suis heureuse, après tout ce qui est arrivé, de pouvoir vous écrire à nouveau. Et j'espère que vous ne vous êtes pas fait trop de soucis ou que vous n'avez pas été trop inquiet à cause de ces histoires horribles dans les journaux. J'ignore ce que vous avez dû penser quand j'ai brutalement disparu de cette façon et que vous n'avez pas eu de mes nouvelles pendant près d'un mois. Mais vous savez...

Comme c'était étrange de tenir un crayon dans ses doigts égratignés et gourds ! Elle ne pouvait tracer que de grandes lettres informes d'enfant. Elle écrivit pourtant une longue lettre dans laquelle elle expliquait tout et lui demandait de lui envoyer des vêtements et deux livres pour son billet de retour. Elle lui demandait également de lui écrire sous un nom d'emprunt – Ellen Millborough, d'après Millborough dans le Suffolk. Cela lui semblait bizarre d'utiliser un faux nom ; malhonnête – criminel presque. Mais elle ne voulait pas risquer d'être reconnue

dans le village, et peut-être aussi dans le camp, en tant que Dorothy Hare, la célèbre « fille du pasteur ».

Une fois sa décision prise, Dorothy avait hâte de fuir le camp. Le jour suivant, elle eut du mal à se convaincre de continuer ce stupide travail de cueillette, et l'inconfort et la mauvaise nourriture lui devenaient insupportables à présent qu'elle avait assez de souvenirs pour faire des comparaisons. Elle serait partie sur-le-champ si elle avait eu assez d'argent pour rentrer chez elle. Dès que la lettre de son père avec les deux livres arriverait, elle irait faire ses adieux aux Turle, prendrait le train pour la maison et pousserait un soupir de soulagement d'arriver là-bas, malgré les médisances sordides auxquelles elle devrait faire face.

Le troisième jour après avoir écrit, elle descendit à la poste du village et demanda son courrier. La receveuse, une femme à tête de teckel et pleine de dédain envers les cueilleurs de houblon, lui répondit d'un ton glacial qu'aucune lettre pour elle n'était arrivée. Dorothy fut déçue. Quel dommage – la lettre avait dû être bloquée à la poste. Mais ce n'était pas grave ; demain arriverait vite – juste un jour de plus à attendre.

Elle revint le lendemain matin, tout à fait sûre qu'elle serait là cette fois. Mais toujours rien. Cette fois, un pressentiment l'envahit ; et le soir du cinquième jour, alors qu'il n'y avait toujours pas de lettre, le pressentiment se transforma en une panique terrible. Elle acheta un autre paquet de papier à lettres et écrivit une lettre folle, sur les quatre feuilles qu'elle possédait, dans laquelle elle expliquait au point de radoter ce qui s'était passé et implorait son père de ne pas l'abandonner dans une incertitude pareille. La lettre postée, elle décida de laisser passer une semaine entière avant de retourner au bureau de poste.

On était samedi. Le mercredi suivant, sa résolution avait cédé. Quand la sirène sonna la pause de midi, elle abandonna sa boîte et se précipita au bureau de poste, il se trouvait à deux kilomètres, ce qui signifiait qu'elle devait sauter le déjeuner. Arrivée là-bas, elle se présenta toute honteuse aux guichets, presque effrayée d'ouvrir la bouche. La receveuse à tête de chien était assise dans sa cage à barreaux de cuivre à l'extrémité des guichets et pointait des chiffres dans un livre de comptes de forme longue. Elle jeta à Dorothy un bref regard de fouine et continua son travail sans se préoccuper d'elle.

Le diaphragme de Dorothy se serra douloureusement. Elle avait du mal à respirer, mais réussit enfin à demander :

« Y a-t-il du courrier pour moi ? »

— Quel nom ? fit la receveuse.

— Ellen Millborough. »

La receveuse tourna son long nez de teckel par-dessus son épaule pendant un instant et jeta un oeil au casier M de la boîte « Poste restante ».

« Non », dit-elle en se retournant vers son livre de comptes.

Dorothy sortit tant bien que mal et prit la route des houblonnières, puis s'immobilisa. Une sensation de vide mortelle au creux de son estomac, due en partie à la faim, la rendait trop faible pour marcher.

Le silence de son père ne pouvait signifier qu'une chose : il croyait à l'histoire de Mme Semprill – il croyait qu'elle, Dorothy, s'était enfuie de la maison dans des circonstances scabreuses et qu'elle lui racontait des mensonges pour essayer de se faire pardonner. Il était trop furieux et trop dégoûté pour lui écrire. Il ne souhaitait qu'une chose : être débarrassé d'elle, couper toute communication avec elle ; qu'elle disparaisse de sa vue et de son esprit, comme un simple scandale à dissimuler et à oublier.

Après cela, il n'était plus question qu'elle retourne chez elle. Elle n'osait pas. À présent qu'elle comprenait la position de son père, elle ouvrait les yeux sur l'imprudence avec laquelle elle avait envisagé les choses. Évidemment qu'elle ne pouvait pas retourner chez elle ! Revenir en catimini et couverte d'infamie, apporter la honte dans la maison de son père... oh non, c'était impossible, absolument impossible ! Comment avait-elle pu seulement y penser ?

Alors quoi ? Il ne lui restait plus qu'à partir loin, et dans un endroit assez vaste pour s'y cacher. Londres, peut-être. Quelque part où personne ne la connaissait et où la vue de son visage ou la mention de son nom ne suffiraient pas à remettre en lumière un chapelet de souvenirs infamants.

Comme elle restait plantée là, un tintement de cloches parvint à ses oreilles ; il provenait de l'église du village après le virage de la route, où les sonneurs s'amusaient à jouer « Demeure avec moi » comme quelqu'un qui chercherait d'un doigt un air au piano. Mais « Demeure avec moi » céda bientôt la place à la volée de cloches familière du dimanche matin. Le même air (« Oh laisse ma femme tranquille ! Elle est si soûle qu'elle ne peut pas rentrer à la maison ! ») que les cloches de Saint-Athelstan sonnaient avant qu'on les décroche, il y avait trois ans. Une bouffée de nostalgie saisit Dorothy et lui fit revenir en mémoire avec une netteté fugitive un pot-pourri de souvenirs : l'odeur du pot de colle dans la serre quand elle fabriquait des costumes pour la pièce de théâtre de l'école, le jacassement des étourneaux à la fenêtre de sa chambre qui interrompait ses prières avant la communion, la voix dolente de Mme Pither faisant la chronique de ses douleurs aux jambes, les soucis à cause du clocher près de s'effondrer, des dettes auprès des commerçants et des liserons dans les petits pois, tous les détails innombrables et urgents d'une existence qui n'avait connu que la prière comme alternative au travail.

La prière ! Un bref moment, une minute peut-être, cette pensée l'arrêta. La prière, à cette époque-là, avait été la source et le centre de sa vie. Dans les ennuis

ou dans les moments de bonheur, c'était vers la prière qu'elle s'était tournée. Et elle s'aperçut – cela lui traversait l'esprit pour la première fois – qu'elle n'avait pas prononcé une seule prière depuis qu'elle avait quitté la maison, même depuis que la mémoire lui était revenue. De plus, elle était consciente de ne plus avoir la moindre envie de prier. Machinalement, elle se mit à en murmurer une, mais s'arrêta presque aussitôt : les mots étaient vides et vains. La prière, qui avait été le point d'appui de sa vie, n'avait plus aucun sens pour elle. Elle prit acte de ce fait tout en remontant lentement le long de la route, et elle le fit sans s'y arrêter, presque avec désinvolture, comme s'il s'agissait d'une chose aperçue en passant, une fleur dans le fossé ou un oiseau traversant la route – quelque chose qu'elle avait remarqué puis chassé de son esprit. Elle n'avait même pas le temps de réfléchir à ce que cela pouvait signifier. C'était expulsé de sa tête par des choses plus capitales.

C'était à l'avenir qu'elle devait penser maintenant. Elle voyait déjà assez clairement ce qu'elle devait faire. Quand la cueillette se terminerait, elle se rendrait à Londres, écrirait à son père pour lui demander de l'argent et ses vêtements – aussi fâché qu'il fût, elle ne pouvait pas croire qu'il avait l'intention de l'abandonner à son sort –, puis commencerait à chercher un travail. L'abîme de son ignorance se mesurait au fait que les mots redoutés de « chercher un travail » n'avaient aucun écho redoutable à ses oreilles. Elle savait qu'elle était forte, volontaire et qu'il y avait quantité de travaux qu'elle était capable de faire. Elle pouvait être préceptrice, par exemple – non, mieux, gouvernante ou servante. Il y avait peu de choses dans une maison qu'elle ne savait pas faire mieux que la plupart des servantes. En outre, plus son travail serait subalterne, mieux elle pourrait garder secret son passé.

En tout cas, la maison de son père lui était fermée, c'était certain. Elle devait désormais se débrouiller par elle-même. Cette décision prise, avec seulement une très vague idée de ce que cela voulait dire, elle hâta le pas et fut de retour dans les champs à temps pour l'équipe de l'après-midi.

La saison de la cueillette du houblon ne durerait plus très longtemps. Dans plus ou moins une semaine, Cairns fermerait, les cockneys prendraient le train pour Londres et les gitans attraperaient leurs chevaux, rempliraient leurs roulottes et partiraient vers le nord, dans le Lincolnshire, pour se disputer le travail dans les champs de pommes de terre. Quant aux cockneys, ils en avaient déjà plein le dos de la cueillette. Leur cher vieux Londres leur manquait, avec ses Woolworth et ses marchands de poisson frit au coin de la rue, et puis ils en avaient assez de dormir dans la paille et de faire frire le bacon dans des couvercles de fer-blanc en pleurant à cause de la fumée. Le houblon, c'était des vacances, mais le genre de vacances dont on était heureux de voir la fin. On arrivait tout joyeux, mais on rentrait chez soi encore plus joyeux et en se jurant que plus jamais on ne reviendrait cueillir le houblon – jusqu'au mois d'août suivant, quand on avait oublié les nuits froides, la mauvaise paye et ses mains abîmées pour se souvenir uniquement des après-midi sous le soleil assommant et des pots de bière qu'on picolait le soir autour des feux

de camp.

Les matins se faisaient mornes et novembreux – le ciel gris, les premières feuilles qui tombent, les pinsons et les étourneaux se rassemblant déjà pour l'hiver. Dorothy avait de nouveau écrit à son père pour lui demander de l'argent et des vêtements ; il avait laissé sa lettre sans réponse, et personne d'autre ne lui avait écrit. En fait, personne hormis son père ne connaissait son adresse présente, mais elle avait espéré que, d'une manière ou d'une autre, M. Warburton lui écrirait peut-être. Le courage lui faisait presque défaut à présent, surtout la nuit dans cette maudite paille quand elle pensait à un avenir vague et menaçant. Elle cueillait le houblon avec une sorte de désespoir, d'énergie folle, consciente chaque jour davantage que toute poignée de houblons était une fraction de sou l'éloignant de la famine. Comme elle, Sourdingue, son camarade de boîte, cueillait contre le temps car c'était le dernier argent qu'il gagnerait jusqu'au retour de la saison du houblon l'année prochaine. Le chiffre qu'ils visaient était cinq shillings – trente boisseaux – par jour à eux deux, mais ils n'y parvenaient jamais.

Sourdingue était un vieil homme bizarre et un piètre compagnon comparé à Nobby, mais pas un mauvais bougre. Il était de métier steward sur les navires, mais clochard depuis de nombreuses années, sourd comme un pot et donc un peu comme la Tante de M. F. [13] pour la conversation. Il était aussi exhibitionniste, mais tout à fait inoffensif. Durant les heures qu'ils passaient ensemble, il avait l'habitude de chanter une petite chanson qui faisait « Avec mon petit petit oiseau – avec mon petit petit oiseau » et, bien qu'il ne pût entendre ce qu'il chantait, il semblait y prendre du plaisir. Il avait les oreilles les plus velues que Dorothy avait jamais vues. Des touffes semblables à des favoris de Dundreary miniatures lui en sortaient. Sourdingue venait tous les ans cueillir le houblon à la ferme de Cairns, mettait une livre de côté, puis allait passer une semaine de rêve dans une pension à Newington Butts avant de repartir sur la route. C'était la seule semaine de l'année où il dormait dans ce qu'on pouvait appeler, sauf par pure politesse, un lit.

La cueillette prit fin le 28 septembre. Il restait plusieurs houblonnières à faire, mais c'étaient de mauvais houblons et M. Cairns avait décidé à la dernière minute de les « laisser s'épanouir ». L'équipe 19 termina sa dernière houblonnière à deux heures de l'après-midi, le petit chef d'équipe gitan grimpa à toute vitesse aux perches pour récupérer les grappes négligées et le mesureur emporta les derniers houblons. Au moment où il disparaissait, on entendit soudain crier « Mettez-les dans les boîtes ! » et Dorothy vit six hommes foncer sur elle avec une expression diabolique sur le visage et toutes les femmes de l'équipe se disperser en courant. Avant qu'elle ait le temps de réagir pour s'échapper, les hommes l'attrapèrent, la déposèrent de tout son long dans une boîte et la secouèrent violemment d'un côté à l'autre. Ensuite, un jeune gitan qui sentait l'oignon la fit sortir et l'embrassa. Elle résista tout d'abord, puis se laissa faire quand elle vit qu'on faisait la même chose à d'autres femmes de l'équipe. Mettre les femmes dans les boîtes était apparemment la coutume le dernier jour de cueillette. Il y eut pas mal d'agitation dans le camp cette nuit-là, et personne ne dormit beaucoup. Bien après minuit,

Dorothy se retrouva parmi des gens autour d'un feu imposant, une main dans celle d'un garçon boucher rose et l'autre tenue par une vieille femme très soûle avec un béret écossais de pochette-surprise, et faisant la farandole sur l'air d'*Auld Lang Syne*.

Le lendemain matin, ils allèrent à la ferme recevoir leur argent ; Dorothy reçut une livre quatre pence et gagna cinq pence supplémentaires en faisant le compte des gens qui ne savaient ni lire ni écrire. Les cueilleurs cockneys payaient un penny pour ce travail ; les gitans ne la récompensaient qu'en flatteries. Puis Dorothy se mit en route pour la gare de West Ackworth, à six kilomètres de là, avec les Turle – M. Turle portant la malle en fer-blanc, Mme Turle le bébé, les autres enfants différentes petites choses et Dorothy poussant le landau qui contenait toute la vaisselle des Turle et dont deux roues étaient circulaires et les deux autres elliptiques.

Ils arrivèrent à la gare vers le milieu de la journée ; le train, qui était attendu à une heure, arriva à deux et partit à trois heures moins le quart. Au terme d'un voyage d'une lenteur incroyable, à zigzaguer partout dans le Kent pour ramasser une dizaine de cueilleurs ici, cinq ou six là, repassant encore et encore aux mêmes endroits et se garant sur des voies d'évitement pour laisser passer d'autres trains – mettant, en fait, six heures pour parcourir cinquante-cinq kilomètres –, il les déposa à Londres peu après neuf heures du soir.

Dorothy dormit chez les Turle cette nuit-là. Ils l'avaient tellement prise en affection qu'ils lui auraient volontiers donné l'hospitalité une semaine ou deux si elle avait voulu abuser de leur bonté. Leurs deux chambres (ils vivaient dans un immeuble pas très loin de Tower Bridge Road) étaient petites pour sept personnes dont des enfants, mais ils lui firent une sorte de lit par terre avec deux carpettes faites de chutes de tissu, un vieux coussin et un pardessus.

Le lendemain matin, elle alla leur dire au revoir en les remerciant pour toutes leurs gentilleses à son égard et se rendit directement aux bains publics de Bermondsey pour se débarrasser de la crasse accumulée en cinq semaines. Ensuite, avec en tout et pour tout seize shillings huit pence et les vêtements qu'elle portait, elle se mit en quête d'un logement. Elle avait repris et nettoyé ses vêtements du mieux qu'elle avait pu, et comme ils étaient noirs ils ne paraissaient pas aussi sales qu'ils l'étaient. Le dernier jour de cueillette, une « cueilleuse maison » de l'équipe voisine, qui s'appelait Mme Killfrew, lui avait offert une bonne paire de chaussures qui avait appartenu à sa fille et une paire de bas en laine.

Dorothy ne réussit à se trouver une chambre que dans l'après-midi. Elle avait erré durant près de dix heures, de Bermondsey à Southwark, puis de Southwark à Lambeth, à travers un dédale de rues où des enfants morveux jouaient à la marelle sur des trottoirs jonchés de peaux de bananes et de feuilles de chou pourries. À toutes les portes où elle avait frappé, c'était la même histoire : la logeuse refusait catégoriquement de la prendre. L'une après l'autre, une série de femmes hostiles, aussi sur la défensive que si elle avait été un bandit ou un inspecteur du gouvernement, la toisèrent de haut en bas dans l'embrasure de leur porte, lui disant laconiquement « On ne prend pas les filles célibataires » et lui claquant la porte au nez. Elle l'ignorait, bien sûr, mais un simple regard sur elle suffisait à éveiller la suspicion de toute logeuse respectable. Elle aurait encore pu accepter ses vêtements tachés et en lambeaux, mais le fait qu'elle n'avait pas de bagages la condamnait dès le départ. Une fille seule sans bagages est forcément une moins-que-rien – telle est la première et la plus importante des maximes des logeuses de Londres.

Vers sept heures, trop fatiguée pour rester debout plus longtemps, elle s'aventura dans un petit café crasseux, couvert de chiures de mouches, près du Old Vic Theatre et demanda une tasse de thé. La patronne, apprenant qu'elle cherchait une chambre en bavardant avec elle, lui conseilla « d'essayer chez Mary, à Wellings Court, juste derrière le Cut ». « Mary », à ce qu'il paraissait, n'était pas très regardante et donnait une chambre à tous ceux qui pouvaient payer. Son nom exact était Mme Sawyer, mais tous les garçons l'appelaient Mary.

Dorothy eut un peu de mal à trouver Wellings Court. Il fallait suivre Lambeth Cut jusqu'à un magasin de vêtements juif appelé Knockout Trousers Ltd, puis prendre une ruelle étroite, tourner à gauche et continuer jusqu'à une autre ruelle si étroite qu'on se frottait presque aux murs sinistres en passant. Des garçons persévérants avaient gravé des mots dans le plâtre – un nombre de fois incalculable et trop profondément pour qu'on les efface. Au bout de la ruelle, on débouchait sur une petite place où quatre hautes maisons étroites à escalier de fer se faisaient face.

Dorothy se renseigna et trouva « Mary » dans un repaire souterrain sous l'une des maisons. C'était une vieille créature terne avec des cheveux remarquablement fins et une figure si émaciée qu'on aurait dit un crâne poudré et fardé. Elle avait une voix cassée de mégère, mais néanmoins ineffablement monotone. Elle ne posa à Dorothy aucune question et la regarda même à peine, mais elle lui demanda dix shillings et lui dit de sa vilaine voix :

« Vingt-neuf. Deuxième étage. Montez par l'escalier de service. »

Apparemment, l'escalier de service était celui qui se trouvait à l'intérieur de la maison. Dorothy y monta dans le noir, entre les murs transpirant et dans une odeur de vieux pardessus, d'eau de vaisselle et de tinettes. Au moment où elle arrivait au premier étage, elle entendit un grand éclat de rire ; deux filles d'un mauvais genre sortirent d'une chambre et la dévisagèrent un instant. Elles avaient l'air jeunes sous le fard et la poudre rose, et leurs lèvres étaient rouges comme des pétales de géranium. Mais, au milieu du fard et de la poudre rose, leurs yeux bleus de porcelaine étaient las et vieux ; et cela avait quelque chose d'horrible car on aurait dit des vieilles femmes portant des masques de jeune fille. La plus grande des deux salua Dorothy.

« Ça va, chérie !

— Salut !

— T'es nouvelle ici ? Dans quelle chambre tu crèches ?

— La vingt-neuf.

— Oh, c'est un sacré cachot où on t'met ! Tu sors ce soir ?

— Non, je ne crois pas, dit Dorothy, intérieurement un peu étonnée par cette question. Je suis trop fatiguée.

— C'est c'que j'me suis dit quand j'ai vu que tu t'étais pas bichonnée. Mais dis-moi, ma chérie, t'es pas sur le carreau, toi ? Tu gâches pas tout en faisant des économies de bouts de chandelle ? Pas'que, par exemple, si t'as besoin qu'on t'prête du rouge, i'suffit de d'mander. On est toutes bonnes copines ici, tu sais.

— Ah... Non, merci, dit Dorothy, décontenancée.

— Bon, très bien ! Doris et moi, il est temps qu'on y aille. On a un rendez-vous d'affaires important à Leicester Square. » Là, elle donna un petit coup de hanche à

l'autre fille et toutes deux ricanèrent d'une manière à la fois stupide et sans joie. « Mais dis, ajouta la grande sur le ton de la confidence, quel pied d'pouvoir dormir une fois toute seule pendant une bonne nuit, hein ? J'aimerais bien, moi. Toute seule peinarde, sans de fichu bonhomme pour te bousculer avec ses grands panards. Ça c'est bath quand on peut s'le permettre, hein ?

— Oui, dit Dorothy, qui n'avait qu'une très vague idée de ce dont elle parlait et sentit que c'était la réponse qu'on attendait d'elle.

— Bon, salut, chérie ! Fais de beaux rêves. Et fais bien gaffe aux razzias vers une heure et d'mie !»

Lorsque les deux filles eurent dévalé l'escalier en poussant leurs ricanements dénués de sens, Dorothy se dirigea vers la chambre 29 et ouvrit la porte. Une odeur froide et désagréable l'accueillit. La chambre était un carré très sombre d'environ deux mètres cinquante de côté. Les meubles étaient simples : au milieu de la chambre, un lit en fer étroit avec une couverture en loques et des draps grisâtres ; contre le mur, une boîte de rangement avec une cuvette en fer-blanc et une bouteille de whisky vide destinée à servir pour l'eau ; punaisée au-dessus du lit, une photographie de Bebe Daniels déchirée dans un *Film Fun*.

Les draps étaient non seulement sales, mais trempés. Dorothy se mit au lit, mais elle n'avait enlevé que son chemisier, ou ce qui lui en restait, ses sous-vêtements étant à présent presque entièrement en lambeaux ; elle ne pouvait se résoudre à se coucher nue dans ces draps répugnants. Et une fois au lit, bien endolorie de fatigue de la tête aux pieds, elle ne put dormir. Elle était perturbée et pleine d'appréhensions. L'atmosphère de ce lieu infâme lui faisait saisir d'une manière plus vive qu'avant le fait qu'elle était seule, sans recours, et que six shillings seulement la sauvaient de ne pas finir dans la rue. En outre, plus la nuit avançait, plus la maison devenait bruyante. Les murs étaient si fins qu'on entendait tout ce qui s'y passait. Il y avait des éclats de rire stupides, des voix rauques qui chantaient, un gramophone égrenant des limericks, des baisers bruyants, d'étranges grognements de mort et, une ou deux fois, les grincements violents d'un lit de fer. Vers minuit, les bruits commencèrent à composer une sorte de rythme dans le cerveau de Dorothy, qui sombra dans un sommeil léger et non réparateur. Environ une minute plus tard, semble-t-il, on ouvrit brutalement sa porte et deux silhouettes floues de femmes entrèrent précipitamment, arrachèrent de son lit tous les bouts de tissu qui y étaient posés à l'exception des draps, et ressortirent aussi vite qu'elles étaient entrées. Il y avait une pénurie chronique de couvertures chez « Mary » et le seul moyen de s'en procurer c'était de voler celles des autres chambres. D'où le terme « razzia ».

Le lendemain matin, une demi-heure avant l'ouverture, Dorothy se rendit à la bibliothèque publique la plus proche pour lire les annonces des journaux. Une vingtaine de personnes d'apparence miteuse battaient déjà le pavé et leur nombre s'éleva à soixante lorsque les portes de la bibliothèque s'ouvrirent. Tous se pressèrent à l'intérieur et coururent vers un panneau à l'autre bout de la salle de

lecture, là où les colonnes « Offres d'emploi » de différents journaux avaient été découpées et épinglées. Et dans cette vague humaine de demandeurs d'emploi se trouvaient de pauvres vieux tas de loques, tant hommes que femmes, qui avaient passé la nuit dehors et venaient dormir à l'abri. Ils suivaient les autres en traînant les pieds, s'affalaient avec des grognements de soulagement à la table la plus proche et prenaient le premier périodique qui leur tombait sous la main ; peu importait que ce soit le *Free Church Messenger* ou bien le *Vegetarian Sentinel*, mais on ne pouvait pas rester dans la bibliothèque sans faire semblant de lire quelque chose. Ils ouvraient leur journal et s'assoupissaient aussitôt, le menton sur la poitrine. Le surveillant, en faisant sa tournée, les secouait doucement comme un chauffeur tisonne une succession de feux ; ils se réveillaient alors, grommelaient et se rendormaient dès qu'il était passé.

Pendant ce temps-là, une bataille faisait rage autour du panneau d'annonces, chacun voulant être devant. Deux jeunes hommes en bleu de travail accoururent derrière les autres, et l'un des deux se baissa pour se frayer un passage dans la foule comme s'il s'était agi d'une mêlée de rugby. Il atteignit le panneau en un instant et se tourna vers son compagnon : « Voilà, Joe, j'y suis ! "Cherche mécaniciens. Garage Locke, Camden Town." Barrons-nous d'ici ! » Il repartit dans le sens inverse et fila avec son compère vers la porte. Ils allaient à Camden Town aussi vite que leurs jambes le leur permettaient. Au même instant, dans toutes les bibliothèques publiques de Londres, des mécaniciens au chômage lisaient la même annonce et se lançaient dans une course pour l'emploi, lequel avait en toute probabilité déjà été donné à quelqu'un qui avait les moyens d'acheter le journal et vu cette annonce à six heures du matin.

Dorothy parvint enfin à atteindre le panneau et releva quelques adresses où l'on recherchait des « chefs de cuisine ». Il n'y avait que l'embarras du choix – on aurait dit que la moitié des dames de Londres recherchaient désespérément des serviteurs capables et robustes. Une liste de vingt adresses en poche, Dorothy prit un petit déjeuner de pain avec de la margarine et du thé qui lui coûta trois pence et partit en quête d'un travail, avec bon espoir de réussir.

Elle était trop ignorante pour savoir que ses chances de trouver un travail sans aide étaient quasi nulles ; mais les quatre jours qui suivirent éclairèrent peu à peu sa lanterne sur ce point. Au cours de ces quatre journées, elle se présenta à dix-huit emplois et envoya des candidatures écrites pour quatre autres. Elle parcourut des distances considérables dans toute la banlieue sud : Clapham, Brixton, Dulwich, Penge, Sydenham, Beckenham, Norwood – et même une fois jusqu'à Croydon. Elle était reçue dans des salons bien entretenus et interrogée par des femmes de tous les genres imaginables – des grandes, potelées et tyranniques, ou des maigres, mordantes et vachardes, des vives et glaciales à pince-nez d'or, des incohérentes qui avaient l'air de pratiquer le végétarisme ou le spiritisme. Et toutes sans exception, grosses ou maigres, froides ou maternelles, elles avaient eu exactement la même réaction face à elle. Elles l'avaient simplement regardée de la tête aux pieds, écoutée parler, fixée d'un air inquisiteur, lui avaient posé une

dizaine de questions embarrassantes et impertinentes, pour finalement lui refuser la place.

Toute personne d'expérience aurait pu lui dire qu'il en serait ainsi. Dans sa situation, elle ne devait pas espérer que quiconque prenne le risque de l'embaucher. Ses vêtements en guenilles et son manque de références jouaient contre elle, et puis son accent cultivé, qu'elle ne savait pas comment dissimuler, brisait toutes les chances qu'elle aurait pu avoir. Les clochards et les cueilleurs de houblon n'avaient pas remarqué son accent, mais les ménagères de banlieue s'en apercevaient très vite et il les terrorisait exactement de la même façon que son absence de bagages avait effrayé les logeuses. À l'instant où elles l'entendaient s'exprimer et l'identifiaient comme une fille de bonne famille, l'affaire était réglée. Elle s'habitua au regard dérouté, apeuré, qui envahissait leur visage dès qu'elle ouvrait la bouche – le coup d'oeil fureteur, féminin, qui descendait de son visage à ses mains abîmées, et de celles-ci aux reprises sur sa jupe. Certaines femmes lui demandaient carrément pourquoi une fille de sa condition cherchait un travail de servante. Elles flairaient, à coup sûr, qu'elle avait eu « des ennuis » – autrement dit, qu'elle avait eu un enfant hors mariage – et, après l'avoir sondée en lui posant des questions, elles se débarrassaient d'elle aussi vite que possible.

Dorothy avait écrit à son père dès qu'elle avait eu une adresse à lui donner et recommença au bout du troisième jour sans réponse, sur le ton du désespoir cette fois (c'était sa cinquième lettre et les quatre premières n'avaient pas eu de réponse). Elle lui disait qu'elle mourrait de faim s'il ne lui envoyait pas immédiatement de l'argent. Il lui restait juste assez de temps pour avoir une réponse avant que sa semaine « Chez Mary » s'achève et qu'on la mette dehors si elle ne payait pas son loyer.

Entre-temps, elle poursuivait sa quête inutile d'un travail, tout en réduisant son budget quotidien à un shilling – une somme à peine suffisante pour survivre en étant constamment affamée. Elle avait presque renoncé à l'espoir que son père fasse quoi que ce soit pour l'aider. Et, chose très curieuse, sa panique du début s'était calmée, à mesure que sa faim augmentait et que ses chances de trouver un travail s'éloignaient, pour devenir une sorte d'apathie pitoyable. Elle souffrait, mais elle n'avait pas tellement peur. Le sous-monde dans lequel elle s'enfonçait lui semblait moins terrible maintenant qu'elle en était plus proche.

L'automne, quoique beau, devenait de plus en plus froid. Chaque jour, le soleil, menant son combat perdu d'avance contre l'hiver, se battait un peu plus tard dans le brouillard pour teindre les façades de pâles couleurs d'aquarelle. Dorothy passait toutes ses journées dans la rue ou bien dans la bibliothèque publique, et ne rentrait « Chez Mary » que pour dormir, en prenant la précaution de mettre son lit en travers de sa porte. Elle avait appris que « Chez Mary » était non pas précisément un bordel, car il n'y avait pour ainsi dire pas de lieu de ce genre à Londres, mais un célèbre refuge pour prostituées. C'était pour cette raison qu'on payait dix shillings la semaine une tanière qui n'en valait pas cinq. La vieille

« Mary » (qui n'était pas la propriétaire de la maison, mais seulement la gérante) avait elle-même été une prostituée en son temps, et en avait l'air. Vivre dans un endroit pareil vous condamnait même aux yeux des habitants de Lambeth Cut. Les femmes vous flairaient quand on passait devant elles et les hommes vous témoignaient un intérêt blessant. Le Juif du coin, patron de Knockout Trousers Ltd, était le pire de tous. C'était un jeune homme robuste d'une trentaine d'années, avec des joues rouges bouffies et des cheveux noirs frisés comme de l'astrakan. Douze heures par jour, il hurlait à pleins poumons que ses pantalons étaient les moins chers de tout Londres en battant le pavé et en empêchant les passants de circuler. Quelqu'un s'arrêtait-il une fraction de seconde, il le prenait par le bras et l'entraînait de force dans sa boutique. Une fois à l'intérieur, ses façons de faire devenaient carrément menaçantes. Un commentaire peu flatteur sur ses pantalons et il était prêt à se battre, si bien que les personnes les plus faibles lui en achetaient un par pure peur physique. Mais, tout occupé qu'il était, il gardait toujours un oeil perçant ouvert pour les « volailles », comme il les appelait ; et Dorothy semblait le fasciner plus que toutes les autres. Il avait appris qu'elle n'était pas une prostituée, mais sachant qu'elle vivait chez « Mary » elle devait – selon lui – être à deux doigts d'en devenir une. Cette idée le faisait saliver. Lorsqu'il la voyait descendre la ruelle, il se postait dans le coin, sa poitrine massive bien en avant, son oeil noir lubrique louchant vers elle (« Tu n'es pas encore prête à commencer ? » semblait-il dire) et, au moment où elle passait, il lui pinçait discrètement les fesses.

Le matin du dernier jour de sa semaine chez « Mary », Dorothy descendit au rez-de-chaussée et jeta un oeil, avec seulement une faible lueur d'espoir, à l'ardoise dans le vestibule où les noms des gens qui avaient du courrier étaient écrits à la craie. Il n'y avait pas de lettre pour « Ellen Millborough ». Son sort était donc scellé ; il ne lui restait plus qu'à aller dans la rue. Il ne lui vint pas à l'idée de faire ce que n'importe quelle autre femme dans la maison aurait fait : raconter qu'elle était dans une mauvaise passe et essayer d'obtenir une nuit supplémentaire gratuite. Elle se contenta de sortir de la maison sans même avoir le courage de dire à « Mary » qu'elle s'en allait.

Elle n'avait pas de projet, pas la moindre idée de ce quelle allait faire. Sauf le midi où elle sortit une demi-heure pour dépenser trois pence sur les quatre qui lui restaient dans du pain, de la margarine et du thé, elle passa la journée entière à lire des hebdomadaires à la bibliothèque. Le matin elle lut *La Lettre du coiffeur*, l'après-midi *Oiseaux d'intérieur*. C'étaient les deux seuls magazines qu'elle réussissait à conserver, car il y avait tant d'oisifs dans la bibliothèque qu'il fallait se battre pour garder n'importe quel journal. Elle les lisait de la première à la dernière page, y compris les réclames. Elle se concentrait des heures durant sur des détails techniques comme « Comment affiler les rasoirs français sur le cuir ? », « Pourquoi les brosses à cheveux électriques ne sont-elles pas hygiéniques ? », « Les inséparables s'accommodent-ils des graines de colza ? ». C'était la seule occupation dont elle se sentait capable. Elle était dans un étrange état de léthargie

qui lui permettait de s'intéresser plus facilement à « Comment affiler les rasoirs français sur le cuir ? » qu'à sa situation désespérée. Elle n'éprouvait plus aucune crainte. Elle était absolument incapable de réfléchir ; à peine pouvait-elle envisager ce qu'elle ferait le soir même. Une nuit dans la rue l'attendait, c'était tout ce qu'elle savait, et même de cela elle ne se souciait que vaguement. Pendant ce temps-là, elle avait *Oiseaux d'intérieur* et *La Lettre du coiffeur*, et, curieusement, ces deux lectures étaient passionnantes.

À neuf heures, le surveillant fit le tour avec une longue perche à crochet et éteignit les lumières au gaz, puis la bibliothèque ferma. Dorothy partit à gauche, vers Waterloo Road, en direction du fleuve. Elle s'arrêta un moment sur la passerelle où le vent nocturne soufflait. D'épaisses nappes de brouillard, semblables à des dunes, s'élevaient du fleuve et traversaient la ville en tourbillonnant avec le vent vers le nord-est. Un tourbillon de brouillard enveloppa Dorothy, pénétra ses fins vêtements et la fit frissonner, lui donnant soudain un avant-goût du froid de la nuit. Elle se remit en marche et, selon le principe de gravitation qui conduisait tous les sans-abri au même endroit, arriva à Trafalgar Square.

TROISIÈME PARTIE

(SCÈNE : Trafalgar Square. À peine visibles dans le brouillard, une dizaine de personnes, dont Dorothy, sont rassemblées autour d'un banc près du parapet nord.)

CHARLIE (chantant) : J'te salue Marie, j'te salue Marie, j'te salue Ma-arie...

(Big Ben sonne dix heures.)

SNOUTER (imitant les cloches) : Ding dong, ding dong ! Fais donc taire tes putains de cloches, s'te plaît. Encore sept heures comme ça sur cette putain de place, avant qu'on ait une chance de s'poser et de dormir un peu ! La vache !

M. TALLBOYS (à part lui) : *Non sum qualis eram boni sub regno Edwardi* ! Au temps de mon innocence, avant que le Malin ne m'emporte dans un haut lieu et ne me lâche dans les journaux du dimanche... c'est-à-dire quand j'étais pasteur de Little Fawley-cum-Dewsbury...

SOURDINGUE (chantant) : Avec mon petit petit oiseau, avec mon petit petit oiseau...

MME WAYNE : Ah, ma chérie, dès que j'ai posé les yeux sur toi, j'ai su que t'étais une vraie dame. Toi et moi on sait ce que c'est que de déchoir, pas vrai, ma chérie ? C'est pas pareil pour nous que pour les autres ici.

CHARLIE (chantant) : J'te salue Marie, j'te salue Marie, j'te salue Ma-arie pleine de grâce !

MME BENDIGO : Il se prend pour un fichu mari, vraiment ? Quatre livres par semaine à Covent Garden et sa femme qui dort à la belle étoile sur cette fichue place ! Un mari !

M. TALLBOYS (à part lui) : Heureuse époque, heureuse époque ! Mon église couverte de lierre à flanc de coteau... mon presbytère à toit de tuiles endormi parmi les ifs élisabéthains ! Ma bibliothèque, mon vignoble, ma cuisinière, ma gouvernante et mon jardinier ! Mon argent en banque, mon nom dans le Crockford [14] ! Mon costume noir à la coupe irréprochable, mon col romain, ma soutane de soie moirée dans l'enceinte de l'église...

MME WAYNE : Bien sûr, la chose dont je remercie Dieu, mes chéries, c'est que ma pauvre mère n'a pas vécu pour me voir aujourd'hui. Parce que si jamais elle avait vécu pour voir le jour où sa fille aînée – qui avait été élevée, figurez-vous, sans gaspiller un sou et avec du lait venant directement du pis de la vache...

MME BENDIGO : *Un mari !*

CAROTTE : Allez, envoyons-nous une gamelle de thé tant qu'c'est possible. Le

dernier pour ce soir... le café ferme à dix heures et demie.

LE YOUPIN : Oh, mon Dieu ! Ce froid de chien va m'tuer ! J'ai rien sous mon pantalon. Oh, mon Di-i-i-eu !

CHARLIE (chantant) : J'te salue Marie, j'te salue Marie...

SNOUTER : Quatre pence ! Quatre pence en six foutues heures de trimard ! À cause de c't enfoiré à la jambe de bois qui nous mettait d'dans à chaque bistrot entre Aldgate et la Mile End Road. Sa putain d'jambe de bois et ses médailles de guerre qu'il a achetées sur Lambeth Cut ! Salaud !

SOURDINGUE (chantant) : Avec mon petit petit oiseau, avec mon petit petit oiseau...

MME BENDIGO : Bon, d'toute façon j'ai dit à ce salaud c'que je pensais d'lui. « Tu t'prends pour un homme ? que j'lui ai dit. Moi, j'en ai vu des machins dans ton genre qu'on mettait en flacon à l'hosto... »

M. TALLBOYS (à part lui) : Heureuse époque, heureuse époque ! Le boeuf rôti, les villageois qui vous saluent, et la paix de Dieu qui dépasse tout entendement ! Le dimanche matin dans ma stalle de chêne, l'odeur des fleurs fraîches et le frou-frou des surplis se frottant les uns aux autres dans l'air chargé de la douce odeur de cadavre ! Les soirs d'été quand le soleil lançait ses derniers rayons à travers la fenêtre de mon bureau – moi, rêveur, buvant du thé, dans les volutes parfumées de Cavendish, feuilletant à moitié endormi un volume demi-veau – les *Oeuvres poétiques de M. William Shenstone*, les *Reliques de la poésie anglaise ancienne* de Percy, J. Lempriere, D.D. [15], professeur de théologie immorale...

CAROTTE : Allez, qui c'est qu'est d'accord pour cette gamelle d'eau chaude ? On a le lait et on a le thé. Reste plus qu'à savoir qui a du sucre ?

DOROTHY : Il fait si froid, si froid ! On dirait que ça pénètre directement jusqu'aux os ! Ça ne peut pas être comme ça toute la nuit !

MME BENDIGO : Oh, y en a marre ! Je déteste ces poules pleurnichardes !

CHARLIE : Mais est-ce qu'on va pas se les cailler à mort aussi ? Regarde cette vacherie de brouillard qui monte du fleuve et grimpe le long de la colonne. Y va geler les joyeuses du vieux Nelson avant demain matin.

MME WAYNE : Bien sûr, à l'époque dont je parle, nous avons encore notre petit commerce de tabac et de confiserie au coin de la rue, vous comprendrez...

LE YOUPIN : Oh, mon Di-i-i-ieu ! Prête ton pardessus, Carotte. Je crève de froid !

SNOUTER : Putain d'salaud d'escroc ! P't-êt' que j'lui ferai pas la tête au carré quand j'vais mettre la main d'ssus !

CHARLIE : Le sort des armes, mon gars, le sort des armes ! Cette vacherie de place ce soir, du romsteck et un plumard demain. À quoi est-ce qu'on peut s'attendre d'autre une vacherie de jeudi comme ça ?

MME BENDIGO : Fiche le camp, Papa, fiche le camp ! Tu crois que j'ai envie d'avoir ta tête pleine de poux sur mon épaule, moi qui suis une femme mariée ?

M. TALLBOYS (à part lui) : Pour prêcher, chanter et psalmodier, j'étais sans rival. Mon « Haut les coeurs » était célèbre dans tout le diocèse. Je savais faire tous les styles, High Church, Low Church, Broad Church et No Church [16]. Les roucoulements gutturaux des anglo-cathos, l'anglican franchement musclé ou les jérémiades adénoïdiennes Low Church où se tapissent encore les hennissements houyhnhnmiens des sages de chapelle...

SOURDINGUE (chantant) : *Avec mon petit petit oiseau...*

CAROTTE : Enlève tes mains d'ce pardingue, Youpinet. J'te passerai aucune d'mes fringues tant que t'as des poux.

CHARLIE (chantant) :

Comme languit une biche après les eaux vives,

Dans l'excitation de la chasse...

MME MCELLIGOT (dans son sommeil) : C'est toi, Michael chéri ?

MME BENDIGO : Ma conviction, c'est qu'ce salaud de sournois avait une aut'femme vivante quand il m'a épousée.

M. TALLBOYS (d'une voix gutturale, comme un vicaire stagiaire, sur le ton du souvenir) : Si quelqu'un parmi vous connaît une raison ou un obstacle qui doit empêcher que ces deux personnes s'unissent par les saints noeuds du mariage...

LE YOUPIN : Un pote, ça ! Un sacré pote ! Qui veut pas prêter son pardingue !

MME WAYNE : Bon, comme vous l'avez mentionné, je dois reconnaître que je n'ai jamais su refuser une bonne tasse de thé. Je sais que quand notre pauvre mère vivait encore, c'était théière sur théière que nous...

WATSON LA FOUINE (à part lui, avec colère) : Salaud !... Se faire couillonner et puis prendre de la taule pour ça... Alors qu'on a même pas pu faire le putain de boulot... Salaud !

SOURDINGUE (chantant) : *Avec mon petit petit oiseau...*

MME MCELLIGOT (à demi assoupie) : *Cher Michael... C'était l'amour vrai, Michael. Tendre et sincère... J'ai jamais regardé un autre homme depuis l'soir où j'ai rencontré d'avant l'abattoir de Kronk et qu'il m'a donné les deux livres de saucisses qu'il avait tapées aux International Stores pour son dîner...*

MME BENDIGO : Bon, je suppose qu'on aura ce fichu thé demain maintenant.

M. TALLBOYS (psalmodiant, sur le ton du souvenir) : Près des eaux de Babylone, nous nous sommes assis et nous avons pleuré, quand nous nous sommes souvenus de toi, ô Sion !...

DOROTHY : Oh, ce qu'il fait froid, ce qu'il fait froid !

SNOUTER : Eh ben, j'ferai plus d'ces putains de nuits à la belle jusqu'à Noël. J'aurai un pieu demain même si je dois m'le tailler dans leur bide.

WATSON LA FOUINE : Il est policier en civil, c'est ça ? Smith de l'équipe volante ! Un Judas volant, oui ! Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'coffrer les vieux délinquants à qui aucun juge donnera sa chance.

CAROTTE : Bon, j'ai c'qui faut en thé. Qui c'est qu'a des sous de sucre pour l'eau ?

MME MCELLIGOT (se réveillant) : Oh chéri, oh chéri ! J'ai l'dos en bouillie ! Oh mon Dieu, c'banc qui vous brise les reins ! Et moi qui rêvais qu'j'étais dans un lit douillet avec une bonne tasse de thé et deux tartines beurrées qui m'attendaient sur la table de ch'vet. Eh ben, c'est la dernière fois que j'ferme l'oeil avant d'aller à la biblio de Lambeth demain.

PAPA (la tête émergeant de sous son pardessus comme celle d'une tortue de sa carapace) : Qu'est-ce t'as dit, mon gars ? Payer pour avoir d'la flotte ! Depuis combien de temps que t'es sur le trimard, blanc-bec ignorant ! De l'argent pour avoir de la flotte ? Mendie-la, garçon, mendie-la ! N'achète pas c'que tu peux mendier et n'mendie pas c'que tu peux voler. C'est mon avis – cinquante ans sur le trimard, comme homme et comme gamin. (Se remet sous son pardessus.)

M. TALLBOYS (psalmodiant) : Ô toutes les oeuvres du Seigneur...

SOURDINGUE (chantant) : *Avec mon petit petit oiseau...*

CHARLIE : Qui c'est qui t'a coffré, la Fouine ?

LE YUPIN : Oh, mon Di-i-i-ieu !

MME BENDIGO : Fiche le camp, fiche le camp ! On dirait qu'y en a certains qui pensent avoir pris une hypothèque sur ce sacré banc.

M. TALLBOYS (psalmodiant) : Ô toutes les oeuvres du Seigneur, maudissez le Seigneur, maudissez-Le et calomniez-Le à jamais !

MME MCELLIGOT : C'que j'dis toujours, c'est toujours nous les pauv' catholiques qui sommes à la ramasse.

WATSON LA FOUINE : Smithy. L'équipe volante – les salauds volants, oui ! Il nous donne les plans de la maison et tout le bazar, et ensuite un camion plein de pandores attend et ils nous pincent tous. Je l'ai écrit dans le panier à salade :

« L'agent Smith sait faire pour couillonner ;

Dites-lui de ma part que c'est un enfoiré. »

SNOUTER : Alors, et not' putain d'thé ? Allez, Youpinet, t'es un jeune gaillard ; arrête ton putain de ramdam et prends les gamelles. Et ne paie rien. Tape la vieille poule. Pleurniche. Fais le malheureux.

M. TALLBOYS (psalmodiant) : Ô tous les enfants des hommes, maudissez le Seigneur, maudissez-Le et calomniez-Le à jamais !

CHARLIE : Quoi, Smithy aussi est pourri ?

MME BENDIGO : Je vous le dis, les filles, je vous dis ce qui me fait mal, et c'est de penser à mon mari qui ronfle sous quatre couvertures alors que je me gèle sur cette fichue place. C'est ça que je peux pas digérer. Le salopard !

CAROTTE (chantant) : Les voici – tout à leur bonheur... Prends pas la gamelle où y a la saucisse froide, Youpinet.

WATSON LA FOUINE : Pourri ? *Pourri* ? Et comment ! Y en a pas un pour rattraper l'autre – tous des fils de pute dans l'équipe volante, mais lui il vendrait sa grand-mère à l'abattoir pour deux livres dix, et puis il irait s'asseoir sur sa tombe pour manger des pommes chips. Cette ordure de mouchard !

CHARLIE : T'es vachement coriace. T'as combien de condamnations ?

CAROTTE (chantant) :

Les voici – tout à leur bonheur

Heureuse fille – chanceux garçon –

WATSON LA FOUINE : Quatorze. T'as aucune chance de t'en tirer avec ces types aux basques.

MME WAYNE : Quoi, il t'a pas gardée, alors ?

MME BENDIGO : Non, je suis mariée à celui-là, qu'il aille se faire foutre !

CHARLIE : Moi, c'est neuf que j'en ai.

M. TALLBOYS (psalmodiant) : Ô Ananias, Azarias et Misael, maudissez le Seigneur, maudissez-Le et calomniez-Le à jamais !

CAROTTE (chantant) :

Les voici – tout à leur bonheur –

Heureuse fille – chanceux garçon –

Mais mo-o-o-oi –

J'ai le coeur – bri-i-i-isé !

Bon Dieu, ça fait trois jours que j'me suis pas rasé. Et toi, Snouter, depuis quand tu t'es pas débarbouillé la figure ?

MME MCELLIGOT : Oh chéri, oh chéri ! Si c'garçon ne r'vient pas bientôt avec le thé, j'vais être aussi desséchée à l'intérieur qu'un fichu kipper.

CHARLIE : Personne ne sait chanter parmi vous. Vous devriez nous écouter Snouter et moi à l'époque de Noël quand on entonne *Le Bon Roi Wenceslas* devant les bistrots. Et des cantiques, aussi. Les types à l'intérieur, y pleurent comme des Madeleine en nous écoutant. Snouter, tu t'souviens quand on a frappé deux fois à la même porte par erreur ? La vieille poule nous a arraché les yeux.

M. TALLBOYS (allant et venant derrière un tambour imaginaire et chantant) :

Toutes les choses ignobles et détestables

Toutes les créatures grandes et petites

(Big Ben sonne dix heures et demie.)

SNOUTER (imitant les cloches) : Ding dong, ding dong ! Encore six heures et demie comme ça ! La vache !

CAROTTE : Youpinet et moi on a fauché quatre rasoirs de sécurité à Woolworth cet après-midi. J'me raserai demain dans ces fichues fontaines si j'réussis à taper un peu de savon.

SOURDINGUE : Quand j'étais steward sur la P. & O., on voyait souvent des Indiens noirs à deux jours de mer, dans ces grands canoës qu'ils appellent des catamarans, qui attrapaient des tortues de mer de la taille d'une table de salle à manger.

MME WAYNE : Vous étiez donc pasteur, monsieur ?

M. TALLBOYS (marquant une pause) : Selon l'ordre de Melchisédech. Mais pas « étai »s, madame. Prêtre un jour, prêtre toujours. *Hoc est corpus* et patati et patata. Même une fois défroqué – décroxfordisé, on appelle ça – et le col romain arraché publiquement par l'évêque du diocèse.

CAROTTE (chantant) : Les voici – tout à leur bonheur... Merci, Seigneur ! V'là Youpinet. Prêts pour la dégustation !

MME BENDIGO : Pas avant qu'on en ait vraiment besoin.

CHARLIE : Comment ça s'fait qu'ils t'ont viré, l'ami ? L'histoire habituelle ? Des filles de chœur enceintes ?

MME MCELLIGOT : Vous avez pris vot' temps, pas vrai, jeune homme ? Mais venez, prenons-en un gorgeon avant qu'ma langue me tombe d'la bouche.

MME BENDIGO : Fiche le camp, Papa ! T'es assis sur mon paquet de sucre.

M. TALLBOYS : Des « filles » est un euphémisme. Juste les culottes bouffantes de flanelle qui chassent le clergé non marié. Des poules d'église – dresseuses d'autel et polisseuses de cuivres –, des vieilles filles qui deviennent de plus en plus osseuses et désespérées. Il y a un démon qui les prend à vingt-cinq ans.

LE YOUPIN : La vieille garce voulait pas m'donner d'eau chaude. J'ai dû taper un rupin dans la rue et payer un penny pour en avoir.

SNOUTER : En voilà une putain d'bien bonne ! C'est plutôt qu'tu t'en es avalé une lampée en chemin.

PAPA (émergeant de son pardessus) : Une gamelle de thé, hein ? J'pourrais m'en envoyer une pleine gamelle. (Il a un léger renvoi.)

CHARLIE : Quand leurs nichons deviennent comme des vacheries de cuirs à rasoirs ? J'connais ça.

WATSON LA FOUINE : Du thé – un fichu gorgeon. Mieux que le cacao en taule, quand même. Passe ta tasse, l'ami.

CAROTTE : Attends juste que j' fasse un trou dans la boîte de lait. Que quelqu'un nous jette une pièce ou sa vie.

MME BENDIGO : Doucement avec ce sacré sucre ! Qui c'est qui l'a payé, j'aimerais bien qu'on me dise ?

M. TALLBOYS : Quand leurs nichons deviennent comme des cuirs à rasoirs. Je vous remercie pour votre humour. Le *Pippin's Weekly* a pas mal parlé de cette affaire. « L'amour secret du chanoine disparu. Révélations intimes. » Il y a eu aussi une lettre ouverte dans *John Bull* : « À une canaille en habit de pasteur ». Dommage – j'étais appelé à de hautes fonctions.

(À Dorothy.) Des guêtres dans la famille, si vous voyez ce que je veux dire. On n'imagine pas, n'est-ce pas, qu'à une époque ce derrière indigne écrasait les coussins en peluche de la stalle d'une cathédrale ?

CHARLIE : V'là Florry. J'me disais bien qu'elle tarderait pas quand le thé serait prêt. Elle a un nez de vautour pour le thé, cette nana-là.

SNOUTER : Ouais, toujours là pour la tape. (Il chante.)

Tape, tape, tape,

Je suis un vrai démon pour ça...

MME MCELLIGOT : La pauv' gamine, elle est pas finaude. Pourquoi est-ce qu'elle va pas à Piccadilly Circus où elle pourrait s'faire ses cinq shillings ? Elle obtiendra pas grand-chose en f'sant la manche autour du Square avec tous ces vieux trimardeurs misérables.

DOROTHY : Est-ce que ce lait est bon ?

CAROTTE : Bon ? (Il met sa bouche sur un des trous de la boîte et souffle. Un filet grisâtre et poisseux s'écoule par l'autre trou.)

CHARLIE : La chance est bonne, Florry ? Qu'est-ce ç'a donné, le rupin avec qui je t'ai vue partir tout à l'heure ?

DOROTHY : C'est écrit « Ne convient pas aux bébés » dessus.

MME BENDIGO : Et alors, t'es pas un bébé, non ? Tu peux laisser tomber tes manières de Buckingham Palace ici, ma chérie.

FLORRY : M'a offert un café et une sèche, ce salaud de radin ! C'est du thé que t'as là, Carotte ? T'as toujours été celui que j'préfère, chéri.

MME WAYNE : On est juste treize.

M. TALLBOYS : Comme nous n'allons pas faire de dîner, vous n'avez pas besoin de vous en inquiéter.

CAROTTE : Et voilà, mesdames et messieurs ! Le thé est servi. Approchez vos

tasses, s'il vous plaît !

LE YOUNG : Oh, mon Dieu ! T'as même pas rempli ma tasse jusqu'à la moitié !

MME MCELLIGOT : Eh bien, d'la chance pour nous tous, et un meilleur plumard demain. J'ai voulu trouver refuge dans une d'eux églises, seulement les enfoirés ne t'laissent pas entrer s'ils pensent que t'as des poux. (Elle boit.)

MME WAYNE : Bon, je ne peux pas dire que ce soit exactement la façon dont j'ai été habituée à boire le thé... mais bon... (Elle boit.)

CHARLIE : Vachement bonne, cette tasse de thé. (Il boit.)

SOURDINGUE : Et y avait aussi des volées de ces perruches vertes dans les cocotiers là-bas. (Il boit.)

M. TALLBOYS :

Quels breuvages ai-je bus, de larmes de sirène,

Distillés d'alambics plus ignobles que l'enfer [17] !

(Il boit.)

SNOUTER : Le dernier qu'on boirons avant cinq heures demain. (Il boit.)

(Florry sort de son bas une cigarette de bureau de tabac cassée et mendie une allumette. Les hommes, sauf Papa, Sourdingue et M. Tallboys, roulent des cigarettes faites de mégots ramassés. Les bouts rouges brillent dans le crépuscule brumeux telle une fausse constellation, tandis que les fumeurs se vautrent sur le banc, par terre ou contre le parapet.)

MME WAYNE : Ça va mieux ! Une bonne tasse de thé, ça vous réchauffe bien, hein ? Non que je ne trouve pas un peu différent, comme qui dirait, de ne pas avoir la jolie nappe propre à laquelle j'étais habituée et le superbe service à thé en porcelaine que notre mère utilisait ; et toujours, bien sûr, le meilleur thé qu'on puisse acheter – du vrai Pekoe Points à deux livres neuf shillings la livre...

CAROTTE (chantant) :

Les voici – tout à leur bonheur –

Heureuse fille – chanceux garçon –

M. TALLBOYS (chantant sur l'air de *Deutschland, Deutschland über alles*) : Et vive l'aspidistra...

CHARLIE : Ça fait combien qu'vous êtes à Smoke, tous les deux ?

SNOUTER : J'vais leur donner un d'ces récitals demain dans les bistrotts, qu'ils sauront plus s'ils ont les pieds par terre. J'vais m'faire ma demi-couronne si je leur mets la tête à l'envers et que j'les secoue.

CAROTTE : Trois jours. On vient d'York – en dormant à la belle la moitié du chemin. Bon Dieu, ce qu'on a pu s'les geler, aussi !

FLORRY : Y a encore du thé, Carotte chéri ? Bon, salut tout le monde. Je vous vois chez Wilkins demain matin.

MME BENDIGO : Petite poule voleuse ! Elle avale son thé et met les bouts sans même un merci. Pas une minute à perdre avec nous.

MME MCELLIGOT : Froid ? Ça, j'vous crois. Dormir dans les herbes hautes sans couverture avec assez d'cette sacrée rosée pour s'noyer, et le matin impossible d'faire du feu, sans compter qu'y faut aller chez le laitier avant d'pouvoir s'faire son bidon d'thé. J'ai connu ça quand Michael et moi on était sur la route.

MME BENDIGO : Elle irait même avec des négros et des Chinois, cette sale petite traînée.

DOROTHY : Combien gagne-t-elle à chaque fois ?

SNOUTER : Six pence.

DOROTHY : *Six pence* ?

CHARLIE : Puisqu'on t'le dit. Vers l'matin, elle l'fait pour une vacherie de mégot.

MME MCELLIGOT : Moi, j'ai jamais pris moins d'un shilling, jamais.

CAROTTE : Une nuit, Youpinet et moi on a même dormi dans un cimetière. En me réveillant le matin, j'me suis aperçu que j'étais allongé sur une tombe.

LE YUPIN : Elle a plein de morbacs, faut dire.

MME MCELLIGOT : Michael et moi on a dormi dans une porcherie une fois. On s'glissait juste dedans, quand Michael m'dit : « Bon sang ! y a un cochon ! » Alors moi ; « On s'en fout du cochon. Il nous tiendra chaud. » Donc on rentre et y avait une vieille truie couchée sur l'flanc et qui ronflait comme une locomobile. J'ai rampé vers elle, j'ai mis mes bras autour et, Dieu merci, elle m'a tenu chaud toute la nuit. J'avais d'jà plus mal dormi.

SOURDINGUE (chantant) : *Avec mon petit petit oiseau...*

CHARLIE : L'vieux Sourdingue, y va pas fort ? Il a comme un ronflement à l'intérieur, à c'qu'il dit.

PAPA : Quand j'étais petit, on mangeait pas d'pain, d'margarine, d'thé et d'toutes ces cochonneries. D'la bonne bouffe bien consistante qu'on mangeait à c't'époque. Boeuf mode. Boudin noir. Bacon en croûte. Tête de porc. On bouffait comme un roi pour six pence par jour. Et ça fait cinquante ans que j'suis sur l'trimard. Ramasser les patates, cueillir les petits pois, agneler, couper les queues des navets – j'ai tout fait. On dort dans d'la paille humide et pas une fois dans l'année on s'remplit l'estomac comme il faudrait. Putain ! (Se retire dans son manteau.)

MME MCELLIGOT : Mais il était vraiment téméraire, Michael. Il entrait n'importe où. Combien de fois on a pénétré dans une maison et dormi dans le meilleur lit. Il disait : « Les autres gens ont une maison. Pourquoi pas nous ? »

CAROTTE (chantant) : Mais je da-anse les larmes – aux yeux.

M. TALLBOYS (à part lui) : *Absumet haeres Caecuba dignior !* Quand je pense que j'avais encore vingt et une bouteilles de clos-saint-jacques 1911 à la cave le soir où le bébé est né et que je suis parti pour Londres dans l'omnibus de nuit !...

MME WAYNE : Pour ce qu'est des *couronnes* qu'on nous a envoyées quand notre mère est morte – eh bien, vous y croiriez pas. Énormes qu'elles étaient...

MME BENDIGO : Si j'pouvais tout recommencer à zéro, j'me marierais pour l'argent.

CAROTTE (chantant) :

Mais je da-a-anse – les larmes – aux yeux

Pas'que la fille – dans mes bras – c'est pas to-o-oi !

WATSON LA FOUINE : Y en a parmi vous tous qui pensent qu'ils ont de quoi gueuler contre leur sort, pas vrai ? Mais voyez un pauvre bougre comme moi. On vous a pas balancés et mis en taule quand vous aviez dix-huit ans, si ?

LE YUPIN : Oh, mon Di-i-ieu !

CHARLIE : Carotte, avec le mal au bide tu peux chanter que comme une vacherie de casserole. Écoute-moi un peu. Je vais te régaler. (Il chante :) Jésus, amour *de* mon âme...

M. TALLBOYS (à part lui) : *Et ego* dans le Crockford... Avec des évêques, des archevêques et avec toute la Compagnie du paradis.

WATSON LA FOUINE : Vous savez comment j'ai été en taule la première fois ? Balancé par ma propre soeur... oui, ma putain de frangine ! C'est une garce comme y en a pas deux. Elle s'est mariée à un bigot fanatique – il est si bigot qu'elle a quinze gosses aujourd'hui – et, bon, c'est lui qui l'a forcée à m'balancer. Mais j'me suis vengé, j'peux vous le dire. La première chose que j'ai fait quand j'suis sorti de taule, j'ai acheté un marteau, j'suis allé chez ma soeur, et son piano j'en ai fait du bois pour les allumettes. Je lui ai dit : « Voilà ! Ça, c'est pour m'avoir balancé ! Mêlé-toi d'tes oignons, salope ! »

DOROTHY : Quel froid, quel froid ! Je ne sens plus mes pieds.

MME MCELLIGOT : Ce fichu thé, ça réchauffe pas longtemps, pas vrai ? J'suis gelée, moi aussi.

M. TALLBOYS (à part lui) : Ah, l'époque où j'étais vicaire ! Mes ventes de broderie et mes danses folkloriques pour venir en aide sur la pelouse du village, mes lectures à l'Union des mères : travail des missions en Chine de l'Ouest avec quatorze plaques de lanterne magique ! Le club de cricket de mes enfants de chœur, tous abstinents d'alcool, mes classes de confirmation – lecture de pureté une fois par mois dans la salle de la paroisse –, mes orgies scoutes ! Les louveteaux lâcheront le Grand Hurlement. Les « suggestions pour la famille »

dans le bulletin paroissial : « Les remplisseurs de stylos à encre usagés peuvent servir d'appareils à lavements pour les canaris... »

CHARLIE (chantant) : Jésus, amour de mon âme...

CAROTTE : V'là l'enfoiré de pandore ! Restez pas par terre, vous autres. (Papa émerge de son pardessus.)

L'AGENT DE POLICE (secouant les dormeurs sur le banc suivant) : Allez, réveillez-vous, réveillez-vous ! On se réveille ! Faut rentrer chez vous si vous voulez dormir. Ce n'est pas un dortoir ici. Allez, levez-vous ! (Etc.)

MME BENDIGO : C'est le jeune emmerdeur qui cherche la promotion. Il vous empêcherait même de respirer s'il pouvait.

CHARLIE (chantant) :

Jésus, amour *de* mon âme,

Laisse-moi voler vers toi...

L'AGENT DE POLICE : Et vous, là ! Où est-ce que vous vous croyez ? À une réunion baptiste pour prier en commun ? (Au Youpin.) Vous vous levez, et plus vite que ça !

CHARLIE : J'peux pas m'en empêcher, sergent. C'est dans ma nature. Ça sort de moi comme naturellement.

L'AGENT DE POLICE (secouant Mme Bendigo) : Réveillez-vous, maman, réveillez-vous !

MME BENDIGO : Maman ! Vous dites *maman* ? Eh bien, si je suis une maman, je remercie Dieu de ne pas avoir un fils comme vous ! Et je vais vous dire un autre petit secret, monsieur l'agent. La prochaine fois que je voudrai qu'une grosse main d'homme me touche la nuque, ce n'est pas à vous que je demanderai. Je prendrai quelqu'un qui soit un peu plus séduisant.

L'AGENT DE POLICE : Allez, allez ! Je ne cherche pas à être inconvenant, vous savez. On a des ordres à appliquer. (Il sort majestueusement.)

SNOUTER (*sotto voce*) : Va te faire foutre, espèce de fils de pute !

CHARLIE (chantant) :

Tandis que les eaux roulent,

Tandis que la tempête est encore haute !

Je faisais la basse dans le choeur pendant mes deux dernières années à Dartmoor.

MME BENDIGO : J'vais lui en donner de la maman, moi ! (Elle crie après l'agent de police.) Hé ! Pourquoi est-ce que vous vous occupez pas des cambrioleurs plutôt que de venir fouiner autour d'une respectable femme mariée ?

CAROTTE : Recouchez-vous, les gars. Il est barré. (Papa se retire sous son manteau.)

WATSON LA FOUINE : Comment c'est Dartmoor maintenant ? Est-ce qu'on peut avoir d'la confiture ?

MME WAYNE : Bien sûr, ils ne peuvent pas vraiment laisser les gens dormir dans la rue... Je veux dire, ça ne serait pas très convenable... Et puis il faut se souvenir que ça encouragerait tous les gens qui n'ont pas de maison à eux... la racaille, si vous voyez ce que je veux dire...

M. TALLBOYS (à part lui) : Heureuse époque, heureuse époque ! Les excursions avec les éclaireuses dans la forêt d'Epping. La voiture louée, les chevaux au beau poil rouan et moi sur le siège du cocher avec mon costume de flanelle grise, mon chapeau de paille moucheté et ma discrète cravate de profane. Petits pains au lait et sodas sous les ormes verts. Vingt pieuses éclaireuses encore influençables qui gambadent dans les fougères à hauteur de poitrine, et moi, heureux vicair qui s'amuse au milieu d'elles, *in loco parentis*, pinçant le derrière des filles...

MME MCELLIGOT : Bon, on peut parler de s'recoucher, mais Dieu sait qu'mon vieux corps trouvera plus le sommeil cette nuit. J'arrive plus à dormir à la belle comme j'le faisais avec Michael.

CHARLIE : Pas de confiture. Mais du fromage, deux fois par semaine.

LE YUPIN : Oh, mon Dieu ! J'en peux plus. Je vais aller au MAB [18].

(Dorothy se lève, mais, ses genoux étant engourdis à cause du froid, manque de tomber.)

CAROTTE : Se contentent de t'envoyer à la fichue Maison du travail. Ça vous dit qu'on aille tous à Covent Garden demain matin ? On nous donnera des poires si on y est assez tôt.

CHARLIE : J'en ai eu ma dose de cette vacherie de Dartmoor, croyez-moi. Quarante d'entre nous ont subi l'enfer pour avoir dragué les vieilles bonnes femmes dans les jardins ouvriers. Des vieilles biques de soixante-dix balais – des ramasseuses de patates. On s'est fait pincer de justesse ! Au pain et à l'eau, enchaînés au mur – ça a bien failli nous faire crever.

MME BENDIGO : Aucune crainte ! Pas tant que mon fichu mari est là. Un oeil au beurre noir par semaine, ça me suffit, merci.

M. TALLBOYS (psalmodiant, sur le ton du souvenir) : Nos harpes, nous les avons accrochées dans les saules de Babylone !...

MME MCELLIGOT : Debout, gamine ! Tapez des pieds pour ram'ner le sang d'dans. J'vous emmène en balade jusque chez Paul dans deux minutes.

SOURDINGUE (chantant) : Avec mon petit petit oiseau...

(Big Ben sonne onze heures.)

SNOUTER : Encore six putains d'heures ! La vache !

(Une heure passe. Big Ben cesse de sonner. Le brouillard se dissipe et le froid augmente. Une lune crasseuse se glisse furtivement parmi les nuages au sud.

Une dizaine de vieux hommes endurcis restent sur les bancs et trouvent encore le moyen de dormir, emmitouflés et cachés dans leur pardessus. De temps en temps, ils grognent dans leur sommeil. Les autres sont partis dans toutes les directions avec l'intention de marcher toute la nuit afin que le sang continue de couler dans leurs veines, mais presque tous se sont retrouvés sur la place avant minuit. Un nouvel agent de police prend son service. Il flâne sur la place à intervalles d'une demi-heure, scrutant les visages des dormeurs mais les laissant tranquilles quand il s'est assuré qu'ils ne sont pas morts mais seulement endormis. Autour de chaque banc s'agglutine un paquet de gens qui se relaient pour s'asseoir sur le banc et se relèvent au bout de quelques minutes à cause du froid. Carotte et Charlie remplissent deux bidons à la fontaine et partent avec l'espoir vain de faire chauffer du thé sur le feu de briques des terrassiers dans Chandos Street ; mais un agent de police se réchauffe à ce feu et ordonne de déguerpir. Le Youpin disparaît soudain, sans doute pour aller quémander un lit au MAB. Vers une heure du matin, la rumeur se répand qu'une dame distribue du café chaud, des sandwiches au jambon et des paquets de cigarettes sous le pont de Charing Cross ; on s'y précipite, mais la rumeur se révèle infondée. À mesure que la place se remplit encore, l'incessante relève sur les bancs s'accélère au point de devenir comme un jeu des chaises musicales. Assis par terre, les mains au creux des aisselles, il est possible de dormir, ou de faire un somme, pendant deux ou trois minutes d'affilée. Dans cet état, le temps semble interminable. On sombre dans des rêves complexes et troublants qui laissent conscients de ce qui vous entoure et du froid de loup. La nuit devient plus claire et froide à chaque minute. On entend un chœur de sons divers : grognements, jurons, éclats de rire, chansons et, constamment, les claquements de dents incontrôlables.)

M. TALLBOYS (psalmodiant) : Je suis comme de l'eau qui s'écoule, et tous mes os se séparent [19] !...

MME MCELLIGOT : Ellen et moi on a erré dans la City ces deux dernières heures. Bon Dieu, on s'croirait dans une tombe avec ces grands lampadaires qui vous éblouissent et pas une âme qui vive hormis les pandores qui s'baladent deux par deux.

SNOUTER : Putain, une heure cinq du matin et j'ai rien avalé depuis l'déjeuner ! Et bien sûr fallait que ça nous tombe dessus par une putain de nuit comme ça !

M. TALLBOYS : Une nuit de beuverie, j'aurais dû appeler ça. Mais chacun ses goûts. (Il psalmodie :) Ma force se dessèche comme l'argile, et ma langue s'attache à mon palais [20] !

CHARLIE : Dis, qu'est-ce t'en penses ? La Fouine et moi on vient juste de faire un coup. La Fouine avise la vitrine d'un débit de tabac pleine de boîtes de Gold Flake,

et y dit : « Bon Dieu, j'vais en prendre d'ces vacheries d'clopes si ils m'laissent faire ! » Alors il enveloppe sa main avec son cache-nez, on attend jusqu'à ce qu'un grand camion passe et couvre le bruit, et alors la Fouine, vlan ! On chipe une dizaine de paquets d'clopes, et là j'vous jure, on a décampé pire que si on avait l'feu au cul. Mais quand on est arrivés au coin d'la rue et qu'on les a ouverts, y avait pas de clopes dedans ! Des faux paquets que c'était ! Restait plus qu'à en rigoler.

DOROTHY : Je ne tiens plus sur mes jambes. Je ne peux plus rester debout.

MME BENDIGO : Ah, le salaud, le salaud ! Mettre une femme dehors par une nuit pareille ! Attends que j'l'aie soûlé samedi soir et qu'il puisse pas rendre les coups. Je l'tabasserai jusqu'à c'qu'il soit comme un jarret d'boeuf, oui. Il ressemblera à un morceau à deux pence quand je lui aurai donné un coup d'fer à repasser.

MME MCELLIGOT : Allez, fais d'la place pour que la gosse s'asseye. Colle-toi au vieux Papa, ma chérie. Mets son bras autour de toi. Il est bavard, mais il va te t'nir chaud.

CAROTTE (piétinant sur place) : Taper des pieds par terre, c'est la seule chose à faire. Que quelqu'un s'mette à chanter et battons tous ensemble la mesure avec les pieds.

PAPA (se réveillant et émergeant) : Qu'est-c'est ? (Encore à moitié endormi, il laisse sa tête tomber en arrière, la bouche ouverte et la pomme d'Adam saillant de sa gorge flétrie comme la lame d'un tomahawk.)

MME BENDIGO : Il y a des femmes qui si elles supportaient ce que j'ai supporté, c'est de l'esprit-de-sel qu'elles auraient versé dans cette fichue tasse de thé.

M. TALLBOYS (tapant sur un tambour imaginaire et chantant) : En avant, so-oldats barbares...

MME WAYNE : Eh bien, c'est pour de bon maintenant ! Si on avait pu l'imaginer, dans le bon vieux temps où on s'asseyait autour de notre feu de charbon Silkstone, la bouilloire à chauffer et une jolie assiette de crêpes grillées de chez le boulanger d'en face... (Le claquement de ses dents la fait taire.)

CHARLIE : Pas une vacherie de truc d'église, l'ami. Je vais vous faire quelque chose d'un peu cochon – sur lequel on pourra danser. Écoutez.

MME MCELLIGOT : Ne parlez pas de crêpes, m'dame. J'en ai d'jà l'estomac dans les talons.

(Charlie se redresse, se racle la gorge et d'une voix surpuissante hurle une chanson intitulée *Bill l'exubérant marin*. Un rire qui est en partie un frisson éclate parmi les gens sur le banc. Ils chantent la chanson jusqu'au bout et font de plus en plus de bruit en tapant du pied et en applaudissant en mesure. Ceux qui sont assis par terre, coude contre coude, oscillent grotesquement d'un côté à l'autre, en bougeant leurs pieds comme s'ils foulaient les pédales d'un harmonium. Même Mme Wayne se joint à eux au bout d'un moment, en riant malgré elle. Tous rient

et claquent des dents en même temps. M. Tallboys va et vient derrière son énorme ventre, en faisant semblant de porter une bannière ou une crosse d'évêque devant lui. La nuit est maintenant très claire et un vent glacial vient frémir par moments à travers la place. Les battements de pieds et les applaudissements atteignent une sorte de frénésie à mesure que les gens sentent le froid mortel les pénétrer jusqu'aux os. Puis quelqu'un voit un agent de police errer à l'extrémité est de la place, et le chant s'interrompt brusquement.)

CHARLIE : Voilà ! On ne peut pas dire qu'un peu de musique ne réchauffe pas.

MME BENDIGO : Ce satané vent ! Et je n'ai même pas de culotte, à cause de ce salaud qui m'a jetée dehors si vite.

MME MCELLIGOT : Eh bien, gloire à Jésus, l'église dans la Gray Inn Road va pas tarder à ouvrir pour l'hiver. On vous met un toit au-dessus d'la tête pour la nuit, quoi qu'il arrive.

L'AGENT DE POLICE : Allez, allez ! Vous croyez que c'est une heure dans la nuit pour se mettre à chanter à tue-tête ? Je vais être obligé de vous renvoyer chez vous si vous ne pouvez pas rester tranquilles.

SNOUTER (*sotto voce*) : Espèce de fils de pute !

CAROTTE : Oui... Ça les dérange pas d'vous laisser pioncer sur leur fichu carrelage avec trois affiches de journaux pour couverture. Bon Dieu, ce que j'voudrais être dans ce sacré refuge !

MME MCELLIGOT : Quand même, on vous donne une tasse d'Horlicks et deux tartines. J'ai été contente de dormir là-bas bien des fois.

M. TALLBOYS (psalmodiant) : J'étais content quand ils m'ont dit : Nous irons dans la demeure du Seigneur !...

DOROTHY (se levant) : Oh, quel froid, quel froid ! Je ne sais pas si c'est pire assis ou debout. Oh, comment est-ce que vous pouvez supporter ça ? Vous n'êtes pas obligés de faire ça toutes les nuits quand même ?

MME WAYNE : N'allez pas croire, ma chère, qu'il n'y en a pas parmi nous qui ont eu une éducation respectable.

CHARLIE (chantant) : Courage, mon pote, tu seras bientôt mort ! Brr ! Vacherie de Jésus ! J'dois avoir les joyeuses toutes bleues ! (Il piétine sur place et bat les bras contre les flancs.)

DOROTHY : Oh, mais comment faites-vous pour supporter ça ? Comment pouvez-vous continuer comme ça, nuit après nuit, année après année ? Les gens ne peuvent pas vivre comme ça, ce n'est pas possible ! C'est tellement absurde qu'on ne le croirait pas si on ne savait pas que c'est vrai. C'est impossible !

SNOUTER : C'est possible si tu veux savoir.

M. TALLBOYS (comme un vicaire stagiaire) : Avec Dieu, tout est possible.

(Dorothy se laisse de nouveau tomber sur le banc, ses jambes étant encore faibles.)

CHARLIE : Bon, il est une heure et demie pile. Soit on bouge, soit on fait une pyramide sur cette vacherie de banc. À moins qu'on préfère casser nos pipes. Qui est partant pour une petite balade jusqu'à la Tour de Londres ?

MME MCELLIGOT : Moi, j'ferai pas un pas de plus c'soir. J'ai plus d jambes.

CAROTTE : D'accord pour la pyramide ! Empilons-nous sur ce banc – je vous d'mande pardon, m'man !

PAPA (endormi) : À quoi vous jouez ? Un homme peut donc pas se r'poser un peu sans qu'on vienne l'embêter et le secouer ?

CHARLIE : C'est comme ça ! Pousse-toi ! Bouge-toi, Papa, et fais de la place pour ma petite je-veux-m'asseoir. Montez l'un sur l'autre. C'est bien. On s'en fout, des poux. Mélangez-vous comme des sardines dans une boîte.

MME WAYNE : Hé ! Je ne vous ai pas demandé de vous asseoir sur mes genoux, jeune homme !

CAROTTE : Alors asseyez-vous sur les miens, maman – c'est tout pareil. Hop là ! C'est la première fois que j'ai quelque chose en main depuis Pâques.

(Ils s'entassent en un agrégat sans forme monstrueux, hommes et femmes se grimant les uns sur les autres sans discrimination, comme une grappe de crapauds au moment du frai. Un mouvement de contorsion se produit quand le monceau se stabilise et une puanteur de vêtements se répand. Seul M. Tallboys continue d'aller et venir.)

M. TALLBOYS (déclamant) : Ô vous nuits et jours, vous lumière et obscurité, vous éclairs et nuages, maudissez le Seigneur !

(Quelqu'un s'étant assis sur son diaphragme, Sourdingue profère un son étrange et non reproductible.)

MME BENDIGO : Descendez de ma mauvaise jambe, s'il vous plaît. Qu'est-ce que vous croyez que j'suis ? Un fichu canapé de salon ?

CHARLIE : Est-ce que l'vieux Papa empeste pas quand on s'accroche à lui ?

CAROTTE : Ça va leur faire un putain d'jour de fête, aux poux.

DOROTHY : Oh, mon Dieu, mon Dieu !

M. TALLBOYS (faisant une pause) : Pourquoi invoquer Dieu ? Vous vous lamentez comme une repentante sur son lit de mort. Tenez bon et invoquez le diable comme je le fais. Je te salue, Lucifer, prince de l'air ! (Il chante sur l'air de *Holy, holy holly* :) Incubes et succubes, tombant devant Toi !...

MME BENDIGO : Oh, taisez-vous, espèce de vieux blasphémateur ! Il est bien trop gros pour sentir le froid, c'est ça qui va pas chez lui.

CHARLIE : C'est un bien joli derrière que vous avez, m'man. Garde un oeil sur cette vacherie de pandore, Carotte.

M. TALLBOYS : *Maledicite, omnia opera !* La messe noire ! Pourquoi pas ? Prêtre un jour, prêtre toujours. Donnez-moi ce qu'il faut et je ferai le miracle. Des bougies de soufre, le Notre-Père à rebours, le crucifix la tête en bas. (À Dorothy.) Si on avait un bouc noir, vous pourriez servir à quelque chose.

(La chaleur d'animal des corps entassés se fait déjà sentir. Le sommeil descend sur tout le monde.)

MME WAYNE : N'allez pas croire que j'ai l'habitude de m'asseoir sur les genoux des hommes, vous savez...

MME MCELLIGOT (à demi endormie) : Je prenais les sacrements régulièrement jusqu'à c'que ce satané prêtre m'refuse l'absolution à cause de mon Michael. L'zigoto, l'sacré zigoto !...

M. TALLBOYS (prenant une attitude dramatique) : *Per aquam sacratam quam nunc spargo, signumque crucis quod nunc facio...*

CAROTTE : Quelqu'un a d'quoi fumer ? J'ai fini mon dernier mégot.

M. TALLBOYS (comme à l'autel) : Mes bien chers frères, nous sommes réunis sous le regard de Dieu pour la célébration du non saint blasphème. Il nous a affligés de crasse et de froid, de faim et de solitude, de la vérole et de la gale, de poux et de morpions. Notre nourriture est de croûtes de pain humides et de bouts de viande visqueux qu'on distribue en paquets dans les entrées d'hôtel. Notre plaisir, c'est le thé trop infusé, les gâteaux de sciure de bois enfermés dans des celliers puants, la mauvaise bière mélangée de crachats, les baisers de vieilles taupes édentées. Notre destin est la fosse commune, dans des cercueils de sapin à vingt-cinq pieds de profondeur, le dortoir sous terre. Il est convenable, juste et de notre devoir impérieux en tout temps et en tout lieu de Le maudire et de L'invectiver. Donc, avec les démons et les archidémons (etc.).

MME MCELLIGOT (à demi endormie) : Bon sang, c'est que j'dors à moitié maintenant, si seulement y avait pas cette putain qui m'écrase les jambes.

M. TALLBOYS : Amen. Délivre-nous du mal, et épargne-nous la tentation (etc.).

(Au moment de prononcer le premier mot de la prière, il rompt le pain béni. Du sang en coule. On entend un grondement, comme de tonnerre, et le paysage change. Dorothy a très froid aux pieds. Des démons et des archidémons ailés et monstrueux apparaissent vaguement, se déplaçant ici et là. Quelque chose, un bec ou une griffe, se ferme sur l'épaule de Dorothy, lui rappelant que ses pieds et ses mains sont endoloris par le froid.)

L'AGENT DE POLICE (secouant l'épaule de Dorothy) : Réveillez-vous, réveillez-vous, réveillez-vous ! Vous n'avez pas de pardessus ? Vous êtes pâle comme la mort. Vous n'avez rien de mieux à faire que de rester dans le froid comme ça ?

(Dorothy s'aperçoit qu'elle est tout engourdie de froid. Le ciel est à présent tout à fait clair, avec de petites étoiles qui scintillent comme des lampes électriques à une distance énorme. La pyramide s'est démontée.)

MME MCELLIGOT : Pauv' gamine, elle a pas l'habitude d'endurer ça comme nous aut'.

CAROTTE (se battant les bras) : Brr ! Ouah !

MME WAYNE : C'est une vraie dame.

L'AGENT DE POLICE : Vraiment ?... Écoutez, mademoiselle, vous feriez mieux de venir avec moi au MAB. On vous donnera un lit sans problème. N'importe qui peut voir au premier coup d'oeil que vous êtes supérieure aux autres ici.

MME BENDIGO : Merci, monsieur l'agent, *merci* beaucoup ! Vous entendez ça, les filles ? « Supérieure aux autres », qu'il dit. C'est pas mal, non ? (À l'agent de police.) Vous croyez p't-êt' appartenir au gratin, vous ?

DOROTHY : Non, non ! Laissez-moi. Je préfère rester ici.

L'AGENT DE POLICE : Bon, comme vous voudrez. Vous avez l'air vraiment mal en point. Je reviendrai plus tard voir comment vous allez. (Il s'éloigne sans conviction.)

CHARLIE : Attendons que cette vacherie d'flic soit hors de vue et refaisons le tas. C'est l'seul moyen qu'on a d'se réchauffer.

MME MCELLIGOT : Viens, gamine. Mets-toi sous moi que j'te réchauffe.

SNOUTER : Deux heures moins dix. Ça peut pas durer éternellement, tout de même.

M. TALLBOYS (psalmodiant) : Je suis comme de l'eau qui s'écoule, et tous mes os se séparent ; mon coeur est comme de la cire, il se fond dans mes entrailles !...

(Une nouvelle fois les gens s'entassent sur le banc. Mais la température est à présent peu de degrés au-dessus du point de congélation, et le vent est plus cinglant. Les gens cherchent à enfouir dans le tas leurs visages mordus par le froid comme des cochons de lait se battant pour atteindre les mamelles de leur mère. Chez l'un, les intermèdes de sommeil se réduisent à quelques secondes ; chez un autre, les rêves deviennent plus monstrueux, agités et ressemblent de moins en moins à des rêves. Parfois, les neuf personnes parlent presque normalement, ou rient même de leur situation ; à d'autres moments, ils se serrent les uns contre les autres dans une sorte de frénésie, en poussant des gémissements de souffrance. M. Tallboys se sent soudain épuisé et son monologue devient un flot d'absurdités. Il laisse choir sa grosse masse sur les autres, ce qui les fait presque suffoquer. Le tas se défait. Quelques-uns restent sur le banc, d'autres glissent à terre et s'effondrent contre le parapet ou contre les genoux des autres. L'agent de police arrive sur la place et ordonne de se lever à ceux qui sont par terre. Ces derniers se lèvent et s'effondrent de nouveau dès qu'il est parti. On n'entend aucun bruit

parmi les dix personnes, hormis des ronflements qui sont en partie des gémissements. Ils hochent la tête comme des Chinois de porcelaine lorsqu'ils s'endorment et se réveillent au rythme du tic-tac d'une pendule. Trois heures sonnent quelque part. Une voix hurle comme une trompette à l'extrémité est de la place : « Debout, les gars ! Les journaux sont là ! »)

CHARLIE (se réveillant en sursaut) : Ces vacheries de journaux ! Viens, Carotte ! Magne-toi !

(Ils courent, ou se traînent, le plus vite qu'ils peuvent jusqu'au coin de la place, où trois jeunes gens distribuent des affiches en surplus que les journaux du matin cèdent par charité. Charlie et Carotte reviennent avec un épais paquet d'affiches. Les cinq hommes les plus grands se serrent maintenant sur le banc, Sourdingue et les quatre femmes s'asseyant sur leurs genoux ; puis, avec une difficulté extrême [car il faut le faire de l'intérieur], ils s'enveloppent dans un énorme cocon de papier, épais de plusieurs feuilles, en repliant les extrémités dans leurs cous, leurs gorges ou entre leurs épaules et le dos du banc. Finalement, seuls leurs têtes et le bas de leurs jambes ne sont pas couverts. Pour leurs têtes, ils se confectionnent des capuches de papier. Le papier se détache constamment, laissant pénétrer des piques de vent glacial, mais ils peuvent maintenant dormir cinq bonnes minutes consécutives. Pendant cette période – entre trois et cinq heures du matin –, la police a pour coutume de ne pas les déranger. Un peu de chaleur se glisse en chacun des dormeurs et atteint même leurs pieds. Des mains caressent furtivement les femmes sous le couvert du papier. Dorothy est bien trop endormie pour s'en soucier.)

Vers quatre heures et quart, le papier est tout froissé et déchiré, et il fait beaucoup trop froid pour rester assis. Les gens se lèvent, jurent, s'aperçoivent que leurs jambes sont un peu reposées et commencent à déambuler ici et là par paires, en s'arrêtant souvent sous le coup de la fatigue. Les ventres se tordent de faim. On ouvre la boîte de lait condensé de Carotte et on en dévore le contenu, tout le monde y plongeant les doigts et les léchant ensuite. Ceux qui n'ont pas du tout d'argent quittent la place pour aller à Green Park, où personne ne viendra les déranger jusqu'à sept heures. Ceux qui ont ne serait-ce qu'un demi-penny à dépenser partent pour le café de Wilkins, pas très loin de Charing Cross Road. Ils savent qu'il n'ouvrira pas avant cinq heures, mais la foule attend devant la porte dès cinq heures moins vingt.)

MME MCELLIGOT : T'as ton demi-penny, ma chérie. Ils ne nous laisseront pas plus de quatre pour une tasse de thé, ces vieux radins !

M. TALLBOYS (chantant) : Les teintes ro-oses de l'aube...

CAROTTE : Bon Dieu, ce petit roupillon qu'on a fait dans les journaux m'a fait du bien. (Il chante :) Mais je da-anse les larmes – aux yeux...

CHARLIE : Hé, les gars, les gars ! Regardez par cette vacherie de fenêtre. Regardez la chaleur qui fume derrière la vitre ! Regardez la fontaine à thé qui est en train de

bouillir et les gros tas de toasts chauds et de sandwiches au jambon, et puis les saucisses qui grésillent dans la poêle ! Est-ce que vous avez pas l'estomac qui se retourne en voyant ça ?

DOROTHY : J'ai un penny. Je peux avoir une tasse de thé avec ça, non ?

SNOUTER : Toutes ces putains d'saucisses qu'on va s'payer ce matin avec quatre pence à nous deux. Une demi-tasse de thé et un putain de beignet, plus vraisemblablement. Y a un p'tit déj' qui t'attend !

MME MCELLIGOT : T'as pas besoin de t'payer une tasse de thé pour toi toute seule. J'ai un demi-penny et Papa aussi, et avec vot' penny on va prendre une tasse à nous trois. Il a une plaie à la lèvre, mais zut alors ! on s'en fout. Suffit de boire près de l'anse et y aura pas d'mal à craindre.

(Cinq heures moins le quart sonnent.)

MME BENDIGO : J'parie cinq shillings qu'mon homme a un peu d'haddock pour son p'tit déjeuner. J'espère qu'il va s'étouffer avec.

CAROTTE (chantant) : Mais je da-anse les larmes – aux yeux...

M. TALLBOYS (chantant) : Aux premières heures du jour, mon chant s'élève vers Toi !

MME MCELLIGOT : On arrive à dormir un peu ici, c'est une consolation. Y t'laissent dormir la tête sur la table jusqu'à sept heures. C'est une sacrée aubaine pour tous les trimardeurs de la place.

CHARLIE (bavant comme un chien) : Des saucisses ! Des vacheries d'saucisses ! Du pain grillé au fromage ! Des toasts qui dégoulinent de graisse ! Et un romsteck de cinq centimètres d'épaisseur avec une pinte d'Old Burton ! Oh, la vache !

(Il saute en avant, se fraie un chemin dans la foule et fait vibrer la porte vitrée. Toute la foule, environ quarante personnes, se presse en avant et prend d'assaut la porte, qui est vaillamment contenue à l'intérieur par M. Wilkins, le patron du café. Il les menace à travers la vitre. Certains appuient leur poitrine et leur visage contre la porte comme pour se réchauffer. Florry et quatre autres filles, relativement fraîches car elles ont passé une partie de la nuit dans un lit, déboulent d'une ruelle voisine en poussant des cris avec une bande de jeunes hommes en costume bleu. Elles se jettent sur l'arrière de la foule avec un tel élan que la porte manque de céder. M. Wilkins ouvre celle-ci furieusement et repousse les meneurs en arrière. Un fumet de saucisses, de kippers, de café et de pain chaud afflue dans l'air froid.)

DES VOIX DE JEUNES GENS À L'ARRIÈRE : Pourquoi est-ce qu'il peut pas ouvrir avant cinq heures ? On en crève de ce foutu thé ! Enfoncez cette putain de porte ! (Etc.)

M. WILKINS : Sortez ! Sortez tous d'ici ! Ou bien je vous jure que personne n'entrera ce matin !

DES VOIX DE JEUNES FEMMES À L'ARRIÈRE : Monsieur Wilkins ! Monsieur Wilkins ! Soyez beau joueur et laissez-nous entrer ! Je vous ferai un bisou gratis ! Allez,

soyez beau joueur ! (Etc.)

M. WILKINS : Sortez de là ! On n'ouvre pas avant cinq heures et vous le savez très bien. (Il claque la porte.)

MME MCELLIGOT : Oh, mon Dieu, si c'est pas les dix minutes les plus longues de toute cette fichue nuit ! Bon, je vais reposer mes jambes, tant pis. (Elle s'accroupit sur ses talons comme le font les mineurs. Beaucoup d'autres personnes suivent son exemple.)

CAROTTE : Qui c'est qu'a un demi-penny ? J'suis prêt à faire fifty-fifty pour un beignet.

DES VOIX DE JEUNES GENS (imitant une musique militaire, puis chantant) :

« — ! » *was all the band could play ;*

« — ! — ! » *And the same to you !*

DOROTHY (à Mme McElligot) : Regardez-nous ! Regardez-nous donc ! Nos vêtements ! Nos têtes !

MME BENDIGO : Vous êtes pas Greta Garbo de toute façon, sauf votre respect.

MME WAYNE : Eh ben, le temps semble long quand on attend une bonne tasse de thé, vous ne trouvez pas ?

M. TALLBOYS (psalmodiant) : Car notre âme est courbée jusque dans la poussière, notre ventre est attaché à la terre [21] !

CHARLIE : Des kippers ! Et tout un tas encore ! Je les sens à travers cette vacherie de vitre.

CAROTTE (chantant) :

Mais je da-a-anse – les larmes – aux yeux –

Pas'que la fille – dans mes bras – c'est pas to-o-oi !

(Beaucoup de temps passe. Cinq heures sonnent. Cela semble interminable. Puis la porte s'ouvre d'un coup et les gens se ruent vers les sièges en se battant. Au bord de l'évanouissement dans l'air brûlant, ils se jettent par terre et se vautrent sur les tables, absorbant par tous leurs pores la chaleur et les odeurs de nourriture.)

M. WILKINS : Holà, vous tous ! Vous connaissez les règles, je suppose. Pas d'embrouille ce matin ! Dormez jusqu'à sept heures si ça vous chante, mais le premier que je vois dormir après, je le sors sur-le-champ. Servez le thé, les filles !

UN CHOEUR ASSOUDIANT DE CRIS : Deux thés ici ! Un grand thé et un beignet pour nous quatre ! Des kippers ! Monsieur Wilkins ! Combien, les saucisses ? Deux tartines ! Monsieur Wilkins ! Vous avez du papier à cigarette ? Des kippers ! (Etc.)

M. WILKINS : La ferme, la ferme ! Arrêtez de brailler ou bien je ne sers personne !

MME MCELLIGOT : Ma chérie, vous sentez le sang qui rafflue dans vos doigts de pied ?

MME WAYNE : Il vous parle durement, non ? Pas le genre d'homme que j'appellerais un vrai gentilhomme.

SNOUTER : C'est un putain d'Café d'la Famine ici ! La vache ! Est-ce que j'peux avoir deux de vos saucisses !

LES POULES (en chœur) : Des kippers ici ! Dépêchez-vous avec les kippers ! Monsieur Wilkins ! Des kippers pour tout le monde ! *Et un beignet !*

CHARLIE : Pas à moitié ! J'dois m'gaver des odeurs ce matin. Ici ou sur cette vacherie de place, c'est du pareil au même.

CAROTTE : Sourdingue, ici ! T'as eu ta moitié ! Donne-moi cette foutue tasse.

M. TALLBOYS (psalmodiant) : Alors notre bouche était pleine de rires et notre langue criait sa joie [22] !...

MME MCELLIGOT : Bon Dieu, j'dors déjà à moitié. C'est la chaleur dans cette pièce qui fait ça.

M. WILKINS : Arrêtez de chanter là-bas ! Vous connaissez les règles.

LES POULES (en chœur) : Des kippe-ers !

SNOUTER : Des putains de beignets ! De la bouffe froide ! Ça me donne mal au bide.

PAPA : Le thé qu'ils nous donnent, c'est rien d'autre que d'l'eau avec un peu de poussière dedans. (Il rote.)

CHARLIE : Le mieux, faire un petit roupillon et oublier tout ça. Rêver d'une vacherie de tranche de rôti et ses deux légumes. Posons nos têtes sur la table et mettons-nous à l'aise.

MME MCELLIGOT : Appuie-toi sur mon épaule, ma chérie. J'ai plus de chair sur les os que toi.

CAROTTE : Je donnerais une pièce de six pence pour un fichu clope, si j'en avais une.

CHARLIE : Mets-toi à l'aise. Mets ta tête contre la mienne, Snouter. C'est bien. Bon Dieu, comment que je vais dormir !

(On apporte une assiette de kippers fumants à la table des poules.)

SNOUTER (d'un ton somnolent) : Plus de ces putains de kippers. J'me demande combien de fois elle est restée sur son cul pour s'payer tout ça.

MME MCELLIGOT (à moitié endormie) : Quelle honte, quelle honte quand Michael s'est barré en m'laissant avec c'fichu bébé et tout...

MME BENDIGO (furieuse, en suivant l'assiette de kippers d'un doigt accusateur) :

Regardez ça, les filles ! Regardez-moi ça ! Des kippers ! Est-ce que ça vous rend pas folles ? Nous, on prend pas de kippers au petit déjeuner, hein ? Ces sacrées poules qui s'envoient des kippers comme s'il en pleuvait, et nous avec une tasse de thé pour quatre, et heureuses d'avoir ça encore ! Des kippers !

M. TALLBOYS (comme un vicaire stagiaire) : Les kippers sont le salaire du péché.

CAROTTE : Ne m'souffle pas dans la figure, Sourdingue. C'est insupportable.

CHARLIE (dans son sommeil) : Charles-Wisdom-soûl-et-incapable-soûl ?-oui-six-shillings-allez-*au-suivant* !

DOROTHY (sur la poitrine de Mme McElligot) : Oh, quel bonheur, quel bonheur !

(Ils s'endorment.)

Et la suite à l'avenant.

Dorothy supporta cette vie dix jours – pour être précis, neuf jours et dix nuits. Elle voyait difficilement ce qu'elle aurait pu faire d'autre. Son père, selon toute apparence, l'avait complètement abandonnée, et bien qu'elle eût à Londres des amis qui l'auraient aidée de bon coeur, elle ne se sentait pas capable de leur faire face après ce qui s'était passé. Elle n'osait pas non plus s'adresser à des organisations de charité car cela aurait certainement conduit à la découverte de son nom, et par conséquent, peut-être, à un nouveau tintamarre à propos de « la fille du pasteur ».

Elle resta donc à Londres et fit dès lors partie de cette tribu bizarre, peu nombreuse mais jamais tout à fait éteinte, des femmes sans argent et sans toit, mais qui font de tels efforts désespérés pour le cacher qu'elles sont toutes proches d'y réussir ; des femmes qui se lavent le visage aux fontaines publiques dans le froid de l'aube, défroissent soigneusement leurs vêtements après des nuits sans sommeil et adoptent un air convenable et retenu, tant et si bien que seul leur visage, blême sous le hâle, révèle qu'elles sont dans la misère. Il n'était pas inscrit en elle qu'elle deviendrait une mendicante endurcie comme la plupart des gens qui l'entouraient. Les vingt-quatre premières heures sur la place, elle les passa sans rien manger ni avaler, hormis la tasse de thé qu'elle avait bue la veille au soir et un tiers de tasse supplémentaire chez Wilkins dans la matinée. Mais le soir, affamée et désespérée par l'exemple des autres, elle se dirigea vers une femme étrange, fit un effort pour maîtriser sa voix et dit : « S'il vous plaît, madame, pourriez-vous me donner deux pence ? Je n'ai rien mangé depuis hier. » Après l'avoir dévisagée, la femme ouvrit son sac à main et lui donna trois pence. Dorothy l'ignorait, mais son accent instruit, qui l'avait empêchée de trouver un emploi de servante, était un atout inestimable pour mendier.

Ensuite, elle s'aperçut qu'il était vraiment très facile de quémander le shilling quotidien dont elle avait besoin pour survivre. Pourtant, elle ne mendiait jamais – elle croyait en être incapable –, sauf lorsque la faim n'était plus supportable ou qu'elle devait se procurer le précieux penny qui était le sésame pour le café de Wilkins le matin. Avec Nobby, sur la route des houblonnières, elle avait mendié sans crainte ni scrupules. Mais c'était différent alors ; elle ne savait pas ce qu'elle faisait. À présent, seul l'aiguillon de la faim lui faisait prendre son courage à deux mains pour demander quelques sous à des femmes dont les visages lui semblaient avenants. Elle s'adressait toujours à des femmes, bien sûr. Elle avait essayé une fois auprès d'un homme mais n'avait pas recommencé.

Pour le reste, elle s'habitua à cette existence, aux terribles nuits sans sommeil,

au froid, à la saleté, à l'ennui et à l'affreux communisme de la place. Au bout d'un ou deux jours, elle avait cessé d'être étonnée de sa situation. Elle en était venue, comme tout le monde autour d'elle, à accepter cette existence monstrueuse comme si elle était normale. La sensation d'hébétude, d'ahurissement qu'elle avait ressentie sur le chemin des houblonnières l'avait reprise, plus forte qu'avant. C'était le résultat naturel du manque de sommeil et, davantage encore, de l'exposition au froid. Vivre continuellement à l'air libre, ne jamais rester sous un toit plus d'une heure ou deux, cela brouillait les perceptions comme une lumière forte dans les yeux ou un tintamarre dans les oreilles. On agit, fait des projets et supporte, mais comme si tout était un peu flou et irréel. Le monde, intérieur et extérieur, s'estompe de plus en plus jusqu'à ne plus avoir que les vagues contours du rêve.

Entre-temps, les agents de police commençaient à la reconnaître. Sur la place, les gens vont et viennent perpétuellement, en passant plus ou moins inaperçus. Ils arrivent de nulle part avec leurs bidons et leurs baluchons, campent quelques jours et quelques nuits, puis disparaissent aussi mystérieusement qu'ils sont apparus. Si vous restez plus d'une semaine, la police vous répertorie comme mendiant régulier et vous arrête tôt ou tard. Elle n'a pas la possibilité de faire respecter en toute rigueur les lois sur la mendicité, mais elle fait une razzia de temps à autre et arrête deux ou trois des individus qu'elle avait à l'oeil. C'est ce qui arriva à Dorothy.

Un soir, elle se fit « coffrer » en compagnie de Mme McElligot et d'une autre femme dont elle ignorait le nom. Par négligence, elles avaient abordé une vieille dame déplaisante, avec une tête chevaline, qui s'était empressée d'aller trouver l'agent le plus proche pour les dénoncer.

Dorothy ne s'en inquiétait pas outre mesure. Tout se passait comme dans un rêve – le visage de la vieille femme les accusant avec véhémence, et le chemin jusqu'au poste avec un jeune agent de police qui la tenait gentiment, presque avec respect, par le bras ; et puis la cellule à carreaux blancs, avec le sergent paternel qui lui tendait une tasse de thé à travers la grille et lui disait que le juge ne serait pas trop dur avec elle si elle plaidait coupable. Dans la cellule d'à côté, Mme McElligot se déchaîna contre lui, le traitant de sacré zigoto, puis passa la moitié de la nuit à se lamenter sur son sort. Mais Dorothy n'éprouvait rien hormis un vague soulagement de se trouver dans un lieu aussi propre et chaud. Elle se glissa immédiatement dans le lit de planches qui était fixé comme une étagère au mur, trop fatiguée pour tirer les couvertures sur elle, et dormit dix heures d'affilée sans bouger. Ce fut seulement le lendemain matin qu'elle saisit la réalité de sa situation, alors que le panier à salade montait vivement vers le tribunal de police d'Old Street, sur l'air d'*Adeste fideles* hurlé par cinq ivrognes à l'intérieur.

QUATRIÈME PARTIE

Dorothy s'était méprise sur son père en supposant qu'il souhaitait la laisser mourir de faim dans la rue. Il avait, en réalité, fait des efforts pour entrer en contact avec elle, mais d'une manière indirecte et pas très efficace.

Sa première réaction en apprenant la disparition de Dorothy avait été de rage pure et simple. Vers huit heures du matin, alors qu'il commençait à se demander ce qu'il advenait de son eau de rasage, Ellen était entrée dans sa chambre et lui avait annoncé sur un ton vaguement paniqué :

« Pardon, monsieur, Mlle Dorothy n'est pas à la maison, monsieur. Je la trouve nulle part !

— Quoi ? fit le pasteur.

— Elle est pas à la maison, monsieur ! Et son lit a pas l'air comme si elle avait dormi dedans. Je crois bien qu'elle est *partie*, monsieur !

— Partie ! s'écria le pasteur, en se redressant sur son lit. Qu'est-ce que vous voulez dire par "partie" ?

— Eh bien, monsieur, je crois qu'elle s'est enfuie de la maison, monsieur !

— Enfuie de la maison ! À cette heure-ci ? Et mon petit déjeuner, alors ?»

Lorsque le pasteur descendit – non rasé, car l'eau chaude n'était pas apparue –, Ellen était partie en ville pour se renseigner en vain sur Dorothy. Au bout d'une heure, elle n'était pas revenue. C'est alors qu'une chose effrayante, sans précédent, se produisit – une chose que le pasteur n'oublierait jamais de toute sa vie : il fut contraint de préparer lui-même son petit déjeuner – autrement dit, il dut tripoter, de ses propres mains sacerdotales, une vulgaire bouilloire noire et des tranches de bacon danois.

Après cela, bien sûr, son cœur s'était endurci à jamais à l'égard de Dorothy. Le reste de la journée, il fut beaucoup trop occupé à pester contre ses repas servis à n'importe quelle heure pour se demander *pourquoi* elle avait disparu et s'inquiéter de ce qui avait pu lui arriver. L'essentiel était que la pauvre enfant (il répéta plusieurs fois « pauvre enfant » et fut à deux doigts d'employer un mot plus fort) avait disparu et désorganisé toute la maison en faisant cela. Le lendemain, cependant, la question se fit plus urgente, car Mme Semprill racontait à qui voulait l'entendre l'histoire de la fuite avec son amant. Bien sûr, le pasteur y opposa un violent démenti, mais son cœur était sournoisement saisi du doute que c'était peut-être vrai. C'était le genre de chose, se dit-il alors, que Dorothy pouvait faire. Une fille qui quittait brusquement la maison sans même songer au petit déjeuner de son père était capable de tout.

Deux jours plus tard, les journaux s'étaient emparés de l'histoire ; un jeune reporter fouineur arriva à Knype Hill et se mit à poser des questions. Le pasteur aggrava les choses en refusant avec colère de le recevoir, si bien que la version de Mme Semprill fut la seule à être imprimée. Pendant environ une semaine, jusqu'à ce que les journaux se lassent du cas de Dorothy et l'abandonnent au profit d'un plésiosaure qui avait été vu dans l'embouchure de la Tamise, le pasteur jouit d'une terrible notoriété. Il pouvait à peine ouvrir un journal sans tomber sur quelque titre flamboyant du genre : « La fille du pasteur. Nouvelles révélations », ou « La fille du pasteur. Est-elle à Vienne ? Elle aurait été vue dans un cabaret louche ». Enfin, un article dans le *Spyhole* du dimanche, qui commençait par : « Dans un presbytère du Suffolk, un vieil homme brisé est assis les yeux rivés au mur », était tellement inadmissible que le pasteur consulta son avocat pour lancer une action en diffamation. Mais l'avocat s'y opposa, au motif que si cela pouvait aboutir à un jugement, cela conduirait surtout à faire davantage de publicité à cette affaire. Aussi le pasteur ne fit-il rien, et sa colère envers Dorothy, qui l'avait déshonoré, se raffermir au-delà de toute éventualité de pardon.

Par la suite, trois lettres de Dorothy lui parvinrent, dans lesquelles elle expliquait ce qui lui était arrivé. Bien sûr, le pasteur ne crut jamais vraiment que Dorothy avait perdu la mémoire. C'était un peu tiré par les cheveux. Il croyait soit qu'elle s'était enfuie avec M. Warburton, soit qu'elle était partie pour une escapade du même genre et qu'elle avait atterri sans un sou dans le Kent. En tout cas – il était fixé sur ce point une fois pour toutes, et aucun argument ne pourrait le faire changer d'avis –, ce qui lui était arrivé, quoi que ce soit, était entièrement sa faute. La première lettre qu'il écrivit n'était pas destinée à Dorothy mais à son cousin Tom, le baronnet. Pour un homme de l'éducation du pasteur, il était tout naturel, en cas de problème grave, de se tourner vers un riche parent pour demander de l'aide. Il n'avait pas échangé un mot avec son cousin depuis quinze ans, lorsqu'ils s'étaient querellés à propos d'une petite affaire de cinquante livres empruntées. Néanmoins, c'est avec confiance qu'il demanda à sir Thomas d'entrer en relation avec Dorothy si c'était possible et de lui trouver un travail à Londres. Car, évidemment, après ce qui s'était passé, il était hors de question de la laisser revenir à Knype Hill.

Peu après cela arrivèrent deux lettres désespérées de Dorothy dans lesquelles elle racontait qu'elle risquait de mourir de faim et l'implorait de lui envoyer de l'argent. Le pasteur fut troublé. L'idée que l'on puisse mourir de faim quand on n'a pas d'argent lui traversa l'esprit et c'était la première fois de sa vie qu'il prenait sérieusement en considération une telle chose. Aussi, après avoir réfléchi la plus grande partie de la semaine, il vendit pour dix livres d'actions et envoya un chèque de ce montant à son cousin, à conserver pour Dorothy jusqu'à ce qu'elle réapparaisse. En même temps, il envoya à sa fille une lettre glaciale, dans laquelle il lui disait qu'elle ferait mieux de s'adresser à sir Thomas Hare. Mais plusieurs jours passèrent encore avant que le pasteur se décide à poster ce courrier car il avait des scrupules à adresser une lettre à « Ellen Millborough » – il imaginait

confusément qu'il était illégal d'utiliser un faux nom – et, bien sûr, il avait beaucoup trop tardé. Dorothy était déjà à la rue quand la lettre arriva « Chez Mary ».

Sir Thomas Hare était un homme stupide d'environ soixante-cinq ans, un veuf au bon coeur, avec un visage rose obtus et des moustaches en crocs. Il s'habillait de préférence en pardessus à carreaux et chapeau melon à bord relevé, ce qui était à la fois furieusement chic et démodé depuis quarante ans. De prime abord, il donnait l'impression de s'être soigneusement déguisé en chef d'escadron des années 1890, si bien qu'on pouvait à peine le regarder sans penser au *Pink 'Un* à la grande époque « Pitcher », à Lottie Collins et à sa chanson *Tarara-BOOM-der-ay*. Mais sa caractéristique principale était une imprécision mentale abyssale. Il faisait partie de ces gens qui disent « Vous ne le savez pas ? » et « Quoi ! Quoi ! », mais se perdent eux-mêmes au milieu de leurs phrases. Lorsqu'il était déconcerté ou mis en difficulté, sa moustache semblait se hérissier en avant, ce qui lui donnait l'apparence d'une crevette bien intentionnée mais exceptionnellement stupide.

Aussi bonnes que fussent ses intentions, sir Thomas n'était nullement soucieux de venir en aide à ses cousins, car il n'avait jamais vu Dorothy et considérait le pasteur comme un pauvre écornifleur de la pire espèce. Mais le fait est qu'il avait pris part à l'affaire de « la fille du pasteur » autant qu'il avait pu le supporter. La malchance qui voulait que le nom de famille de Dorothy soit le même que le sien l'avait beaucoup tourmenté ces quinze derniers jours et il pressentait de bien pires scandales si elle restait plus longtemps abandonnée à elle-même. Aussi, juste avant de quitter Londres pour aller à la chasse au faisan, il envoya chercher son maître d'hôtel, qui était aussi son confident et son guide intellectuel, et tint un conseil de guerre.

« Sacrebleu, Blyth, voyez ça, dit sir Thomas avec son air de crevette (Blyth était le nom du maître d'hôtel). Je suppose que vous avez vu tout ce foin qu'on fait dans les journaux, hein ? Cette histoire de fille du pasteur ? À propos de ma satanée nièce. »

Blyth était un petit homme anguleux dont la voix ne s'élevait jamais au-dessus du murmure. Elle était aussi silencieuse qu'une voix peut l'être en restant une voix. C'était seulement en regardant ses lèvres et en écoutant attentivement que l'on pouvait saisir l'ensemble de ce qu'il disait. Cette fois-là, ses lèvres transmirent à sir Thomas que Dorothy était sa cousine, et non sa nièce.

« Quoi, c'est ma cousine ? dit sir Thomas. Mais oui, parbleu ! Bon, voyez ça, Blyth, ce que je veux dire... c'est que le moment est venu de mettre la main sur cette satanée fille et de la boucler quelque part. Vous voyez ce que je veux dire ? Mettez la main dessus avant qu'on ait d'autres problèmes. Elle traîne quelque part dans Londres, à ce qu'il paraît. Quel est le meilleur moyen de retrouver sa trace ? La police ? Des détectives privés et tout le bazar ? Vous croyez qu'on peut y arriver ? »

Les lèvres de Blyth signifièrent son désaccord. Il était possible, semblait-il dire,

de retrouver la trace de Dorothy sans recourir à la police et se faire beaucoup de publicité désagréable.

« Bravo, mon vieux ! dit sir Thomas. Allez-y, alors. Peu importe ce que ça coûtera. Je donnerais cinquante livres pour ne plus entendre parler de cette “fille du pasteur”. Et pour l’amour de Dieu, ajouta-t-il en confidence, une fois que vous aurez mis la main dessus, ne la perdez plus de vue. Ramenez-la ici et qu’elle n’en sorte pas. Vous voyez ce que je veux dire ? Enfermez-la à double tour jusqu’à mon retour. Ou alors Dieu seul sait ce qu’elle est capable de faire encore. »

Sir Thomas, bien entendu, n’avait jamais vu Dorothy et était donc excusable de s’être fait son opinion sur elle à partir des comptes rendus de journaux.

Il fallut environ une semaine à Blyth pour retrouver Dorothy. Le matin qui suivit sa sortie de la cellule du tribunal de police (on lui avait infligé une amende de six shillings et, faute de paiement, elle avait été détenue douze heures ; Mme McElligot, en tant que vieille délinquante, avait pris sept jours), Blyth s’approcha d’elle, souleva son chapeau melon un demi-centimètre au-dessus de sa tête et lui demanda silencieusement si elle n’était pas Mlle Dorothy Hare.

Au second essai, Dorothy comprit ce qu’il disait et reconnut qu’elle était bien Mlle Dorothy Hare ; sur quoi Blyth expliqua que c’était son cousin qui l’envoyait, que celui-ci souhaitait vivement l’aider et qu’elle devait l’accompagner chez lui immédiatement.

Dorothy le suivit sans se faire prier. Il semblait étrange que son cousin se pique soudain d’intérêt pour elle, mais cela ne l’était pas plus que toutes les autres choses qui lui étaient arrivées récemment. Ils prirent le bus pour Hyde Park Corner, Blyth payant les tickets, puis marchèrent jusqu’à une grande demeure d’aspect coûteux, aux volets clos, à la limite entre Knightsbridge et Mayfair. Ils descendirent quelques marches, Blyth sortit une clé et ils entrèrent. Ainsi, après une absence de plus de six semaines, Dorothy était de retour dans la société respectable, par la porte de service du sous-sol.

Elle resta trois jours dans la maison vide avant que son cousin ne revienne. Trois jours de solitude étranges. Il y avait plusieurs serviteurs dans la maison, mais elle ne voyait que Blyth, qui lui apportait ses repas et lui parlait, silencieusement, avec un mélange de déférence et de désapprobation. Il ne parvenait pas à décider si elle était une jeune femme de bonne famille ou une Marie-Madeleine sauvée du péché, et il la traitait donc d’une manière intermédiaire. La maison avait cette atmosphère de silence mortel, de cadavre, particulière aux maisons dont le maître est absent, et qui faisait que, instinctivement, on marchait sur la pointe des pieds et on laissait les stores baissés. Dorothy n’osait même pas entrer dans les pièces principales. Elle passait la journée cloîtrée dans une pièce abandonnée et poussiéreuse au sommet de la maison, qui était une sorte de musée de bric-à-brac remontant à 1880. Mme Hare, morte cinq ans plus tôt, avait été une collectionneuse de camelote acharnée, et l’essentiel de sa collection avait été rangé dans cette pièce après sa mort. Quant à

savoir quel objet était le plus bizarre, on pouvait hésiter entre une photographie jaunie du père de Dorothy, à l'âge de dix-huit ans mais avec des favoris respectables, posant d'un air très affecté à côté d'un « grand bi » – c'était en 1888 –, et une petite boîte en bois de santal, étiquetée « Morceau de pain touché par Cecil Rhodes au banquet City et Afrique du Sud, juin 1897 ». Les seuls livres de la pièce étaient des prix d'école sinistres gagnés par les enfants de sir Thomas – il avait trois enfants, le plus jeune étant du même âge que Dorothy.

À l'évidence, les serviteurs avaient la consigne de ne pas la laisser sortir de la maison. Cependant, le chèque de dix livres de son père étant arrivé, elle réussit non sans mal à convaincre Blyth de lui en verser le montant et, le troisième jour, sortit pour s'acheter quelques vêtements. Elle acheta un manteau de confection en tweed, une jupe et un tricot pour aller avec, un chapeau et une robe en soie artificielle imprimée très bon marché ; ainsi qu'une paire de chaussures marron passables, trois paires de bas de fil, un méchant petit sac à main et une paire de gants de coton gris qui avaient l'air en daim vus d'un peu loin. Elle en eut pour huit livres dix et n'osa pas dépenser plus. Les sous-vêtements, chemises de nuit et mouchoirs attendraient. Après tout, ce sont les vêtements visibles qui comptent.

Sir Thomas arriva le lendemain et ne se remit jamais vraiment de la surprise qu'il eut en voyant Dorothy. Il s'attendait à une sirène fardée et poudrée qui le tourmenterait de tentations auxquelles, hélas ! il n'était plus en mesure de succomber ; et cette vieille fille provinciale déjoua tous ses calculs. Certaines idées vagues qui l'avaient effleuré – lui trouver un travail de manucure ou peut-être de secrétaire particulière d'un bookmaker – lui sortirent de l'esprit. De temps à autre, Dorothy le surprenait en train de l'observer de son oeil de crevette déconcertée, se demandant à l'évidence comment une fille comme elle avait pu être mêlée à une histoire de fuite avec son amant. Il était inutile, évidemment, de lui dire qu'elle ne s'était *pas* enfuie avec son amant. Elle lui avait donné sa version de l'histoire, et il l'avait acceptée d'un courtois « Bien sûr, ma chérie, mais bien sûr ! », avant de trahir, dans chaque phrase qu'il avait prononcée par la suite, le fait qu'il ne l'avait pas crue.

Aussi, pendant deux jours, rien de précis ne fut fait. Dorothy continua de mener son existence solitaire dans la pièce du haut, tandis que sir Thomas allait à son club prendre presque tous ses repas, et le soir ils avaient des conversations d'un vague indicible. Sir Thomas était sincèrement impatient de lui trouver un travail, mais il avait de grandes difficultés à se souvenir de ce dont il parlait pendant plus de quelques minutes. « Écoute, ma chérie, commençait-il, tu comprendras, bien sûr, que je souhaite faire tout ce que je peux pour toi. Naturellement, comme je suis ton oncle et tout ça... quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Pas ton oncle ? Non, en effet, je ne suis pas ton oncle, sapristi ! Cousin... c'est ça, cousin. Bon, écoute, ma chérie, comme je suis ton cousin... qu'est-ce que j'étais en train de dire ? » Ensuite, lorsque Dorothy lui avait rappelé le sujet de leur conversation, il lançait une idée, du genre : « Bon, écoute, par exemple, ma chérie, est-ce que tu aimerais tenir compagnie à une vieille dame ? Une vieille femme très gentille, tu sais... avec des

mitaines noires et de l'arthrite rhumatoïde. À sa mort, elle laisse dix mille livres et le soin de son perroquet. Quoi, quoi ?» Ce qui ne les emmenait pas beaucoup plus loin.

Dorothy répéta un grand nombre de fois qu'elle préférait être femme de chambre ou servante, mais sir Thomas ne voulait pas en entendre parler. Cette idée réveillait en lui un instinct de classe dont son esprit était d'ordinaire trop vapoureux pour se souvenir. « Quoi ! disait-il. Une bonniche ? Une fille de ton éducation ? Non, ma chérie... non, non ! Tu ne peux pas faire ce genre de chose, zut ! » Mais, à la fin, tout fut arrangé, et avec une facilité étonnante ; pas par sir Thomas, qui était incapable d'arranger quoi que ce soit, mais par son avocat, à qui il avait brusquement pensé à demander conseil. Et ce dernier, sans même rencontrer Dorothy, fut en mesure de suggérer un travail qui lui conviendrait. Elle pouvait presque à coup sûr, dit-il, devenir institutrice. C'était le travail le plus facile à trouver.

Sir Thomas rentra chez lui très content de cette suggestion, qui lui paraissait très convenable. (En particulier, il pensait que Dorothy avait tout à fait la tête d'une institutrice.) Mais Dorothy en fut d'abord consternée quand il le lui dit.

« Institutrice ! s'écria-t-elle. Mais j'en suis incapable ! Je suis certaine qu'aucune école ne voudrait de moi. Il n'y a pas une seule matière que je puisse enseigner.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne peux pas enseigner ? Allons, zut alors ! Bien sûr que tu peux ! Où est le problème ?

— Mais je n'ai pas assez de connaissances ! Je n'ai jamais rien enseigné à personne, à part la cuisine aux éclairées. Il faut avoir de vraies compétences pour enseigner.

— Allons, ne dis pas de bêtises ! L'enseignement, il n'y a rien de plus facile. Une bonne grosse règle... et de bons coups secs sur les doigts ! Ils seront bien contents de trouver une jeune femme bien éduquée pour enseigner leur abécédaire aux marmots. Institutrice, c'est ton chemin tout tracé, ma chérie. Tu es faite pour ça. »

Et, bien sûr, Dorothy devint institutrice. L'avocat invisible prit toutes les dispositions nécessaires en moins de trois jours. Il se trouvait qu'une certaine Mme Creevy, qui dirigeait un externat de jeunes filles dans la banlieue de Southbridge, recherchait une assistante et était tout à fait disposée à donner ce travail à Dorothy. Comment cela avait-il été arrangé en si peu de temps, et quel genre d'école pouvait bien embaucher une parfaite étrangère, sans aucune qualification pour ce travail, au beau milieu d'un trimestre, Dorothy pouvait à peine se le figurer. Elle ignorait, bien sûr, qu'un pot-de-vin de cinq livres, sous le nom de « prime », avait changé de main.

Ainsi, dix jours tout juste après avoir cessé de faire la manche, Dorothy partit pour l'académie Ringwood House, Brough Road, à Southbridge, avec une petite malle raisonnablement remplie de vêtements et quatre livres dix dans son sac à main – sir Thomas lui avait fait cadeau de dix livres. Quand elle songeait à la

facilité avec laquelle on lui avait trouvé ce travail, puis à la lutte misérable qu'elle menait trois semaines plus tôt, le contraste la stupéfiait. Cela lui faisait penser, plus que jamais auparavant, au mystérieux pouvoir de l'argent. En fait, cela lui rappelait ce que disait M. Warburton : si l'on prenait la Première Épître aux Corinthiens, chapitre 13, et que l'on remplaçait « charité » par « argent » dans chaque verset, ce chapitre prenait dix fois plus de sens qu'avant.

Southbridge était une banlieue ignoble à quinze ou vingt kilomètres de Londres. Brough Road se trouvait quelque part dans son centre, au milieu d'un dédale de rues misérablement décentes, toutes si semblables, avec leurs rangées de maisons jumelées, leurs haies de troènes et de lauriers et leurs fourrés d'arbrisseaux en piteux état aux carrefours, que l'on pouvait s'y perdre aussi facilement que dans une forêt brésilienne. Outre les maisons, leurs noms eux-mêmes étaient partout les mêmes. En lisant les plaques des entrées à l'approche de Brough Road, on se sentait hanté par un passage de poésie dont le souvenir était lointain, et c'est seulement quand on s'arrêtait pour réfléchir que l'on s'apercevait qu'il s'agissait des deux premiers vers de « Lycidas ».

Ringwood House était une maison jumelée de trois étages en brique jaune et d'aspect sombre, dont les fenêtres du bas étaient cachées par des lauriers poussiéreux en broussailles. Au-dessus des lauriers, sur la façade de la maison, était fixée une plaque sur laquelle on pouvait lire en lettres dorées défraîchies :

ACADÉMIE POUR JEUNES FILLES RINGWOOD HOUSE

De 5 à 18 ans

Cours de musique et de danse assurés

Prospectus disponible à l'intérieur

Bord à bord avec cette plaque, mais sur l'autre moitié de la maison, une seconde plaque disait :

ÉCOLE POUR GARÇONS RUSHINGTON GRANGE

De 6 à 16 ans

Spécialité de comptabilité

et d'arithmétique commerciale

Prospectus disponible à l'intérieur

Le secteur pullulait de petites écoles privées, on en comptait quatre dans la seule Brough Road. Mme Creevy, la directrice de Ringwood House, et M. Boulger, le directeur de Rushington Grange, étaient en guerre déclarée, bien que leurs intérêts ne se recourent en rien. Personne ne savait le motif de leur querelle, pas

même les intéressés ; c'était une querelle qu'ils avaient héritée des précédents directeurs des deux écoles. Le matin, après le petit déjeuner, ils arpentaient leurs jardins respectifs, le long du muret qui les séparait, en feignant de ne pas se voir et en faisant des grimaces haineuses.

Le coeur de Dorothy se serra lorsqu'elle vit Ringwood House. Sans s'attendre à un lieu somptueux ou charmant, elle avait espéré un peu mieux que cette maison misérable et lugubre, où aucune lumière ne perçait aux fenêtres alors qu'il était plus de huit heures du soir. Elle frappa à la porte et une femme, qui lui parut grande et décharnée dans le vestibule, lui ouvrit. Dorothy la prit d'abord pour une servante mais il s'agissait de Mme Creevy en personne. Sans un mot, sauf pour s'enquérir du nom de Dorothy, la femme la conduisit, en haut d'un escalier obscur, dans une salle de réception sans feu et crépusculaire, où elle alluma une lampe à gaz minuscule, révélant un piano noir, des chaises en tissu de crin rembourré et quelques photographies spectrales et jaunies sur les murs.

Mme Creevy, qui devait avoir une quarantaine d'années, était une femme maigre, sèche et anguleuse, avec des gestes décidés et brusques qui indiquaient une volonté forte et probablement de la méchanceté. Bien qu'elle ne fut ni sale ni débraillée, quelque chose de terne se dégageait de sa personne, comme si elle vivait toute sa vie sous un mauvais éclairage. Sa bouche, maussade et à la lippe tombante, rappelait celle d'un crapaud. Elle s'exprimait d'une voix tranchante et autoritaire, avec un mauvais accent et parfois des tournures vulgaires. On voyait tout de suite qu'elle savait exactement ce qu'elle voulait et s'en emparait aussi impitoyablement qu'une machine. Pas tout à fait une brute – on devinait plus ou moins à son air qu'elle ne s'intéressait pas assez à vous pour vous rudoyer –, mais quelqu'un qui vous utilisait puis vous rejetait sans plus de scrupules que si vous étiez une brosse à récurer usagée.

Mme Creevy ne gaspillait pas sa salive en politesses. Elle indiqua une chaise à Dorothy, d'un air qui semblait lui donner l'ordre plutôt que lui proposer de s'asseoir, puis s'assit à son tour, les mains serrées sur ses maigres avant-bras.

« J'espère que nous allons nous entendre, mademoiselle Millborough, commença-t-elle de sa voix mordante et autoritaire. (Sur le conseil du très sage avocat de sir Thomas, Dorothy avait conservé le nom d'Ellen Millborough.) Et j'espère aussi que je ne vais pas avoir avec vous les mêmes désagréments qu'avec mes deux dernières assistantes. Vous dites que vous n'avez aucune expérience de l'enseignement ?

– Pas dans une école », dit Dorothy – sa lettre de recommandation disait qu'elle avait été « préceptrice », ce qui était un mensonge éhonté.

Mme Creevy jeta un coup d'oeil sur Dorothy comme si elle était tentée de lui apprendre les arcanes de l'enseignement, puis parut se raviser.

« Bien, nous verrons, dit-elle, avant d'ajouter sur un ton plaintif : Je dois dire que ce n'est pas simple de trouver des assistantes compétentes et travailleuses de

nos jours. On leur donne un bon salaire, on les traite bien, et on n'a pas un merci pour ça. La dernière que j'ai eue – celle dont je viens juste de me débarrasser –, Mlle Strong, n'était pas si mauvaise tant qu'il s'agissait de la partie enseignement. En fait, elle était licenciée ès lettres, et je ne sais pas ce qu'on peut avoir de mieux que cela, à part une maîtrise. Vous n'avez ni licence ni maîtrise, mademoiselle Millborough, n'est-ce pas ?

— Non, en effet, dit Dorothy.

— Eh bien, c'est dommage. Cela fait tellement mieux sur le prospectus quand on ajoute quelques lettres derrière votre nom. Enfin ! Peut-être que ça ne compte pas. Je ne pense pas que beaucoup de nos parents sachent ce que B.A. signifie, et ils ne sont guère impatients de montrer leur ignorance. Je suppose que vous parlez français, bien sûr ?

— Eh bien... j'ai étudié le français.

— Oh, c'est parfait, alors. Comme ça, nous pourrions le mettre sur le prospectus. Bon, pour revenir à ce que je disais, Mlle Strong était très bien comme enseignante, mais elle ne répondait pas à mes idées sur ce que j'appelle le *côté moralité*. Nous sommes très à cheval sur le côté moralité à Ringwood House. C'est ce qui compte le plus pour les parents, vous verrez. Et celle avant Mlle Strong, Mlle Brewer... eh bien, elle avait ce que j'appelle un caractère faible. On ne peut pas s'entendre avec ces élèves si on est faible de caractère. Le résultat de tout ça, c'est qu'un matin une gamine a rampé jusqu'au bureau de Mlle Brewer avec une boîte d'allumettes et a mis le feu à sa jupe. Bien sûr, je n'allais pas la garder après ça. En fait, je l'ai mise dehors l'après-midi même – et pour ce qui est des références, je ne lui en ai pas donné non plus, je peux vous le dire !

— Vous voulez dire que vous avez renvoyé la jeune fille qui a fait cela ? dit Dorothy, intriguée.

— Quoi ? La *jeune fille* ? Jamais de la vie ! Vous ne croyez tout de même pas que je vais renoncer à des droits d'inscription ? C'est de Mlle Brewer que je me suis débarrassée, pas de la *jeune fille*. Ce n'est pas bon d'avoir des enseignants qui laissent les élèves se montrer aussi effrontées avec elles. Nous en avons vingt et une dans la classe en ce moment, et vous verrez qu'il faut une main de fer pour les maîtriser.

— Vous n'enseignez pas vous-même ?

— Oh, ma chère, certainement pas ! dit Mme Creevy presque avec mépris. J'ai beaucoup trop de choses sur les bras pour perdre mon temps à *enseigner* ! Il y a la maison, et sept des enfants qui restent pour déjeuner... Je n'ai qu'une femme de ménage pour le moment. En plus, cela me prend tout mon temps de faire payer les parents. En fin de compte, ce sont les droits d'inscription qui importent, n'est-ce pas ?

— Oui. Je suppose, dit Dorothy.

— Bon, voyons plutôt pour votre salaire, continua Mme Creevy. Pendant le trimestre, vous serez logée, nourrie et je vous donnerai dix shillings par semaine ; pendant les vacances, vous serez simplement logée et nourrie. Vous pourrez utiliser la lessiveuse dans la cuisine pour laver votre linge, et j’allume le chauffe-eau à gaz pour les bains chauds tous les samedis soir ; ou du moins *la plupart* des samedis soir. Vous n’aurez pas le droit d’utiliser cette pièce où nous sommes, car c’est ma salle de réception, et je ne veux pas que vous gaspilliez le gaz dans votre chambre. Mais vous pourrez utiliser la pièce du matin autant que vous voudrez.

— Merci, dit Dorothy.

— Bien, je pense que nous avons fait à peu près le tour. J’espère que vous êtes prête à aller au lit. Vous avez déjà dîné, bien sûr ?»

L’intention étant clairement de lui signifier qu’elle n’aurait rien à manger ce soir, Dorothy répondit « Oui », ce qui était faux, et la conversation en resta là. Mme Creevy était ainsi : elle ne laissait jamais parler quelqu’un plus qu’il n’était nécessaire. Sa conversation était si catégorique, si précise, que ce n’en était pas du tout une. C’était plutôt un squelette de conversation, comme un dialogue dans un mauvais roman où tout le monde parle un peu trop bien dans son rôle. En vérité, elle ne *parlait* pas au sens propre du terme ; elle se contentait de dire, avec son laconisme querelleur, tout ce qu’elle avait besoin de dire, puis se débarrassait de vous aussi vite que possible. Elle lui montrait à présent le chemin vers sa chambre, où elle alluma un brûleur pas plus gros qu’un gland de chêne, révélant une pièce lugubre avec un lit étroit à couverture ouatée blanche, une armoire branlante, une chaise et un équipement de toilette composé d’un lavabo en porcelaine blanche et d’un broc. Cela ressemblait beaucoup aux chambres des hôtels garnis de bord de mer, mais il y manquait une chose qui donnait à de telles chambres leur atmosphère accueillante et convenable : le texte au-dessus du lit.

« Voici votre chambre, dit Mme Creevy. J’espère que vous la rangerez un peu mieux que Mlle Strong ne le faisait. Et n’allez pas faire brûler du gaz la moitié de la nuit, s’il vous plaît, parce que je pourrai vous dire à quelle heure vous l’éteignez grâce à la fente au bas de la porte. »

Sur cette manière de bonsoir, elle laissa Dorothy seule. La pièce était glaciale ; en fait, la maison tout entière était froide et humide, comme si on la chauffait rarement. Dorothy, sentant que le lit était le lieu le plus chaud, se coucha le plus vite possible. Au-dessus de l’armoire, quand elle rangea ses vêtements, elle découvrit une boîte en carton qui contenait rien de moins que neuf bouteilles de whisky vides – des reliques, probablement, de la faiblesse de Mlle Strong sur le *côté moralité*.

À huit heures du matin, Dorothy descendit et trouva Mme Creevy prenant déjà le petit déjeuner dans ce qu’elle appelait la « pièce du matin ». C’était une petite pièce attenante à la cuisine, qui avait commencé par être une arrière-cuisine et que Mme Creevy avait reconvertie en « pièce du matin » simplement en déplaçant l’évier et la lessiveuse dans la cuisine. La table du petit déjeuner, couverte d’une

nappe rêche au toucher, était très grande et sinistrement vide. Au bout, là où se trouvait Mme Creevy, un plateau avec une toute petite théière et deux tasses, une assiette contenant deux oeufs sur le plat coriaces et une autre de marmelade ; au milieu, juste à portée de Dorothy si elle tendait le bras, une assiette de tartines beurrées ; et à côté de son assiette – comme si c'était la seule chose pour laquelle on pouvait se fier à elle – un huilier dont les flacons étaient complètement secs et figés.

« Bonjour, mademoiselle Millborough, dit la directrice. Ce n'est pas grave ce matin, parce que c'est le premier jour, mais souvenez-vous dorénavant que je veux que vous descendiez assez tôt pour m'aider à préparer le petit déjeuner.

— Excusez-moi, dit Dorothy.

— J'espère que vous aimez les oeufs sur le plat au petit déjeuner ? » continua Mme Creevy.

Dorothy s'empressa de lui assurer qu'elle adorait les oeufs sur le plat.

« Bon, c'est une bonne chose, parce que vous devrez toujours manger la même chose que moi. Et donc j'espère que vous n'allez pas être ce que j'appelle "délicate" à propos de la nourriture. Je pense, ajouta-t-elle en prenant son couteau et sa fourchette, qu'un oeuf au plat est bien meilleur si on le coupe bien avant de le manger. »

Elle coupa les deux oeufs en tranches fines, qu'elle servit de telle façon que Dorothy reçut les deux tiers d'un oeuf. Non sans difficulté, cette dernière fit durer sa portion d'oeuf de manière à en faire cinq ou six bouchées, puis, ayant pris une tartine beurrée, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'oeil plein d'espoir en direction de la marmelade. Mais Mme Creevy avait son bras maigre non pas exactement *autour* de la marmelade, mais en position de protection sur son côté gauche, comme si elle se doutait que Dorothy allait lancer une attaque dessus. Le courage lui manquant, cette dernière ne prit pas de marmelade ce matin-là – ni, d'ailleurs, beaucoup de matins suivants.

Mme Creevy ne parla plus pendant le petit déjeuner, mais les bruits de pas sur le gravier dehors et les petites voix aiguës dans la salle de classe annonçaient que les élèves commençaient à arriver. Elles entraient par une porte latérale qu'on laissait ouverte à leur intention. Mme Creevy se leva de table et posa brusquement les choses du petit déjeuner sur le plateau. C'était une femme qui ne pouvait rien déplacer sans brusquerie, elle avait la délicatesse d'un esprit frappeur. Dorothy porta le plateau dans la cuisine et, quand elle revint, la directrice sortit un cahier à un penny d'un tiroir du buffet et l'ouvrit sur la table.

« Venez voir ici, dit-elle. Voici la liste des élèves que je vous ai préparée. Je veux que vous les connaissiez toutes dès ce soir. » Elle s'humecta le pouce et tourna trois pages : « Vous voyez ces trois listes ?

— Oui, fit Dorothy.

— Eh bien, vous devez simplement les apprendre par coeur et être sûre de mettre un visage sur chaque nom. Parce que je ne veux pas que vous alliez vous imaginer que toutes les élèves doivent être traitées de la même façon. Ce n'est pas le cas... non, ce n'est pas du tout le cas. À chaque fille un traitement particulier, c'est mon système. Bon, vous voyez ce groupe en première page ?

— Oui, fit de nouveau Dorothy.

— Eh bien, les parents des élèves de ce groupe sont ce que j'appelle de *bons* payeurs. Vous comprenez ce que je veux dire par là ? Ce sont ceux qui paient rubis sur l'ongle et ne rechignent pas à dépenser une demi-guinée supplémentaire de temps en temps. Vous ne devez pas gifler les élèves de ce groupe, à *aucun* prix. Ce groupe ici est celui des payeurs *moyens*. Leurs parents paient tôt ou tard, mais on n'y parvient pas sans les déranger jour et nuit. Vous pouvez gifler les filles de ce groupe si elles se montrent impertinentes, mais ne laissez pas de marque que leurs parents pourraient voir. Si vous voulez *mon* avis, le mieux avec les enfants c'est de leur tordre les oreilles. Vous avez déjà essayé ?

— Non, dit Dorothy.

— Eh bien, je trouve que ça marche mieux que tout le reste. Ça ne laisse pas de marque et les enfants n'y résistent pas. Ces trois ici sont les *mauvais* payeurs. Leurs pères ont déjà deux trimestres de retard, et je réfléchis à leur envoyer un courrier d'avocat. Je me fiche de ce que vous ferez avec celles-là – sauf à se retrouver au tribunal de police, naturellement. Bon, est-ce que nous entrons pour que je vous présente aux élèves ? Vous feriez mieux de prendre ce cahier avec vous et de garder un oeil dessus afin de ne pas faire d'erreur. »

Elles entrèrent dans la salle de classe. C'était une pièce assez grande, aux murs couverts d'un papier gris qui paraissait encore plus gris sous la faible lumière, car les épais buissons de lauriers bouchaient les fenêtres et aucun rayon de soleil n'y avait jamais pénétré. Il y avait un grand bureau près de la cheminée vide et une douzaine de petits pupitres doubles, un tableau noir lumineux et, sur le plateau de la cheminée, une horloge noire qui ressemblait à un mausolée miniature ; mais il n'y avait pas de cartes, pas d'images, ni même, pour autant que Dorothy pouvait le voir, de livres. Les seuls objets dans la salle qu'on pouvait qualifier de décoratifs étaient deux feuilles de papier noir fixées aux murs, avec une belle écriture moulée à la craie dessus. Sur l'une : « La parole est d'argent. Le silence est d'or », et sur l'autre : « La ponctualité est la politesse des rois. »

Les vingt et une élèves étaient déjà assises à leurs pupitres. Le silence s'était fait parmi elles quand elles avaient entendu s'approcher les bruits de pas, et en voyant entrer Mme Creevy elles semblèrent se recroqueviller sur leurs sièges comme de petites perdrix quand un faucon prend son essor. La plupart d'entre elles avaient mauvaise mine, étaient ternes et léthargiques, et les végétations semblaient remarquablement communes parmi elles. La plus vieille avait peut-être quinze ans, et la plus jeune était à peine plus qu'un bébé. L'école n'avait pas d'uniformes, et une ou deux des élèves étaient quasiment en loques.

« Levez-vous, mesdemoiselles, dit Mme Creevy en arrivant au bureau. Nous allons commencer par la prière du matin. »

Les élèves se levèrent, joignirent les mains et fermèrent les yeux. Elles répétèrent la prière à l'unisson, d'une petite voix flûtée, sous la direction de Mme Creevy qui les couva tout du long de son regard acéré pour voir ce qu'elles faisaient.

« Père éternel et tout-puissant, nous T'implorons d'honorer nos études de ce jour de Ta direction divine. Fais que nous soyons calmes et obéissantes ; veille sur notre école et fais-la prospérer, de telle façon qu'elle s'agrandisse et soit un exemple pour le voisinage, et non une honte comme certaines écoles que Tu connais, ô Seigneur. Aide-nous, nous T'en prions, ô Seigneur, à être travailleuses, ponctuelles, bien élevées et dignes à tous égards de suivre Ta voie. Pour l'amour de Jésus-Christ, notre Seigneur, Amen. »

Cette prière était l'oeuvre de Mme Creevy elle-même. Quand elles eurent terminé, les élèves récitèrent le Notre-Père et se rassirent.

« Mesdemoiselles, dit Mme Creevy, voici votre nouveau professeur, Mlle Millborough. Comme vous le savez, Mlle Strong a dû nous quitter soudainement après le malaise qu'elle a eu au milieu de la leçon d'arithmétique, et je peux vous dire que j'ai eu beaucoup de mal, toute la semaine, à vous trouver un nouveau professeur. J'ai reçu soixante-treize candidatures avant d'arrêter mon choix sur Mlle Millborough, et j'ai refusé toutes les autres parce que leurs qualifications étaient insuffisantes. Souvenez-vous-en bien et dites-le à vos parents – soixante-treize candidatures ! Bien, vous aurez Mlle Millborough pour le latin, le français, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la littérature et la composition anglaises, l'orthographe, la grammaire, l'écriture et le dessin à main levée ; et vous aurez M. Booth en chimie le jeudi après-midi comme d'habitude. Bien, quelle est la première leçon inscrite sur votre emploi du temps ce matin ?

— Histoire, madame, lancèrent une ou deux voix.

— Très bien. Je suppose que Mlle Millborough va commencer par vous poser quelques questions sur ce que vous avez étudié en histoire. Alors, faites de votre mieux, toutes, et montrez-lui que nous n'avons pas surmonté toutes ces difficultés en pure perte. Vous verrez, mademoiselle Millborough, qu'elles peuvent être très vives quand elles le veulent.

— Je n'en doute pas, dit Dorothy.

— Bien, je vais vous laisser, alors. Et soyez sages, mesdemoiselles ! N'essayez pas de faire avec Mlle Millborough ce que vous avez fait avec Mlle Strong, parce que, je vous préviens, elle ne le tolérera pas. Si j'entends le moindre bruit provenant de cette salle, il y a quelqu'un qui aura des ennuis. »

Elle lança un regard circulaire dans lequel Dorothy était incluse et qui semblait suggérer que c'était cette dernière le « quelqu'un » dont elle parlait, puis elle

partit.

Dorothy fit face à la classe. Elle n'avait pas peur – elle était trop habituée à s'occuper d'enfants pour en avoir peur –, mais elle éprouva quelques scrupules passagers. L'impression d'être un imposteur (quel professeur ne l'avait pas éprouvée à certains moments ?) lui pesait sur les épaules. Il lui traversa soudain l'esprit – ce dont elle n'avait eu que vaguement conscience jusque-là – qu'elle avait accepté ce travail d'enseignante sous un prétexte notoirement faux, sans avoir de qualification d'aucune sorte pour le faire. La matière qu'elle était censée enseigner à présent était l'histoire et, de fait, comme la plupart des gens « instruits », elle ne connaissait rien à l'histoire. Quelle horreur, pensa-t-elle, si ces jeunes filles se révélaient plus fortes en histoire qu'elle-même !

« Quelle période étudiez-vous exactement avec Mlle Strong ? » demanda-t-elle à titre d'essai.

Personne ne répondit. Dorothy vit que les filles les plus âgées se lançaient des coups d'oeil, comme si elles se demandaient s'il y avait danger à prendre la parole et décidaient finalement de ne pas prendre de risque.

« Bon, alors où en étiez-vous approximativement ? » dit-elle, se demandant si le mot « période » n'était pas un peu trop difficile pour elles.

Toujours pas de réponse.

« Bon, dans ce cas, vous vous souvenez certainement de *quelque chose* à ce sujet ? Dites-moi les noms de certains des personnages que vous avez étudiés pendant votre dernière leçon d'histoire. »

D'autres regards s'échangèrent, et une petite fille très laide au premier rang, en tricot et jupe marron, les cheveux enroulés en deux tresses épaisses, fit remarquer nébuleusement : « C'était sur les anciens Bretons. » Du coup, deux autres élèves prirent courage et parlèrent en même temps. L'une dit « Christophe Colomb », et l'autre « Napoléon ».

Après cela, Dorothy sembla y voir quelque peu plus clair. À l'évidence, au lieu d'avoir des connaissances qui auraient pu la mettre mal à l'aise, la classe savait sur l'histoire aussi peu de choses qu'il était possible. Cette découverte faite, son trac s'évanouit. Elle comprit que, pour faire quoi que ce soit avec elles, il lui fallait d'abord prendre la mesure de ce qu'elles savaient. Aussi, plutôt que de suivre l'emploi du temps, elle passa le reste de la matinée à interroger la classe entière sur chaque matière l'une après l'autre. Quand elle eut terminé avec l'histoire (et il lui fallut environ cinq minutes pour sonder leurs connaissances dans cette matière), elle les mit à l'épreuve en géographie, en grammaire anglaise, en français, en arithmétique – en fait, dans toutes les matières qu'elles étaient censées avoir étudiées. À midi, elle avait touché, sans toutefois l'explorer, le fond des abysses terrifiants de leur ignorance.

Car elles ne savaient rien, absolument rien – rien, rien, rien, comme les

dadaïstes. Même si elles n'étaient que des enfants, il était consternant qu'elles soient aussi ignorantes. Seules deux filles dans la classe savaient si c'était la Terre qui tournait autour du Soleil ou le Soleil autour de la Terre, et aucune d'entre elles ne put dire à Dorothy qui était le dernier roi avant George V, qui avait écrit *Hamlet*, ce que l'on entendait par fraction ordinaire, ou quel océan on devait traverser pour aller en Amérique, l'Atlantique ou le Pacifique. Et les grandes filles de quinze ans n'étaient pas meilleures que les petites de huit, si ce n'est que les premières savaient au moins lire un texte d'affilée et dessiner les lettres moulées. C'était la chose que presque toutes les filles les plus âgées savaient faire : écrire soigneusement. Mme Creevy s'en était occupée. Et, bien sûr, ici et là dans l'océan de leur ignorance, il y avait des îlots perdus de connaissance ; par exemple, quelques strophes quelconques de « poèmes » qu'elles avaient appris par cœur, et un petit nombre de phrases en français ollendorffien telles que « *Passez-moi le beurre, s'il vous plaît* », et « *Le fils du jardinier a perdu son chapeau* », qu'elles semblaient avoir apprises comme un perroquet apprend à dire « *Pretty Poll* ». En arithmétique, elles étaient un peu meilleures que dans les autres matières. La plupart d'entre elles savaient faire des additions et des soustractions, la moitié environ avaient quelques notions de la façon dont on multiplie, et il y en avait même trois ou quatre qui avaient laborieusement étudié les divisions. Mais c'était la limite suprême de leur savoir, et au-delà, dans toutes les directions, s'étendait une nuit noire et impénétrable.

Du reste, non seulement elles ne savaient rien, mais elles étaient si peu habituées à ce qu'on les interroge qu'il était même difficile de leur soutirer des réponses. À l'évidence, tout ce qu'elles savaient, elles l'avaient appris d'une manière entièrement mécanique, et elles ne savaient que rester bouche bée d'ahurissement lorsqu'on leur demandait de réfléchir par elles-mêmes. Toutefois, elles ne se montraient pas réticentes et étaient manifestement décidées à être « gentilles » – les enfants sont toujours « gentils » avec leur nouveau professeur. Dorothy s'obstina, et peu à peu les élèves devinrent, ou semblèrent devenir, un tout petit peu moins balourdes. Elle commença alors à se faire, dans les réponses qu'elles lui donnaient, une idée assez précise de ce à quoi l'enseignement de Mlle Strong avait ressemblé.

Il lui apparut que, bien qu'elles aient étudié en théorie toutes les matières scolaires habituelles, les seules qu'on leur avait enseignées sérieusement étaient l'écriture et l'arithmétique. Mme Creevy avait une passion particulière pour l'écriture. En dehors de cela, elles avaient passé un nombre d'heures considérable – une ou deux par jour, apparemment – à trimer sur un pensum redoutable qu'on appelait les « copies ». Les « copies » consistaient à recopier des choses écrites dans un manuel ou sur le tableau noir. Mlle Strong écrivait, par exemple, une petite « composition » sentencieuse (l'une d'elles, intitulée « *Le printemps* » et que l'on retrouvait dans tous les cahiers des élèves les plus âgées, commençait ainsi : « *Maintenant que l'Avril folâtre avance d'un pas léger sur la terre, que les oiseaux gazouillent gaiement sur les branches et que les délicates fleurettes*

éclatent de leurs bourgeons », etc.), et les filles en faisaient une belle copie dans leur cahier, si bien que les parents, à qui l'on montrait les cahiers de temps en temps, en étaient sans aucun doute convenablement impressionnés. Dorothy commença à comprendre que tout ce que l'on avait enseigné aux filles était en réalité destiné aux parents. D'où les « copies », l'insistance sur l'écriture, le fait de répéter comme un perroquet des phrases françaises toutes faites ; c'étaient des moyens commodes d'impressionner favorablement à peu de frais. Pendant ce temps-là, les fillettes au fond de la classe semblaient tout juste savoir lire et écrire, et l'une d'elles – une enfant de onze ans qui avait mauvaise mine, des yeux trop écartés et s'appelait Mavis Williams – ne savait même pas compter. Cette dernière semblait n'avoir absolument rien fait durant le dernier trimestre et demi hormis dessiner des crémaillères. Elle avait tout un tas de cahiers qui en étaient remplis – des pages et des pages couvertes de boucles comme des racines de mangliers dans une mangrove tropicale.

Dorothy essayait de ne pas blesser les enfants en leur faisant remarquer trop brutalement leur ignorance, mais au fond d'elle-même elle était stupéfaite et horrifiée. Elle ignorait jusque-là qu'il existait encore des écoles de cette sorte dans le monde civilisé. L'atmosphère d'ensemble du lieu était si curieusement désuète, rappelait tellement ces terribles petites écoles privées que l'on voyait dans les romans victoriens. Quant aux quelques manuels que la classe possédait, on ne pouvait les regarder sans avoir l'impression de retourner au milieu du XIX^e siècle. Il y avait seulement trois manuels dont les élèves avaient chacune un exemplaire. L'un était un manuel d'arithmétique à un shilling, qui datait d'avant la Grande Guerre mais restait assez utilisable, et le deuxième un affreux petit ouvrage intitulé *Les Cent Pages de l'histoire de la Grande-Bretagne* – un méchant petit indouze à la couverture d'un marron gréseux, ayant pour frontispice un portrait de Boadicée avec l'Union Jack tendu à l'avant de son chat. Dorothy, l'ouvrant au hasard, tomba sur la page 91 et lut :

À la fin de la Révolution française, le soi-disant empereur Napoléon Bonaparte tenta d'établir sa domination, mais en dépit de quelques victoires contre des armées du continent, il découvrit bientôt qu'avec la « ligne rouge » il avait trouvé à qui parler. La cause fut entendue sur le champ de bataille de Waterloo, où 50 000 Britanniques mirent en déroute 70 000 Français – car les Prussiens, nos alliés, arrivèrent trop tard pour la bataille. Avec une bravoure retentissante toute britannique, nos hommes chargèrent en bas de la colline l'ennemi qui se débanda et prit la fuite. Nous arrivons à présent à la grande Reform Bill de 1832, la première des réformes salutaires qui ont fait de la liberté britannique ce qu'elle est et nous ont démarqués des nations moins fortunées (etc).

Cet ouvrage datait de 1888. Dorothy, qui n'avait jamais vu un livre d'histoire de

cette espèce auparavant, l'examinait avec un sentiment proche de l'horreur. Il y avait également un extraordinaire petit « livre de lecture », datant de 1863, qui était constitué pour l'essentiel d'extraits d'oeuvres de Fenimore Cooper, du Dr Watts et de lord Tennyson, et à la fin duquel on avait ajouté de petites « Notes sur la nature » extrêmement bizarres et illustrées de gravures sur bois. L'une d'elles représentait un éléphant sous lequel on lisait en petits caractères : « L'éléphant est un animal plein de sagesse. Il apprécie l'ombre des palmiers et, bien que plus fort que six chevaux, laissera un petit enfant le conduire. Il se nourrit de bananes. » Et ainsi de même avec la baleine, le zèbre, le porc-épic et le caméléopard tacheté. Elle trouva également dans le bureau du professeur un exemplaire du *Beau Joe*, un livre en piteux état intitulé *Regards sur des terres lointaines* et un recueil de locutions françaises datant de 1891. Ce dernier s'intitulait *Tout ce dont vous avez besoin pour votre séjour à Paris* et la première phrase qu'il citait était : « Lace mon corset, mais pas trop serré. » On ne trouvait dans la salle ni atlas ni jeu d'instruments de géométrie.

À onze heures, il y avait une pause de dix minutes au cours de laquelle certaines filles firent de petites parties assommantes de morpion ou se disputèrent à propos de plumiers ; quelques autres, dépassant leur timidité première, se rassemblèrent autour du bureau de Dorothy et lui parlèrent. Elles lui en apprirent davantage sur Mlle Strong et ses méthodes d'enseignement, ainsi que sur la manière dont elle leur tordait les oreilles quand elles faisaient des pâtés sur leurs cahiers. Apparemment, Mlle Strong avait été un professeur très strict sauf dans les moments où elle avait ses « malaises », ce qui arrivait environ deux fois par semaine. Et quand elle avait ses malaises, elle avait l'habitude d'avaler un médicament dans une petite bouteille marron, après quoi elle devenait toute joyeuse pendant un moment et leur parlait de son frère au Canada. Mais le dernier jour – lorsqu'elle avait été si mal pendant la leçon d'arithmétique –, le médicament avait semblé la rendre encore plus malade, car elle l'avait à peine avalé qu'elle s'était mise à chanter et s'était effondrée sur le bureau, si bien que Mme Creevy avait dû la faire sortir de la salle.

Après la pause suivait une période de trois quarts d'heure au terme de laquelle la matinée d'école prenait fin. Dorothy se sentit courbaturée et fatiguée au bout de trois heures dans cette salle froide mais mal aérée, et elle aurait aimé sortir pour respirer un peu d'air frais, mais Mme Creevy l'avait prévenue qu'elle devait l'aider à préparer le déjeuner. La plupart des élèves qui habitaient à proximité de l'école rentraient chez elles pour le déjeuner, mais il y en avait sept qui le prenaient dans la « pièce du matin » pour dix pence. C'était un repas embarrassant, et qui se passait dans un silence presque complet, pour les filles qui avaient peur de parler en présence de Mme Creevy. Il y avait du ragoût de collet de mouton au menu, et Mme Creevy fit preuve d'une dextérité extraordinaire pour servir les morceaux maigres aux « bons payeurs » et les morceaux gras aux « payeurs moyens ». Quant aux trois « mauvais payeurs », ils mangeaient dans la salle de classe un repas honteux dans des sachets en papier.

L'école recommençait à deux heures. Déjà, après une simple matinée, Dorothy retournait à son travail en dissimulant sa répugnance et ses craintes. Elle commençait à se rendre compte de ce à quoi sa vie ressemblerait, jour après jour et semaine après semaine, dans cette salle sans soleil, à essayer d'inculquer des rudiments de connaissance à des gosses réticentes. Mais lorsqu'elle eut rassemblé les élèves et fait l'appel, l'une d'elles, une petite gamine pâlotte aux cheveux châtain terne qui s'appelait Laura Firth, vint à son bureau et lui fit présent d'un pathétique bouquet de chrysanthèmes marron-jaune, « de la part de nous toutes ». Les élèves s'étaient prises de sympathie pour Dorothy et avaient réuni quatre pence pour lui acheter des fleurs.

Quelque chose s'ébranla en Dorothy lorsqu'elle prit cet affreux bouquet. Elle regarda d'un oeil nouveau ces enfants anémiques aux vêtements râpeux et fut brusquement saisie d'une honte terrible au souvenir qu'elle les avait regardées le matin avec indifférence, presque avec aversion. À présent, une pitié profonde l'étreignait. Les pauvres enfants, les pauvres enfants ! Comme on les avait bridées et maltraitées ! Et malgré cela, elles avaient conservé leur gentillesse enfantine et gaspillé leurs quelques sous pour offrir des fleurs à leur professeur.

Elle considéra alors son travail d'une manière complètement différente. Un sentiment de loyauté et d'affection avait jailli dans son coeur. Cette école était *son* école ; elle travaillerait pour elle, elle en serait fière et elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour transformer ce lieu d'esclavage en un lieu humain et convenable. Elle pourrait probablement ne faire que bien peu de chose. Elle était si inexpérimentée et si indigne de ce travail qu'il fallait d'abord qu'elle étudie elle-même avant de commencer à enseigner à autrui. Cependant, elle ferait de son mieux ; elle ferait tout ce que la bonne volonté et l'énergie permettent de faire pour sauver ces enfants des ténèbres dans lesquelles on les avait gardées.

Au cours des semaines qui suivirent, deux choses préoccupèrent Dorothy à l'exclusion de toute autre. L'une était de mettre de l'ordre dans sa classe ; l'autre, d'établir un concordat avec Mme Creevy.

Cette dernière était de très loin la plus difficile des deux. La maison de Mme Creevy était le pire endroit où habiter. Elle était toujours plus ou moins froide, on n'y trouvait pas un siège confortable de la cave au grenier et la nourriture y était infecte. Enseigner est un métier plus pénible qu'il n'y paraît, et un enseignant a besoin d'une bonne alimentation pour se maintenir en forme. C'était terriblement décourageant de devoir travailler quand on était astreinte à un régime composé de ragoût de mouton, de pommes de terre bouillies trempées et pleines de petits yeux noirs, de riz au lait noyé d'eau, de tartines sur lesquelles on avait gratté le beurre et de thé trop faible – et de cela toujours en quantité insuffisante. Mme Creevy, qui était assez pingre pour prendre du plaisir à lésiner sur sa propre nourriture, mangeait la même chose que Dorothy, mais elle se réservait toujours la part du lion. Tous les matins au petit déjeuner, les deux oeufs sur le plat étaient coupés en tranches et partagés inéquitablement, et l'assiette de marmelade restait à jamais sacro-sainte. Dorothy avait de plus en plus faim à mesure que le trimestre avançait. Les deux soirs par semaine où elle réussissait à sortir de la maison, elle puisait dans ses maigres économies pour acheter des tablettes de chocolat à croquer, qu'elle mangeait dans le plus grand secret – car Mme Creevy, si elle affamait Dorothy plus ou moins intentionnellement, aurait été blessée à mort d'apprendre qu'elle s'achetait de la nourriture.

Le pire dans la situation de Dorothy, c'était qu'elle n'avait pas de vie privée et très peu de temps qu'elle aurait pu dire à elle. Une fois la journée d'école terminée, son seul refuge était la « pièce du matin », où Mme Creevy pouvait avoir l'oeil sur elle, et l'idée maîtresse de cette dernière était que Dorothy ne devait jamais être laissée en paix plus de dix minutes. Elle s'était mis en tête, ou du moins faisait semblant de croire, que Dorothy était une paresseuse qui avait besoin qu'on la rappelle à l'ordre. Aussi, c'était toujours des « Bon, mademoiselle Millborough, on dirait que vous n'avez pas grand-chose à faire ce soir, non ? Est-ce qu'il n'y a pas des cahiers d'exercices qui attendent qu'on les corrige ? Ou bien, vous pourriez peut-être prendre votre aiguille et faire un peu de couture ? Je suis sûre que je serais incapable de rester comme vous sur ma chaise à ne rien faire ! ». Elle lui trouvait toujours de menus travaux pour l'occuper dans la maison, jusqu'à frotter le sol de la salle de classe le samedi matin quand les élèves n'avaient pas école. Mais c'était pure méchanceté de sa part, car elle n'avait pas confiance dans le travail de Dorothy et le refaisait généralement derrière elle. Un soir, Dorothy eut la mauvaise idée de rapporter un roman de la bibliothèque publique. Mme Creevy

s'enflamma dès qu'elle le vit. « Écoutez, vraiment, mademoiselle Millborough ! Je n'aurais pas cru que vous aviez du temps pour *lire* ! » dit-elle amèrement. Elle n'avait elle-même jamais lu un seul livre de toute sa vie, et en était fière.

D'ailleurs, même lorsqu'elle n'avait pas Dorothy à l'oeil, Mme Creevy trouvait toujours un moyen de faire sentir sa présence. Elle rôdait perpétuellement dans le voisinage de la classe, de sorte que Dorothy ne se sentait jamais tout à fait à l'abri d'une intrusion ; et lorsqu'elle trouvait qu'il y avait trop de bruit, elle donnait avec son manche à balai de petits coups secs dans le mur qui faisaient sursauter et déconcentraient les enfants. À toute heure du jour, elle s'agitait nerveusement et bruyamment. Quand elle ne préparait pas les repas, elle cognait partout son balai et sa pelle à poussière, harcelait la femme de ménage, entraît par surprise dans la salle de classe pour « jeter un oeil » avec l'espoir de prendre Dorothy ou les enfants en faute, ou bien faisait « un peu de jardinage » – c'est-à-dire mutilait avec une paire de cisailles les malheureux petits arbustes qui poussaient au milieu de l'étendue de gravier dans le jardin de derrière. Dorothy n'était libérée d'elle que deux soirées par semaine, lorsque Mme Creevy partait pour des raids qu'elle appelait « chercher des élèves », autrement dit prospecter des parents potentiels. Ces soirées-là, Dorothy les passait en général à la bibliothèque, car lorsque la directrice n'était pas à la maison elle souhaitait que Dorothy n'y reste pas non plus, pour économiser le feu et le gaz d'éclairage. Les autres soirs, Mme Creevy était occupée à écrire des lettres pressantes aux parents ou d'autres à l'éditeur du journal local pour chicaner sur le prix d'une dizaine de réclames, ou bien à fourrer son nez dans les pupitres des élèves pour vérifier si leurs cahiers d'exercices avaient bien été corrigés, ou encore à « faire un peu de couture ». Si jamais elle n'était pas occupée ne fut-ce que cinq minutes, elle sortait sa boîte à ouvrage et faisait « un peu de couture » – en général, elle reprisait des culottes en toile blanche rêche au toucher dont elle avait un nombre incalculable. C'étaient les vêtements les plus froids qu'on puisse imaginer ; elles semblaient porter, à un degré bien plus élevé qu'une coiffe de nonne ou une chemise de crins d'anachorète, la marque distinctive d'une chasteté glacée et terrible. La vue de ces culottes vous faisait vous interroger sur le feu M. Creevy, au point même de vous demander s'il avait jamais existé.

En considérant d'un oeil extérieur sa façon de vivre, on aurait dit qu'elle n'avait aucun *plaisir* de quelque sorte que ce soit. Elle ne faisait jamais les choses que les gens ordinaires font pour se divertir – elle n'allait jamais au cinéma, ne prenait jamais un livre, ne mangeait jamais de bonbons, ne préparait jamais un repas spécial pour le déjeuner ni ne s'habillait jamais avec la moindre coquetterie. La vie sociale ne signifiait absolument rien pour elle. Elle n'avait pas d'amis, était probablement incapable d'imaginer une chose telle que l'amitié et n'échangeait presque jamais un mot avec un semblable si ce n'est pour affaires. De conviction religieuse il ne lui restait pas le plus petit vestige. Son attitude envers la religion, bien qu'elle se rendît au temple baptiste chaque dimanche afin d'impressionner les parents par sa foi, était un anticléricalisme misérable fondé sur l'idée que le

clergé « n'en a qu'après votre argent ». Elle donnait l'impression d'être une personne entièrement dénuée de joie, entièrement submergée par la monotonie de son existence. Mais en réalité ce n'était pas le cas. Il y avait plusieurs choses auxquelles elle prenait un plaisir intense et inépuisable.

Par exemple, son avarice. L'argent était la préoccupation essentielle de sa vie. Il y a deux sortes d'avares, le cupide effronté qui vous ruine sans hésiter s'il en a la possibilité, mais qui ne s'arrête pas sur deux pence, et l'avare mesquin qui n'a pas le projet de *faire* de l'argent, mais qui n'hésitera jamais, comme dit l'adage, à ramasser un quart de penny avec les dents sur un tas de fumier. Mme Creevy appartenait à cette seconde catégorie. Grâce à des sollicitations incessantes et à des coups de bluff, elle avait réussi à avoir vingt et une élèves dans son école, mais elle ne serait jamais allée plus loin, car elle était trop radine pour dépenser de l'argent dans l'équipement nécessaire et payer correctement son assistante. Les droits que les élèves payaient, ou ne payaient pas, s'élevaient à cinq guinées par trimestre avec certains suppléments, si bien que, aussi affamée et exténuée que pouvait être son assistante, elle pouvait à peine espérer faire un bénéfice net de cent cinquante livres par an. Mais elle s'en satisfaisait tout à fait. Il était plus important pour elle d'économiser six pence que de gagner une livre. Tant qu'elle pouvait trouver un moyen de supprimer une pomme de terre de plus dans le déjeuner de Dorothy, de payer un demi-penny de moins la douzaine de cahiers d'exercices ou de grappiller en douce une demi-guinée supplémentaire sur la facture d'un « bon payeur », elle était contente à sa manière.

En outre, par pure méchanceté – dans des actes de malveillance méprisables, même lorsqu'elle n'avait rien à y gagner –, elle avait un passe-temps dont elle ne se lassait jamais. Elle faisait partie des gens qui éprouvent une sorte d'orgasme spirituel lorsqu'ils parviennent à jouer un mauvais tour à quelqu'un. Sa querelle avec son voisin M. Boulger – une histoire vraiment inéquitable car le pauvre M. Boulger ne faisait pas le poids dans la bagarre –, elle la menait impitoyablement, sans merci accordée ou espérée. Le plaisir de Mme Creevy lorsqu'elle lui rivait son clou était si intense qu'elle était même disposée à y dépenser de l'argent de temps en temps. Un an auparavant, M. Boulger avait envoyé une lettre au propriétaire de la maison (tous les deux ne cessaient d'écrire à ce dernier pour se plaindre du comportement de l'autre) dans laquelle il signalait que la cheminée de la cuisine de Mme Creevy fumait sur ses fenêtres de derrière et lui demandait de la faire surélever d'une cinquantaine de centimètres. Le jour même où elle reçut le courrier du propriétaire, Mme Creevy fit venir le briqueteur pour qu'il abaisse la cheminée de cinquante centimètres. Il lui en coûta trente shillings, mais cela les valait bien. Ensuite, il y avait eu la longue guérilla des choses jetées dans le jardin de l'autre pendant la nuit, que Mme Creevy avait finalement gagnée avec une pleine poubelle de cendres humides déversée sur le parterre de tulipes de son voisin. Et justement, peu après l'arrivée de Dorothy, la directrice avait remporté une belle victoire sans coup férir. Ayant découvert par hasard que le prunier de M. Boulger avait poussé des racines sous le mur de son jardin, elle s'empressa d'y

injecter un plein pot de désherbant, ce qui tua l'arbre. Ce fut d'ailleurs la seule fois où Dorothy entendit rire Mme Creevy.

Mais Dorothy fut tout d'abord trop occupée pour se soucier beaucoup de Mme Creevy et de ses déplaisantes particularités. Elle voyait bien que c'était une femme odieuse et que sa position à elle ne valait guère mieux que celle d'un esclave, mais cela ne la tracassait pas outre mesure. Son travail était trop absorbant, trop essentiel. En comparaison, son confort et même son avenir lui semblaient sans importance.

Il ne lui fallut pas plus de deux jours pour mettre sa classe en ordre de marche. Chose curieuse, bien qu'elle n'eût pas d'expérience de l'enseignement ni de théorie préconçue à ce sujet, elle se mit pourtant, dès le premier jour, comme par instinct, à modifier, arranger et innover. Il y avait tant de choses qui n'attendaient que d'être faites. La première, à l'évidence, était de se débarrasser de la routine sinistre des « copies », et celles-ci disparurent dès le deuxième jour de Dorothy dans la classe, malgré un ou deux froncements de sourcils de Mme Creevy. Elle réduisit également les leçons d'écriture. Dorothy aurait souhaité les supprimer purement et simplement pour les élèves les plus âgées – il lui semblait ridicule que de grandes filles de quinze ans perdent leur temps à cela –, mais la directrice ne voulut pas en entendre parler. Elle semblait attacher une valeur quasi superstitieuse aux leçons d'écriture. Ensuite, bien entendu, il s'agit de mettre au rebut le répugnant *Cent Pages d'histoire* et les absurdes petits « livres de lecture ». Il aurait été tout à fait inutile de demander à Mme Creevy d'acheter de nouveaux livres pour les enfants ; aussi, le premier samedi après-midi, Dorothy demanda un congé pour se rendre à Londres – permission qu'elle reçut de mauvaise grâce – et dépensa deux livres trois shillings sur ses précieux quatre livres dix pour une dizaine d'exemplaires d'occasion d'une édition bon marché de Shakespeare, un gros atlas de seconde main, quelques volumes des contes pour enfants d'Hans Andersen, un jeu d'instruments de géométrie et deux livres de pâte à modeler. Elle sentait que cela, avec les livres d'histoire de la bibliothèque publique, pouvait lui suffire pour commencer.

Elle avait vu d'un coup d'oeil que ce dont les élèves avaient le plus besoin, et qu'elles n'avaient jamais reçu, c'était d'attention individuelle. Elle commença donc par diviser la classe en trois groupes différents en arrangeant les choses de telle sorte que deux groupes pouvaient travailler par eux-mêmes pendant qu'elle « repassait » quelque chose avec le troisième. Ce fut d'abord difficile, en particulier avec les plus jeunes, dont l'attention se mettait à vagabonder dès qu'elles étaient laissées à elles-mêmes, si bien qu'on ne pouvait jamais vraiment les quitter des yeux. Et pourtant, d'une manière tout à fait incroyable et inattendue, la quasi-totalité d'entre elles firent des progrès au cours des premières semaines ! La plupart n'étaient pas réellement stupides, mais seulement étourdies par un galimatias mécanique et ennuyeux. Pendant une semaine peut-être, il n'y eut rien à en tirer, puis, tout à coup, leurs petites têtes engourdies semblèrent se redresser et se déployer comme des pâquerettes qui viennent de passer sous le

rouleau de jardin.

Très vite et facilement, Dorothy leur donna l'habitude de réfléchir par elles-mêmes. Elle leur faisait faire des dissertations de leur propre composition, au lieu de copier des balivernes sur les oiseaux qui chantent sur les branches et les fleurettes qui éclatent de leurs bourgeons. Elle reprit leur arithmétique à ses bases, commença les multiplications avec les petites et guida les plus grandes des divisions aux fractions ; pour trois d'entre elles, il fut même question de décimales. Elle leur donna les premiers rudiments de grammaire française au lieu de leur faire répéter « *Passez-moi le beurre, s'il vous plaît* », et « *Le fils du jardinier a perdu son chapeau* ». Ayant découvert que personne dans la classe ne savait à quoi ressemblait aucun pays dans le monde (même si plusieurs d'entre elles savaient que Quito était la capitale de l'Équateur), elle leur fit faire, sur une planche de contreplaqué triple épaisseur, une grande carte de l'Europe en pâte à modeler, à l'échelle à partir de l'atlas. Les enfants adoraient faire cette carte ; elles réclamaient sans cesse l'autorisation de la continuer. En outre, elle commença, avec l'ensemble de la classe sauf les six plus jeunes et Mavis Williams, la spécialiste des crémaillères, la lecture de *Macbeth*. Aucune d'entre elles n'avait jamais lu spontanément quoi que ce soit dans sa vie, hormis peut-être le *Girl's Own Paper* ; mais elles se mirent de bon coeur à Shakespeare, comme tout enfant le fait quand on ne le dégoûte pas du texte avec son analyse grammaticale et littéraire.

L'histoire était la matière la plus difficile à leur enseigner. Dorothy ne s'était pas rendu compte jusque-là de combien il est difficile pour des enfants issus de familles pauvres d'avoir une conception de ce que l'histoire signifie. Toute personne des classes supérieures, aussi peu instruite qu'elle soit, grandit avec quelques notions d'histoire ; elle est capable de visualiser un centurion romain, un chevalier médiéval, un gentilhomme du XVIII^e siècle ; les termes Antiquité, Moyen Âge, Renaissance, révolution industrielle évoquent quelque chose, même confusément, à son esprit. Mais ces enfants-ci venaient de maisons sans livres et leurs parents auraient ri à l'idée que le passé a un sens pour le présent. Elles n'avaient jamais entendu parler de Robin des Bois, jamais joué aux Cavaliers et Roundheads, ne s'étaient jamais demandé qui avait construit les églises anglaises ou quel était le sens de « Fid. Def. » sur la pièce d'un penny. Il n'y avait que deux personnages historiques dont toutes, presque sans exception, avaient entendu parler, c'étaient Christophe Colomb et Napoléon. Dieu seul savait pourquoi – peut-être Christophe Colomb et Napoléon apparaissaient-ils dans les journaux un peu plus souvent que la plupart des autres personnages historiques. Ils semblaient avoir enflé dans l'esprit des enfants, comme Tweedledum et Tweedledee, au point d'obstruer le paysage du passé tout entier. Quand Dorothy avait demandé à quelle époque les automobiles avaient été inventées, une élève, âgée de dix ans, avait avancé au hasard : « Il y a environ cent ans, par Christophe Colomb. »

Dorothy découvrit que certaines des élèves les plus âgées avaient étudié *Les Cent Pages de l'histoire* au moins quatre fois, de Boadicée jusqu'au premier

Jubilé, sans en retenir quasiment un seul mot. Ce n'était pas très grave, puisque c'était un tissu de mensonges. Elle reprit avec la classe entière à partir de l'invasion de Jules César et essaya d'abord de lire à haute voix des livres d'histoire qu'elle empruntait à la bibliothèque publique ; mais cette méthode échoua, car les élèves ne pouvaient rien comprendre de ce qu'on leur expliquait si les mots avaient plus d'une ou deux syllabes. Elle se débrouilla donc comme elle put avec ses propres termes et avec son savoir insuffisant, en faisant une sorte de paraphrase de ce qu'elle lisait et en le leur répétant, dans un effort incessant pour leur inculquer quelques images du passé et, ce qui était toujours plus difficile, pour essayer de les y intéresser. Mais un jour elle eut une excellente idée. Elle acheta, à petit prix, un rouleau de papier peint uni chez un tapissier et fit faire aux élèves un tableau historique. Elles divisèrent le rouleau de papier en siècles et en années, et collèrent à leur place des images découpées dans des journaux illustrés – dessins de chevaliers en armure, de galions espagnols, de presses d'imprimerie et de trains de chemin de fer. Fixé sur les murs de la classe, le tableau présentait, à mesure que le nombre d'images augmentait, une sorte de panorama de l'histoire d'Angleterre. Les enfants étaient encore plus passionnées par le tableau que par la carte. Dorothy trouvait qu'elles faisaient toujours preuve de plus d'intelligence quand il s'agissait de *faire* quelque chose, plutôt que de simplement assimiler. Il fut même question de réaliser une carte du monde en carton-pâte de quatre pieds sur quatre, si Dorothy pouvait « persuader » Mme Creevy de les autoriser à préparer du carton-pâte – une technique salissante qui nécessitait des seaux d'eau.

Mme Creevy considérait d'un oeil jaloux les innovations de Dorothy, mais ne s'en mêla d'abord pas activement. Sans le montrer, bien sûr, elle était secrètement étonnée et ravie d'avoir mis la main sur une assistante qui souhaitait réellement travailler. Quand elle vit que Dorothy dépensait son propre argent pour acheter des manuels aux élèves, elle éprouva la même sensation délicate que si elle avait réussi une escroquerie. Cependant, elle rechignait et trouvait à redire à tout ce que Dorothy faisait, et perdait pas mal de temps à insister sur ce qu'elle appelait les « corrections à fond » des cahiers d'exercices des filles. Mais son système de correction, comme tout le reste dans le programme scolaire, était conçu en fonction des parents. Régulièrement, les élèves emportaient leurs cahiers pour les montrer à leurs parents, et Mme Creevy n'aurait jamais permis que quoi que ce soit de peu flatteur y soit noté. Rien ne devait être « faux », barré ou souligné trop lourdement ; au contraire, le soir, Dorothy les décorait, sous la dictée de Mme Creevy, de commentaires plus ou moins approuvateurs à l'encre rouge. Ceux qu'elle préférait étaient : « Une performance tout à fait digne d'éloges » et « Excellent ! Tu fais de grands progrès. Continue ! ». Toutes les élèves de l'école, apparemment, faisaient toujours « de grands progrès » ; il n'était jamais précisé vers quoi les menaient ces progrès. Toutefois, les parents semblaient vouloir gober indéfiniment ce genre de chose.

À certains moments, bien sûr, Dorothy avait des soucis avec les élèves. Le fait

qu'elles étaient d'âges différents ne facilitait pas les choses, et même si elles l'appréciaient beaucoup et étaient très « gentilles » avec elle au début, elles n'auraient pas été des enfants si elles avaient été tout le temps « gentilles ». Elles étaient parfois paresseuses ou succombaient au vice le plus pénible des écolières : les rires bébêtes. Les premiers jours, Dorothy en fit l'expérience à de nombreuses reprises avec la petite Mavis William, qui était l'enfant de onze ans la plus stupide que l'on puisse imaginer. Dorothy ne pouvait rien en tirer. Au premier essai pour lui faire faire quelque chose de plus difficile que des crémaillères, un vide presque sous-humain s'imprimait dans ses yeux écarquillés. Parfois, cependant, elle avait des accès de loquacité durant lesquels elle posait les questions les plus étonnantes et les plus invraisemblables. Ainsi, elle ouvrait son « livre de lecture », tombait sur une des illustrations – l'éléphant plein de sagesse, par exemple – et demandait à Dorothy :

« Pardon, ma'moiselle, c'quoi ça ? (Elle mangeait ses mots d'une manière curieuse.)

– C'est un éléphant, Mavis.

– C'quoi, un éléphant ?

– L'éléphant est une espèce d'animal sauvage.

– C'quoi, un animal ?

– Eh bien... le chien est un animal.

– C'quoi, un chien ?»

Et ainsi de suite, plus ou moins indéfiniment. Vers le milieu de la quatrième matinée, Mavis leva la main et dit avec une politesse sournoise qui aurait dû mettre Dorothy sur ses gardes :

« S'il vous plaît, ma'moiselle, c'que j'peux sortir ?

– Oui », dit Dorothy.

Une des filles les plus grandes leva la main à son tour, rougit et baissa la main comme si elle avait trop honte pour parler. Sur l'insistance de Dorothy, elle dit d'un air embarrassé :

« S'il vous plaît, mademoiselle, Mlle Strong ne laissait pas Mavis aller aux toilettes seule. Elle s'enferme dedans et ne veut plus en sortir, et alors Mme Creevy se fâche, mademoiselle. »

Dorothy dépêcha un messenger, mais il était trop tard. Mavis resta *in latebra pudenda* jusqu'à midi. Plus tard, Mme Creevy expliqua en particulier à Dorothy que Mavis était une idiote congénitale – ou plutôt, comme elle le présenta, « pas très bien dans sa tête ». Il était totalement impossible de lui enseigner quoi que ce soit. Bien sûr, Mme Creevy n'en laissait rien entendre à ses parents, qui croyaient que leur enfant était seulement « en retard » et payaient ses droits d'inscription avec régularité. Mavis était une élève dont il était facile de s'occuper. Il suffisait de

lui donner un cahier et un crayon, de lui dire de faire des dessins et de rester calme. Mais Mavis, enfant d'habitudes, ne dessinait que des crémaillères – tout en restant calme et apparemment heureuse pendant des heures, la langue pendante au milieu des guirlandes de crémaillères.

Malgré ces quelques petites difficultés, comme tout se passait pour le mieux pendant ces premières semaines ! C'en était même inquiétant, à vrai dire ! Vers le 10 novembre, après beaucoup de grincements de dents à cause du prix du charbon, Mme Creevy commença à autoriser que l'on fasse du feu dans la salle de classe. L'esprit des enfants était remarquablement plus vif quand la pièce était convenablement chauffée. Et il y avait parfois des moments de bonheur quand le feu crépitait dans la cheminée, que Mme Creevy était sortie de la maison et que les enfants étudiaient en silence une de leurs leçons favorites. Le mieux, c'était lorsque les deux meilleurs groupes lisaient *Macbeth*, que les élèves haletantes poussaient des cris aigus durant les scènes, que Dorothy les reprenait pour leur faire prononcer correctement les mots et leur dire qui était l'époux de Bellone et comment les sorcières volaient sur des manches à balai ; et puis quand les élèves voulaient savoir, presque aussi excitées que s'il s'était agi d'un roman policier, comment le bois de Birnam pouvait atteindre Dunsinane et Macbeth être tué par un homme qui n'était pas né d'une femme. Ce sont ces moments-là qui font qu'enseigner en vaut la peine – lorsque l'enthousiasme des enfants jaillit brusquement, comme une flamme, et retrouve le vôtre, et que de soudaines lueurs d'intelligence que vous n'attendiez pas vous récompensent de votre travail ingrat. Aucun métier n'est plus fascinant que celui de professeur si on peut l'exercer librement. Mais Dorothy ignorait encore que ce « si » est le plus grand des « si » qui soient.

Son travail lui convenait et elle y prenait du plaisir. À ce moment-là, elle connaissait intimement l'esprit des enfants, leurs particularités individuelles et les stimulants spécifiques dont elles avaient besoin pour se mettre à réfléchir. Elle les aimait davantage, s'intéressait plus à leur développement et était plus soucieuse de faire de son mieux pour elles qu'elle ne l'aurait cru possible peu de temps avant. L'enseignement, tâche complexe et sans fin, emplissait sa vie tout comme la routine des travaux de la paroisse l'avait fait. Elle y pensait et en rêvait ; elle empruntait des livres à la bibliothèque publique pour étudier les théories de l'éducation. Elle sentait qu'elle continuerait bien volontiers à enseigner toute sa vie, même pour dix shillings par semaine logée et nourrie, si cela pouvait toujours être ainsi. C'était sa vocation, pensait-elle.

Presque n'importe quel travail accaparant aurait été un soulagement après la terrible futilité de sa période de dénuement. Mais c'était davantage qu'un simple travail ; c'était, lui semblait-il, une mission, un sacerdoce. Essayer d'éveiller les esprits engourdis de ces enfants, de réparer l'escroquerie qu'elles avaient subie sous le nom d'éducation, n'était-ce pas une chose à laquelle elle pouvait, certainement, se consacrer cœur et âme ? Aussi, pour le moment, dans l'intérêt de son travail, elle ne tenait aucun compte de la rudesse de la vie dans la maison de

Mme Creevy et oubliait complètement sa situation étrange, anormale, et l'incertitude de son avenir.

Mais, bien sûr, cela ne pouvait pas durer.

À peine quelques semaines s'étaient-elles écoulées lorsque les parents commencèrent à se mêler du programme de travail de Dorothy. Les problèmes avec les parents sont une des routines de la vie dans une école privée. Tous les parents sont assommants du point de vue d'un professeur, et ceux d'enfants qui fréquentent un établissement privé de quatrième catégorie sont absolument impossibles. D'un côté, ils ont une idée extrêmement vague de ce que l'on entend par éducation ; de l'autre, ils considèrent les « frais d'école » exactement comme une facture de boucher ou d'épicier et soupçonnent en permanence que l'on essaie de les escroquer. Ils assaillent le professeur de notes mal écrites dans lesquelles ils font des demandes impossibles, qu'ils confient à leurs enfants, qui les lisent sur le chemin de l'école. Au bout des quinze premiers jours, Mabel Briggs, une des élèves les plus prometteuses de la classe, apporta à Dorothy la note suivante :

Chère Mademoiselle,

Pourriez-vous, s'il vous plaît, enseigner un peu plus d'arithmétique à Mabel ? Il me semble que ce que vous lui apprenez n'est pas assez pratic. Les cartes et tout ça. Elle veut des travaux pratics, pas toutes ces fantaisies. Alors plus d'arithmétique, s'il vous plaît.

Recevez, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments distingués.

Geo. Briggs

P-S : Mabel dit que vous parlez de lui apprendre quelque chose que vous appelez les décimales. Je ne veux pas qu'elle apprenne les décimales, je veux qu'elle apprenne l'arithmétique.

Aussi Dorothy cessa-t-elle la géographie avec Mabel pour la remplacer par davantage d'arithmétique, ce qui la fit pleurer. D'autres lettres suivirent. Une dame s'inquiétait que l'on allait donner du Shakespeare à lire à sa fille. « J'ai entendu dire, écrivait-elle, que ce M. Shakespeare était un auteur de pièces de théâtre, mais Mlle Millborough est-elle sûre qu'il ne s'agit pas d'un auteur très *immoral* ? » Pour sa part, elle n'était même pas allée au cinéma de toute sa vie, et encore moins au théâtre, et elle avait l'impression que le fait même de *lire* une pièce de théâtre présentait un danger très grave, etc. Elle reconnaissait, cependant, avoir été informée que M. Shakespeare était mort. Cela semblait la

rassurer. Un autre parent souhaitait que l'on accorde plus d'attention à l'écriture de sa fille, et un autre pensait que le français était une perte de temps ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'emploi du temps qu'avait élaboré Dorothy soit presque réduit en miettes. Mme Creevy lui fit clairement comprendre qu'elle devait obtempérer, ou faire semblant d'obtempérer, à toutes les demandes des parents. Dans bien des cas, c'était quasiment impossible, car cela désorganisait tout pour qu'une élève étudie, par exemple, l'arithmétique pendant que le reste de la classe faisait de l'histoire ou de la géographie. Mais, dans les écoles privées, ce sont les parents qui font la loi. Ces écoles n'existent, comme les magasins, qu'en flattant leurs clients, et si un parent veut que son enfant étudie exclusivement le jeu du berceau et l'alphabet cunéiforme, le professeur doit accepter sous peine de perdre un élève. Le fait est que les parents étaient de plus en plus troublés par les histoires que leurs enfants leur rapportaient à la maison à propos des méthodes de Dorothy. Ils ne comprenaient rien à ces idées d'un nouveau genre, de réaliser des cartes en pâte à modeler et de lire des vers, et la vieille routine mécanique, qui avait tellement horrifié Dorothy, leur paraissait éminemment pleine de bon sens. Ils devenaient de plus en plus récalcitrants, et leurs lettres étaient criblées du mot « pratique », qui signifiait en réalité davantage de leçons d'écriture et d'arithmétique. Pourtant, leur idée même de l'arithmétique se limitait à l'addition, la soustraction, la multiplication et la « pratique », auxquelles s'ajoutait la division comme un tour de force spectaculaire sans valeur réelle. Très peu d'entre eux auraient pu exécuter une addition avec décimales, et ils n'étaient pas particulièrement soucieux que leurs enfants en soient capables.

Toutefois, si cela s'était arrêté là, il n'y aurait probablement jamais eu aucun problème sérieux. Les parents s'en seraient pris à Dorothy, comme le font tous les parents ; mais celle-ci aurait certainement appris – comme, là encore, tous les professeurs apprennent – que celui qui savait montrer un certain savoir-faire pouvait les ignorer sans dommage. Mais il y avait une chose qui ne pouvait manquer de provoquer des problèmes, et c'était le fait que les parents de tous les enfants sauf trois étaient des dissidents, alors que Dorothy était anglicane. Il était vrai que Dorothy avait perdu la foi – en réalité, ces deux derniers mois, sous la pression d'aventures diverses, c'était à peine si elle avait pensé à sa foi ou à la perte de celle-ci. Mais cela changeait très peu de chose ; catholique ou anglican, dissident, juif, turc ou mécréant, on conserve les habitudes de pensée avec lesquelles on a grandi. Dorothy, née et élevée dans l'enceinte de l'Église, ne comprenait pas l'esprit dissident. Avec la meilleure volonté du monde, elle ne pouvait s'empêcher de faire des choses qui pouvaient déplaire à certains des parents.

Dès le début, il y avait eu une échauffourée à propos des leçons sur les Écritures – deux fois par semaine, les enfants lisaient deux chapitres de la Bible, l'Ancien et le Nouveau Testament alternativement. Plusieurs parents avaient écrit pour dire : Mlle Millborough pourrait-elle ne *pas* répondre aux enfants quand ils posent des questions sur la Vierge Marie, les textes sur la Vierge devaient être passés sous

silence ou, si possible, carrément supprimés. Mais ce fut Shakespeare, cet auteur immoral, qui provoqua la crise. Les élèves avaient bien avancé dans *Macbeth* et étaient impatientes de savoir comment la prophétie des sorcières allait s'accomplir. Elles arrivèrent aux scènes finales. Le bois de Birnam avait atteint Dunsinane – cette partie-là était réglée, mais qu'en était-il de l'homme qui n'était pas né d'une femme ? Elles lurent le passage fatal :

MACBETH

Tu perds ta peine,
Autant vouloir du fil de ton épée trancher
L'air inentamable, que me tirer du sang.
Fais retomber ta lame sur des cimiers vulnérables ;
Ma vie est sous un charme, elle ne cédera pas
À quiconque est né d'une femme.

MACDUFF

Désespère de ce charme,
Et que l'ange que tu as toujours servi
Te l'apprenne, Macduff fut du ventre de sa mère
Arraché avant terme [23] !

Les élèves eurent l'air déconcertées. Il y eut un silence passager, puis un chœur de voix retentit dans la classe :

« S'il vous plaît, mademoiselle, qu'est-ce que ça veut dire ? »

Dorothy expliqua. Elle le fit en hésitant et d'une manière incomplète, saisie d'un horrible pressentiment – la prémonition que cela allait lui attirer des ennuis –, mais néanmoins elle expliqua. Et ensuite, bien sûr, la fête commença.

Près de la moitié des enfants, une fois rentrées chez elles, demandèrent à leurs parents le sens du mot « ventre ». Un soudain émoi s'ensuivit, des messages volèrent ici et là et un choc électrique d'horreur frappa quinze honnêtes foyers dissidents. Ce soir-là, les parents durent tenir une sorte d'assemblée, car le lendemain en fin de journée, vers l'heure où l'école prend fin, une délégation rendit visite à Mme Creevy. Dorothy les entendit arriver seuls ou par deux et devina ce qui était en train de se passer. Dès qu'elle eut laissé partir les élèves, la voix tranchante de la directrice l'appela de l'étage :

« Mademoiselle Millborough, veuillez monter ici une minute ! »

Dorothy monta l'escalier en essayant de maîtriser le tremblement de ses jambes. Mme Creevy était debout, l'air sévère, près du piano dans la salle de réception lugubre, et six parents étaient assis en cercle sur les chaises de crin comme des inquisiteurs. Il y avait le M. Geo. Briggs qui lui avait écrit une lettre sur l'arithmétique de Mabel – un marchand de légumes à l'air vif avec une femme desséchée et acariâtre – et un homme grand et fort comme un taureau, avec des moustaches tombantes et une femme terne et particulièrement *plate* qui semblait avoir été aplatie par le poids de quelque chose de lourd – son mari, peut-être. Dorothy ne saisit pas le nom de ces deux-là. Il y avait aussi Mme Williams, la mère de l'idiotte congénitale, une petite femme sombre et très obtuse, qui approuvait toujours les propos de celui qui venait de parler. Il y avait enfin M. Poynder, voyageur de commerce, un homme ni jeune ni vieux à la figure pâle, aux lèvres mobiles et au crâne chauve à travers lequel quelques mèches de cheveux d'aspect assez dégoûtant étaient soigneusement plaquées. En l'honneur de ces visiteurs, un feu composé de trois gros morceaux de charbon faisait la moue dans la cheminée.

« Asseyez-vous là, mademoiselle Millborough », dit Mme Creevy en lui désignant une chaise dure qui était posée comme un tabouret de repentir au milieu du cercle de parents.

Dorothy s'assit.

« Maintenant, dit la directrice, écoutez ce que M. Poynder a à vous dire. »

M. Poynder avait un tas de choses à dire. Les autres parents l'avaient manifestement choisi comme porte-parole, et il parla jusqu'à ce que de petites taches d'écume jaunâtre apparaissent aux commissures de ses lèvres. Et le plus remarquable, c'est qu'il réussit à le faire – si grand était son souci de la bienséance – sans jamais répéter le mot qui était à l'origine du problème.

« Je pense que j'exprime l'opinion de tout le monde ici, dit-il avec son bagou de VRP, en affirmant que si Mlle Millborough savait que cette pièce – *Macduff* ou quel que soit son titre – contenait des mots comme... euh, des mots comme ceux dont nous parlons, elle n'aurait jamais dû la donner à lire à des enfants. À mon avis, c'est une honte qu'on puisse imprimer des mots pareils dans des livres de classe. Je suis certain que si quelqu'un parmi nous avait su que c'était ce genre de chose, Shakespeare, nous aurions mis les pieds dans le plat dès le début. Je suis surpris, je dois dire. L'autre matin, je lisais justement dans mon *News Chronicle* un article selon lequel Shakespeare est le père de la littérature anglaise ; eh bien, si c'est ça, la littérature, moi je dis qu'il nous faut un peu *moins* de littérature ! Je pense que tout le monde sera d'accord avec moi ici. Et de l'autre côté, si Mlle Millborough ne savait pas que ce mot... euh, le mot dont je parle... que ce mot y figurait, elle aurait dû passer dessus sans s'y arrêter quand il apparaissait. Il n'y avait pas la moindre nécessité d'aller l'expliquer aux enfants. Leur dire de se taire et de ne pas poser de questions – c'est comme ça qu'il faut s'y prendre avec les enfants.

– Mais elles n'auraient pas compris la pièce si je ne leur avais pas expliqué !

protesta Dorothy pour la troisième ou quatrième fois.

— Bien sûr qu'elles n'auraient pas compris ! Vous ne semblez pas saisir ce que je dis, mademoiselle Millborough ! Nous ne voulons pas qu'elles comprennent. Est-ce que vous croyez que nous voulons qu'elles aillent prendre des idées sales dans les livres ? On a déjà assez à faire avec tous ces films dégoûtants et ces journaux pour filles à deux pence... toutes ces histoires d'amour sales et répugnantes avec des images... euh, je ne m'étendrai pas là-dessus. Nous n'envoyons pas nos enfants à l'école pour qu'on leur mette des idées dans la tête. Je parle au nom de tous les parents en disant cela. Nous sommes tous ici des gens honnêtes et croyants... certains sont baptistes et d'autres méthodistes, et il y en a même un ou deux qui appartiennent à l'Église d'Angleterre parmi nous... mais nous pouvons laisser de côté nos différences pour une affaire comme celle-ci... et nous essayons d'élever nos enfants honnêtement et de les préserver de tout savoir sur les choses de la vie. Si j'en avais le pouvoir, les enfants – en tout cas, les filles – ne sauraient rien des choses de la vie avant d'avoir vingt et un ans. »

Il y eut un assentiment général des parents, et l'homme fort comme un taureau ajouta : « Ouais, ouais ! Je vous suis là-dessus, monsieur Poynder. Ouais, ouais ! »

Après avoir traité la question Shakespeare, M. Poynder ajouta quelques remarques concernant les méthodes d'enseignement d'un nouveau genre de Dorothy, lesquelles donnèrent l'occasion à M. Geo. Briggs de lâcher de temps en temps : « C'est tout à fait ça ! Des travaux pratiques, c'est ce que nous voulons, des travaux pratiques ! Pas toutes ces balivernes comme les vers, faire des cartes, coller des images sur du papier et tout ça. Apprenez-leur à bien compter et à bien écrire, on se moque du reste. Des travaux pratiques ! C'est tout à fait ça ! »

Cela dura ainsi environ vingt minutes. Dorothy chercha d'abord à argumenter, mais elle vit que Mme Creevy secouait la tête avec colère par-dessus l'épaule de l'homme fort comme un taureau, ce qu'elle prit à juste titre pour un ordre de se taire. Lorsqu'ils en eurent fini, les parents avaient mis Dorothy au bord des larmes ; sur quoi ils voulurent prendre congé. Mais Mme Creevy les en empêcha.

« *Juste* un moment, mesdames et messieurs, dit-elle. Maintenant que vous avez dit ce que vous aviez à dire – et croyez bien que je suis très contente de vous en avoir donné l'occasion –, permettez-moi d'ajouter à mon tour un petit quelque chose. Pour que les choses soient bien claires, au cas où vous penseriez que je suis *la* coupable de cette malheureuse histoire. Et vous aussi, vous restez ici, mademoiselle Millborough ! » ajouta-t-elle.

Elle se tourna vers Dorothy et, devant les parents, lui « passa un savon » durant près de dix minutes. La cause de tout cela, c'étaient les livres répugnants qu'elle avait apportés dans la maison dans son dos ; elle l'avait trahie et s'était montrée d'une ingratitude monstrueuse ; et si quoi que ce soit du même genre devait se reproduire, Dorothy prendrait la porte avec son salaire de la semaine en poche. Elle lui en rebattit les oreilles encore et encore. Elle ne cessait de répéter des expressions comme « des élèves que j'ai prises dans ma maison », « manger mon

pain » ou même « profiter de ma charité ». Les parents assistaient à la scène et, sur leurs figures grossières – des figures ni dures ni méchantes, juste marquées par l'ignorance et des vertus mesquines –, on pouvait lire une grave approbation, un grave plaisir au spectacle du péché réprimandé. Dorothy le comprenait ; elle comprenait que Mme Creevy avait besoin de lui « passer un savon » devant les parents, de sorte qu'ils sentent qu'ils en avaient pour leur argent et soient satisfaits. Pourtant, tandis que le sermon mesquin et cruel se poursuivait, une telle colère jaillit dans son cœur qu'elle se serait levée avec plaisir pour gifler Mme Creevy. Elle se répétait sans cesse : « Je ne vais pas supporter ça, je ne vais pas le supporter plus longtemps ! Je vais lui dire ce que je pense d'elle et puis je quitterai la maison sur-le-champ ! » Mais elle ne fit rien de tout cela. Elle voyait avec une clarté atroce la faiblesse de sa situation. Quoi qu'il arrive, elle supporterait toutes les insultes, car elle devait garder son travail. Aussi restait-elle assise et silencieuse, rouge d'humiliation, au milieu du cercle des parents, et sa colère se mua alors en détresse, et elle comprit qu'elle allait se mettre à pleurer si elle ne luttait pas pour arrêter ses larmes. Mais elle comprit également que, si elle pleurait, ce serait le comble et les parents demanderaient son renvoi. Pour s'arrêter, elle plongea ses ongles si violemment dans ses paumes qu'elle s'aperçut ensuite qu'elle s'était fait couler quelques gouttes de sang.

À présent, le « savon » s'étendait sur l'assurance de Mme Creevy que cela ne se reproduirait plus jamais et que les Shakespeare fautifs seraient brûlés immédiatement. Les parents étaient maintenant satisfaits. Dorothy avait eu sa leçon et la mettrait sans aucun doute à profit ; ils ne lui en voulaient pas et ne se rendaient pas compte qu'ils l'avaient humiliée. Ils saluèrent la directrice, saluèrent un peu plus froidement Dorothy, et partirent. Dorothy se leva à son tour pour s'en aller, mais Mme Creevy lui fit signe de ne pas bouger.

« Restez encore une minute, dit-elle d'un ton menaçant comme les parents quittaient la pièce. Je n'en ai pas terminé avec vous, non, je suis loin d'en avoir terminé. »

Dorothy se rassit. Elle avait les jambes en coton et était vraiment au bord des larmes. Mme Creevy, ayant raccompagné les parents jusqu'à la porte d'entrée, revint avec un bol d'eau qu'elle jeta sur le feu – pourquoi faire brûler du bon charbon alors que les parents étaient partis ? Dorothy supposa que le « savon » allait reprendre de plus belle. Cependant, la fureur de Mme Creevy semblait s'être refroidie – en tout cas, elle avait laissé de côté cet air de vertu outragée qu'elle avait dû afficher devant les parents.

« Je voudrais juste avoir un brin de conversation avec vous, mademoiselle Millborough, dit-elle. Il est temps que nous définissions une fois pour toutes la manière dont cette école doit marcher et la manière dont elle ne doit pas marcher.

— Oui, dit Dorothy.

— Bon, je n'irai pas par quatre chemins avec vous. Quand vous êtes arrivée ici, j'ai vu du premier coup d'oeil que vous ignoriez les rudiments de l'enseignement ;

mais je ne m'en serais pas souciée si vous aviez eu un peu de bon sens comme n'importe quelle autre fille. Seulement, il apparaît que vous n'en avez pas eu. Je vous laisse faire comme vous voulez pendant une semaine ou deux, et la première chose que vous faites c'est de vous mettre tous les parents à dos. Eh bien, cela ne se reproduira pas. À partir de maintenant, les choses seront faites à *ma* façon, pas à la *vôtre*. Vous comprenez ce que je vous dis ?

— Oui, dit de nouveau Dorothy.

— N'allez pas croire que je ne peux pas me débrouiller sans vous, poursuivit Mme Creevy. Des professeurs avec licence, maîtrise et tout ça, je peux en avoir treize à la douzaine à n'importe quel moment. Seulement, celles qui ont des licences ou des maîtrises ont tendance à boire en général, ou bien elles... bon, peu importe... et je dirai à votre crédit que vous ne semblez pas portée sur la boisson ou sur quoi que ce soit de ce genre. Je pense que nous pouvons nous entendre toutes les deux si vous laissez tomber ces idées d'un nouveau genre que vous avez et que vous comprenez ce qu'on entend par enseignement pratique. Alors écoutez-moi bien. »

Dorothy écoutait. Avec une clarté admirable, et un cynisme d'autant plus dégoûtant qu'il était complètement inconscient, Mme Creevy expliqua sa méthode d'escroquerie qu'elle appelait « enseignement pratique ».

« Ce que vous devez saisir une fois pour toutes, commença-t-elle, c'est qu'il n'y a qu'une chose qui compte dans une école : les droits d'inscription. Quant aux trucs du genre "développer l'esprit des enfants", comme vous dites, ça ne se fait ni ici ni ailleurs. Ce sont les droits d'inscription qui m'intéressent, pas *développer l'esprit des enfants*. Après tout, ce n'est que du bon sens. Vous devez bien vous douter que personne n'irait s'enquiquiner à ouvrir une école pour qu'une bande de gamins mettent la maison sens dessus dessous s'il n'y avait pas un peu d'argent à gagner. Les droits d'inscription sont prioritaires, et tout le reste est secondaire. Est-ce que je ne vous l'ai pas déjà dit le tout premier jour de votre arrivée ici ?

— Si, reconnut humblement Dorothy.

— Bien, donc, si ce sont les parents qui payent, c'est aux parents qu'il faut penser. Faire ce que les parents veulent – c'est notre règle ici. Je ne pense pas que tout ce bazar de pâte à modeler et de bouts de papier dans lequel vous vous êtes lancée fasse du mal aux enfants ; mais les parents n'en veulent pas, voilà tout. En fait, il n'y a que deux choses auxquelles ils tiennent pour leurs enfants : l'écriture et l'arithmétique. Surtout l'écriture. C'est quelque chose dont ils *peuvent* comprendre le sens. Et donc l'écriture est ce sur quoi vous devez insister sans cesse. Tout plein de copies propres que les élèves peuvent rapporter chez elles et que les parents montreront à leurs voisins, ce qui nous fait un peu de réclame gratuite. Je veux que vous fassiez faire aux enfants deux heures par jour d'écriture et rien d'autre.

— Deux heures par jour pour l'écriture, répéta docilement Dorothy.

— Oui. Et aussi plein d'arithmétique. Les parents adorent l'arithmétique, surtout les sommes d'argent. Songez aux parents en permanence. Si vous en rencontrez un dans la rue, sautez-lui dessus et parlez-lui de sa fille. Faites-lui croire qu'elle est la meilleure élève de la classe et que si elle reste encore trois trimestres elle fera des merveilles. Vous voyez ce que je veux dire ? N'allez pas lui raconter qu'elle ne peut pas faire mieux ; parce que si vous lui dites ça, en général il retire son enfant. Juste trois trimestres de plus – c'est ça qu'il faut leur dire. Et quand vous rédigez le bulletin trimestriel, apportez-le-moi et laissez-moi y jeter un oeil. J'aime bien mettre les annotations moi-même. »

Les yeux de Mme Creevy rencontrèrent ceux de Dorothy. Elle avait peut-être hésité à dire qu'elle arrangeait toujours les annotations de façon que chaque élève se trouve proche du meilleur de la classe, mais elle se retint. Dorothy ne put pas répondre pendant quelques instants. En apparence, elle avait perdu tout entrain, et était très pâle, mais intérieurement elle ressentait de la colère et une répulsion mortelle contre lesquelles elle dut lutter avant de pouvoir parler. Elle ne pensait pas néanmoins à contredire Mme Creevy. Le « savon » l'avait complètement abattue. Elle maîtrisa sa voix et dit :

« Je ne dois enseigner que l'écriture et l'arithmétique... c'est cela ?

— Eh bien, ce n'est pas exactement ce que j'ai dit. Il y a plein d'autres matières qui font bien sur le prospectus. Le français, par exemple... le français fait *très* bien sur le prospectus. Mais ce n'est pas une matière sur laquelle vous devez perdre beaucoup de temps. N'allez pas les gaver de trop de grammaire, de syntaxe, de verbes et de tout ça. Ce genre de chose ne mène à rien d'après ce que je peux voir. Donnez-leur un peu de "*Parley vous Francey*", de "*Passey moi le beurre*" et ainsi de suite ; c'est beaucoup plus utile que la grammaire. Et puis il y a le latin... je mets toujours le latin sur le prospectus. Mais je ne pense pas que vous soyez très bonne en latin, n'est-ce pas ?

— Non, reconnut Dorothy.

— Bon, ce n'est pas grave. Vous n'aurez pas à le leur enseigner. Aucun de *nos* parents ne veut que son enfant perde son temps avec le latin. Mais ils aiment le voir écrit sur le prospectus. Ça fait chic. Évidemment, il y a tout un tas de matières que nous ne pouvons pas enseigner, mais nous devons tout de même en faire la réclame. La comptabilité, la dactylo et la sténo par exemple, sans oublier la musique et la danse. Tout cela fait bien sur le prospectus.

— Arithmétique, écriture, français... est-ce qu'il y a autre chose ? demanda Dorothy.

— Oh, eh bien, histoire, géographie et littérature anglaise, bien sûr. Mais laissez tomber ces histoires de cartes... c'est une perte de temps, rien d'autre. En géographie, le mieux, c'est la liste des chefs-lieux. Faites en sorte qu'elles sachent réciter en rafale les chefs-lieux de tous les comtés d'Angleterre comme s'il s'agissait d'une table de multiplication. Elles pourront alors montrer ce qu'elles

ont appris, et voilà. Pour ce qui est de l'histoire, tenez-vous-en aux *Cent Pages de l'histoire d'Angleterre*. Je ne veux pas que vous vous serviez de ces gros livres d'histoire que vous rapportez de la bibliothèque. J'en ai ouvert un l'autre jour, et la première chose sur laquelle je suis tombée c'est un article dans lequel on disait que l'Angleterre avait été battue dans je ne sais quelle bataille. Voilà bien une chose à enseigner à des enfants ! Les parents ne le toléreront pas, je peux vous le dire !

— Et pour la littérature ? dit Dorothy.

— Eh bien, évidemment, ils doivent faire quelques lectures, et je ne comprends pas pourquoi vous vouliez vous passer de ces jolis petits livres de lecture que nous possédons. Reprenez-les. Ils sont un peu datés mais ils sont bien assez bons pour des enfants. Et je pense qu'elles pourraient également apprendre par coeur quelques poèmes. Certains aiment entendre leurs enfants réciter un poème. “Le garçon se tenait sur le pont en feu”... c'est un très bon poème... et puis il y a “Naufrage de...”, comment s'appelait ce navire déjà ? Ah oui, “Naufrage de l'Hespérus”. Un peu de poésie ne fait jamais de mal. Mais ne parlez plus de *Shakespeare*, je vous en prie !»

Dorothy n'eut pas de thé ce jour-là. L'heure du thé était passée depuis longtemps, mais lorsque Mme Creevy eut terminé sa harangue, elle la congédia sans rien lui dire sur le thé. Peut-être était-ce une petite punition supplémentaire pour *l'affaire Macbeth* [24].

Dorothy n'avait pas demandé la permission de sortir, mais elle ne se sentait pas capable de rester plus longtemps dans la maison. Elle prit son chapeau et son manteau et descendit la route mal éclairée, en direction de la bibliothèque. Le mois de novembre était bien avancé. Bien que la journée ait été humide, le vent nocturne, vif comme une menace, soufflait à travers les arbres presque entièrement dénudés, faisait trembloter les réverbères malgré leur verre et agitait les feuilles de platane détrempées qui jonchaient le trottoir. Dorothy frissonna légèrement. Le vent âpre lui renvoyait le souvenir inscrit jusque dans ses os du froid de Trafalgar Square. Et même si elle ne pensait pas réellement que perdre son travail signifierait retourner dans le sous-monde d'où elle venait – en effet, ce n'était pas aussi désespéré que cela ; au pire, son cousin ou quelqu'un d'autre l'aiderait –, le « savon » de Mme Creevy lui avait brusquement fait sentir que Trafalgar Square n'était plus très loin. Cela lui avait donné une compréhension beaucoup plus profonde du grand commandement moderne – le onzième commandement qui avait balayé tous les autres : « Tu ne perdras pas ton travail. »

Quant à « l'enseignement pratique », Mme Creevy s'était contentée d'observer les faits avec réalisme pour en parler. Elle avait simplement dit à voix haute ce que la plupart des gens à sa place pensent mais ne disent jamais. La phrase qu'elle répétait si souvent – « Ce sont les droits d'inscription qui m'intéressent » – était une devise qui pouvait être – ou plutôt, qui devait être – écrite sur la porte de toutes les écoles privées d'Angleterre.

Il y a, d'ailleurs, un très grand nombre de ces écoles en Angleterre. Qu'elles soient de deuxième, troisième ou quatrième catégorie (Ringwood House était un spécimen d'école de quatrième catégorie), elles existent par dizaines ou vingtaines dans chaque banlieue de Londres et dans chaque ville de province. On en compte environ dix mille, sur lesquelles moins de mille font l'objet d'inspections gouvernementales. Et bien que certaines soient meilleures que les autres, et quelques-unes, probablement, meilleures que les *council schools* avec lesquelles elles sont en concurrence, toutes souffrent d'un mal fondamental : elles n'ont, en fin de compte, pas d'autre objectif que l'argent. Souvent, à la différence qu'il n'y a rien d'illégal dans leur cas, elles sont ouvertes avec le même état d'esprit que lorsqu'on ouvre un bordel ou un bureau de contrepartie. Un matin, un petit homme d'affaires soupe au lait (ces écoles sont souvent dirigées par des gens qui n'enseignent pas eux-mêmes) dit à sa femme :

« Emma, j'ai une idée ! Qu'est-ce que tu en dirais si on avait une école tous les deux, hein ? Y a plein d'argent à se faire dans une école, tu sais, et pas autant de travail que dans un magasin ou un pub. En plus, on ne risque rien ; pas de frais généraux, à part la location, quelques pupitres et un tableau noir. Mais on fera les choses bien. On fera venir un type d'Oxford ou de Cambridge qui vient de perdre son boulot et qu'on aura pas cher, et on l'habillera avec une blouse et... comment est-ce qu'on appelle ces petits chapeaux carrés avec des glands au sommet ? Ça devrait attirer les parents, hein ? T'as juste à garder l'oeil ouvert pour voir si tu peux pas nous trouver un secteur où on n'est pas déjà trop sur le même créneau. »

Il choisit un emplacement dans un de ces secteurs bourgeois où les gens sont trop pauvres pour s'offrir une école convenable et trop fiers pour envoyer leurs enfants à la *council school*, et il s'y « installe ». Peu à peu, il se fait une clientèle tout à fait à la manière d'un laitier ou d'un marchand de légumes, et s'il est malin, s'il a un peu de savoir-faire et qu'il n'a pas trop de concurrents, il peut en tirer quelques centaines de livres par an.

Bien sûr, toutes ces écoles ne se ressemblent pas. Tous les directeurs ne sont pas des mégères butées et cupides comme Mme Creevy, et il y a beaucoup d'écoles où l'atmosphère est agréable et convenable, et où l'enseignement est aussi bon que l'on peut raisonnablement l'attendre pour des droits à cinq livres le trimestre. À l'opposé, certaines sont des scandales criants. Plus tard, ayant fait la connaissance d'un professeur d'une autre école privée de Southbridge, Dorothy entendit parler d'écoles qui étaient bien pires que Ringwood House. Il existait notamment un pensionnat bon marché où des comédiens ambulants se débarrassaient de leurs enfants comme on dépose un bagage dans une consigne de gare et où les enfants végétaient, ne faisant absolument rien et atteignant l'âge de seize ans sans savoir lire. Dans une autre école, les journées étaient un chahut perpétuel, avec un vieux maître fourbu qui les passait à poursuivre les garçons en leur donnant des coups de canne et qui s'effondrait soudain en pleurnichant sur son bureau pendant qu'ils se moquaient de lui. Tant que les directeurs d'école seront motivés essentiellement par l'argent, des choses de ce genre se produiront. Les coûteuses écoles privées où

les riches envoient leurs enfants ne sont pas, en surface, aussi mauvaises que les autres, parce qu'elles peuvent s'offrir un personnel approprié, et le système d'examen d'entrée de l'école publique les oblige à rester à la hauteur, mais elles ont la même tare fondamentale.

Ce fut seulement plus tard, et par degrés, que Dorothy découvrit la réalité des écoles privées. Au début, elle avait souffert de la peur absurde qu'un inspecteur scolaire débarque un jour à Ringwood House, se rende compte de l'imposture et de l'escroquerie que c'était et fasse du foin en conséquence. Mais elle apprit ensuite que cela n'arriverait jamais. N'étant pas « reconnue », Ringwood House n'était pas exposée aux inspections. Un jour, en effet, un inspecteur du gouvernement avait fait une visite, mais il s'était contenté de mesurer la superficie de la salle de classe pour vérifier que chaque élève avait bien le volume d'air dont elle avait besoin, et c'était tout ; il n'avait pas le pouvoir d'en faire plus. Seule la petite minorité d'écoles « reconnues » – moins d'une sur dix – était officiellement inspectée pour décider si elle maintenait un niveau d'enseignement raisonnable. Pour les autres, elles étaient libres d'enseigner ou de ne pas enseigner comme bon leur semblait. Personne ne les inspectait ou contrôlait en dehors des parents d'élèves – l'aveugle guidant l'aveugle.

Le lendemain, Dorothy commença à changer son programme en fonction des ordres de Mme Creevy. La première leçon du jour était écriture, et la deuxième, géographie.

« Ça ira, mesdemoiselles, dit Dorothy quand l'horloge lugubre sonna dix heures. Nous passons maintenant à la leçon de géographie. »

Les élèves ouvrirent tout grand leur pupitre et rangèrent leur cahier de copies détesté avec des soupirs de soulagement perceptibles. On entendit murmurer : « Ouais, la géo ! Super ! » C'était une de leurs matières préférées. Les deux élèves qui étaient « surveillantes » pour la semaine, travail qui consistait à nettoyer le tableau noir, ramasser les cahiers d'exercices et ainsi de suite (des enfants se battraient pour avoir le privilège de faire ce genre de travail), sautèrent de leur chaise pour aller chercher la carte en pâte à modeler qui était posée contre le mur. Mais Dorothy les arrêta.

« Attendez un peu. Rasseyez-vous, toutes les deux. Nous ne continuerons pas la carte ce matin. »

Un cri de consternation se fit entendre. « Oh, mademoiselle ! Pourquoi pas, mademoiselle ? *S'il vous plaît*, laissez-nous la continuer !

— Non. Je crois que nous avons perdu un peu trop de temps avec la carte récemment. Nous allons commencer à apprendre les chefs-lieux des comtés d'Angleterre. Je veux que vous les connaissiez tous avant la fin du trimestre. »

Les figures des élèves s'allongèrent. Dorothy le vit et ajouta en essayant d'y mettre de l'entrain – cet entrain creux et qui ne trompe personne lorsque le professeur essaie de faire passer une matière barbante pour intéressante :

« Imaginez comme vos parents seront contents quand ils pourront vous demander quel est le chef-lieu de n'importe quel comté en Angleterre et que vous saurez leur dire ! »

Les enfants n'étaient pas du tout dupes. Elles se tordirent sur leur chaise à cette perspective écoeurante.

« Oh, les *chefs-lieux* ! Apprendre par coeur les *chefs-lieux* ! C'est ce qu'on faisait tout le temps avec Mlle Strong. S'il vous plaît, mademoiselle, *pourquoi* est-ce qu'on ne continue pas la carte ?

— Arrêtez de discuter. Prenez vos cahiers et notez-les à mesure que je vous les donne. Ensuite, nous les dirons ensemble. »

À contrecœur, et toujours en manifestant leur désapprobation, les élèves

fouillèrent dans leur pupitre et sortirent leur cahier. « S'il vous plaît, mademoiselle, est-ce qu'on pourra faire la carte la prochaine fois ?

— Je ne sais pas. On verra. »

Cet après-midi-là, la carte fut retirée de la salle de classe, et Mme Creevy gratta la pâte à modeler et la jeta. Ce fut la même chose pour toutes les matières, l'une après l'autre. Tous les changements que Dorothy avait introduits furent annulés. On retourna à la routine des « copies » interminables et des additions « pratiques » tout aussi interminables, à la récitation comme un perroquet de « *Passez-moi le beurre* » et « *Le fils du jardinier a perdu son chapeau* », aux *Cent Pages d'histoire* et aux insupportables petits « livres de lecture ». (Mme Creevy avait confisqué les Shakespeare, au prétexte de les brûler. Mais elle les avait vraisemblablement vendus.) Deux heures par jour étaient réservées aux leçons d'écriture. Les deux feuilles de papier noir déprimantes que Dorothy avait enlevées du mur furent remises à leur place, ainsi que leurs proverbes réécrits dans une belle écriture moulée. Quant au tableau historique, Mme Creevy l'enleva et le brûla.

Quand les élèves virent les matières exécrées, auxquelles elles avaient cru échapper pour toujours, revenir l'une après l'autre, elles furent d'abord étonnées, puis malheureuses, avant de se mettre à bouder. Mais c'était bien pire pour Dorothy que pour les enfants. Au bout de deux jours, la litanie qu'elle était obligée de leur imposer l'écoeurait tellement qu'elle se mit à douter de pouvoir continuer comme ça plus longtemps. Maintes et maintes fois, elle caressa l'idée de désobéir à Mme Creevy. Pourquoi pas, se disait-elle tandis que les élèves se plaignaient, gémissaient et peinaient sous cet esclavage misérable, pourquoi ne pas arrêter ça et refaire de vraies leçons, même si c'était seulement pour une ou deux heures par jour ? Pourquoi ne pas renoncer à ces simulacres de leçons et simplement laisser les enfants jouer ? Ce serait tellement mieux pour elles. Les laisser dessiner, créer quelque chose avec de la pâte à modeler ou composer un conte de fées – n'importe quoi de *réel*, n'importe quoi d'intéressant, plutôt que ces absurdités atroces. Mais elle n'osait pas. À tout moment, Mme Creevy pouvait entrer dans la classe, et si elle trouvait les enfants à « bricoler » au lieu de faire leur pensum, cela ferait une histoire effroyable. Aussi, Dorothy prenait sur elle-même et obéissait à la lettre aux consignes, si bien que les choses étaient exactement comme elles avaient été avant le « malaise » de Mlle Strong.

Les leçons touchaient à un tel sommet d'ennui que le moment le plus lumineux dans la semaine était le fameux cours de chimie de M. Booth, le jeudi après-midi. M. Booth était un homme craintif d'une cinquantaine d'années, d'apparence négligée, avec des moustaches couleur bouse de vache longues et humides. Il avait été professeur de *public school*, mais faisait aujourd'hui le minimum pour s'assurer une existence de sous-ébriété chronique en donnant des cours à deux shillings six pence. Ceux-ci consistaient en un radotage mortel. Même dans sa période florissante, M. Booth n'avait pas été un enseignant particulièrement

brillant, mais depuis qu'il avait eu sa première crise de *delirium tremens* et vivait dans la crainte quotidienne de la seconde, ses connaissances en chimie fondaient comme neige au soleil. Il se tenait fébrilement devant la classe en répétant inlassablement les mêmes choses et en essayant vainement de se rappeler ce dont il parlait. « Souvenez-vous bien, mesdemoiselles, disait-il d'une voix enrouée et qui se voulait paternelle, les éléments sont au nombre de quatre-vingt-treize... quatre-vingt-treize éléments, mesdemoiselles... vous savez toutes ce qu'est un élément, n'est-ce pas ?... Il y en a quatre-vingt-treize... souvenez-vous bien de ce nombre, quatre-vingt-treize... » Au point que Dorothy (elle devait rester dans la salle de classe pendant le cours de chimie, parce que Mme Creevy estimait que ça ne se faisait pas de laisser les filles seules avec un homme) en était malheureuse et honteuse pour lui. Les cours débutaient toujours par les quatre-vingt-treize éléments, mais n'allaient jamais beaucoup plus loin. Il était aussi question d'une « très intéressante petite expérience que je vais vous faire la semaine prochaine, mesdemoiselles, très intéressante, vous verrez... nous la ferons la semaine prochaine sans faute... une petite expérience très intéressante », expérience qui, est-il besoin de le dire, n'était jamais réalisée. M. Booth ne possédait pas d'appareils de chimie, et ses mains tremblaient beaucoup trop pour qu'il puisse les utiliser s'il en avait eu. Durant son cours, les élèves restaient plongées dans une poisseuse stupeur d'ennui, mais il n'en demeurait pas moins une alternative bienvenue aux leçons d'écriture.

Les élèves ne furent plus jamais les mêmes avec Dorothy après la visite des parents. Elles ne changèrent pas entièrement en un jour, bien sûr. Elles s'étaient entichées de la « vieille Millie », et elles espéraient qu'après un jour ou deux à les torturer avec de l'écriture et de l'« arithmétique commerciale » elle les ferait revenir à des choses intéressantes. Mais l'écriture et l'arithmétique continuaient et la popularité dont Dorothy avait joui, comme professeur dont les leçons n'étaient pas ennuyeuses et qui ne donnait pas de gifle, s'évanouit peu à peu. Qui plus est, le charivari causé par *Macbeth* n'avait pas été long à transpirer. Les enfants comprenaient que la vieille Millie avait fait quelque chose de mal – elles ne savaient pas exactement quoi – et qu'elle avait reçu un « savon ». Cela la rabaisait à leurs yeux. Il n'y a pas de demi-mesure avec les enfants, même avec des enfants qui se sont entichés de vous, sauf à perdre son prestige d'adulte ; que votre prestige soit égratigné une fois, et même l'enfant le plus gentil qui soit vous méprisera.

Aussi commencèrent-elles à mal se comporter comme elles le faisaient d'ordinaire. Avant, Dorothy avait juste dû faire face de temps en temps à de la paresse, à du chahut et à des éclats de rire bébêtes ; maintenant il y avait également de la malveillance et de la duplicité. Les enfants se rebellaient constamment contre cette routine terrible. Elles oubliaient les quelques semaines où la vieille Millie s'était montrée sous un jour excellent et où l'école elle-même leur avait semblé très amusante. À présent, l'école était simplement ce qu'elle avait toujours été, un lieu où l'on paresse, bâille et tue le temps en pinçant sa

voisine et en essayant de faire sortir de ses gonds le professeur, et d'où l'on sort avec des cris de soulagement dès que la dernière leçon s'achève. Parfois elles boudaient et se mettaient soudain à crier, parfois elles se disputaient de cette manière obstinée et exaspérante propre aux enfants : « *Pourquoi* est-ce qu'on doit faire ça ? *Pourquoi* est-ce que tout le monde est obligé d'apprendre à lire et écrire ? », sans fin, jusqu'à ce que Dorothy doive s'imposer et les faire taire en les menaçant de les gifler. Son irascibilité était devenue presque habituelle à présent ; elle en était surprise et choquée, mais elle n'y pouvait rien. Chaque matin elle se jurait : « Aujourd'hui je ne vais pas me mettre en colère » et, chaque matin, avec une régularité déprimante, elle se mettait en colère, surtout vers onze heures et demie, quand les élèves devenaient intenable. Rien n'est plus irritant que de s'occuper d'enfants rebelles. Tôt ou tard, Dorothy le savait, elle ne pourrait plus se contrôler et commencerait à les frapper. Frapper un enfant était, pour elle, une chose impardonnable, mais presque tous les enseignants finissaient par en arriver là. Elle ne parvenait plus aujourd'hui à mettre un enfant au travail sans avoir un oeil posé sur lui. Il suffisait qu'elle leur tourne le dos une seconde pour que les boules de papier volent dans la classe. Néanmoins, en jouant constamment les gardes-chiourmes, elle leur fit faire des progrès certains en écriture et en « arithmétique commerciale », et les parents furent incontestablement satisfaits.

Les dernières semaines du trimestre furent un très mauvais moment à passer. Pendant plus de quinze jours, Dorothy resta sans un sou, car Mme Creevy lui avait dit qu'elle ne pourrait pas lui payer son trimestre « jusqu'à ce que quelques droits d'inscription soient versés ». Privée des tablettes de chocolat secrètes qui lui permettaient de tenir, elle souffrait d'une petite faim qui la mettait dans un état de langueur et de faiblesse perpétuel. Il y avait des matinées de plomb où les minutes semblaient durer des heures, où elle devait lutter pour empêcher ses yeux de regarder sans cesse l'horloge et où son coeur se serrait à l'idée qu'après cette leçon une autre suivait, exactement pareille, suivie encore d'une autre, et que cela durerait ce qui lui semblait une éternité. Pires encore étaient les moments où les enfants étaient d'humeur chahuteuse et où il fallait un effort de volonté constant et épuisant pour les surveiller ; et puis, bien sûr, Mme Creevy était en embuscade derrière le mur, toujours à l'écoute, toujours près de surgir, à ouvrir violemment la porte en jetant un regard menaçant dans la classe et en disant « Et alors ! Que signifie tout ce bruit, s'il vous plaît ? ».

Dorothy était pleinement consciente, à présent, de la rudesse de la vie chez Mme Creevy. La nourriture immonde, le froid et le manque de bains lui semblaient plus importants maintenant que quelque temps auparavant. En outre, elle commençait à prendre la mesure, ce qu'elle n'avait pas fait quand elle était tout à la joie de son nouveau travail, de l'absolue solitude de sa situation. Ni son père ni M. Warburton ne lui avaient écrit, et elle ne s'était pas fait un seul ami à Southbridge en deux mois. Pour quiconque à sa place, et en particulier pour une femme, il était quasi impossible de se faire des amis. Elle n'avait pas d'argent ni de chez-soi et en dehors de l'école ses lieux de refuge étaient la bibliothèque publique, les rares

soirs où elle pouvait y aller, et l'église le dimanche matin. Elle allait régulièrement à l'église, bien sûr – Mme Creevy avait insisté là-dessus. Elle avait réglé la question des pratiques religieuses le premier dimanche de son arrivée, au petit déjeuner.

« Je me demandais quel lieu de culte vous devez fréquenter, dit-elle. Je suppose que vous avez été élevée dans l'É. d'A., n'est-ce pas ?

– Oui, dit Dorothy.

– Hmm, bon. Je n'arrive pas à décider où vous envoyer. Il y a Saint-George – c'est l'É. d'A. – et il y a la chapelle baptiste où je vais moi-même. La plupart de nos parents sont dissidents, et je ne sais pas s'ils approuveraient beaucoup un professeur É. d'A. On n'est jamais trop prudent avec les parents. Ils ont eu un peu peur il y a deux ans quand l'enseignante que j'avais alors s'est révélée être catholique, vous vous rendez compte ! Bien sûr, elle l'a tenu secret aussi longtemps qu'elle a pu, mais ça a fini par se savoir et trois des parents ont retiré leur enfant. Je me suis débarrassée d'elle dès que je l'ai découvert, évidemment. »

Dorothy restait silencieuse.

« Pourtant, continua Mme Creevy, nous avons trois élèves É. d'A., et je ne sais pas si les relations confessionnelles ne marcheraient pas un petit peu. Alors, vous pourriez prendre le risque en allant à Saint-George. Mais il faudra faire un peu attention, vous savez. On m'a dit que Saint-George est l'une des trois églises où ils vont pour se saluer, faire des connaissances, se signer et tout ça. Deux de nos parents sont des Plymouth Brothers, et ils piqueraient une crise s'ils entendaient dire qu'on vous a vue vous signer. Alors n'allez pas faire ça, en aucun cas.

– Très bien, dit Dorothy.

– Et gardez les yeux grands ouverts pendant le sermon. Ayez l'oeil pour voir s'il n'y aurait pas une jeune fille dans l'assemblée avec qui on pourrait entrer en contact. Si vous en voyez une qui pourrait faire l'affaire, allez voir le prêtre et essayez de savoir son nom et son adresse. »

Ainsi Dorothy alla-t-elle à Saint-George. C'était un tantinet plus « haut » que Saint-Athelstan ; des chaises, et pas des bancs, mais pas d'encens, et le pasteur (il s'appelait M. Gore-Williams) portait une soutane et un surplis unis sauf les jours de fête. Quant aux offices, ils étaient si semblables à ceux de chez elle que Dorothy pouvait y assister jusqu'au bout et débiter tous les répons au bon moment dans un état de complète inattention.

À aucun moment la puissance du culte ne lui refit effet. À vrai dire, l'idée de culte tout entière n'avait plus aucun sens pour elle ; sa foi s'était volatilisée, complètement et irrévocablement. C'est une chose mystérieuse, perdre la foi – aussi mystérieuse que la foi elle-même. Comme elle, ce n'est pas fondamentalement enraciné dans la logique ; c'est un changement d'état de l'esprit. Mais aussi peu que les offices pouvaient signifier pour elle, elle ne

regrettait pas les heures passées à l'église. Au contraire, elle attendait avec impatience les dimanches matin comme autant d'intermèdes de paix bénis ; et pas seulement parce que c'était un moment de répit vis-à-vis de l'oeil fureteur et de la voix criarde de Mme Creevy. Dans un sens différent et plus profond, l'atmosphère de l'église l'apaisait et la rassurait. Car elle remarquait que dans tout ce qui se produit à l'église, aussi absurdes et lâches que soient ses objectifs supposés, il y a quelque chose – difficile à définir, mais qui tient de la bienséance, de la beauté spirituelle – qu'on ne trouve pas facilement dans le monde extérieur. Il lui semblait qu'il est préférable d'aller à l'église même si on n'a plus la foi ; il vaut mieux suivre les voies anciennes que se laisser aller dans une liberté sans racines. Elle savait parfaitement qu'elle ne serait plus jamais capable de dire une prière en y croyant ; mais elle savait également qu'elle devrait suivre jusqu'à la fin de ses jours les pratiques dans lesquelles elle avait été élevée. C'était tout ce qui lui restait de la foi qui avait été la vraie ossature de sa vie.

Mais elle ne réfléchissait pas encore très sérieusement à la perte de sa foi et à ce que cela pourrait signifier pour elle dans l'avenir. Vivre, lutter pour ne pas craquer nerveusement, lui prenait tout son temps. Car, à mesure que le trimestre approchait de sa fin, faire régner l'ordre dans la classe devenait un travail de plus en plus épuisant. Les élèves se comportaient d'une manière épouvantable et étaient d'autant plus cruelles envers Dorothy qu'elles s'étaient d'abord entichées d'elle. Elle les avait trompées. Elle s'était montrée correcte au début, mais elle se révélait maintenant une vieille institutrice brutale comme toutes les autres – une vieille carne méchante qui maintenait coûte que coûte les leçons d'écriture et vous rabrouait pour une tache d'encre dans votre cahier. Dorothy les surprenait parfois en train de la dévisager avec cette insistance froide et cruelle des enfants. Elles l'avaient d'abord trouvée jolie, mais elle était laide, vieille et trop maigre à leurs yeux maintenant. Et en effet, elle avait beaucoup maigri depuis qu'elle était à Ringwood House. Elles la détestaient maintenant au même titre que toutes les institutrices qui l'avaient précédée.

Parfois, elles la tourmentaient d'une manière tout à fait délibérée. Les élèves les plus âgées et les plus intelligentes comprenaient parfaitement la situation : Millie était sous la coupe de la vieille Creevy, qui lui secouait les puces quand elles faisaient trop de bruit. Elles faisaient parfois un chahut de tous les diables juste pour faire venir la vieille Creevy et avoir le plaisir de voir blêmir Millie pendant qu'elle se faisait gronder. À certains moments, lorsqu'elle se rendait compte que c'était seulement par un instinct salutaire qu'elles se rebellaient contre l'atroce monotonie de leur travail, Dorothy réussissait à garder son calme et à leur pardonner tout ce qu'elles faisaient. Mais à d'autres moments, quand elle avait les nerfs en pelote et qu'elle contemplant cette vingtaine de petites têtes stupides qui lui souriaient ou la regardaient avec un air de défi, elle comprenait qu'on puisse éprouver de la haine envers elles. Les enfants sont si aveugles, si égoïstes et implacables. Ils ignorent quand ils franchissent la ligne rouge, et s'en moqueraient s'ils le savaient. Donnez-leur le meilleur de vous-même, gardez votre calme dans

des situations qui feraient sortir de ses gonds un saint, ils vous détesteront quand même si on vous force à les assommer et à les accabler, et sans jamais se demander si c'est vous qui en êtes responsable. Comme ils sonnent vrais, lorsqu'on n'est pas soi-même professeur, ces vers bien connus :

Par un oeil cruel harcelés
Les petits passent la journée
À soupirer de désarroi [25].

Mais quand on est soi-même cet oeil cruel, on s'aperçoit qu'il y a un revers à la médaille.

La dernière semaine arriva, avec sa farce des « examens ». Le système, comme l'expliqua Mme Creevy, était fort simple. On faisait s'entraîner les élèves sur une série d'additions, par exemple, jusqu'au moment où l'on était tout à fait sûr qu'elles savaient les faire, puis on leur donnait les mêmes à faire sur une copie avant qu'elles n'aient le temps de les oublier. Et l'on procédait de la même façon pour toutes les matières. Bien sûr les copies étaient envoyées aux parents pour qu'ils les contrôlent. Ensuite, rédigeant ses commentaires sous la dictée de Mme Creevy, Dorothy devait écrire tant d'« excellent » qu'elle oubliait parfois – comme cela arrive quand on écrit le même mot un grand nombre de fois – comment l'orthographe et écrivait « excelent », « exsellent », « ecsellent » ou « eccelent ».

Le dernier jour se passa dans un tumulte effrayant. Mme Creevy elle-même ne réussit pas à faire régner la discipline. À midi, alors que Dorothy était à bout de nerfs, Mme Creevy lui passa un « savon » devant les sept élèves qui restaient déjeuner. Le chahut reprit de plus belle dans l'après-midi, si bien que Dorothy, n'en pouvant plus et les larmes aux yeux, finit par leur demander d'arrêter.

« Mesdemoiselles ! lança-t-elle d'une voix assez forte pour dominer le boucan. Arrêtez ça, *je vous en prie* ! Vous vous comportez très mal avec moi. Vous croyez que ça peut continuer comme ça ? »

C'était la chose à ne pas dire, évidemment. Il ne faut jamais, au grand jamais, s'en remettre à la merci d'un enfant ! Le silence se fit un moment, puis une élève se mit à hurler d'un air moqueur : « Mill-ie ! » L'instant d'après, la classe tout entière, y compris Mavis l'idiotte, reprenait en chœur : « Mill-ie ! Mill-ie ! Mill-ie ! »

Alors, quelque chose en Dorothy sembla se briser net. Elle marqua un temps d'arrêt, repéra l'élève qui faisait le plus de bruit, avança vers elle et lui donna une claque sur l'oreille presque de toutes ses forces. Par bonheur, elle faisait partie des « payeurs moyens ».

Le premier jour des vacances Dorothy reçut une lettre de M. Warburton. Il lui écrivait :

Ma chère Dorothy, – à moins qu’il ne faille vous appeler Ellen, votre nouveau nom d’après ce que j’ai compris ? Vous avez dû, j’en ai peur, me trouver bien cruel de ne pas vous écrire plus tôt, mais je peux vous assurer qu’il y a à peine dix jours que j’ai entendu parler pour la première fois de notre prétendue équipée. J’étais à l’étranger, d’abord dans différentes régions de France, puis en Autriche et à Rome, et vous savez que j’évite comme la peste la fréquentation de mes compatriotes durant ces voyages. Ils sont déjà assez dégoûtants chez nous, mais j’ai tellement honte de leur comportement à l’étranger que j’essaie en général de me faire passer pour un Américain.

À mon retour à Knype Hill, votre père a refusé de me recevoir, mais j’ai réussi à entrer en contact avec Victor Stone, qui m’a donné votre adresse et le nom sous lequel vous vivez. Il avait l’air assez réticent à le faire, d’où j’ai conclu que lui aussi, comme n’importe qui dans ce repaire de vipères, croit encore que vous vous êtes mal conduite d’une manière ou d’une autre. Je pense que la théorie selon laquelle nous nous serions enfuis ensemble a été abandonnée, mais, pour eux, vous devez avoir fait quelque chose de scandaleux. Une jeune femme qui quitte brusquement la maison, il ne peut qu’y avoir un homme là-dessous ; ainsi fonctionne l’esprit provincial, voyez-vous. Je dois vous dire que j’ai démenti toute cette histoire avec la plus grande vigueur. Vous serez heureuse d’apprendre que j’ai réussi à mettre au pied du mur cette sorcière de Mme Semprill et que je lui ai dit ses quatre vérités ; et je vous prie de croire qu’elle n’est pas près de l’oublier. Mais cette femme est tout simplement inhumaine. Je n’ai rien pu en tirer à part des larmes de crocodile sur la « pauvre, pauvre Dorothy ».

Je crois savoir que vous manquez beaucoup à votre père et qu’il serait heureux de vous voir revenir s’il n’y avait ce scandale. Ses repas ne lui sont plus jamais servis à heure fixe, à ce qu’il semble. Il dit que vous êtes « partie pour récupérer d’une petite maladie » et que vous avez à présent « un excellent poste dans une école pour jeunes filles ». Vous serez étonnée d’apprendre ce qui lui est arrivé : il a été obligé de rembourser toutes ses dettes ! Il paraît que les commerçants se sont rassemblés et ont tenu ce qui était pour ainsi dire une réunion de créanciers dans le presbytère. Ce n’est pas le genre de chose qui aurait pu se produire à Plumstead Episcopi – mais, hélas ! nous sommes en démocratie aujourd’hui. À l’évidence, vous étiez la

seule personne capable de les tenir constamment à distance.

À présent, permettez-moi de vous donner de mes nouvelles, etc.

Arrivée à ce point de la lettre, Dorothy la déchira, déçue, voire contrariée. Il aurait tout de même pu lui témoigner un peu plus de compassion ! se dit-elle. Comment pouvait-il, après l'avoir mise dans le pétrin – car, après tout, c'était lui le principal responsable de ce qui lui était arrivé –, se montrer aussi désinvolte et insouciant ? Mais, après mûre réflexion, elle lui pardonna sa cruauté. Il avait fait le peu qui était possible pour l'aider, et l'on ne pouvait pas lui demander de s'apitoyer sur des ennuis dont il n'avait pas entendu parler. En outre, sa vie n'avait été qu'une série de scandales retentissants ; aussi ne pouvait-il probablement pas comprendre qu'un scandale est une chose grave pour une femme.

Pour Noël, le père de Dorothy lui écrivit à son tour et, plus étonnant encore, lui fit présent de deux livres. Il apparaissait clairement au ton de sa lettre qu'il avait fini par lui pardonner. On n'aurait su dire exactement ce qu'il lui avait pardonné, puisqu'on n'était pas certain de ce qu'elle avait fait au juste ; cependant, il lui avait pardonné. Il commençait sa lettre par des questions de pure forme mais tout à fait chaleureuses. Il espérait que son nouveau travail lui convenait. Sa chambre à l'école était-elle confortable et le personnel sympathique ? Il s'était laissé dire qu'on étudiait très bien à l'école de nos jours – beaucoup mieux qu'il y a une quarantaine d'années. À son époque... Dorothy s'aperçut qu'il n'avait pas la moindre idée de sa situation présente. L'école, pour lui, c'était Winchester, celle qu'il avait fréquentée ; un endroit comme Ringwood House dépassait son imagination.

Le reste de la lettre consistait en récriminations sur la façon dont les choses allaient dans la paroisse. Il se plaignait d'avoir des soucis et d'être surmené. Les maudits marguilliers ne cessaient de l'importuner pour telle ou telle chose, il en avait plus qu'assez des comptes rendus de Progett sur le clocher qui menaçait ruine et la femme de ménage qu'il avait embauchée pour aider Ellen était une vraie calamité qui avait brisé le cadran de la pendule du grand-père dans son bureau d'un coup de manche à balai – et ainsi de suite sur un bon nombre de pages. Il répéta plusieurs fois d'une manière détournée et inaudible qu'il aurait aimé que Dorothy soit là pour l'aider, mais il ne lui suggérait pas réellement de revenir à la maison. À l'évidence, il fallait encore qu'elle demeure loin des yeux et des esprits – un squelette dans un placard lointain et fermé à double tour.

La lettre emplît Dorothy d'une nostalgie aussi soudaine que douloureuse. Elle se mit à se languir de ses visites paroissiales et des cours de cuisine qu'elle donnait aux éclaireuses. Elle se demanda tristement comment son père s'était débrouillé sans elle pendant tout ce temps et si ces deux femmes prenaient correctement soin de lui. Elle adorait son père, à un point qu'elle n'avait jamais osé lui montrer, car il n'était pas le genre d'homme à qui l'on peut témoigner de l'affection. Elle fut stupéfaite, et même choquée, du peu de place qu'il avait occupé dans son esprit au

cours des quatre derniers mois. Durant des semaines entières, elle avait même oublié son existence. Mais, en fait, elle était trop occupée à survivre pour avoir le loisir de s'abandonner à d'autres émotions.

Elle avait du temps libre à présent que l'école était terminée, car Mme Creevy, malgré tous ses efforts, ne pouvait inventer assez de travaux ménagers pour occuper Dorothy plus qu'une partie de la journée. Elle faisait bien comprendre à Dorothy qu'elle n'était qu'une dépense inutile pendant les vacances et elle la surveillait pendant les repas (ressentant comme un outrage qu'elle doive manger alors qu'elle ne travaillait pas) d'une façon qui se révéla finalement insupportable. Aussi Dorothy restait-elle hors de la maison autant qu'elle pouvait et, comme elle avait l'impression d'être en possession d'une jolie somme avec son salaire (quatre livres dix, pour neuf semaines) et les deux livres de son père, elle se mit à acheter des sandwiches en ville et à prendre son déjeuner dehors. Mme Creevy donna son accord, du bout des lèvres parce qu'elle aimait avoir Dorothy sous la main pour la harceler, mais en se réjouissant aussi de pouvoir lésiner sur quelques repas de plus.

Dorothy partait pour de longues promenades solitaires dans Southbridge et ses voisines encore plus désertes : Dorley, Wembridge et West Holton. L'hiver, froid, humide et sans vent, était plus déprimant dans cette banlieue labyrinthique et terne que dans le désert le plus morne. À deux ou trois reprises, elle acheta un ticket aller-retour pour Iver Heath ou Burnham Beeches, même si cette extravagance aurait probablement pour conséquence des jours de disette par la suite. Les bois détrempés avaient pris leur aspect hivernal, avec leur sol recouvert d'une couche de feuilles de hêtre qui rougeoyaient comme du cuivre dans l'air immobile et humide. Les journées étaient si douces que l'on pouvait s'asseoir dehors pour lire en gardant ses gants. La veille de Noël, Mme Creevy sortit des branches de houx qu'elle avait conservées de l'année précédente, les épousseta et les cloua aux murs ; mais elle n'avait pas l'intention, prévint-elle, de préparer un déjeuner de Noël. Elle désapprouvait toute cette comédie de Noël qui, selon elle, n'était que des sornettes montées en épingle par les commerçants, et donc une dépense parfaitement inutile ; et puis, de toute façon, elle détestait la dinde et le pudding de Noël. Dorothy fut soulagée ; un déjeuner de Noël dans cette triste « pièce du matin » (elle eut, l'espace d'un instant, la vision affreuse de Mme Creevy avec un chapeau de papier sur la tête) était une chose dont l'idée même lui était insupportable. Son déjeuner de Noël – un oeuf dur, deux sandwiches au fromage et une bouteille de limonade –, elle le mangea dans les bois près de Burnham, adossée à un grand hêtre nouveau, en lisant *Femmes en trop* de George Gissing.

Les jours où il pleuvait trop pour partir en promenade, elle passait le plus clair de son temps à la bibliothèque publique – dont elle devint, en fait, une des habituées avec les hommes au chômage qui s'ennuyaient songeusement devant des journaux illustrés qu'ils ne lisaient pas et des célibataires sur le retour qui vivaient dans des « appartements » à deux livres la semaine et venaient à la

bibliothèque pour lire des ouvrages sur la navigation de plaisance pendant une heure tout au plus. Elle avait éprouvé un grand soulagement lorsque le trimestre s'était terminé, mais ce sentiment s'était bientôt dissipé, car, à vrai dire, sans jamais personne à qui parler, les journées se traînaient encore plus péniblement qu'avant. Il n'existe peut-être aucun lieu dans le monde habité où l'on peut être aussi complètement seul que dans la banlieue de Londres. Dans une grande ville, la foule et l'agitation donnent au moins l'illusion que l'on a de la compagnie, et à la campagne chacun se soucie de l'autre – trop, en fait. Mais dans un endroit comme Southbridge, si on n'a pas de famille ni de maison à soi, on peut passer la moitié de sa vie sans réussir à se faire d'amis. On y trouve des femmes, et en particulier des femmes de bonne famille abandonnées, qui occupent des emplois mal payés et restent pendant des années dans une solitude quasi complète. En peu de temps, Dorothy se retrouva dans un état de déprime et de lassitude dans lequel, malgré ses efforts, rien ne semblait en mesure de l'intéresser. Et c'est dans le détestable ennui de cette période – l'ennui pourrissant qui est tapi à l'affût de chaque âme moderne – qu'elle comprit pleinement pour la première fois ce que signifiait d'avoir perdu la foi.

Elle essaya de s'abrutir de lectures et y parvint pendant environ une semaine. Mais au bout d'un moment presque tous les livres lui parurent ennuyeux et incompréhensibles ; car l'esprit n'est bon à rien quand il est tout à fait seul. Finalement, elle découvrit que les romans policiers étaient les seuls livres dont elle pouvait venir à bout. Elle fit des promenades de quinze et vingt-cinq kilomètres dans l'espoir que la fatigue la mettrait dans de meilleures dispositions, mais les routes misérables de banlieue, les chemins humides et fangeux qui traversaient les bois, les arbres dénudés, les mousses détrempées et les grands champignons spongieux la frappaient d'une mélancolie dévastatrice. C'était de compagnie humaine qu'elle avait besoin, et il semblait impossible d'en trouver. Le soir, lorsqu'elle revenait à l'école, elle contemplait les fenêtres éclairées des maisons, entendait des rires et des gramophones qui jouaient de la musique à l'intérieur, et son cœur s'enflait de jalousie. Ah, être comme ces gens, avoir au moins une maison, une famille et quelques amis qui s'intéressent à vous ! Certains jours, elle brûlait d'avoir le courage d'aborder des inconnus dans la rue. D'autres jours, elle envisageait de simuler la piété afin de lier connaissance avec le pasteur de Saint-George et sa famille ; et il y avait même des jours où elle était si désespérée qu'elle songeait à rejoindre la YWCA [26].

Mais presque à la fin des vacances, au hasard d'une rencontre à la bibliothèque, elle sympathisa avec une petite femme qui s'appelait Mlle Beaver et enseignait la géographie à l'École de commerce Toot, un autre établissement privé de Southbridge. L'École de commerce Toot était une école beaucoup plus grande et prétentieuse que Ringwood House – elle comptait environ cent cinquante externes des deux sexes et s'enorgueillissait même d'avoir une dizaine de pensionnaires – et le programme scolaire qu'elle proposait était une escroquerie un peu moins flagrante. Elle faisait partie des écoles conçues pour attirer le genre de parents qui

parlent à tort et à travers de « formation commerciale moderne » ; son mot d'ordre était « efficacité », ce qui signifiait un vaste étalage d'arnaques et le bannissement des études de lettres. Une de ses particularités était une espèce de catéchisme appelé le « rituel d'efficacité », que tous les élèves devaient apprendre par coeur dès qu'ils étaient inscrits à l'école.

Il comprenait notamment les questions et réponses suivantes :

Q. : Quel est le secret de la réussite ?

R. : Le secret de la réussite est l'efficacité.

Q. : Quelle est la preuve de l'efficacité ?

R. : La preuve de l'efficacité est la réussite.

Et le reste à l'avenant. On disait que le spectacle de l'école tout entière, garçons et filles réunis, récitant le « rituel d'efficacité » sous la direction du directeur – une cérémonie qui avait lieu deux matins par semaine à la place des prières – était des plus impressionnants.

Mlle Beaver était une petite femme comme il faut, ronde de corps, maigre de visage, avec un nez tirant vers le rouge et la démarche d'une pintade. Au bout de vingt années passées à faire le garde-chiourme, elle était parvenue à gagner quatre livres par semaine et à avoir le privilège de « loger dehors » au lieu de devoir mettre au lit les pensionnaires tous les soirs. Elle habitait un « appartement » – c'est-à-dire un meublé – dans lequel elle était parfois en mesure d'inviter Dorothy quand elles avaient toutes deux leur soirée libre. Avec quelle impatience Dorothy attendait ces soirées ! Elles n'étaient possibles que de loin en loin, parce que la propriétaire de Mlle Beaver « n'approuvait pas les visites ». Et une fois là-bas, il n'y avait rien à faire à part l'aider à terminer les mots croisés du *Daily Telegraph* et regarder les photographies que Mlle Beaver avait prises lors de son voyage (qui avait été le sommet et la gloire de sa vie) dans le Tyrol autrichien en 1913. Et pourtant, c'était si important de bavarder amicalement avec quelqu'un en buvant une tasse de thé moins fadasse que celui de Mme Creevy ! Mlle Beaver avait dans une valise de voyage laquée (qu'elle avait emportée au Tyrol en 1913) une lampe à alcool sur laquelle elle faisait infuser des théières de thé aussi noir que du goudron et dont elle avalait près d'un seau dans la journée. Elle confia à Dorothy qu'elle emportait toujours une bouteille thermos à l'école et qu'elle en prenait une bonne tasse bien chaude à la pause et après le déjeuner. Dorothy entra aperçut alors que deux chemins battus s'imposaient à toute enseignante de troisième catégorie : le chemin de Mlle Strong, qui menait à l'hospice via le whisky ; ou le chemin de Mlle Beaver, qui, via le thé fort, aboutissait à une mort convenable dans la Maison des Demoiselles de Bonne Famille Déchues.

Mlle Beaver était, en vérité, une petite femme ennuyeuse. Elle était pour Dorothy un *memento mori*, ou plutôt un *memento senescere*. Son âme toute ratatinée semblait aussi abandonnée qu'un morceau de savon desséché dans un porte-savon oublié. Elle en était arrivée à un tel point que la vie dans un meublé

sous la coupe d'une propriétaire tyrannique et le gavage « efficace » de la « géographie commerciale » étaient presque le seul destin qu'elle pouvait s'imaginer. Pourtant, Dorothy s'était prise d'affection pour Mlle Beaver et ces quelques heures qu'elles passaient ensemble dans son meublé, à faire les mots croisés du *Daily Telegraph* en buvant une bonne tasse de thé chaud, étaient comme des oasis dans sa vie.

Elle se réjouit lorsque le trimestre de Pâques commença, car elle préférait sa routine de garde-chiourme à la solitude vide des vacances. En outre, elle tenait mieux les élèves ce trimestre-là ; elle n'éprouva jamais le besoin de les frapper. En effet, elle avait compris qu'il était très facile de maintenir la discipline si on se montrait sans pitié dès le départ. Lors du dernier trimestre, les élèves s'étaient mal comportées parce qu'elle avait commencé par les traiter comme des êtres humains, et par la suite, lorsqu'elle avait arrêté les leçons qui les intéressaient, elles s'étaient révoltées comme des êtres humains l'auraient fait. Si on est obligé d'enseigner des inepties aux enfants, il ne faut pas les traiter comme des êtres humains. Mais comme des animaux – les commander, pas les convaincre. Avant tout, il faut leur apprendre qu'il est plus douloureux de se rebeller que d'obéir. Ce genre de traitement n'est sans doute pas très bon pour des enfants, mais en tout cas ils le comprennent et s'y soumettent.

Elle s'imprégna des arts funèbres du professeur d'école. Elle apprit à glacer son esprit contre les heures d'ennui interminables, à économiser son énergie nerveuse, à être impitoyable et toujours sur ses gardes, à éprouver une sorte de fierté et de plaisir à la bonne exécution de cette comédie futile. Elle était devenue, brusquement semblait-il, plus dure et plus mature. Ses yeux avaient perdu leur expression quasi enfantine, et son visage s'était affiné, ce qui faisait paraître son nez plus long. Par moments, elle avait tout à fait l'air d'une institutrice ; on pouvait l'imaginer avec un pince-nez. Mais elle n'était pas encore cynique. Elle n'oubliait pas que ces enfants étaient les victimes d'une escroquerie et rêvait toujours, si cela avait été possible, de faire mieux pour elles. Si elle les harcelait et leur bourrait le crâne d'inepties, c'était pour une seule et unique raison : quoi qu'il arrive, il fallait qu'elle garde son travail.

Il y avait très peu de bruit dans la classe ce trimestre. Mme Creevy, toujours impatiente de la prendre en faute, avait rarement l'occasion de taper sur le mur avec son manche à balai. Un matin au petit déjeuner, elle regarda plutôt durement Dorothy, comme si elle pesait une décision, et poussa l'assiette de marmelade à travers la table.

« Prenez un peu de marmelade si vous voulez, mademoiselle Millborough », dit-elle d'assez bonne grâce, venant de sa part.

C'était la première fois que Dorothy goûtait la marmelade depuis son arrivée à Ringwood House. Elle rougit légèrement. « Elle s'est donc rendu compte que j'ai fait de mon mieux pour elle », ne put-elle s'empêcher de penser.

Dès lors, elle eut droit à de la marmelade tous les matins. Et par ailleurs,

l'attitude de Mme Creevy devint non pas cordiale, car c'était impossible, mais moins brutale. Parfois même, elle lui adressait une grimace qui se voulait un sourire ; son visage, semblait-il à Dorothy, *se chiffonnait* sous l'effort. Vers cette période, elle se mit à émailler sa conversation de références au « trimestre prochain ». Elle disait toujours : « Le trimestre prochain, nous ferons ceci » et : « Le trimestre prochain, je voudrais que vous fassiez cela », à tel point que Dorothy commença à sentir qu'elle avait gagné la confiance de Mme Creevy, qui la traitait davantage comme une collègue que comme une esclave. Si bien qu'un petit espoir, déraisonnable mais très excitant, prit corps en elle. Peut-être Mme Creevy allait-elle l'augmenter ! C'était fort peu probable, et elle tenta de tuer cet espoir dans l'oeuf sans y réussir complètement. Si elle était augmentée ne fût-ce que d'une demi-couronne, quelle différence cela ferait !

Le dernier jour arriva. Avec un peu de chance, Mme Creevy la paierait peut-être demain, se dit Dorothy. Elle attendait cet argent avec beaucoup d'impatience ; étant restée sans un sou ces dernières semaines, non seulement elle mourait de faim, mais elle avait besoin de bas neufs, car tous ceux qu'elle avait étaient presque importables à force de reprises. Le lendemain matin, elle accomplit les tâches ménagères qui lui étaient imparties, puis, au lieu de sortir, attendit dans la « pièce du matin » pendant que Mme Creevy donnait des coups de balai dans les murs à l'étage. Elle descendit peu de temps après.

« Ah, vous êtes là, mademoiselle Millborough ! dit-elle sur un ton particulièrement expressif. Je me disais bien aussi que vous ne seriez pas tellement pressée de sortir de la maison ce matin. Bien, puisque vous êtes là, je pense que je vais pouvoir vous donner votre salaire.

— Merci, dit Dorothy.

— Ensuite, ajouta Mme Creevy, il y a une petite chose que je veux vous dire. »

Le coeur de Dorothy se serra. Cette « petite chose », n'était-ce pas l'augmentation tant attendue ? C'était tout à fait imaginable. Mme Creevy sortit d'un tiroir fermé à clé du buffet un portefeuille pansu en cuir usé, l'ouvrit et se lécha le pouce.

« Douze semaines et cinq jours, dit-elle. Arrondissons à douze semaines. Pas besoin de chipoter pour quelques jours. Cela fait six livres. »

Elle compta cinq billets d'une livre miteux et deux billets de dix shillings ; puis, examinant un des billets et le trouvant apparemment trop propre, elle le remplaça dans le portefeuille et en tira un autre qui était déchiré en deux. Elle s'approcha du buffet, prit un morceau de ruban adhésif transparent avec lequel elle colla soigneusement les deux moitiés. Puis elle le tendit avec les six autres à Dorothy.

« Voilà, mademoiselle Millborough, dit-elle. Et maintenant je vous prie de quitter la maison sur-le-champ. Je n'aurai plus besoin de vous.

— Vous n'aurez plus... »

On aurait dit que les entrailles de Dorothy s'étaient figées en glace. Tout son sang lui était remonté au visage. Mais même à cet instant, saisie de terreur et de désespoir, elle n'était pas absolument certaine d'avoir compris ce qu'elle venait d'entendre. Elle croyait encore à moitié que Mme Creevy souhaitait simplement qu'elle sorte de la maison pour le reste de la journée.

« Vous n'aurez plus besoin de moi ? répéta-t-elle faiblement.

— Non. J'ai pris un nouveau professeur à partir du prochain trimestre. Et vous n'alliez tout de même pas croire que je vous garderais durant toutes les vacances pour rien, si ?

— Mais vous ne voulez pas dire que vous souhaitez que je parte... que vous me renvoyez ?

— Bien sûr que si. Qu'est-ce que vous croyez que j'ai dit ?

— Mais vous ne m'avez pas donné de préavis ! dit Dorothy.

— De préavis ! s'écria Mme Creevy, prenant la mouche immédiatement. Qu'est-ce que ça change que je vous donne un préavis ou pas ? Vous n'avez pas de contrat écrit, si ?

— Non... en effet.

— Bah, alors ! Vous feriez mieux de monter faire votre malle. Ça ne sert à rien de rester plus longtemps, je n'ai rien à vous donner pour déjeuner. »

Dorothy monta à l'étage et s'assit sur son lit. Elle tremblait sans pouvoir se contrôler et plusieurs minutes passèrent avant qu'elle réussisse à rassembler ses esprits et à se mettre à ranger ses affaires. Elle était abasourdie. Cette catastrophe qui lui tombait dessus était si soudaine qu'elle avait du mal à y croire vraiment. Pourtant, la raison pour laquelle Mme Creevy l'avait renvoyée était fort simple et compréhensible.

Pas très loin de Ringwood House se trouvait une petite école pauvre et moribonde appelée Les Pignons, qui comptait seulement sept élèves. Le professeur, Mlle Allcock, était une vieille rosse incompétente qui avait fait trente-huit écoles différentes dans sa vie et n'était pas capable de prendre soin d'un canari apprivoisé. Mais Mlle Allcock avait un talent exceptionnel : elle excellait dans l'art de doubler ses employeurs. Dans les écoles privées de troisième ou quatrième catégorie, une sorte de piraterie est constamment à l'oeuvre. On « amadou » les parents et on vole les élèves d'une école à une autre. Souvent, à l'origine de cela, il y a la trahison du professeur. Ce dernier approche secrètement les parents un par un (« Envoyez-moi votre fille et cela vous coûtera dix shillings de moins par trimestre »), et lorsqu'elle en a corrompu un nombre suffisant, elle abandonne soudain son poste pour « installer » sa propre école, ou bien emmène les enfants dans une autre. Mlle Allcock avait réussi à voler trois des sept élèves de son employeur et était venue voir Mme Creevy pour les lui offrir. En échange, elle devait avoir la place de Dorothy et une commission de quinze pour cent sur les

élèves qu'elle amenait.

Il y avait eu des semaines de tractations discrètes avant que le marché soit conclu, Mlle Allcock rabattant finalement ses prétentions de quinze à douze et demi pour cent. Mme Creevy décida à part elle de la renvoyer à l'instant même où elle serait certaine que les trois enfants qu'elle avait amenés resteraient. De son côté, Mlle Allcock projetait de commencer à voler les élèves de la vieille Creevy dès qu'elle aurait mis un pied dans l'école.

La décision de renvoyer Dorothy étant prise, le plus important était évidemment de faire en sorte qu'elle n'en sache rien, car, dans le cas contraire, elle commencerait à voler des élèves pour son propre compte, ou s'empresserait de ne plus rien faire jusqu'à la fin du trimestre. (Mme Creevy s'enorgueillissait de connaître la nature humaine.) D'où la marmelade, les sourires grimaçants et toutes les autres ruses pour dissiper les soupçons de Dorothy. Quiconque connaissant les ficelles aurait commencé à songer à chercher un autre travail à l'instant même où elle poussait cette assiette de marmelade vers elle.

Une demi-heure à peine après son licenciement, Dorothy, son sac à la main, ouvrit la porte d'entrée. On était le 4 avril, une claire journée trop froide pour rester là sans bouger ; le ciel était bleu comme un oeuf de fauvette des haies et un vent printanier pernicieux soufflait en bourrasques sur le trottoir et projetait une poussière sèche et cinglante sur les visages. Dorothy referma le portail derrière elle et se mit à marcher très lentement en direction de la gare de grande ligne.

Elle avait dit à Mme Creevy qu'elle lui donnerait une adresse où lui envoyer sa malle, et celle-ci avait aussitôt exigé cinq shillings pour le transport. Il restait donc à Dorothy cinq livres quinze, c'est-à-dire de quoi subsister chichement trois semaines. Quant à ce qu'elle allait faire, hormis commencer par se rendre à Londres et trouver un logement convenable, elle n'en avait qu'une très vague idée. Mais la panique qui l'avait d'abord saisie s'était apaisée, et elle se rendit compte que la situation n'était pas entièrement désespérée. Son père lui viendrait très certainement en aide, en tout cas pour un moment, et au pire, même si la seule idée de le faire lui répugnait, elle pourrait demander une seconde fois de l'aide à son cousin. En outre, ses chances de trouver un travail étaient probablement assez bonnes. Elle était jeune, elle parlait avec un accent comme il faut et elle était prête à trimer pour un salaire de servante – qualités très recherchées par les directeurs d'écoles de quatrième catégorie. Vraisemblablement, tout irait bien. Mais une période pénible, une période de recherche d'emploi, d'incertitude et peut-être de faim, l'attendait – cela, en tout cas, était certain.

CINQUIÈME PARTIE

Pourtant, les choses prirent une tournure toute différente. En effet, Dorothy n'avait pas parcouru cinq mètres lorsqu'un télégraphiste, qui remontait la rue dans la direction opposée sur sa bicyclette, arriva en sifflant et en regardant les noms sur les maisons. Il vit le nom de Ringwood House, approcha sa bicyclette, l'appuya contre le trottoir et accosta Dorothy :

« Est-ce que Mlle Mill-burrow habite ici ? dit-il en tendant brusquement le menton vers Ringwood House.

— Oui. Je suis Mlle Millborough.

— J'dois attendre si y a une réponse », fit le garçon en prenant une enveloppe orange à sa ceinture.

Dorothy posa son sac à terre. Elle était de nouveau prise de tremblements violents. Et elle ignorait si c'était de joie ou de peur, car deux pensées contradictoires avaient jailli presque simultanément dans sa tête. La première : « Ce doit être une bonne nouvelle ! » ; l'autre : « Père est gravement malade ! » Elle réussit néanmoins à ouvrir l'enveloppe et trouva un télégramme long de deux pages qu'elle eut la plus grande difficulté à comprendre. Il était écrit :

Ô vertueuse, réjouissez-vous dans le seigneur point d'exclamation grande nouvelle point d'exclamation votre honneur entièrement rétabli point mme semprill tombée dans la fosse qu'elle avait creusée stop procès en diffamation stop personne ne la croit plus stop votre père souhaite votre retour immédiatement stop je viens vous chercher si vous voulez stop arrive peu après ceci stop attendez-moi stop louez-le à coups de cymbales point d'exclamation bien affectueusement stop

Inutile de regarder la signature. Cela venait de M. Warburton, bien sûr. Dorothy se sentit faible et plus tremblante que jamais. Elle se rendait à peine compte que le télégraphiste lui demandait quelque chose.

« Une réponse ? répéta-t-il pour la troisième ou quatrième fois.

— Pas aujourd'hui, merci », répondit-elle vaguement.

Le garçon remonta sur sa bicyclette et repartit, en sifflant avec une force redoublée pour bien signifier à Dorothy combien il la méprisait de ne pas lui avoir donné de pourboire. Mais elle ne s'aperçut pas de la réaction du garçon. La seule phrase du télégramme qu'elle avait parfaitement comprise, c'était « votre père

espère votre retour à la maison immédiatement », et la surprise était si grande qu'elle en était à moitié hébétée. Durant un moment indéterminé, elle resta immobile sur le trottoir dans le vent froid, les pensées les plus confuses en tête, jusqu'à ce qu'un taxi remonte bientôt la rue, avec M. Warburton à l'intérieur. Il la vit, fit arrêter le taxi, en sortit précipitamment et se dirigea vers elle, rayonnant. Il lui prit les deux mains.

« Bonjour ! lui lança-t-il en jetant pseudo-paternellement ses bras autour d'elle et en l'attirant contre lui, sans se soucier des regards. Comment allez-vous ? Bon sang, comme vous avez maigri ! Je peux sentir vos côtes. Où est-elle, votre école ? »

Dorothy, qui n'avait pas encore réussi à se libérer de son étreinte, se retourna légèrement et jeta un regard vers les fenêtres sombres de Ringwood House.

« Quoi ! C'est cet endroit ? Bon Dieu, quel trou ! Qu'avez-vous fait de vos bagages ?

— Ils sont à l'intérieur. Je leur ai laissé de l'argent pour qu'on me les envoie. Je pense qu'il n'y aura pas de problème.

— Allons, c'est ridicule ! Pourquoi payer ? Nous allons les prendre avec nous. On peut les mettre sur le toit du taxi.

— Non, non ! Laissez-les les envoyer. Je n'ose pas y retourner. Mme Creevy serait très en colère.

— Mme Creevy ? Qui est-ce ?

— La directrice... enfin, l'école est à elle.

— Quoi, c'est un monstre ? Laissez-moi faire... je m'en occupe. Persée et la Gorgone, c'est ça ? Vous êtes Andromède. »

Il appela le chauffeur du taxi. Les deux hommes se présentèrent devant l'entrée et M. Warburton frappa. Pour une raison ou pour une autre, Dorothy ne croyait pas qu'il parviendrait à convaincre Mme Creevy de leur donner sa malle. En fait, elle s'attendait à moitié à les voir ressortir en courant, la directrice à leurs troussees avec son balai. Pourtant, ils réapparurent au bout de deux minutes, le chauffeur du taxi portant la malle sur son épaule. M. Warburton fit monter Dorothy dans le taxi et, quand ils furent assis, déposa une demi-couronne dans sa main.

« Quelle femme ! Quelle femme ! dit-il d'un air compréhensif tandis que le taxi les emmenait. Comment avez-vous bien pu supporter ça tout ce temps ?

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Dorothy en regardant la pièce dans sa main.

— La demi-couronne que vous aviez laissée pour le transport de votre malle. Ça n'a pas été une mince affaire de la reprendre à la vieille, croyez-moi.

— Mais je lui avais laissé cinq shillings ! dit Dorothy.

— Quoi ! Elle m'a dit que vous ne lui aviez donné qu'une demi-couronne. Bon Dieu, quelle impudence ! On va y retourner et lui arracher cette demi-couronne.

Juste pour la vexer !»

Il tapa à la vitre.

« Non, non ! dit Dorothy en posant la main sur son bras. Ça n'a aucune importance. Partons d'ici... partons. Je ne pourrais pas supporter de retourner là-bas... *jamais* !»

C'était tout à fait vrai. Elle aurait renoncé non seulement à une demi-couronne, mais à tout l'argent qu'elle possédait, pour ne pas reposer les yeux sur Ringwood House. Ils s'éloignèrent donc, en laissant la victoire à Mme Creevy. Il serait intéressant de savoir si Mme Creevy y trouva une nouvelle occasion de sourire.

M. Warburton insista pour prendre le taxi jusqu'à Londres et parla si abondamment dans les passages les plus silencieux de la circulation que Dorothy put à peine placer un mot. C'est seulement lorsqu'ils arrivèrent dans les faubourgs intérieurs qu'elle obtint de lui une explication du brusque revirement de sa fortune.

« Racontez-moi, dit-elle, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Je ne comprends pas. Comment se fait-il que je puisse revenir à la maison tout à coup ? Pourquoi les gens ne croient-ils plus Mme Semprill ? Elle n'a sûrement rien avoué ?

— Avoué ? Pas elle ! Mais ses péchés l'ont démasquée, c'est égal. C'est le genre de chose que vous, les croyants, imputeriez au doigt de la Providence. “Lance ton pain sur l'eau [27]”, et tout ça. Elle s'est mise toute seule dans un sale pétrin... et un procès en diffamation. On n'a parlé que de ça à Knype Hill ces deux dernières semaines. Je pensais que vous en auriez entendu parler dans les journaux.

— Cela fait des siècles que je n'ai pas jeté un oeil sur un journal. Qui lui fait un procès en diffamation ? Pas mon père, tout de même ?

— Bien sûr que non ! Un homme d'Église ne peut pas porter plainte pour diffamation. C'est le directeur de la banque. Vous souvenez-vous de l'histoire qu'elle ne cessait de raconter sur lui : comment il entretenait une femme avec l'argent de la banque, et ainsi de suite ?

— Oui, je crois.

— Il y a quelques mois, elle a été assez stupide pour le raconter en partie par écrit. Un ami délicat – une femme, je pense – a remis la lettre au directeur. Celui-ci a porté plainte, et Mme Semprill a été condamnée à lui verser cent cinquante livres de dommages et intérêts. Je ne pense pas qu'elle ait payé un sou, mais du moins c'est la fin de sa carrière de colporteuse de ragots. Vous pouvez souiller la réputation des gens pendant des années, et tout le monde vous croira, plus ou moins, même lorsqu'il est tout à fait évident que vous mentez. Mais une fois que vous avez été condamnée pour un mensonge devant un tribunal, vous êtes disqualifiée, pour ainsi dire. Mme Semprill est fichue, aussi longtemps que Knype Hill sera. Elle a quitté la ville sans demander son reste... quasiment à la cloche de bois, en fait. Je crois qu'elle s'afflige sur son sort à Bury St Edmunds en ce

moment.

— Mais qu'est-ce que tout cela a affaire avec les choses qu'elle a dites sur vous et moi ?

— Rien... absolument rien. Mais quel est le problème ? L'important, c'est que vous êtes réhabilitée. Toutes les commères qui vous ont cassé du sucre sur le dos ces derniers mois disent maintenant : "Pauvre, pauvre Dorothy, de quelle manière *choquante* cette femme horrible l'a traitée !"

— Vous voulez dire que puisque Mme Semprill a menti dans un cas elle doit avoir menti dans un autre ?

— C'est sans aucun doute ce qu'elles diraient si elles étaient capables de raisonner. Quoi qu'il en soit, Mme Semprill est en disgrâce, et par conséquent tous les gens qu'elle a calomniés doivent être des martyrs. Moi-même, j'ai une réputation presque impeccable en ce moment.

— Et croyez-vous que cette histoire est vraiment finie ? Croyez-vous qu'ils pensent sincèrement que tout cela n'était qu'un accident... que j'ai seulement perdu la mémoire et que je ne me suis enfuie avec personne ?

— Oh, eh bien, je n'irais pas aussi loin que ça. À la campagne, il y a toujours des soupçons qui traînent. Des soupçons sur rien en particulier, vous savez, juste des soupçons généralisés. Une espèce d'instinct malveillant rustique. Je suppose qu'on dira encore vaguement au Dog and Bottle dans dix ans que vous cachez un vilain secret dans votre passé, sans que personne sache quoi. Cependant, vos soucis sont terminés. Si j'étais vous, je ne donnerais pas d'explication tant qu'on ne m'en demande pas. Selon la thèse officielle, vous avez attrapé une mauvaise grippe et vous êtes partie pour récupérer. À votre place, je m'en tiendrais à ça. Vous verrez qu'ils l'accepteront très bien. Officiellement, il n'y a rien contre vous. »

Ils arrivèrent bientôt à Londres et M. Warburton emmena Dorothy déjeuner dans un restaurant de Coventry Street, où ils mangèrent du poulet rôti avec des asperges, et des toutes petites pommes de terre, blanches comme des perles, qu'on avait arrachées prématurément à la terre mère, ainsi qu'une tarte à la mélasse, le tout avec une bonne bouteille de bourgogne chambrée ; mais ce qui fit le plus de plaisir à Dorothy, après le thé clair et tiède de Mme Creevy, c'est de boire du café noir à la fin du repas. Ensuite, ils prirent un autre taxi pour la gare de Liverpool Street, où ils attrapèrent le train de 14 h 45. Il fallait quatre heures pour arriver à Knype Hill.

M. Warburton tint absolument à voyager en première classe et n'aurait pas laissé Dorothy payer son billet. Il donna également un pourboire au chef de train, lorsque Dorothy ne regardait pas, pour qu'ils aient une voiture pour eux seuls. C'était une de ces journées claires et froides, qui sont de printemps ou d'hiver selon qu'on se trouve à l'abri ou dehors. De derrière les vitres, le ciel trop bleu avait l'air doux et agréable, et toutes les étendues désertes et sordides que le train traversait dans un bruit de ferraille – les labyrinthes de maisonnettes aux couleurs

miteuses, les grandes usines chaotiques, les canaux fangeux et les bâtiments à l'abandon jonchés de lessiveuses rouillées et envahis par les mauvaises herbes noircies de fumée – se trouvaient rachetées et dorées par le soleil. Dorothy parla à peine pendant la première demi-heure du voyage. Elle était trop heureuse pour parler. Sans même penser à quelque chose en particulier, elle s'abandonnait simplement aux rayons du soleil filtrés par la vitre, dans le confort du siège rembourré, et au sentiment de s'être échappée des griffes de Mme Creevy. Mais elle était consciente que cet état ne pouvait pas durer beaucoup plus longtemps. Sa satisfaction, comme la tiédeur du vin qu'elle avait bu au déjeuner, se dissipait et des pensées qui n'étaient ni douloureuses ni difficiles à exprimer prenaient forme dans son esprit. M. Warburton contemplait son visage d'un oeil plus observateur qu'il n'en avait l'habitude, comme s'il essayait d'évaluer les changements que les huit derniers mois avaient provoqués en elle.

« Vous avez mûri, dit-il finalement. Oui, mais vous avez l'air... disons, d'être une adulte à part entière. Plus solide. Quelque chose a changé dans votre visage. On dirait que – si vous me permettez l'expression – l'éclaireuse en vous s'est fait exorciser pour de bon. J'espère que sept démons n'ont pas pris sa place ? » Comme Dorothy ne répondait pas, il ajouta : « J'ai l'impression qu'en fait, c'est l'enfer que vous avez vécu, non ? »

– Oh, abominable ! Parfois trop abominable pour le dire. Savez-vous que parfois... »

Elle marqua un temps d'arrêt. Elle allait lui raconter comment elle avait dû mendier pour se nourrir, comment elle avait dormi dans la rue, comment elle avait été arrêtée pour mendicité et avait passé une nuit dans les geôles de la police, comment Mme Creevy l'avait harcelée et affamée. Mais elle s'arrêta, parce qu'elle s'était soudain avisée que ce n'était pas de cela qu'elle souhaitait parler. Elle s'apercevait que ces choses-là n'étaient pas vraiment importantes ; ce n'étaient que des accidents fortuits, pas très différents pour l'essentiel d'un rhume de cerveau ou de devoir attendre deux heures à un embranchement de chemin de fer. Ils étaient désagréables, mais sans importance. Le truisme selon lequel tous les grands événements ont lieu dans la tête la frappa avec plus de force que jamais, et elle dit :

« Ces choses ne comptent pas réellement. Je veux dire, des choses comme ne pas avoir d'argent ou ne pas avoir assez à manger. Même quand on est pratiquement mort de faim... ça ne *change* rien à l'intérieur de soi.

– Vraiment ? Je vous crois sur parole. Je serais bien triste de devoir essayer.

– Eh bien, disons que c'est abominable pendant que ça arrive, bien sûr ; mais ça ne fait aucune différence ; c'est ce qui se passe à l'intérieur de soi qui importe.

– C'est-à-dire ? fit M. Warburton.

– Oh... les choses changent dans la tête. Et puis c'est le monde entier qui change, parce qu'on le regarde différemment. »

Elle regardait toujours à travers la vitre. Le train avait dépassé les quartiers pauvres de l'Est et traversait à vitesse de plus en plus grande des ruisseaux bordés de saules et des prairies basses sur les haies desquelles les premiers bourgeons faisaient comme un nuage vert tendre. Dans un champ près de la voie, un veau d'un mois, aussi efflanqué qu'un animal de l'arche de Noé, gambadait sur ses pattes raides derrière sa mère, et dans le jardin d'une petite maison un vieil ouvrier aux gestes lents de rhumatisant bêchait la terre sous un poirier couvert de fleurs spectrales. Sa pelle étincela au soleil tandis que le train passait. La phrase déprimante du cantique « Changement et décadence dans tout ce que je vois » passa dans l'esprit de Dorothy. Ce qu'elle venait de dire était vrai. Quelque chose s'était passé dans son cœur, et le monde était un peu plus vide, un peu plus pauvre à partir de cet instant. Un jour comme celui-ci, l'année dernière au printemps ou n'importe quel printemps avant, avec quelle joie, et sans réfléchir surtout, elle aurait remercié Dieu pour le premier ciel bleu et les premières fleurs de l'année renaissante ! Mais maintenant, apparemment, il n'y avait pas de Dieu à remercier, et rien – ni fleur, ni pierre, ni brin d'herbe –, rien dans l'univers ne serait jamais pareil.

« Les choses changent dans la tête, répéta-t-elle. J'ai perdu la foi, ajouta-t-elle, un peu abruptement, parce qu'elle se trouva avoir honte de prononcer ces mots.

– Vous avez perdu *quoi* ? dit M. Warburton, moins habitué qu'elle à ce genre de phraséologie.

– La foi. Allons, vous savez ce que je veux dire ! Il y a quelques mois, tout à coup, c'était comme si mon esprit tout entier avait changé. Tout ce à quoi j'avais cru jusque-là – tout – a semblé brutalement dénué de sens et presque idiot. Dieu – ce que j'entendais par Dieu –, l'immortalité, le paradis et l'enfer – tout. Tout avait changé. Et pas parce que j'avais trouvé les solutions ; non, ça m'est tombé dessus. C'était comme quand on est enfant et qu'un jour, sans raison particulière, on cesse de croire aux fées. Je ne pouvais simplement plus continuer à croire.

– Vous n'avez jamais réellement cru, dit tranquillement M. Warburton.

– Mais si, j'ai vraiment cru ! Je sais que vous avez toujours pensé le contraire... que je faisais semblant parce que j'avais honte de l'avouer. Mais ce n'était pas du tout ça. J'y croyais juste comme je crois que je suis assise dans cette voiture.

– Bien sûr que vous ne croyiez pas, ma pauvre enfant ! Comment auriez-vous pu, à votre âge ? Vous étiez beaucoup trop intelligente pour ça. Mais on vous a élevée dans ces croyances absurdes, et vous vous êtes laissé dire, d'une certaine façon, que vous pouviez encore les avaler. Vous vous êtes bâti un mode de vie – si vous me permettez d'employer un peu de jargon psychologique –, qui n'était possible que pour une croyante, et tout naturellement cela a commencé à créer des tensions en vous. En fait, j'ai toujours vu clairement quel était votre problème. Je dirais que, selon toute probabilité, c'est la raison pour laquelle vous avez perdu la mémoire.

— Que voulez-vous dire ? » dit-elle, rendue perplexe par sa remarque.

Voyant qu'elle ne comprenait pas, il lui expliqua que l'amnésie est seulement un mécanisme, utilisé inconsciemment, pour fuir une situation impossible. L'esprit, dit-il, joue de curieux tours quand il est dans le pétrin. Dorothy n'avait jamais entendu parler de ce genre de chose et n'admit pas dans un premier temps son explication. Néanmoins, elle y réfléchit un moment et se rendit compte que, même si c'était vrai, cela ne changeait en rien le fait essentiel.

« Je ne vois pas quelle différence cela fait, dit-elle enfin.

— Non ? J'aurais dit que ça en faisait une considérable.

— Mais vous ne voyez donc pas qu'il importe peu que j'aie perdu la foi maintenant ou il y a des années ? Ce qui est important, c'est que je l'ai perdue et que je dois recommencer ma vie de zéro.

— Je ne dirais certainement pas que vous regrettez d'avoir perdu la foi, comme vous appelez ça, dit M. Warburton. Autant regretter de perdre un goitre. Voyez-vous, je parle, en quelque sorte, comme un homme qui n'a jamais eu beaucoup de foi à perdre. Le peu de foi que j'ai eu m'est passé sans douleur à l'âge de neuf ans. Mais j'aurais difficilement imaginé que c'est le genre de chose qu'on puisse *regretter* de perdre. Est-ce que vous n'aviez pas l'habitude, si je me souviens bien, de vous lever à cinq heures du matin pour aller à la communion le ventre vide, et des choses horribles comme ça ? Ne me dites pas que vous en avez la nostalgie ?

— Je n'y crois plus, si c'est ce que vous voulez dire. Et je m'aperçois maintenant qu'une grande part de tout ça était idiot. Mais ça ne sert à rien. Le plus important, c'est que ma foi a disparu et que je n'ai rien à mettre à la place.

— Mais bon Dieu ! pourquoi voulez-vous mettre quelque chose à la place ? Vous vous êtes débarrassée d'un tas de superstitions stupides, et vous devriez vous en réjouir. Ça ne vous rend tout de même pas plus heureuse de trembler par peur des feux de l'enfer ?

— Mais ne comprenez-vous pas – vous devez le comprendre – que tout est très différent quand le monde se retrouve tout à coup complètement vide ?

— Vide ? s'écria M. Warburton. Qu'entendez-vous par là ? Je trouve cela parfaitement scandaleux chez une jeune femme de votre âge. Il n'est pas vide du tout, il est même bien trop plein, c'est ça le problème. On est là aujourd'hui et plus demain, et on n'a pas le temps d'apprécier ce qu'on a.

— Mais comment peut-on apprécier quoi que ce soit quand on en a retiré la signification ?

— Bon sang ! Quelle signification voulez-vous que ça ait ? Quand je dîne, je ne le fais pas pour la plus grande gloire de Dieu ; je le fais parce que j'y prends plaisir. Le monde est plein de choses amusantes : les livres, les tableaux, le vin, les voyages, les amis – tout. Je n'y ai jamais vu aucune signification, et je ne veux pas en voir. Pourquoi ne pas prendre la vie comme elle vient ?

— Mais... »

Elle s'interrompt, car elle voyait déjà qu'elle gaspillait sa salive à essayer de s'expliquer. Il était tout à fait incapable de comprendre sa difficulté, incapable de réaliser combien un esprit naturellement croyant répugne à un monde qui se révèle dénué de signification. Il n'aurait même pas pu comprendre les platitudes détestables des panthéistes. Sans doute l'idée que la vie était essentiellement futile, si jamais il réfléchissait à ces questions, l'amusait-elle plus qu'autre chose. Néanmoins, il était suffisamment perspicace. Il voyait la difficulté de la situation particulière de Dorothy et il y fit référence un moment plus tard.

« Bien sûr, dit-il, je vois bien que les choses vont être un peu délicates pour vous une fois chez vous. Vous allez être, pour ainsi dire, un loup dans les oripeaux d'une brebis. Le travail paroissial – les réunions des mères, les prières avec les mourants et tout ça –, je suppose que ça sera peut-être un peu déplaisant par moments. Avez-vous peur de ne pas pouvoir continuer ?... Est-ce ça qui vous pose problème ?

— Oh, non. Je ne pensais pas à cela. Je continuerai, exactement comme avant. C'est ce que je fais le mieux. Et puis, Père a besoin de mon aide. Il n'a pas les moyens de prendre un vicaire, et le travail doit être fait.

— Alors quel est le problème ? Est-ce l'hypocrisie qui vous ennuie ? La peur que le pain bénit vous reste coincé dans la gorge, des choses comme ça ? Je ne devrais pas vous inquiéter. La moitié des filles de pasteurs en Angleterre connaissent probablement les mêmes difficultés. Et bien neuf pasteurs sur dix, je dirais.

— C'est en partie cela. Je devrai toujours faire semblant... Oh, vous ne savez pas comment ! Mais ce n'est pas le pire. Peut-être que cet aspect-là importe peu, vraiment. Peut-être que c'est mieux d'être hypocrite – ce genre d'hypocrite – qu'autre chose.

— Pourquoi dites-vous ce genre d'hypocrite ? J'espère que vous ne voulez pas dire que faire semblant de croire est ce qu'il y a de mieux à faire quand on ne croit pas ?

— Si... Je pense que c'est ce que je veux dire. C'est peut-être mieux – moins égoïste – de faire semblant de croire quand on ne croit pas, que de dire ouvertement qu'on est incroyant et aider peut-être d'autres gens à devenir aussi incroyants.

— Ma chère Dorothy, dit M. Warburton, votre esprit, si vous me pardonnez de m'exprimer ainsi, est dans un état morbide. Non, zut alors ! pire que morbide ; il est purement et simplement infecté. Vous êtes atteinte d'une espèce de gangrène mentale qui vous vient de votre éducation chrétienne. Vous me dites que vous vous êtes débarrassée des croyances ridicules qui vous farcissent le crâne depuis le berceau, et pourtant vous adoptez une attitude devant la vie qui est simplement dépourvue de sens sans ces croyances. Pensez-vous que ce soit raisonnable ?

— Je ne sais pas. Non, peut-être pas. Mais c'est sans doute ce qui me vient naturellement.

— Ce que vous essayez apparemment de faire, poursuivit M. Warburton, c'est de créer le pire des deux mondes. Vous adhérez à la vision chrétienne des choses, mais en renonçant au paradis. Et je suppose que, si on savait la vérité, on en trouverait beaucoup des comme vous errant dans les ruines de l'É. d'A. Vous formez pratiquement une secte, ajouta-t-il d'un air pensif : les athées anglicans. Ce n'est pas une secte à laquelle j'aimerais appartenir, croyez-moi. »

Ils bavardèrent encore quelque temps, mais pas très utilement. En réalité, le sujet de la foi et du doute religieux dans son ensemble était ennuyeux et incompréhensible pour M. Warburton. Le seul attrait qu'il avait, c'était de lui fournir un prétexte pour blasphémer. Il changea bientôt de sujet de conversation, comme s'il renonçait à essayer de comprendre le point de vue de Dorothy.

« Ça ne sert à rien d'en parler, dit-il. Vous êtes en proie à des idées très déprimantes, mais cela ira mieux plus tard, vous savez. Le christianisme n'est pas vraiment une maladie incurable. Cependant, il y avait une chose tout à fait différente que je voulais vous dire. Je veux que vous m'écoutez attentivement. Vous rentrez à la maison après une absence de huit mois, ce qui, j'espère que vous vous en rendez compte, est une situation plutôt inconfortable. Vous avez eu une vie assez pénible avant – du moins, ce que je devrais appeler une vie pénible – et à présent que vous n'êtes plus la gentille éclairceuse que vous étiez, cela va être beaucoup plus pénible. Alors, pensez-vous qu'il soit absolument nécessaire d'y retourner ?

— Mais je ne vois pas ce que je peux faire d'autre, à moins de trouver un nouveau travail. Je n'ai vraiment pas le choix. »

M. Warburton, la tête légèrement penchée sur un côté, adressa à Dorothy un curieux regard.

« En fait, dit-il sur un ton plus grave que d'ordinaire, il y a au moins une alternative que je peux vous suggérer.

— Vous voulez dire continuer à enseigner ? C'est peut-être ce que je devrais faire, en effet. Je finirai par y revenir, en tout cas.

— Non. Je ne crois pas que c'est ce que je vous conseillerais. »

Pendant tout ce temps M. Warburton, répugnant comme toujours à exhiber sa calvitie, avait gardé sur la tête son feutre gris à bords larges. À cet instant pourtant, il l'ôta et le posa soigneusement sur le siège vide à côté de lui. Son crâne nu, avec seulement une ou deux mèches de cheveux dorés subsistant près des oreilles, ressemblait à une sorte d'énorme perle rose. Dorothy regarda M. Warburton avec une légère surprise.

« J'enlève mon chapeau, dit-il, afin que vous me voyiez à mon désavantage. Vous comprendrez pourquoi dans un moment. Laissez-moi vous offrir un autre

choix, en plus de celui de retourner à vos éclaïreuses et à votre Union des mères, ou de vous emprisonner dans je ne sais quel donjon d'une école pour filles.

— Que voulez-vous dire ? dit Dorothy.

— Je veux dire, voulez-vous... réfléchissez bien avant de répondre ; je reconnais qu'il y a des objections évidentes, mais... voulez-vous m'épouser ?»

Les lèvres de Dorothy se fendirent de surprise. Peut-être devint-elle un peu plus pâle. Dans un mouvement de recul précipité et presque inconscient, elle s'écarta le plus possible de lui sur la banquette. Mais il n'avait eu aucun mouvement vers elle. Il dit avec la plus grande sérénité :

« Vous savez, bien sûr, que Dolores (Dolores était l'ancienne maîtresse de M. Warburton) m'a quitté il y a un an ?

— Mais je ne peux pas, je ne peux pas ! s'écria Dorothy. Vous savez que je ne peux pas ! Je ne suis pas... comme ça. Je pensais que vous le saviez. Je ne me marierai jamais. »

M. Warburton ignora cette remarque.

« Je vous accorde, dit-il toujours avec un calme exemplaire, que je n'entre pas exactement dans la catégorie des jeunes hommes qui font un bon parti. Je suis un peu plus vieux que vous. Comme il semble que nous mettions tous les deux cartes sur table aujourd'hui, je vais vous révéler un grand secret en disant que j'ai quarante-neuf ans. Ainsi que trois enfants et une mauvaise réputation. C'est un mariage que votre père... disons, désapprouverait. Quant à mes revenus, ils sont seulement de sept cents livres par an. Pourtant, ne pensez-vous pas que cela mérite réflexion ?

— Je ne peux pas, vous savez que je ne peux pas !» répéta Dorothy.

Elle supposait qu'il savait pourquoi elle ne pouvait pas, bien qu'elle ne lui ait jamais expliqué, ni à personne d'autre, la raison pour laquelle elle était dans l'impossibilité de se marier. Très probablement, même si elle lui avait expliqué, il ne l'aurait pas comprise. Il continua à parler, apparemment sans relever ce qu'elle avait dit.

« Laissez-moi vous présenter cela sous la forme d'un marché. Évidemment, je n'ai pas besoin de dire que c'est beaucoup plus que cela. Je ne suis pas un homme très mariable, comme on dit, et je ne vous demanderais pas votre main si je n'éprouvais pas pour vous une attirance toute particulière. Mais laissez-moi évoquer d'abord l'aspect pratique. Vous avez besoin d'un toit et de moyens d'existence ; j'ai besoin d'une épouse pour me discipliner. Pardonnez-moi de parler de ça, mais j'en ai assez des femmes dégoûtantes avec qui j'ai passé ma vie et je suis très impatient de me ranger. C'est un peu tard, peut-être, mais mieux vaut tard que jamais. En outre, j'ai besoin de quelqu'un pour s'occuper des enfants ; les *bâtards*, vous savez. Je ne pense pas que vous me trouviez extrêmement séduisant, ajouta-t-il en passant sa main sur son crâne chauve d'un

air pensif, mais d'un autre côté je suis quelqu'un de très facile à vivre. Comme généralement tous les gens immoraux, d'ailleurs. Et, de votre point de vue, la situation aurait quelques avantages. Pourquoi devriez-vous passer votre vie à livrer les bulletins paroissiaux et à frotter avec de l'embrocation d'Elliman les vilaines jambes de vieilles femmes ? Mariée, vous seriez plus heureuse, même avec un mari chauve et au passé trouble. Vous avez eu une vie terne et pénible pour une jeune femme de votre âge, et votre avenir n'est pas tout à fait rose. Avez-vous réellement réfléchi à ce que serait votre avenir si vous ne vous mariez pas ?

— Non, je ne sais pas. J'y ai pensé jusqu'à un certain point », dit-elle.

Comme il n'avait pas essayé de poser ses mains sur elle ou de lui donner des marques d'affection, elle répondit à sa question sans réitérer son refus. Il regarda par la vitre et poursuivit d'une voix songeuse, plus douce qu'à l'ordinaire, si bien qu'elle l'entendit d'abord à peine dans le bruit du train ; mais sa voix se fit bientôt plus forte et prit une intonation de gravité qu'elle n'avait jamais entendue chez lui, ni même imaginé qu'il puisse la prendre.

« Réfléchissez à ce que sera votre avenir, répéta-t-il. C'est l'avenir qui attend toute femme de votre condition qui n'a ni argent ni mari. Disons que votre père va vivre encore dix ans. À la fin, son dernier penny se sera volatilisé. Le désir de le dilapider le tiendra en vie tant qu'il en aura, et probablement pas après. Durant tout ce temps, il sera de plus en plus sénile, pénible, impossible à vivre ; il vous tyrannisera tant et plus, se montrera plus pingre avec vous, vous créera de plus en plus de problèmes avec le voisinage et les commerçants. Et ce sera la même vie d'esclave que vous avez vécue, à lutter pour joindre les deux bouts, entraîner les éclaireuses, lire des romans à l'Union des mères, polir les cuivres de l'autel, mendier de l'argent pour l'orgue, confectionner des bottes en papier kraft pour les pièces des écoliers, vous défendre dans les basses querelles et les scandales du poulailler de l'église. Année après année, hiver comme été, vous pédalerez d'une maisonnette puante à une autre pour distribuer au compte-gouttes quelques sous pris dans le tronc des pauvres et répéter des prières auxquelles vous ne croirez plus. Vous assisterez à des offices interminables dont l'uniformité et la futilité finiront par vous rendre physiquement malade. Votre vie sera chaque année plus morne, et un peu plus remplie par ces petits travaux assommants dont on se débarrasse sur les femmes seules. Et souvenez-vous que vous n'aurez pas toujours vingt-huit ans. Pendant tout ce temps vous dépérerez, vous vous fanerez jusqu'au jour où, vous regardant dans un miroir, vous vous apercevrez que vous n'êtes plus une jeune femme, mais juste une vieille fille toute maigre. Vous vous battrez contre cela, bien sûr. Vous garderez votre énergie et vos manies de jeune fille – vous les garderez juste un peu trop longtemps. Connaissez-vous ce type de vieille fille radieuse – trop radieuse – qui dit “du tonnerre”, “épatant” et “OK”, qui s'enorgueillit d'être une chic fille, et qui est tellement une chic fille qu'elle met tout le monde un peu mal à l'aise ? Elle est si merveilleusement enthousiaste au tennis, elle se débrouille si bien dans le théâtre amateur, elle se jette avec une sorte de désespoir dans son travail de cheftaine des éclaireuses et ses visites paroissiales,

elle est l'âme et la vie des fêtes de l'église, et toujours, année après année, elle croit être une jeune femme et jamais elle ne se rend compte que tout le monde la prend pour une pauvre vieille fille déçue et se moque d'elle dans son dos ? C'est ce que vous deviendrez, ce que vous devez devenir, même si vous le pressentez et que vous essayez de l'éviter. Les femmes qui ne se marient pas se fanent – elles se fanent comme des aspidistras aux fenêtres d'arrière-salles ; et ce qu'il y a de diabolique là-dedans, c'est qu'elles ne savent pas qu'elles sont en train de faner. »

Dorothy restait silencieuse et l'écoutait avec une fascination horrifiée. Elle ne remarqua même pas qu'il s'était levé et avait une main posée sur la portière pour résister aux mouvements du train. Elle était comme hypnotisée, pas tant par sa voix que par les visions que ses mots suscitaient en elle. Il avait décrit sa vie, telle qu'elle devait être inévitablement, avec une précision si atroce qu'on aurait pu croire qu'il l'avait transportée dix ans dans un avenir menaçant, et elle ne se sentait plus une jeune femme pleine de jeunesse et d'énergie, mais une vierge usée et désespérée de trente-huit ans. Puis il lui prit la main, laquelle reposait désœuvrée sur le bras du siège ; et même cela, elle le remarqua à peine.

« Dans dix ans, continua-t-il, votre père mourra, sans vous laisser un penny, seulement des dettes. Vous aurez près de quarante ans, vous n'aurez pas d'argent, pas de profession, aucune chance de vous marier ; vous ne serez qu'une fille de prêtre abandonnée comme il en existe dix mille en Angleterre. Et ensuite, que pensez-vous que vous deviendrez ? Vous devrez trouver un travail – le genre de travail qu'une fille de prêtre trouve. Bonne d'enfants, par exemple, ou bien dame de compagnie d'une vieille sorcière malade dont l'unique souci sera de trouver des moyens de vous humilier. Ou alors vous redeviendrez institutrice ; professeur d'anglais dans une école pour filles sinistre, à soixante-dix livres par an logée et nourrie, et une quinzaine de jours dans une pension de famille au bord de la mer chaque année en août. Et pendant tout ce temps, vous vous fanerez, vous vous dessécherez, vous serez de plus en plus aigrie, osseuse et seule. Et donc... »

À ce mot, il fit se lever Dorothy. Elle ne lui opposa pas de résistance. Sa voix l'avait envoûtée. Alors qu'elle prenait la mesure de cet avenir menaçant dont elle était bien plus capable que lui d'apprécier la vacuité, un tel désespoir l'avait saisie qu'elle aurait certainement dit « Oui, j'accepte de vous épouser » si elle avait ouvert la bouche. Il passa très doucement un bras autour d'elle et l'attira un peu vers lui, ce à quoi elle n'essaya pas non plus de résister. Ses yeux, à demi hypnotisés, étaient rivés sur lui. Le bras qu'il passait autour d'elle, c'était comme pour la protéger, lui offrir un abri, l'écarter de la pauvreté grise et mortelle et la ramener dans un monde de choses accueillantes et désirables : la sécurité et le bien-être, les belles maisons et les vêtements de qualité, les livres, les amis et les fleurs, les journées d'été et les terres lointaines. Ainsi, pendant près d'une minute, le célibataire gras et débauché et la vieille fille mince se firent face, les yeux dans les yeux, leurs corps près de se toucher, tandis que le train les faisait tanguer et que les nuages, les poteaux télégraphiques, les haies bourgeonnantes et les champs couverts de blé vert défilaient sans qu'ils les voient.

M. Warburton resserra sa prise et attira Dorothy contre lui. Cela rompit le charme. Les visions qui l'avaient mise au désespoir – de pauvreté et de fuite de la pauvreté – s'évanouirent brusquement, la laissant seulement sous le choc de ce qui était en train de lui arriver. Elle était dans les bras d'un homme – un homme grassouillet et vieillissant ! Une vague de dégoût et de terreur la traversa et ses entrailles semblèrent se contracter et se figer. Son corps épais de mâle la poussait en arrière et s'appuyait sur elle ; sa large figure rose, lisse mais vieille à ses yeux, s'approchait de la sienne. L'odeur forte de la virilité s'engouffrait dans ses narines. Elle eut un mouvement de recul. Les cuisses velues des satyres ! Elle commença à se débattre furieusement, même si en vérité il ne faisait presque aucun effort pour la retenir, se libéra de son étreinte en un instant et retomba dans son siège, blême et tremblante. Elle leva vers lui des yeux qui, saisis de peur et d'aversion, parurent pendant quelques secondes ceux d'une étrangère.

M. Warburton resta debout, la regardant avec une expression de déception résignée, presque amusée. Il ne semblait pas du tout peiné. À mesure qu'elle retrouvait son calme, elle s'aperçut que toutes ses paroles n'avaient été qu'un piège pour jouer sur ses sentiments et l'amener à accepter de l'épouser ; et le plus étrange, c'était qu'il l'avait dit sans se soucier sérieusement si elle l'épouserait ou non. En réalité, il n'avait fait que s'amuser. Très certainement ce n'avait été qu'un nouvel avatar de ses tentatives périodiques de la séduire.

Il s'assit, mais plus posément qu'elle, en prenant bien soin des plis de son pantalon comme il avait l'habitude de le faire.

« Si vous voulez tirer la sonnette d'alarme, dit-il doucement, vous feriez mieux de me laisser vérifier que j'ai bien cinq livres dans mon calepin. »

Après quoi, il fut de nouveau lui-même, ou aussi proche de lui-même que l'on pouvait l'être après une scène pareille, et il continua de parler sans montrer le moindre signe d'embarras. Son sens de la honte, s'il en avait jamais eu un, était mort des années plus tôt. Peut-être avait-il été tué par le surmenage d'une vie passée en aventures sordides avec des femmes.

Pendant une heure peut-être, Dorothy se sentit mal à l'aise, mais ensuite le train arriva à Ipswich, où il s'arrêta un quart d'heure, et ils eurent l'occasion de se changer les idées en allant prendre une tasse de thé dans la salle des rafraîchissements. Durant les trente derniers kilomètres du voyage, ils bavardèrent tout à fait amicalement. M. Warburton ne refit pas allusion à sa proposition de mariage, mais lorsque le train s'approcha de Knype Hill il remit sur la table, sur un ton moins sérieux qu'avant, la question de l'avenir de Dorothy.

« Vous avez donc vraiment l'intention, dit-il, de retourner travailler à la paroisse ? “La tournée insignifiante, les tâches ordinaires [28]” ? Le rhumatisme de Mme Pither, le coricide de Mme Lewin et tout le reste ? Cette perspective ne vous consterne pas ?

— Je ne sais pas... parfois, si. Mais j'espère que tout ira bien une fois que j'aurai

recommencé à travailler. J'ai l'habitude, voyez-vous.

— Et toutes ces années d'hypocrisie délibérée vous sont vraiment égales ? Car c'est à cela que ça revient, vous savez. Vous n'avez pas peur de trahir votre secret ? Vous êtes certaine que vous ne vous surprendrez pas à apprendre le Pater à rebours aux enfants du catéchisme, ou à lire le quinzième chapitre de Gibbon à l'Union des mères au lieu de Gene Stratton-Porter ?

— Je ne crois pas. Parce que, voyez-vous, je pense que ce genre de travail, même s'il s'agit de dire des prières auxquelles on ne croit pas, ou d'enseigner aux enfants des choses qu'on ne croit pas toujours vraies, je pense que dans un sens c'est utile.

— Utile ? dit M. Warburton d'un air dégoûté. Vous aimez un peu trop ce mot déprimant. Hypertrophie du sens du devoir, c'est ça votre problème. Pour moi, il va de soi qu'il faut s'amuser un peu tant qu'on peut en profiter.

— C'est de l'hédonisme, objecta Dorothy.

— Ma chère enfant, dites-moi quelle philosophie de la vie n'est pas de l'hédonisme ? Vos saints chrétiens tout pouilleux en sont le meilleur exemple. Ils cherchent à atteindre la béatitude éternelle, là où nous pauvres pécheurs n'en espérons que quelques années. En fin de compte, nous essayons tous de nous amuser un peu, mais certaines personnes le font d'une manière qui est totalement pervertie. S'amuser, pour vous, on dirait que ça se résume à masser les jambes de Mme Pither.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, mais... bah ! d'une manière ou d'une autre, je ne peux pas vous expliquer !»

Elle aurait voulu dire que, même si elle avait perdu la foi, elle n'avait pas changé, ne pouvait pas changer, ne voulait pas changer le fond spirituel de son esprit ; que son univers, bien qu'il lui parût vide et dénué de signification, était dans un certain sens l'univers chrétien ; que le mode de vie chrétien était encore celui qu'elle adoptait naturellement. Mais elle ne pouvait pas mettre cela en mots et sentait que si elle essayait de le faire il ne manquerait pas de se moquer d'elle. Aussi conclut-elle sans conviction :

« Pour une raison ou une autre, je sens que c'est mieux pour moi de continuer comme avant.

— *Exactement* comme avant ? Le même menu en entier ? Les éclaireuses, l'Union des mères, la Troupe de l'espérance, la Compagnie du mariage, les visites paroissiales et le catéchisme, la communion deux fois par semaine et le plain-chant grégorien ? Vous êtes tout à fait sûre de tenir le coup ?»

Dorothy sourit malgré elle. « Pas le plain-chant. Père n'aime pas ça.

— Et vous croyez, vos pensées intimes mises à part, que votre vie sera exactement ce qu'elle a été avant que vous perdiez la foi ? Il n'y aura *aucun* changement dans vos habitudes ?»

Dorothy réfléchit. Oui, il y aurait des changements dans ses habitudes, mais la plupart d'entre eux resteraient secrets. Le souvenir de son aiguille disciplinaire lui traversa l'esprit. Personne n'en avait jamais rien su, et elle décida de ne pas en parler.

« Bon, dit-elle finalement, peut-être que pendant la communion je m'agenouillerai à la droite de Mlle Mayfill plutôt qu'à sa gauche. »

Une semaine avait passé.

Revenant de la ville, Dorothy gravit la colline à bicyclette, puis la poussa à l'entrée du presbytère. C'était une belle soirée claire et froide, et le soleil, entièrement dégagé, se couchait au loin dans le ciel verdâtre. Dorothy remarqua que le frêne près de l'entrée était couvert d'amas de fleurs rouge sombre, comme du sang suppurant d'une plaie.

Elle était assez fatiguée. Elle avait eu de quoi s'occuper cette semaine, entre les visites à toutes les femmes de sa liste et tenter de remettre un peu d'ordre dans les affaires de la paroisse. Tout avait été laissé dans une telle pagaille en son absence. L'église était dans un état de saleté indescriptible – en fait, Dorothy avait dû passer une journée entière à faire le ménage avec brosse à récurer, balai et pelle à poussière, et les « crottes de souris » qu'elle avait découvertes derrière l'orgue la faisaient grimacer quand elle y pensait. (Les souris venaient là parce que Georgie Frew, l'organiste, apportait des paquets de biscuits dans l'église et les mangeait pendant le sermon.) Toutes les associations de l'église avaient été délaissées, ce qui avait pour conséquence que la Troupe de l'espérance et la Compagnie du mariage avaient rendu l'âme, que l'assistance au catéchisme avait chuté de moitié et qu'une guerre intestine se déroulait à l'intérieur de l'Union des mères à cause de commentaires peu diplomatiques que Mlle Foote avait faits. Le clocher était en plus mauvais état que jamais. On n'avait pas livré avec régularité le bulletin paroissial, ni collecté l'argent des abonnements. Aucun des comptes des fonds de l'église n'ayant été géré correctement, il manquait en tout dix-neuf shillings et c'était la confusion même dans les registres de la paroisse – et ainsi de suite, *ad infinitum*. Le pasteur avait tout laissé aller à la dérive.

Dorothy s'était retrouvée débordée de travail dès son arrivée à la maison. En effet, les choses étaient retournées à leur ancienne routine avec une rapidité stupéfiante. On aurait dit qu'elle n'était partie que la veille. À présent que le scandale était retombé, son retour à Knype Hill avait suscité très peu de curiosité. Certaines femmes figurant sur sa liste de visites, en particulier Mme Pither, étaient sincèrement heureuses de la revoir, et Victor Stone, peut-être, sembla un peu honteux d'avoir cru temporairement les mensonges de Mme Semprill, mais il l'oublia bien vite en lui racontant son dernier triomphe dans le *Church Times*. Bien sûr, plusieurs « dames du café » avaient arrêté Dorothy dans la rue avec des : « Ma chère, quel plaisir de vous revoir ! Vous êtes partie si longtemps ! Et vous savez, ma chère, que nous étions tous *scandalisés* quand cette horrible femme est allée répandre ces histoires sur vous. Mais j'espère que vous comprendrez, ma chère, que quoi que les gens aient pu penser, je n'en ai jamais cru un mot », etc. Mais personne ne lui avait posé les questions embarrassantes qu'elle avait

redoutées. Son « J'ai enseigné dans une école près de Londres » avait satisfait tout le monde ; on ne lui avait même pas demandé le nom de l'école. Elle vit qu'elle n'aurait jamais à avouer qu'elle avait dormi sur Trafalgar Square et été arrêtée pour mendicité. En effet, les gens qui vivent dans de petites villes de campagne n'ont qu'une idée très floue de ce qui se passe à plus de quinze kilomètres de leur porte d'entrée. Le monde extérieur est une *terra incognita*, habitée, sans aucun doute, par des dragons et des anthropophages, mais sans intérêt particulier.

Même le père de Dorothy l'avait accueillie comme si elle était partie deux jours. Il était dans son bureau, fumant sa pipe d'un air songeur devant l'horloge du grand-père, dont la vitre, brisée par le balai de la femme de ménage quatre mois plus tôt, n'était toujours pas réparée. Quand Dorothy entra dans la pièce, il sortit la pipe de sa bouche et la mit dans sa poche d'un geste machinal de vieil homme. Dorothy se dit qu'il avait pris un coup de vieux.

« Te voici donc enfin, dit-il. Tu as fait bon voyage ? »

Elle mit ses bras autour de son cou et posa ses lèvres sur sa joue gris pâle. Lorsqu'elle s'écarta de lui, il lui donna une tape sur l'épaule avec une marque d'affection à peine plus perceptible que d'habitude.

« Qu'est-ce qui t'a pris de t'enfuir comme ça ? dit-il.

— Je vous l'ai dit, Père... j'ai perdu la mémoire.

— Hmm, fit le pasteur ; et Dorothy vit qu'il ne la croyait pas, ne la croirait jamais, et que dans maintes occasions à venir, lorsqu'il serait moins bien disposé qu'à présent, cette fugue lui serait resservie à charge. Bon, ajouta-t-il, quand tu auras posé ton sac à l'étage, descends ici avec ta machine à écrire, tu veux bien ? Je veux que tu tapes mon sermon. »

Rien de très intéressant ne s'était produit en ville. Ye Olde Tea Shoppe s'agrandissait, afin d'enlaidir encore la grand-rue. Le rhumatisme de Mme Pither allait mieux (grâce au thé à l'angélique, sans aucun doute), mais M. Pither avait « été au docteur » et l'on craignait qu'il n'ait un calcul dans la vessie. M. Blifil-Gordon était à présent au Parlement, nullité docile sur les bancs du fond du parti conservateur. Le vieux M. Tombs étant mort juste après Noël, Mlle Foote avait adopté sept de ses chats et fait des efforts héroïques pour trouver un toit aux autres. Eva Twiss, la nièce de M. Twiss le quincaillier, avait eu un enfant illégitime, qui était mort. Progett avait bêché le jardin potager et fait quelques semences ; les fèves et les premiers petits pois commençaient tout juste à sortir. Les dettes auprès des commerçants s'étaient remises à grimper depuis la réunion des créanciers et s'élevaient à six livres pour le seul Cargill. Victor Stone avait eu dans le *Church Times* une controverse à propos de la sainte Inquisition avec le professeur Coulton, qu'il avait défait en rase campagne. Ellen avait beaucoup souffert de son eczéma durant tout l'hiver. Deux poèmes de Walph Blifil-Gordon avaient été acceptés dans le *London Mercury*.

Dorothy se rendit dans la serre. Elle avait un gros travail à faire : les costumes

pour une parade historique que les écoliers allaient faire à la Saint-George, au profit de l'orgue. Pas un sou n'avait été donné pour le remboursement de l'orgue durant les huit derniers mois, et ce n'était peut-être pas plus mal que le pasteur ait jeté les factures du marchand d'orgues sans les ouvrir car leur ton devenait de plus en plus acerbe. Dorothy s'était creusé la cervelle pour trouver de l'argent et avait finalement décidé d'organiser une parade historique, qui commencerait par Jules César et se fermerait sur le duc de Wellington. Elle pensait qu'une parade pouvait leur rapporter deux livres – et, avec de la chance et du beau temps, peut-être même trois !

Elle parcourut la serre du regard. C'était presque la première fois qu'elle y venait depuis son retour et, à l'évidence, on n'avait touché à rien pendant son absence. Ses affaires étaient posées là où elle les avait laissées, mais une épaisse couche de poussière recouvrait tout. Sa machine à coudre se trouvait sur la table au milieu des bouts de tissu, des feuilles de papier kraft, des bobines de fil et des pots de peinture qu'elle reconnaissait, le fil était encore dans l'aiguille, qui avait rouillé. Et, oui ! il y avait les bottes qu'elle avait confectionnées la nuit de sa disparition. Elle en prit une et la regarda. Son cœur se serra. Oui, on pouvait dire ce qu'on voulait, c'était de bonnes bottes ! Quel dommage qu'elles n'aient jamais servi ! Mais on leur trouverait un usage pour la parade. Pour Charles II, peut-être – ou, non, mieux vaut ne pas mettre Charles II ; plutôt Oliver Cromwell ; avec Cromwell, pas la peine de faire une perruque.

Dorothy alluma le poêle à mazout, trouva ses ciseaux et deux feuilles de papier kraft, et s'assit. Il y avait une montagne de vêtements à faire. Le mieux était de commencer par le plastron de Jules César, se dit-elle. C'était toujours cette satanée armure qui posait tous les problèmes ! À quoi ressemblait l'armure d'un soldat romain ? Dorothy se concentra et visualisa la statue d'un empereur à barbe bouclée idéalisée dans la salle romaine du British Museum. On pouvait faire une sorte de plastron grossier avec de la colle et du papier kraft, coller des bandes étroites de papier au travers pour représenter les plaques de l'armure et peindre en argent le tout. Pas de casque à faire, Dieu merci ! Jules César portait toujours une couronne de lauriers – pour cacher sa calvitie comme M. Warburton, sans aucun doute. Mais les jambières ? Est-ce qu'on portait des jambières à l'époque de Jules César ? Et des bottes ? Un caligum, c'était une botte ou une sandale ?

Elle s'arrêta au bout de quelques instants, ses grands ciseaux sur les genoux. Une pensée qui l'avait hantée comme un fantôme à chaque moment de répit pendant cette semaine était revenue la distraire. Elle pensait à ce que M. Warburton lui avait dit dans le train – à ce que serait sa vie plus tard, non mariée et sans argent.

Non qu'elle eût aucun doute concernant les aspects externes de son avenir. Elle pouvait les voir clairement. Dix ans, peut-être, comme vicaire non salarié, et puis retour à l'enseignement. Pas forcément dans une école comme celle de Mme Creevy – elle pourrait certainement se trouver mieux que ça – mais au moins dans

une école plus ou moins miteuse, plus ou moins semblable à une prison ; ou peut-être dans une sorte d'usine encore plus morne et inhumaine. Quoi qu'il arrive, au mieux, elle devrait faire face au destin commun à toutes les femmes seules et désargentées. « Les vieilles filles de la vieille Angleterre », comme quelqu'un les avait appelées. Elle avait vingt-huit ans – juste assez pour prendre place parmi elles.

Mais ça n'avait pas d'importance, ça n'avait pas d'importance ! Cela, on n'arrivait pas à le fourrer dans le crâne de tous les MM. Warburton du monde, même si on le leur répétait pendant mille ans ; des choses purement extérieures comme la pauvreté et le travail pénible, voire la solitude, n'avaient pas d'importance en elles-mêmes. C'est ce qui se passe dans le coeur qui est important. Pendant un bref moment – un mauvais moment –, pendant que M. Warburton lui parlait dans le train, elle avait éprouvé la peur de la pauvreté. Mais elle l'avait dominée ; ce n'était pas une chose qui valait la peine qu'on s'en soucie. Ce n'était pas à cause de ça qu'elle avait dû prendre son courage à deux mains et revoir entièrement la structure de son esprit.

Non, c'était quelque chose de beaucoup plus fondamental ; c'était le vide mortel qu'elle avait découvert au coeur des choses. Elle pensa à la façon dont, il y avait un an, elle s'était assise sur cette chaise, ses ciseaux à la main, pour faire exactement ce qu'elle faisait à présent ; et pourtant c'était comme si elle avait été deux êtres différents. Où était-elle passée, cette jeune femme ridicule et pleine de bonnes intentions qui priait avec extase dans les champs chargés d'odeurs estivales et se piquait le bras pour se punir de pensées sacrilèges ? Et que reste-t-il de ce que nous étions il y a un an ? Néanmoins, et là résidait le problème, elle *était* la même femme. Les croyances changent, les idées changent, mais il y a une partie intime de l'âme qui ne change pas. La foi s'évanouit, mais le besoin de foi demeure le même.

Et si ce n'est pas la foi, qu'est-ce qui peut bien avoir de l'importance ? Comment pourrait-on être consterné s'il y a ne serait-ce qu'un but dans le monde que l'on peut servir et, en le servant, comprendre ? Le sens de ce but illumine une vie entière. On n'a dans le coeur ni lassitude, ni doute, ni impression de futilité, ni ennui baudelairien attendant des heures vulnérables. Chaque acte a un sens, chaque instant est sacré, la foi les tissant en un motif, un tissu de bonheur infini.

Elle commença à méditer sur la nature de la vie. On sort d'un ventre, on vit soixante ou soixante-dix ans, et puis on meurt et on pourrit. Et dans chaque détail de sa vie, si aucun but ultime ne la rachète, il y a une qualité de gris, de solitude qui ne saurait être décrite mais qu'on peut ressentir comme un pincement au coeur. La vie, si la tombe y met vraiment fin, est une chose monstrueuse et horrible. Inutile d'en débattre sans fin.

Réfléchir à ce que la vie est réellement, à ses *détails* ; puis se dire qu'elle ne recèle pas de sens, pas de but, d'objectif hormis la tombe. Seuls, sans doute, des idiots ou des aveugles, ou bien ceux dont la vie est exceptionnellement favorisée,

peuvent y faire face sans sourciller ? Elle changea de position sur sa chaise. Mais après tout, il devait y avoir un sens, un but dans tout ça ! Le monde ne peut pas être qu'un accident. Tout ce qui se passe doit avoir une cause – et en fin de compte, par conséquent, un but. Puisqu'on existe, c'est que Dieu doit nous avoir créés, et puisqu'il a fait de nous des êtres pensants, Il doit être conscient. Le plus grand ne vient pas du moindre. Il nous a créés, et Il nous tuera, selon le but qu'il S'est fixé. Mais ce but est impénétrable. C'est dans la nature des choses qu'on ne puisse jamais le découvrir, et peut-être même que, si on le découvrait, il nous répugnerait. Notre vie et notre mort, qui sait, ne sont qu'une note de l'orchestre qui joue éternellement pour Le distraire. Et supposons qu'on n'aime pas l'air ? Elle songea à cet affreux prêtre défroqué à Trafalgar Square. Avait-elle rêvé les choses qu'il disait, ou bien les disait-il vraiment ? « Donc, avec les démons et les archidémons, et avec toute l'assemblée de l'enfer. » C'était stupide, vraiment stupide. Car le fait de ne pas aimer l'air faisait partie de l'air.

Son esprit s'efforçait de résoudre le problème, tout en sentant bien qu'il n'y avait pas de solution. Il n'y avait, elle le voyait nettement, pas de substitut possible à la foi ; pas d'acceptation païenne de la vie comme se suffisant à elle-même, pas d'enthousiasme panthéiste, pas de pseudo-religion du « progrès » avec des visions d'utopies scintillantes et des fourmilières d'acier et de béton. C'est tout ou rien. Soit la vie sur Terre est une préparation à quelque chose de plus grand et de plus durable, soit elle est insignifiante, sombre et horrible.

Dorothy sursauta. Un grésillement provenait du pot de colle. Elle avait oublié de mettre de l'eau dans la casserole, et la colle commençait à brûler. Elle prit la casserole, alla vite dans l'arrière-cuisine pour la remplir dans l'évier, puis revint et la remit sur le poêle à mazout. Il faut tout simplement que j'aie fini ce plastron avant le souper ! pensa-t-elle. Après Jules César, il y avait Guillaume le Conquérant. Encore une armure ! Mais pour l'instant elle devait aller à la cuisine pour rappeler à Ellen de faire bouillir des pommes de terre pour accompagner le boeuf haché du souper ; et puis elle devait aussi écrire son « mémo » pour demain. Elle tailla les deux moitiés du plastron, découpa les trous des bras et du cou, puis s'arrêta de nouveau.

Où était-elle partie ? Elle avait dit que si la mort est la fin de tout, alors il n'y a pas d'espoir et pas de sens à rien. Bon, et alors ?

Le fait d'aller dans l'arrière-cuisine et de remplir la casserole avait changé le cours de ses pensées. Elle sentit que, pour un instant du moins, elle s'était laissée aller à l'exagération et à l'auto-apitoiement. Quelle histoire pour rien, après tout ! Comme si, en vérité, il n'y avait pas plein de gens dans la même situation qu'elle ! Des milliers, des millions, dans le monde entier ; des gens qui avaient perdu la foi mais pas le besoin de la foi. « La moitié des filles de pasteurs en Angleterre », avait dit M. Warburton. Il avait probablement raison. Et pas seulement les filles de pasteurs ; des gens de toutes sortes : souffrant de maladie, de solitude et d'échec, vivant des vies contrariées, décourageantes ; des gens qui avaient besoin de la foi

pour les soutenir, et qui en étaient privés. Peut-être même des nonnes dans des couvents, qui nettoyaient les sols en chantant des *Ave Maria*, et qui étaient secrètement incroyantes.

Et quelle lâcheté, en fin de compte, de regretter une superstition dont on s'était libéré, de vouloir croire dans une chose dont on savait dans ses tripes qu'elle était fausse !

Et pourtant !...

Dorothy avait reposé ses ciseaux. Presque par la force de l'habitude, comme si son retour à la maison, qui ne lui avait pas rendu la foi, lui avait rendu les habitudes de la piété, elle s'agenouilla à côté de sa chaise. Elle enfouit son visage dans ses mains. Elle se mit à prier.

« Je crois, Seigneur, pardonne-moi mon incrédulité. Je crois, Seigneur, je crois ; pardonne-moi mon incrédulité. »

C'était inutile, parfaitement inutile. Tout en prononçant ces mots, elle était consciente de leur inutilité et avait presque honte de ce qu'elle faisait. Elle leva la tête. Et à cet instant une mauvaise odeur, chaude et oubliée ces huit derniers mois, mais indiciblement familière lui envahit les narines : l'odeur de la colle. L'eau bouillait bruyamment dans la casserole. Dorothy se leva brusquement et toucha le manche du pinceau à colle. La colle s'amollissait, serait liquide dans cinq minutes.

L'horloge du grand-père dans le bureau de son père sonna six heures. Elle s'avisa qu'elle avait perdu vingt minutes et sa conscience la taraudait si fort que toutes les questions qui l'avaient préoccupée s'évanouirent de son esprit. Que diable ai-je fait pendant tout ce temps ? se dit-elle ; et à cet instant il lui sembla vraiment qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait fait. Elle s'admonesta. Allez, Dorothy ! Pas de relâchement, je vous prie ! Vous devez avoir fini ce plastron avant le souper. Elle s'assit, se remplit la bouche d'épingles et se mit à épingle ensemble les deux moitiés du plastron afin de le mettre en forme avant que la colle soit prête.

Cette odeur de colle était la réponse à sa prière. Elle l'ignorait. Elle ne se disait pas consciemment que la solution à ses problèmes se trouvait dans le fait d'accepter qu'il n'y avait pas de solution ; que si on continuait à faire son travail, le but ultime de ce travail semblait dans l'insignifiance ; que la foi et la non-foi sont tout à fait semblables à condition que l'on fasse ce qui est habituel, utile et acceptable. Elle ne pouvait pas encore se formuler ces pensées, elle pouvait seulement les vivre. Plus tard, peut-être, elle se les formulerait et en tirerait du réconfort.

Encore une ou deux minutes et la colle serait prête. Dorothy termina d'épingler le plastron et commença en même temps à dessiner mentalement les costumes innombrables qui restaient à faire. Après Guillaume le Conquérant – portait-on des cottes de mailles à son époque ? –, il y avait Robin des Bois – tissu vert Lincoln, arc et flèche –, Thomas Becket en chape et mitre, la fraise de la reine

Élisabeth et un bicorne pour le duc de Wellington. Et il faut que j'aie jeter un oeil aux pommes de terre vers six heures et demie, pensa-t-elle. Il y avait aussi son « mémo » à écrire pour demain. On était mercredi demain – ne pas oublier de régler le réveil sur cinq heures et demie. Elle prit un bout de papier et commença d'écrire le « mémo » :

7 h. C.

Bébé Mme J. le mois prochain aller la voir.

Petit déjeuner. Bacon.

Elle marqua un temps d'arrêt pour réfléchir à ce qu'elle avait à faire d'autre. Mme J., c'était Mme Jowett, la femme du maréchal-ferrant ; elle venait parfois à l'église pour ses relevailles, mais seulement si on l'amadouait avec tact à l'avance. Et il faut que je donne des pastilles parégoriques à la vieille Mme Frew, se dit-elle, comme ça elle parlera peut-être à Georgie pour lui dire d'arrêter de manger ses gâteaux pendant le sermon. Elle ajouta Mme Frew à sa liste. Ensuite, pour le dîner, pardon, le déjeuner ? Il faut absolument que nous donnions quelque chose à Cargill ! pensa-t-elle. Et puis demain était le jour du thé de l'Union des mères, et elles avaient terminé le roman que Mlle Foote leur avait lu. Que leur lire d'autre ? C'était un problème. Il ne restait apparemment plus de Gene Stratton-Porter, leur préférée. Pourquoi pas Warwick Deeping ? Trop intellectuel, peut-être ? Et je dois demander à Progett de nous trouver de jeunes choux-fleurs à planter, se dit-elle enfin.

La colle était liquide. Dorothy prit deux feuilles de papier kraft, les découpa en bandes étroites et – assez maladroitement à cause de la difficulté à ne pas aplatir le plastron – colla les bandes horizontalement, devant et derrière. Ses mains devinrent poisseuses. Quand elle eut renforcé tout le plastron, elle le posa pour le regarder. Ce n'était pas mal du tout ! Encore une couche de papier et ça ressemblera presque à une vraie armure. Il faut que cette parade soit un succès ! pensa-t-elle. Quel dommage qu'on ne puisse pas emprunter un cheval à quelqu'un et avoir Boadicée dans son char ! On pourrait peut-être gagner cinq livres si on avait un vrai beau char, avec des faux sur les roues. Et si on faisait Hengist et Horsa ? Jarretières croisées et casques ailés. Dorothy découpa deux nouvelles feuilles de papier kraft en bandes et prit le plastron pour coller la dernière couche. La question de la foi et de la non-foi s'était complètement évanouie de son esprit. Il commençait à faire noir, mais, trop occupée pour s'arrêter et allumer la lampe, elle continuait à coller les bandes de papier, l'esprit absorbé par une pieuse concentration, dans l'odeur pénétrante du pot de colle.

Fin

- [1] Les catholiques romains. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)[\[Ret\]](#)
- [2] *Pork-pie-hat* : sorte de feutre rond.[\[Ret\]](#)
- [3] Associé de l'Académie royale des arts.[\[Ret\]](#)
- [4] Marc, IX, 48.[\[Ret\]](#)
- [5] Luc, XVI, 22.[\[Ret\]](#)
- [6] *Shovel hat* : chapeau porté par certains ecclésiastiques en Angleterre ; ses larges bords sont roulés de chaque côté et se projettent en avant et en arrière, ce qui lui donne l'apparence d'une pelle.[\[Ret\]](#)
- [7] Agitateurs protestants ultras.[\[Ret\]](#)
- [8] De Plymouth Brethren, mouvement évangélique chrétien apparu en Irlande au début du XIX^e siècle.[\[Ret\]](#)
- [9] Dans « Élégie sur la mort d'un chien enragé » d'Oliver Goldsmith. Un chien enragé a mordu un homme. Les gens s'attendent à ce que cet homme meure, mais contre toute attente il guérit et c'est le chien qui meurt.[\[Ret\]](#)
- [10] Londres.[\[Ret\]](#)
- [11] Nom d'une prison dans le nord de Londres.[\[Ret\]](#)
- [12] *Cottage loaf* : pain ayant la forme de deux miches rondes superposées, celle du dessus étant plus petite.[\[Ret\]](#)
- [13] Personnage de *Little Dorrit*, de Charles Dickens.[\[Ret\]](#)
- [14] Le *Crockford's Clerical Directory* est le répertoire du clergé anglican.[\[Ret\]](#)
- [15] Docteur en théologie.[\[Ret\]](#)
- [16] Les principales tendances de l'anglicanisme : anglo-catholicisme (High Church), mouvement évangélique (Low Church), Église libérale (Broad Church) et l'anglicanisme, majoritaire, de la grande masse des fidèles (No Church).[\[Ret\]](#)
- [17] Shakespeare, sonnet 119.[\[Ret\]](#)
- [18] Un refuge du Metropolitan Asylums Board, le Conseil des refuges de la ville de Londres.[\[Ret\]](#)
- [19] Psaumes, XXII, 15.[\[Ret\]](#)
- [20] Psaumes, XXII, 13.[\[Ret\]](#)
- [21] Psaumes, XLIV, 25.[\[Ret\]](#)
- [22] Psaumes, CXXVI, 2.[\[Ret\]](#)
- [23] Traduction de Jean-Michel Déprats.[\[Ret\]](#)
- [24] En français dans le texte.[\[Ret\]](#)

[25] William Blake, « L'écolier », *Chants d'innocence et d'expérience*.[\[Ret\]](#)

[26] Young Women's Christian Association.[\[Ret\]](#)

[27] Écclésiaste, XI, 1.[\[Ret\]](#)

[28] Citation d'un poème de John Keble (1792-1866), prêtre, poète et théologien anglais.[\[Ret\]](#)

George Orwell

Une fille de pasteur

Fille unique, Dorothy vit une existence morne avec son père, le pasteur acariâtre d'une petite paroisse du Suffolk. Frappée par une soudaine amnésie, elle se retrouve à la rue et va partager l'existence des déshérités, des clochards de Londres aux cueilleurs saisonniers de houblon. Mais, à mesure que la mémoire lui revient, Dorothy trouvera-t-elle en elle-même la force d'aspirer à une autre vie ?

Publié en 1935 et inédit en français jusqu'en 2007, *Une fille de pasteur* est l'un des premiers romans de George Orwell.

Avec une lucidité et une acuité implacables, Orwell dépeint l'hypocrisie, la pauvreté et la misère spirituelle qui vont accompagner Dorothy dans son odyssée à travers l'Angleterre des années 1930.

Une fille de pasteur nouvelle perle dans l'oeuvre du grand George Orwell

Anthony Palou, *Le Figaro Magazine*

On pense aux romans sociaux de Jack London, ou à un Siddharta à l'envers

C. G., *Elle*

Couverture © Plain picture

31 / 2266 / 0

MB 24 974

ISBN 978 2-253-12266 1